
UNIVERSITY
OF
TORONTO
LIBRARY

HISTOIRE

DE LA

CIVILISATION

MORALE ET RELIGIEUSE

DES

GRECS,

PAR

P. VAN LIMBURG BROUWER,

Professeur d'Histoire et de Littérature ancienne, Membre correspondant de la 2e et 3e classe de l'Institut Royal des Pays-Bas, etc.

Première Partie,

CONTENANT LES SIÈCLES HÉROÏQUES.

TOME PREMIER.

à GRONINGUE,

CHEZ W. VAN BOEKEREN.

1833.

ÉTAT

DE LA

CIVILISATION

MORALE ET RELIGIEUSE

DES

GRECS,

DANS LES

Siècles Héroïques,

PAR

P. VAN LIMBURG BROUWER,

Professeur d'Histoire et de Littérature ancienne, Membre correspondant de la 2e et 3e classe de l'Institut Royal des Pays-Bas, etc.

TOME PREMIER.

à Groningue,

CHEZ W. VAN BOEKEREN.

1833.

AVERTISSEMENT.

Je dois à mes lecteurs de les éclaircir sur un point essentiel relatif à l'ouvrage que je soumets à leur jugement.

Après la publication du prospectus, des personnes qui me portent intérêt m'ont représenté que j'aurois dû m'exprimer dans mon idiôme naturel; d'autres craignent que l'ouvrage ne subisse en France une critique trop sévère, quant au style.

Pour répondre à leurs bienveillants avis, j'ai l'honneur d'informer ces personnes que mon ouvrage, dont j'ai préalablement écrit l'original en langue hollandoise, n'en est que la traduction; que je n'ai préféré de publier cette traduction plutôt que l'original que pour trouver le plus grand nombre possible de lecteurs, et que, si l'on pense que je tiens pour glorieux de m'exposer follement à la rigueur d'autant plus chatouilleuse des gens de goût en France que la hardiesse du style prend

de nos jours des formes souvent plus bizarres, je confesserai que je n'ambitionne ni le rang de bel-esprit, ni celui de novateur, que toute mon envie est d'être compris, et que je suis persuadé que, pour trouver parmi le public françois l'indulgence qu'on en attend, il suffit de la réclamer.

ÉTAT

DE LA

CIVILISATION MORALE ET RELIGIEUSE DES GRECS

DANS LES

SIÈCLES HÉROIQUES.

INTRODUCTION.

Dans un ouvrage précédent j'ai tâché de signaler l'influence de la religion et des idées d'une vie à venir sur les moeurs d'un peuple célèbre de l'antiquité (*). Les renseignements rares et peu nombreux que nous trouvons chez les auteurs anciens à l'égard de ce peuple rendoient ces recherches assez pénibles, et m'obligeoient souvent de me contenter de résultats peu satisfaisants. J'entreprends dans ce moment de considérer sous le même point de vue une nation dont l'histoire, avec un plus haut degré d'intérêt, nous offre un point de vue bien plus certain pour fixer notre jugement et une si grande abondance de sources primitives, que c'est plutôt la difficulté du choix qui nous embarrasse que la crainte de ne pas

(*) Gedachten over het verband tusschen de godsdienstige en zedelijke beschaving der Egyptenaren. Amsterdam, 1828.

trouver de réponse suffisante aux questions qui nous occupent.

Je me suis proposé dans cet ouvrage d'examiner d'abord la civilisation des Grecs sous le rapport moral, examen que précéderont des vues générales sur le pays qu'ils habitoient et sur les principaux évènements qui ont fixé leur sort, afin de déterminer quelle a pu être l'influence tant du climat et du sol qu'ils habitoient, que des révolutions qu'ils ont subies et des peuples avec lesquels ils ont eu quelques rapports, sur leur caractère, sur le développement de leurs idées morales et sur leurs moeurs. Je ne saurois me dispenser de signaler en même temps l'influence que pourront avoir eue sur la civilisation morale des Grecs la doctrine et l'exemple de ces hommes qui, soit par leurs écrits soit par leurs institutions, ont pu agir sur les idées ou les moeurs de la nation.

Je veux examiner en second lieu les opinions des Grecs sur la nature et les propriétés des êtres surnaturels qu'ils adoroient, sur leur pouvoir, leur intelligence, leur caractère et leur perfection morale, leurs rapports avec le genre humain, leur influence sur le sort des hommes et leur soin à maintenir l'ordre parmi eux, en récompensant la vertu et en punissant le mal, soit dans cette vie ou dans une vie à venir. Je veux tâcher de déterminer quelles furent les opinions de ces mêmes Grecs sur les devoirs de l'homme envers la divinité, sur le culte qu'ils croyoient devoir lui offrir, sur la manière dont ils tâchoient de la rendre propice à leurs désirs, de connoître sa volonté, d'apaiser sa colère ou de lui témoigner leur réconnoissance pour les bienfaits qu'elle leur auroit accordés.

Enfin, rapprochant ces deux points de vue, je me suis proposé d'examiner les rapports entre la religion et les moeurs des Grecs. La comparaison entre leurs idées sur la nature des dieux et les devoirs des hommes envers eux, d'un côté, et leurs opinions sur la morale, de l'autre, nous fourniront les moyens de déterminer ces rapports avec plus ou moins d'exactitude, tandis que l'histoire nous mettra en état de vérifier le résultat de nos recherches et de montrer l'influence que les idées religieuses ont exercée effectivement sur la moralité du peuple en général et sur celle des individus, sur l'ordre social et sur les rapports de la vie domestique.

Pour bien suivre la marche de la civilisation morale et religieuse des Grecs, et surtout pour saisir l'origine de leurs institutions, j'ai cru devoir distinguer les siècles, communément appellés héroïques, de ceux qui nous offrent le spectacle des républiques grecques, nées d'autant de royaumes plus ou moins absolus, élevées au faîte de la gloire tant par leurs victoires sur les barbares de l'Asie que par la sagesse de leurs législateurs, par le génie de leurs historiens et de leurs philosophes, et par les immortelles productions de leurs poëtes et de leurs artistes. Les Grecs, il est vrai, n'ont jamais démenti entièrement leur caractère, et les héros d'Homère nous offrent déjà la plupart des traits que nous observons plus tard chez les citoyens de Sparte et d'Athénes: mais il est néanmoins absolument nécessaire de distinguer l'état d'enfance de la nation, le temps où les premiers rayons de la civilisation commencèrent à l'éclairer et où l'on trouve l'origine de la plupart de leurs idées et de leurs instituti-

ons tant morales que religieuses, des siècles plus civilisés, où tout cela avoit obtenu de la consistance et s'étoit amalgamé, pour ainsi dire, avec le caractère de la nation, et où l'on remarque même des particularités peu connues ou entièrement ignorées des siècles précédents. Voilà pourquoi j'ai été obligé de différer l'examen de quelques parties de mon sujet, dont on ne sauroit juger que par ce que nous en offre l'histoire des siècles plus récents, tandis qu'en parlant de ceux-ci, il sera nécessaire de renvoyer quelquefois à ce qui avoit été remarqué auparavant, afin d'éviter des répétitions inutiles. C'est la première partie de ce travail que j'offre au lecteur dans ces pages.

Dans cette première partie il ne sera pas nécessaire de faire une distinction entre les peuples qui composoient cette intéressante portion du genre humain que la communauté de langue a fait comprendre sous la dénomination générale d'Hellènes. Cette distinction, et surtout celle qu'on fait entre les deux grandes parties de la nation, savoir les Ioniens et les Doriens, ne devient sensible qu'après le retour des Héraclides et l'établissement des républiques. Mais, en tout cas, on comprendra facilement qu'il est aussi impossible, dans de semblables recherches, de distinguer nettement chaque époque et chaque tribu, que de rassembler le tout sous un seul point de vue, et qu'il est souvent aussi nécessaire de franchir les bornes que la chronologie et la géographie prescrivent au simple historien, que de faire des distinctions qui, inconnues ailleurs, dépendent entièrement du sujet et de la manière de l'envisager.

J'ai tâché de consulter avec impartialité les témoi-

gnages de l'antiquité et de rendre compte avec la même impartialité des résultats de mes recherches. J'ai tâché de me préserver de tout esprit de système, et, si j'ai hasardé une conjecture, je n'ai jamais manqué de la distinguer du résultat positif de mes investigations, et j'ai toujours préféré d'avouer mon ignorance plutôt que de suppléer par des hypothèses au manque de témoignages authentiques, persuadé que, pour l'interprète de l'antiquité, il n'y a pas moins de mérite à convenir de ce qui échappe à ses recherches que d'éclaircir ce qui jusqu'à présent n'avoit été qu'imparfaitement connu.

J'ai cru ne pouvoir me dispenser de consulter les ouvrages d'auteurs modernes qui ont traité quelque partie de mon sujet. Mais comme, à ce que je sache au moins, ce sujet et la manière de le traiter m'appartiennent en propre, j'ai cru ne devoir consulter ces ouvrages qu'après avoir fixé mon opinion à l'égard de la partie dont je m'occupois, ce qui d'ailleurs étoit absolument nécessaire pour me garantir de tout préjugé et de cet esprit de système que j'ai tâché d'éviter avec tant de soin. Cependant, là où j'ai cru qu'un auteur moderne avoit exposé avec plus de méthode et plus au long quelque partie de mon sujet, je n'ai pas manqué de me servir de ses lumières et de rectifier mes inexactitudes ou mes erreurs, ou d'abréger un travail devenu inutile, à cause des recherches précédentes, sans négliger jamais d'indiquer les sources où j'avois puisé ou de renvoyer mes lecteurs à l'ouvrage qui me dispensoit de m'expliquer davantage. Quelquefois la crainte de devenir obscur ou de laisser incomplète une partie de mon travail m'a forcé de répé-

ter ce qui avoit été observé par d'autres avant moi ou par moi-même dans des ouvrages précédents.

Il est arrivé plus souvent encore que les opinions de quelqu'auteur moderne différoient des résultats que j'avois cru avoir obtenus. Évitant, autant que possible, de donner à mon livre un air de polémique, je me suis contenté le plus souvent d'indiquer cette différence, laissant au lecteur le soin de comparer nos arguments et de choisir la conclusion qui lui sembleroit la plus probable. Seulement dans le cas, où soit l'intérêt de la question, soit la force apparente du raisonnement, soit enfin le nom de l'auteur sembloit exiger une réfutation, je me suis permis d'indiquer la raison qui m'avoit forcé d'embrasser une opinion contraire.

CHAPITRE I.

Réflexions préliminaires. — Situation de la Grèce. — Climat et aspect du pays. — Provinces septentrionales. — L'Acarnanie. L'Étolie. — La Thessalie. — L'Olympe. — Tempé. — Les Locrides. — La Phocide. — La Béotie. — L'Attique. — Le Péloponnèse. — La Corinthie. — La Sicyonie. — L'Achaïe. — L'Élide. — La Messénie. — La Laconie. — L'Argolide. — Iles de la Grèce. — L'Asie mineure. — Iles. — La Grande-Grèce. — La Sicile.

Réflexions préliminaires. Déjà depuis des siècles l'Asie avoit vu naître de puissants empires, soutenus par des institutions politiques et religieuses et adonnés aux sciences et aux arts, lorsque l'Europe étoit encore plongée dans la barbarie et l'ignorance. L'Inde et la Chine étoient peuplées depuis des temps encore ensévelis pour nous dans la nuit des siècles. Des conquérants qui étoient redevables de leur pouvoir au principe monarchique, dominant chez les tribus nomades de l'Asie moyenne, et aux expéditions belliqueuses qu'ils avoient entreprises, avoient rassemblé leurs hordes errantes aux bords du Tigre et de l'Euphrate et y avoient fondé des empires qui, basés sur le pouvoir des vainqueurs et la foiblesse des vaincus et affermis par la coutume, la crainte et la paresse, suite naturelle de la douceur du climat, se soutenoient aussi longtemps qu'ils ne trouvoient pas de conquérants plus puissants, en état de les renverser. Dans la vallée fertile du Nil, en tant qu'elle avoit déjà été formée par les irrigations annuelles du fleuve, une peuplade, sortie vraisemblablement des sables brûlants de l'Ethiopie, s'étoit répandue vers le nord, en suivant le cours du Nil, à mesure que les alluvions étendoient le territoire qu'ils pouvoient occuper et faisoient sortir du sein des eaux les

riantes campagnes qui, fertilisées annuellement par un limon abondant, promettoient d'année en année des récoltes plus florissantes. Formés, pour ainsi dire, d'après les variations régulières et déterminées des saisons et les inondations périodiques dans leur patrie, les habitants de l'Égypte avoient déjà obéi pendant des siècles aux mêmes lois, vécu suivant les mêmes institutions sacerdotales et exercé les mêmes professions d'une manière invariable. Des bords de la mer rouge une peuplade méprisée de pêcheurs s'étoit transportée vers les côtes de la mer méditerranée, où, pressée par le besoin et concentrée dans un pays resserré et peu fertile, elle s'étoit vouée au commerce et à la navigation, qui, en les rendant bientôt plus riches que les conquérants de l'Asie, leur avoient procuré les moyens de s'étendre sur la surface du globe et d'apporter à des nations lointaines et barbares le bienfait de la civilisation. Une nation plus méprisée peut-être, établie dans le voisinage de la Phénicie, étoit depuis longtemps dépositaire de la connoissance du seul Dieu du ciel et de la terre, connoissance entièrement perdue chez les autres peuples ou défigurée par les erreurs du sabéisme et de l'idolâtrie. En un mot, l'Assyrie et l'Égypte étoient déjà de puissants empires, Sidon et Tyr, sa fille, des villes florissantes, lorsque des chasseurs barbares parcouroient les contrées encore peu cultivées de la Grèce et que des pirates infestoient ses côtes désertes.

Ces contrées néanmoins, comme les autres parties du monde ancien, ne pouvoient manquer de se peupler toujours davantage, tant par les émigrations successives des habitants de l'Asie que par l'arrivée de navigateurs étrangers qui y abordoient.

Situation de la Grèce.

Mais, avant de nous occuper des habitants de la Grèce, il est nécessaire de connoître le théâtre des émigrations et des fréquents déplacements qui font un trait caractéristique dans l'histoire des anciens

Grecs. Nous savons que le globe que nous habitons a subi progressivement des vicissitudes considérables, soit par le dessèchement des eaux, soit par l'inondation de plaines jadis riantes et fertiles. Quand ceci ne seroit même qu'une supposition, la connoissance des différentes parties de notre habitation terrestre suffiroit déjà pour lui donner un haut degré de vraisemblance. Mais nous n'avons qu'à comparer les notions géographiques des anciens avec l'état actuel du globe, nous n'avons qu'à jeter un coup d'oeil sur les rapports des auteurs de l'antiquité concernant les changements qui avoient déjà eu lieu avant l'époque où ils vécurent, pour dissiper toute incertitude à cet égard. Le retrécissement graduel de la mer Caspienne, l'alluvion de la Basse-Egypte et probablement aussi de la partie méridionale de l'Afrique en sont autant de preuves indubitables ([1]). Or, si nous savons que l'Égypte n'a pas eu toujours la même forme, que l'Asie intérieure étoit jadis coupée par des bras de mer qui offroient aux voyageurs de ces siècles reculés des routes si inconnues aujourd'hui que le prestige de leurs expéditions, déjà si fabuleuses, nous est rendu par là même encore plus invraisemblable, que faudra-t-il donc penser à cet égard de ce pays morcelé et partout entrecoupé de golfes et de bras de mer qui, rattaché seulement du côté du nord par une plus large étendue de terres au continent de l'Europe, n'est pour le reste qu'une continuité de presqu'îles environnées d'îles dont les côtes sinueuses correspondent plus d'une fois si exactement avec la rive opposée, qu'en les voyant sur la carte, la pensée est tentée de les rapprocher pour vérifier la supposition, qui se présente involontairement à notre esprit, que cet amas de morceaux de terre n'est qu'un bloc

([1]) Si l'on consulte, sur cet objet, l'introduction à l'histoire de l'ancienne Grèce de M. Del. de Sales, surtout la traduction hollandoise de M. S. I. Wiselius, enrichie de ses remarques, on en retirera de grands éclaircissements.

de parties déchirées d'un grand tout. En jetant les yeux pour la première fois sur la carte de la Thrace et de la Grèce, qui ne croiroit voir un lac, surtout en parcourant la Propontide, dont les issues sont en effet si étroites qu'elles échappent au premier regard (2). Ténédos et Lesbos, Chios et Samos ne paroissent-elles pas des parties déchirées de la côte de l'Asie? Corcyre et Leucadie, Cephallénie et Cythère peut-on les considérer autrement que des presqu'îles séparées du continent par l'inondation de leurs isthmes; et lorsqu'en commençant du promontoire méridional de l'Eubée, on suit de l'oeil les fragments de terre que les anciens désignoient sous les noms d'Andros, Ténos, Mycone, Délos, Paros et Naxos, ou lorsqu'en commençant de la côte de l'Asie, on suit des yeux successivement Cos, Astypalée, Amorgos, pour revenir encore à Naxos, qui est, pour ainsi dire, le centre de cette couronne d'îles, et lorsqu'on voit toutes ces îles environnées chacune de rochers et d'îles plus petites encore qui semblent les entourer comme des satellites, attachés à leurs planètes, qui ne croiroit voir alors les sommets des montagnes d'un pays étendu dont les plaines auroient été dérobées à sa vue par une immense inondation (3)? En ef-

(2) Diodore de Sicile (T. I. p. 369) fait mention d'une tradition suivant laquelle le Pont-Euxin avoit été un lac jusqu'à ce que, par une fracture violente, ses eaux trouverent une issue par la Propontide et l'Hellespont jusques dans la mer Egée. On peut comparer avec cet endroit ceux de Strabon et de Philo cités par Wesseling. Les observations de Tournefort, dans son voyage du Levant, rendent cette tradition extrêmement probable.

(3) »Lorsqu'on porte la vue sur cette immensité de larges plateaux élevés, de sommets de montagnes, de pointes de rochers, placés sans ordre et très rapprochés entr'eux, dont la méditerranée est couverte à l'orient, on ne peut se défendre de la pensée que cette étendue de mer, hérissée d'une multitude de terres, n'ait formé un continent dans les temps les plus reculés, et qu'une irruption soudaine des eaux de la mer noire, les tremblements de terre, l'action violente des volcans, n'aient inondé cet antique pays de la Grèce, et ne l'aient déchiré en d'innombrables lambeaux.'' Sonnini, Voyage en Grèce et en Turquie, T. I. p. 223. Les

fet, l'illusion est si frappante que par là nous comprenons facilement la justesse de l'observation des voyageurs Grecs, qui comparoient à leurs Cyclades les villes et les bourgs, s'élevant au dessus de la surface des eaux de l'Egypte inondée.

Il n'est pas moins vraisemblable qu'une partie de la Grèce, ensevelie jadis dans le fonds des eaux, a été convertie dans la suite en champs fertiles, ou que, par l'action souterraine de fluides volcaniques, des îles se soient élevées du sein de la mer. Ce sont les traditions instructives de l'antiquité aussi bien que les témoignages positifs de l'histoire qui confirment cette supposition.

C'est ainsi qu'on racontoit que Cérès avoit prié Neptune de vouloir retenir les eaux qui descendoient des montagnes de l'Épire, de crainte que l'île de Corcyre, qu'elle protégeoit, ne se réunît avec le continent par l'alluvion que formoit le limon sur les côtes (4). C'est ainsi que le génie éminemment poëtique des Grecs représente le dieu des mers fracassant les rochers de son trident invincible, et répandant autour de lui les fragments épars, qui devenoient autant d'îles dans l'immensité de l'océan, *où ils oublioient qu'ils avoient jamais fait*

observations qui suivent ne sont pas moins dignes d'être méditées, surtout la remarque sur les bancs de sable et les bas-fonds qui forment une chaîne invisible sous la surface de l'eau, par laquelle toutes ces îles sont en rapport entr'elles. Le même auteur fait aussi remarquer (T. II. p. 403) que chaque promontoire du continent est entouré par une grande quantité de petites îles ou de rochers qui se trouvent toujours dans la même direction que la chaîne de montagnes qui finit au promontoire. Comparez aussi Heeren, Ideen, T. VI. p. 46. De Sales, qui se tient invariablement à sa théorie sur la retraite des eaux, avance ici une hypothèse tout-à-fait opposée. Il est d'avis que l'Archipel a été une mer non interrompue, et que les îles, qu'on y remarque maintenant, se sont élevées graduellement du sein des eaux. Gesch. van Oud-Griekenl. T. I. p. 196.

(4) Schol. Od. E. 34. On dérivoit de cette particularité l'ancien nom de cette île, Schéria: ἀπὸ τȣ̃ σχεῖν τὸς ποτάμȣς. Cf. Eustath. ad Od. p. 204. l. 10. ed. Basil.

partie du continent (5). C'est ainsi que le bienfaisant Apollon avoit fait sortir une île du sein des eaux, pour servir de refuge aux Argonautes, dans la terrible tempête qui les avoit surpris (6). De même lorsque Jupiter et les autres dieux, en se distribuant les différentes parties du globe, avoient oublié d'en assigner une portion au Dieu du jour, qui, pour ne pas s'arrêter dans sa course journalière, ne s'étoit point rendu à leur assemblée, celui-ci se dédommagea en évoquant la riante Rhodes du fond des mers, où son oeil pénétrant l'avoit déjà apperçue cachée sous les eaux. (7)

Mais nous n'avons pas à nous contenter des fictions des poëtes, qui toutefois semblent basées sur des traditions dont le fond contient souvent des indices non moins intéressants pour l'interprète de l'antiquité que les rapports plus clairs et plus sûrs de l'histoire. Ces rapports nous représentent les Échinades réunies avec le continent de l'Acarnanie par l'alluvion de l'impétueux Achéloüs (8), et la délicieuse vallée de Tempé formée par l'éruption des eaux contenues dans le bassin formé par les chaines de montagnes qui entourent la Thessalie (9).

Cependant, quelque vraisemblables que ces changements puissent nous paroître, l'impossibilité de leur assigner un ordre chronologique nous empêche d'en tirer des conclusions assez certaines, pour nous diriger dans la solution du grand problême concernant l'origine des premiers habitants de la Grèce. Pour autant que nous pouvons en

(5) Callim. Hymn. in Del. 30 seq. L'auteur du poëme sur l'expédition des Argonautes, attribué à Orphée (vs. 1286—1290), explique ainsi l'origine de la Sardaigne, de l'Eubée et de Chypre, mais l'énumération de ces îles change l'image poëtique en une ridicule hyperbole. Hermann a transfiguré en *Lycaonie* la *Lyctonie*, nom que quelques-uns croient avoir été donné au continent qui tenoit jadis la place de l'Archipel.

(6) Apoll. Rhod. IV. 1711 sq. (7) Pind. Ol. VII. 100 sq.

(8) Thucyd. II. 102. cf. Pouqueville, Voyage dans la Grèce, T. III. p. 179—183. (9) Herod. VII. 128—130.

juger par la forme qu'avoit ce pays, aux temps les plus anciens et dont l'histoire nous a conservé le souvenir, les peuples des côtes opposées de l'Asie et de l'Afrique ne paroissent pas avoir été les premiers qui aient visité l'Europe encore inhabitée. Il semble que l'espace immense de la méditerranée a dû leur opposer une barrière insurmontable. Mais, s'il est vrai qu'il fût un temps où l'Archipel n'existoit pas et où l'Asie mineure étoit encore contigue à l'Europe, la communication ne doit pas avoir été plus difficile de ce côté qu'aux frontières du nord, où la Grèce tient à l'Europe septentrionale par un continent large et non interrompu. Or, qui osera nous assurer lequel de ces évènements précéda l'autre, c'est à dire la première occupation de la Grèce ou la séparation de ce pays du corps de l'Asie (10), quand même ce dernier fait seroit plus avéré qu'il ne l'est effectivement; car, quoique assez vraisemblable, toujours est-il vrai qu'il ne repose que sur des conjectures et des traditions.

Heureux d'avoir pu indiquer la probabilité des changements que la Grèce a pu subir dans des siècles qui remontent au de là des bornes de l'histoire, nous sommes obligés de l'admettre d'après les témoignages des auteurs qui l'ont décrite dans un temps où eux mêmes, tout en y ayant pris naissance, n'en connoissoient plus la forme primitive.

Climat et aspect du pays.

La Grèce est le pays le plus méridional de l'Europe. Elle occupe le milieu de l'ancien monde civilisé, à une distance presque égale de la côte occidentale de l'Asie mineure et de l'Italie, deux pays qui, occupés de bonne heure par ses colonies, la cernent des deux côtés et ne paroissent que deux grandes provinces transmarines d'un seul et même pays. L'île de Chypre facilite la communication avec la Phénicie, celle de Crète

(10) Le célèbre von Müller ne paroît pas avoir été entièrement étranger à cette dernière supposition. Allg. Geschichte, T. I. p. 39.

avec l'Égypte. La côte de l'Afrique n'en est pas très éloignée et elle n'est séparée du reste de l'Europe que par une chaîne de montagnes.

Jouissant de tous les avantages des pays méridionaux de cette partie du monde, la Grèce est aussi peu sujette au froid rigoureux des contrées septentrionales qu'à la chaleur étouffante des tropiques. C'est la partie la plus égale de la zone connue sous la dénomination de tempérée chez les géographes. Les extrémités de la terre, dit Hérodote, produisent les plus beaux fruits (il parle ici de l'Inde et de l'Arabie), mais la Grèce les surpasse de beaucoup par la température moderée de son climat (11). L'esprit

(11) Herod. III. 106. Il est étonnant que M. de Pauw semble trouver plaisir à contredire ce témoignage si positif d'Hérodote et de tant d'autres auteurs grecs, qui devoient cependant connoître la Grèce mieux que lui. M. de Pauw se fonde sur les remarques d'Hippocrate, dans son ouvrage de aëre, aquis et locis; mais il paroit qu'il n'a pas fait attention qu' Hippocrate parle dans cet endroit de l'Europe en général, qu'il compare à l'Asie, et que sous ce point de vue le résultat de la comparaison dut être défavorable même à la Grèce. M. de Pauw au contraire se sert des expressions du père de la médecine, pour comparer la Grèce au reste de l'Europe. Pour se convaincre que telle ne fut jamais l'intention d'Hippocrate, on n'a qu'à jeter un coup d'oeil dans le § 85 et 114—116 de son ouvrage. — D'ailleurs les rapports des voyageurs modernes démontrent assez que l'Attique, sur laquelle M. de Pauw dirige ses attaques par préférence, mérite encore le même éloge qu' Hérodote donna à la Grèce en général. »Le ciel d'Athènes, calme et presque toujours serein, ramène, suivant les saisons, les plus douces eucrasies. Rarement le thermomètre s'y élève audessus de 22 degrés de Réaumur, et il ne descend guère en hiver jusqu'à la congélation.'' Pouqueville, Voyage dans la Grèce, T. IV. p. 93. On peut comparer la description de l'hiver en Grèce, chez le même, T. IV. p. 226, qui n'est certainement pas si rigoureux que le prétend M. de Pauw. Voyez aussi ses remarques sur le changement et la vicissitude des saisons dans le nord de la Grèce, T. II. Chap. 44. C'est bien ici cette eucrasie dont parlent tous les auteurs Grecs. Le climat des différentes parties de la Grèce n'étoit pas certainement le même. Mais voila justement pourquoi on seroit injuste si l'on vouloit appliquer à la Grèce entière la description de l'hiver en Béotie, comme le fait M. de Pauw, T. I. p. 95. Suivant Lord Byron, dans ses notes sur le deuxième chant du

n'y est pas engourdi par le froid rigoureux d'un hiver non interrompu. L'imagination n'y est pas enflammée par les chaleurs insupportables d'un ciel toujours en feu. Couverte au nord par de hautes montagnes contre les vents froids et humides de la Thrace et de la Macédoine, la Grèce a une varieté de vallées fertiles, de champs labourables, de prairies et de montagnes couvertes de bois. Une nature plus sauvage offre souvent au voyageur les scènes les plus pittoresques, au lieu de ces déserts inaccessibles qui font naître dans l'âme ce sentiment d'une sublimité sombre et mélancolique qui entrave plutôt le développement de ses facultés qu'elle ne les anime, et lui fait chercher souvent dans les écarts d'une imagination déréglée la compensation de cette douce sensibilité si nécessaire a l'appréciation du beau, du gracieux et de l'harmonie. A l'exception de deux ou trois larges fleuves, les rivières, qui parcourent ce pays, sont ordinairement plus remarquables par la variété de leurs méandres et par la beauté des sites qui décorent leurs bords, que par la largeur ou la profondeur de leur lit ou par l'abondance de leurs eaux. Une grande quantité de petites rivières et de ruisseaux donnent souvent un air riant à des contrées d'ailleurs désertes et solitaires.

Childe-Harold, le climat d'Athènes est un printemps non interrompu, où l'on voit rarement de la pluie et où la neige ne séjourne jamais dans les plaines. Un jour nébuleux y est nn miracle agréable. L'air de la Morée au contraire est lourd et malsain. Il trouva l'hiver de la Béotie entièrement conforme à la description d'Hésiode. »Die Griechen" dit Winckelmann, »erkannten und priesen den glücklichen Himmel, unter welchem sie lebten, welcher ihn zwar nicht einen immerwährenden Frühling geniessen liess, sondern der vorzügliche Himmel bestand in einer gemässen Witterung, welche als eine von den entfernteren Ursachen des Vorzugs der Kunst unter den Griechen anzusehen ist. Dieser Himmel war der Quell der Fröhlichkeit in diesem Lande, und diese erfand Feste und Spiele, und beyde gaben der Kunst Nahrung, etc." Gesch. d. Kunst, T. II. p. 5, 6. Voyez enfin les remarques de Wachsmuth sur le climat de la Grèce, Hellenische Alterthumskunde, T. I. p. 20, 21.

Mais c'est surtout la variété tant du sol que de ses productions dans les différentes parties de la Grèce qui la distingue si favorablement de la plupart des autres contrées du monde connu des anciens, et, sous ce point de vue, c'est surtout à la Grèce qu'appartient l'éloge que le judicieux Strabon donne à l'Europe entière, en comparaison de l'Asie et de l'Afrique. En effet c'est la Grèce surtout qui offre cette grande variété de sites, de champs plus ou moins fertiles, cette alternative de froid et de chaud qui sont les causes les plus efficaces de cette différence de disposition naturelle, d'inclinations et d'industrie des habitants, si utile pour faciliter leurs rapports mutuels et pour les mettre en état de satisfaire à tous leurs besoins. Comme le reste de l'Europe, la Grèce n'offre nulle part le sauvage aspect d'immenses campagnes, habitables seulement pour des Nomades, dont la manière de vivre est peut-être la principale cause du despotisme asiatique. Nulle part les terres propres au labourage et celles qui offrent la nourriture nécessaire pour le bétail ne sont tellement distantes les unes des autres qu'elles nécessitent un genre à part d'occupations pour chacun de ceux qui les habitent. La Grèce n'est donc pas un pays où les habitants doivent se distinguer en castes séparées, comme l'Égypte et quelques parties de l'Asie. Agriculteurs et pasteurs, marchands et militaires, tous peuvent habiter la même province. Nulle part des montagnes inaccessibles ni des déserts inhabitables ne séparent les provinces les unes des autres. Partout des rivières, des bras de mer et les nombreuses sinuosités des côtes facilitent la communication. De tous les pays de l'Europe c'est bien la Grèce qu'on peut assurer avoir le plus de droit à satisfaire à tous les besoins de ses habitants, et suppléer facilement à ce que le territoire ne produit pas ([12]). En un mot, la Grèce est un pays dont le climat et le sol, la végétation et les

([12]) Voyez Strabon, p. 188, 189.

êtres vivants ([13]) qui l'habitent offrent à l'homme de toutes les conditions un asyle sûr et agréable, mais où la nature n'est jamais assez riche pour le corrompre par une inutile prodigalité. Comme une tendre et sage mère, elle satisfait aux besoins de ses enfants, mais elle ne leur prodigue ses dons qu'autant qu'ils s'en rendent dignes par leur activité et leur industrie. La Grèce est un pays fertile, mais, comme l'a dit un de ses anciens poëtes, Jupiter y a vendu le pain aux mortels en retour de soins assidus. Ses habitants peuvent être heureux parceque le sol demande la juste proportion de travail nécessaire pour les empêcher de languir dans une oisiveté nuisible au développement de leurs facultés, et que la récompense de ce travail est le bonheur et l'aisance. Mais c'est justement la variété dont nous venons de parler qui nous oblige à considérer un peu plus en détail les différentes parties de la Grèce.

Provinces septentrionales. L'Acarnanie. L'Étolie.

La Macédoine, pays de montagnes, mais souvent très fertile, riche par ses forêts et ses mines, dont les princes portoient avec fierté le titre de Grecs, même après que les Grecs eux mêmes furent devenus leurs sujets, sépare la Grèce proprement dite de la Thrace. Les parties septentrionales de la Thessalie et l'Épire ne sont pas moins montagneuses que la Macédoine. Il y a même dans ces provinces des contrées entièrement désertes et sans aucune culture, quoiqu'on y trouve aussi de bons

([13]) On ne trouve pas dans la Grèce cette grande quantité d'animaux féroces qui rendent souvent inhabitables les contrées les plus fertiles de l'Asie et de l'Afrique. On trouve, il est vrai, des sangliers et des ours dans les forêts de l'Arcadie (Paus. VIII. 23. 6), dans la Béotie (Paus. IX. 23 fin.), sur le mont Taygète en Laconie (Paus. III. 20. 5) et même sur le Parnès, montagne de l'Attique (Paus. I. 32. in.), mais ces animaux sont plutôt considérés par les auteurs qui en font mention comme un avantage, par l'occasion qu'ils donnent à l'exercice de la chasse, que comme dangereux pour les voyageurs. Suivant Hérodote on ne trouvoit des lions en Grèce que dans la seule Acarnanie. Ces animaux étoient, pour ainsi dire, enclavés entre le Nestus en Thrace et l'Achéloüs, qui étoient comme les frontières de leur domaine, qu'ils ne franchirent jamais. Herod. VII. 126.

pâturages et des campagnes fertiles ([14]). Suit l'Acarnanie, couverte de forêts ([15]) et séparée de l'Étolie par l'impétueux Achéloüs, le fleuve le plus considérable de la Grèce, dont le nom servoit par excellence à désigner toute eau vive et coulante, et qui étoit si revéré par l'oracle de Dodone qu'à chaque réponse qu'il donnoit à ceux qui venoient le consulter, il ne manquoit jamais de recommander d'honorer l'Achéloüs ([16]).

Quoique l'Étolie ne soit pas entièrement stérile et inhabitable, cependant il n'y a presque pas de province de la Grèce qui ait un aspect plus sauvage et plus désert. Des rochers escarpés, coupés par des défilés étroits et à peine accessibles, environnés de précipices et de marais, des montagnes couvertes d'épaisses forêts, des torrents impétueux qui, grossis par la pluie ou les neiges, se précipitent avec fracas dans la vallée, constituent le trait dominant de la nature dans cette province ([17]).

La Thessalie, l'Olympe, Tempé.

Au milieu de ces contrées sauvages, qui ne sembloient appartenir à la Grèce que par la langue qu'on y parloit, mais qui d'ailleurs ne sont à peine connues dans l'histoire que par les guerres et les brigandages de ses féroces habitants, la fertile Thessalie

([14]) Voyez la description d'Hellopia et des environs de Dodone, dans le fragment des Éöes d'Hésiode chez le Schol. in Soph. Trach. 1164, avec laquelle on peut comparer les rapports de Pouqueville, dans le premier volume de son Voyage dans la Grèce.

([15]) Voyez Pouqueville, Voyage, T. III. Ch. 81—83.

([16]) Eustath. ad Il. p. 1316. l. 30. Tzetzes (ad Lycophr. 671) dit que les eaux de l'Achéloüs sont les plus douces de toutes celles qu'on trouve en Grèce.

([17]) Voyez entr'autres chez Polybe (V. 7. 8.) la belle description de l'expédition de Philippe de Macédoine (fils d'Antigone) à Thermus, ville située sur un rocher escarpé où l'on ne pouvoit arriver que par un sentier étroit et raboteux, bordé des deux cotés par les plus affreux précipices. Cf. Strab. p. 706 sq. et les remarques de Pouqueville sur la topographie de Polybe, verifiée sur les lieux. Voyage dans la Grèce, T. III. p. 175 sq. Les chapitres 84—87 contiennent la description de l'Étolie.

étale aux yeux du voyageur étonné ses riches campagnes et le luxe de sa végétation([18]). La chaîne de montagnes, qui en forme la lisière septentrionale, se termine à l'orient dans l'Olympe, qui élève aux cieux sa cîme couverte de neiges éternelles, cîme sacrée, où les dieux immortels avoient fixé leur demeure, comme à l'entrée du séjour heureux dont les habitants reconnoissoient leur empire. Mais quelque majestueuse que soit cette montagne, dont le sommet, enveloppé de nuages, sembloit dérober aux yeux des mortels l'habitation mystérieuse des divinités, les plaines fertiles qui l'environnent, où la nature semble avoir épuisé tous ses trésors, où aujourd'hui encore de riches moissons et des arbres couverts de fruits délicieux frappent les regards du voyageur, tandis que des chênes touffus et majestueux semblent l'inviter au repos sous l'ombre de leur feuillage, démontrent assez que la résidence inaccessible des dieux Grecs étoit cependant fixée dans un lieu représentant l'image des bienfaits qu'ils répandoient sur le genre humain([19]).

([18]) Pour les Grecs, accoutumés à l'air pur et doux de l'Attique et de la molle Ionie, le climat de la Thessalie étoit froid et rude. Strabon (p. 803) dit qu'on croyoit que les longs vêtements, dont se servoient les acteurs dans la tragédie, etoient empruntés aux Thessaliens, qui, à cause de l'âpreté du climat sous lequel ils vivoient, étoient obligés de se couvrir plus soigneusement que les habitants des parties plus méridionales de la Grèce. Il est vrai que les voyageurs modernes s'accordent à avouer que la Grèce, et surtout la Thessalie, ne jouit pas d'un printemps perpétuel, mais si l'on compare leurs rapports avec ceux des auteurs anciens, on juge aisément de la différence entre le génie d'hommes accoutumés à l'air froid et rude de nos contrées septentrionales et celui des habitants d'un pays dont le climat nous paroîtroit fort tempéré, même en hiver. On sait comment les Romains parloient même des provinces méridionales de la France, pour ne rien dire de l'Angleterre et de notre patrie marécageuse, dont ils n'avoient pas meilleure opinion que nous n'avons de la Laponie et de la Nouvelle-Zemble.

([19]) Voyez la description détaillée de l'Olympe et de ses environs, dans le voyage de Sonnini, T. II. 382—399. Cf. Pouqueville, Voyage, T. III. p. 47, qui prétend que les neiges ne couvrent pas toujours

Du haut de l'Olympe on distingue de loin un filet d'eau qui d'un cours rapide semble vouloir se frayer un passage à travers les rochers qui bordent ses rives. C'est le célèbre Pénée qui, en déchargeant ses eaux au travers du Pélion et de l'Ossa, forme la vallée non moins célèbre de Tempé, qui lui doit sa fertilité et sa riche verdure.

Jadis la Thessalie (c'est ainsi que les habitants de cette contrée expliquoient au voyageur l'origine de cette province délicieuse), jadis la Thessalie, encaissée entre des chaînes non interrompues de montagnes et de rochers, et remplie des eaux que les torrents et les rivières formées sur les hauteurs versoient continuellement dans la plaine, comme dans un bassin commun, n'étoit qu'un lac immense. Neptune, le dieu puissant qui fait trembler la terre dans ses entrailles, en fendant avec son trident les rochers du côté de la mer, avoit donné une issue aux eaux accumulées qui, en formant un fleuve, alloient se décharger dans la mer sous le nom de Pénée. Cet écoulement avoit desséché la plaine, où cependant plusieurs enfoncements, qui formoient des lacs et des étangs plus ou moins considérables, rappeloient, pour ainsi dire, l'ancienne condition du pays, et où le courant lui-même, grossi de temps en temps par de fortes pluies ou suspendû par les vents d'est, déborde quelquefois avec fureur et semble vouloir reconquérir le territoire qu'il a été forcé d'abandonner (20).

La vallée de Tempé est peut-être le lieu le plus délicieux de toute la Grèce. Quoique étroite et bordée de rochers, sa riche végétation qui s'étend même sur ces masses de rocs, couverts de lierre et de smilax, lui donnent un aspect riant et pittoresque, même dans l'hiver. Des arbres touffus dont les branches entrelacées forment des berceaux de verdure au-dessus du fleuve et qui souvent même descen-

le sommet de l'Olympe, mais qu'elles se fondent pendant l'été. Sonnini les y trouva même dans les plus fortes chaleurs.

(20) Hérod. VII. 129. Strab. p. 657 fin. 658 in.

dent jusques dans ses ondes limpides, entourent des sites délicieux, tandis que d'innombrables ruisseaux, qui viennent de tous côtés lui apporter leur tribut, rendent la vallée aussi salubre qu'agréable (21).

Je compte que le lecteur me pardonnera de m'être arrêté peut-être un peu trop longtemps aux détails de cette description. Je me figure qu'on ne la croira pas entièrement superflue, lorsqu'on verra que la vallée de Tempé nous offre un exemple frappant de l'influence du sol et du climat sur le caractère et les inclinations des habitants. On n'a qu'à comparer sous ce rapport le Pénée et le Nil. Le seul Pénée et sa vallée enchanteresse, l'effet d'une révolution subite et violente de la situation du pays, arrosé par une quantité de rivières et de fleuves, qui, d'après les variations de hauteur de leurs eaux, lui donnent quelquefois l'aspect d'un fleuve lent et majestueux et bientôt après le font sortir de son lit pour inonder la plaine, le seul Pénée, comparé au Nil, fleuve immense et unique, peuplé de crocodiles et d'hippopotames, sous le ciel d'airain de la Thébaïde, et coulant au travers de champs qui procurent à l'homme une abondante nourriture, il est vrai, mais qui n'offrent à son imagination aucune peinture riante, le seul Pénée avec ses débordements capricieux, comparé aux inondations périodiques du Nil, semble déjà nous mettre en état de soupçonner quelle doit être la différence entre la Grèce et l'Égypte (22). Aussi la vallée du Nil étoit la de-

(21) Aelian. V. H. III. 1. cf. Pouqueville, Voyage dans la Grèce, T. III. p. 54. not. 2.

(22) Pausanias (IV. 34. 1.) fait remarquer qu'on ne voit guères dans les rivières de la Grèce ces animaux féroces qui infestent les grands fleuves de l'Égypte et de l'Inde. Ce n'est que dans l'embouchure de l'Achélous qu'on trouve des chiens de mer, qui cependant n'y viennent que par hasard, et peuvent y être considérés comme étrangers, ainsi que l'observe le même auteur. M. de Pauw assure que la célèbre vallée de Tempé n'étoit qu'un marais, plus propre à causer une profonde mélancolie que ce doux contentement qu'on ressent à la vue d'une belle contrée, habitée par des hommes libres et heureux. Wijsg. beschouw. over de Grieken, traduit du fran-

meure d'un peuple divisé en classes séparées de savants et d'hommes vulgaires, un peuple dont la religion étoit grave et mélancolique, dont les lois et les institutions étoient aussi immuables que le ciel sous lequel il vivoit, dont les arts et les sciences, stationnaires depuis des siècles, étoient assujetties à des règles aussi invariables que les changements des saisons et les inondations de la rivière dans le pays qu'il habitoit. Dans la vallée de Tempé au contraire la nature sembloit inviter les heureux habitants aux plus douces jouissances. Les fêtes qu'on y célébroit étoient bruyantes et gaies. Le coeur d'Apollon, le dieu de la musique et du chant, s'y épanouit lorsqu'il vit pour la première fois la belle mais timide Daphné, et l'issue malheureuse même de ses efforts pour la rendre sensible à sa tendresse devint un nouveau sujet de fêtes et de réjouissances. Les Delphiens visitoient annuellement la vallée de Tempé, où, en offrant à leur dieu des guirlandes de laurier en mémoire de son infortune, ils ne laissoient pas de goûter tous les plaisirs que la société et la beauté du lieu pouvoient leur procurer.

Les Locrides.

Au sud, comme au nord, la Thessalie est entourée de hautes montagnes et de rochers escarpés, qui, du côté de l'orient, forment le défilé des Thermopyles, si célèbre dans l'histoire de la Grèce (23). Ce passage conduit d'abord dans la Locride, petite province

çois, T. I. p. 43—46. Mais il suffira, j'espère, d'opposer à l'opinion de M. de Pauw, qui paroît n'être jamais plus content que lorsqu'il croit pouvoir affirmer le contraire de ce qu'on avoit crû avant lui, les rapports de deux témoins oculaires, Bartholdy et Clarke, les voyageurs auxquels nous devons les détails les plus exacts sur la topographie de Tempé, cités par Heeren, Ideen, T. I. p. 44. not. Il est vrai que Tite-Live ne parle pas si avantageusement de cet endroit, mais il ne parle que de la partie la plus étroite du défilé, et il le considère seulement sous un point de vue militaire. Il ne lui importoit pas d'examiner si c'étoit un endroit agréable, mais seulement s'il pouvoit offrir un passage à l'armée. Liv. XLIV. 6.

(23) Voyez la description détaillée de ce défilé chez Hérodote, VII. 176 sq. 198 sq.

dont la partie septentrionale offre aux yeux du voyageur l'aspect riant de plaines fertiles terminées par le Boagrius, qui, à peine visible dans l'été, devient un torrent impétueux, lorsque, dans l'hiver, les pluies ont grossi ses eaux. Le pays sur la rive droite de cette rivière est couvert de montagnes, entre lesquelles le Cnémis donne son nom aux habitants de cette contrée (24). Suivent des broussailles et des champs labourables, surtout dans les environs d'Opus, ville à laquelle les habitants de cette autre partie de la même province ont emprunté leur nom (25). Ces deux parties avec la troisième, habitée par les Locriens d'Ozole (26), et la patrie sauvage et rocailleuse des Doriens (27) touchent au nord à la Phocide, province éminemment intéressante dans l'histoire de la civilisation religieuse et politique des Grecs, où, suivant les traditions, l'oracle d'Apollon occupoit le centre de la terre habitée.

La Phocide.

C'est ici que porte fièrement jusqu'aux nues son double sommet le célèbre mont Parnasse, dont la vive imagination des Grecs fit le théâtre des danses frénétiques des Thyades en l'honneur d'Apollon et de Bacchus. Un peu plus bas l'on découvre la vaste grotte de Pan et des Nymphes Coryciennes et la ville de Delphes

(24) Locriens Épicnémides.

(25) Locriens d'Opunte. Voyez sur ces deux Locrides, Strabon, p. 651—653.

(26) Les grammairiens prétendent qu'ils doivent ce nom (Ozoliens, puants) aux peaux de chèvre dont se couvroient les anciens habitants de ce pays, avant l'invention de vêtements plus commodes. Schol. Hom. Il. B. 527 ed. Wass. cf. Eustath. ad Il. p. 209. in. et Paus. X. 38. 1. On pourroit regarder cette explication comme un jeu de mots fondé sur une conjecture étymologique concernant l'origine de l'épithète de ces Locriens, si M. Pouqueville ne nous avoit fait remarquer que les habitants actuels de cette province, les Cravariotes, justifient pleinement la dénomination peu flatteuse, donnée à leurs ancètres, quoiqu'il ne faut pas perdre de vue que M. Pouqueville lui même ne les considère pas comme indigènes. Voyage dans la Grèce, T. III. p. 237—241.

(27) Strab. p. 514, 654 B. cf. Pouqueville, Voyage, T. III. ch. 88.

avec le sanctuaire du dieu des oracles, comme suspendues aux flancs du rocher, dont les parois escarpées, étendues en amphithéâtre des deux côtés, semblent l'entourer et la protéger ([28]).

La Phocide offre une variété de vallées plus ou moins étroites dont quelques-unes sont aussi propres aux pâturages qu'à l'agriculture, des montagnes à peine accessibles, dont les habitants doivent endurer la soif pendant l'été, à cause de la rareté des eaux, et sont soumis en hiver au froid vif de ces hautes régions ([29]). La Phocide étoit souvent le point de réunion des habitants des différentes provinces de la Grèce, qui y venoient consulter la divinité du lieu ou se réjouir dans le spectacle des jeux célébrés en son honneur. En considérant la variété des productions de cette province, on pourroit croire que la nature l'avoit enrichie de ses dons les plus précieux pour satisfaire à tous les besoins de la multitude qui s'y rassembloit. Tandis que les plaines du Céphisse produisent une abondance de fruits et de grains de toute espèce, les hauteurs de Tithorée donnent une huile excellente, qui, malgré son infériorité à celle de l'Attique, étoit si estimée que dans les temps postérieurs on l'envoyoit à Rome pour adoucir le palais délicat des voluptueux empereurs. Ambryssus a ses vignes et ses plantations de coccus, dont les fruits donnent un rouge excellent pour la teinture des laines. Et tandis qu'Anticyre offre aux malades sa production si vantée par les médecins de l'antiquité, la ville maritime de Bulis fournit aux exigences du luxe la pourpre que contiennent les conques marines qu'on trouve sur ses côtes ([30]).

([28]) Paus. X. 8. 32. Strab. p. 639, 640.
([29]) Voyez p. e. Paus. X. 33. 2. ib. 35. 5.
([30]) Paus. X. 36, 37. Strabon (p. 640. B.) dit que le véritable hellébore étoit cultivé près d'une autre Anticyre en Thessalie sur le golfe Malique, mais que la plante de la Phocide étoit cependant préférable pour l'usage à cause du sésame qu'on y mêloit et qui croissoit dans les mêmes endroits.

La Béotie.

En descendant des montagnes qui se prolongent au de-là des frontières méridionales de la Phocide, on descend dans la Béotie, pays fertile mais connu moins avantageusement que la plupart des autres parties de la Grèce, à cause des vapeurs et des brouillards qui, s'élevant d'une infinité de lacs et de marais, rendent l'atmosphère lourd et humide, ce qui, outre l'incommodité que cela même causoit aux habitants, leur donnoit encore, parmi leurs compatriotes, une réputation d'ineptie, à laquelle cependant plus d'un grand homme, qui naquit ou vécut au milieu de ces marécages, donna un démenti bien évident.

Ainsi que la Thessalie, la Béotie est entourée de montagnes quoique moins hautes, au nord par celles de la Phocide, au sud par le Cithéron et les montagnes qui la séparent de l'Attique, à l'occident par le célèbre Hélicon. Mais Neptune n'a pas eu tant de sollicitude pour cette contrée que pour la Thessalie. Les tremblements de terre ne manquent pas, il est vrai, de s'y faire sentir, mais l'eau n'y a pas trouvé une issue, comme dans la Thessalie par la vallée de Tempé. Il n'y a peut-être aucune province de la Grèce qui, avec une plus grande fertilité, réunisse autant tous les désavantages d'une altération continuelle de l'état du sol, des éboulements, des excavations, des inondations qui en sont les suites; et, s'il est une contrée qui peut prouver que la Grèce n'avoit pas jadis partout la même forme, c'est sans contredit la Béotie. Le sol de la Béotie ne paroit qu'une continuation de caveaux souterrains (31). De fréquents tremblements de terre les ouvrent et les ferment tour à tour, en forment de nouveaux ou obstruent ceux qui existoient déjà. Les eaux abondantes des lacs, des rivières et des ruisseaux disparoissent tour à tour ou inondent les champs, à mesure qu'elles sont absorbées par ces cavités, ou arrêtées

(31) Le célèbre antre de Trophonius étoit une de ces excavations.

par une obstruction subite de leur passage, de manière que l'on est souvent obligé de voyager en bateau dans les mêmes lieux où peu auparavant on se promenoit à travers des champs labourés, et que les villes et les bourgs, situées auparavant sur un lac étendu, paroissent êtres transportées subitement au milieu des terres. C'est du moins ainsi que Strabon décrit ce pays (32), et nous n'avons aucune raison de douter que les mêmes phénomènes ne s'y soient passés longtemps avant lui. Le climat de la Béotie n'étoit pas, au reste, plus favorable du temps d'Hésiode. Quiconque a lu son charmant poëme sur les travaux rustiques connoit ses plaintes sur les aquilons mugissants qui dans l'hiver agitoient la forêt, sur les neiges et les bourasques qui forçoient les animaux féroces de se cacher dans leurs cavernes, sur les brouillards humides qui, souvent présages d'un orage ou d'une averse, s'élevoient dès la pointe du jour des lacs et des marais, et ne se dispersoient que le soir par les vents du nord (33). Et quoiqu'il est possible que l'humeur mélancolique du poëte ait contribué en quelque chose aux couleurs sombres de ce tableau, cependant la mauvaise situation d'un autre bourg, Scolus, au pied du Cithéron, avoit même passé en proverbe (34), et Eudoxe, à ce qu'il paroit, n'avoit pas parlé plus favorablement de la demeure d'Hésiode que ce poëte lui-même (35). Mais tou-

(32) Voyez l'excellente description de la Béotie, par ce judicieux géographe, p. 622, et les exemples qu'il donne des révolutions dont nous venons de parler, p. 623 et 637 in. où il traite du changement qu'avoit subi la situation de la ville d'Orchomène. Pausanias fait aussi souvent mention d'inondations dans les environs de cette ville, d'éruptions des eaux du lac Copaïs et des digues par lesquelles on cherchoit à les arrèter dans la partie occidentale de la Béotie. Paus. IX. 24. 2. ib. 32. 2. ib. 38. 2.

(33) Op. et D. 505—565. (34) Strab. p. 626. B.

(35) Ap. eund. p. 633. C. L'hiver plus doux, que les habitants d'Asplédon devoient à la situation avantageuse de ce bourg, est cité comme une exception favorable, p. 636. C. Mais en revanche Aspledon manquoit d'eau dans l'été, ce qui alloit même si loin que les habitants furent obligés de l'abandonner. Paus. IX. 38. 6.

jours est il vrai que la Béotie est un pays très fertile. On louoit surtout, sous ce rapport, l'Hélicon, la montagne sacrée des Muses, dont les plantes, par leurs qualités salutaires, sembloient même annoncer la présence bienfaisante des compagnes du dieu de la vie et de la santé (36).

Comme plusieurs autres parties de la Grèce, la Béotie réunit avec les avantages de l'agriculture ceux de la navigation et du commerce. Comme la Thessalie avoit ses ports de Pagases et de Iolcos, d'abord célèbres par l'expédition des audacieux Argonautes et après par leur commerce étendu, la Béotie touchoit des deux côtés à la mer, où ses ports de Creusis et d'Aulis la mettoient en rapport avec les parties occidentales aussi bien qu'avec celles de l'orient de la Grèce.

L'Attique.

La Béotie est confinée au sud par l'Attique, à laquelle se rapporte souvent toute la gloire qu'on a la coutume d'attribuer à la Grèce en général. L'Attique aussi bien que la Mégaride (37) a un terrain dur et rocailleux, couvert par une légère couche de terre et par conséquent moins propre à l'agriculture, défaut qui néanmoins paroit plus que compensé par l'abondance des olives et des figues, dont la beauté et la saveur surpassent

(36) Paus. IX. 28. init. Du Loir, dans son voyage, entrepris dans le commencement du siècle précédent (p. 345), ne s'exprime pas en termes aussi favorables au sujet de cette montagne: »Certes,'' dit il, »les anciens avoient raison de loger les muses sur ce mont et sur le Parnasse, pour les conserver toujours chastes. Je défie les plus passionéz amoureux du monde, quand ils ne mangeroient que du Satyrion, de l'habiter et de ressentir les moindres flames de l'amour, estant tousiours sur la croupe de ces montagnes, qui sont perpétuellement couvertes de neiges.'' Il est possible que l'Hélicon aussi ait changé beaucoup depuis les temps de Pausanias, mais il est néanmoins sûr que du Loir, qui d'ailleurs ne parle ici que du sommet de la montagne, l'a regardé d'un autre oeil que l'auteur grec. Les rapports d'autres voyageurs modernes sont aussi beaucoup plus conformes à celui de Pausanias, p. e. Chandler, Reizen, T. II. p. 391.

(37) Strab. p. 602. C.

tout ce qu'on trouve de ces produits dans les autres parties de la Grèce(38). Aujourd'hui encore Athènes est entourée d'un côté d'une plantation fertile d'oliviers. Des collines d'une forme élégante couvertes de plantes odoriférantes, des jardins et des champs qu'embrassent des deux côtés le Céphisse et l'Ilissus, petites rivières presque privées d'eau dans l'été, mais gonflées en torrents dans la saison pluvieuse, et dont la dernière arrose à peu près le pied de l'Hymette, célèbre par son miel excellent, forment la contrée où le peuple le plus ingénieux de la terre avoit fixé sa demeure. Hormis les fruits les plus délicats et le miel de l'Hymette, il y trouva dans la même montagne et dans le Pentélique un marbre éclatant de blancheur, qui lui servit à élever les monuments dont les restes attestent aujourd'hui encore le génie de ses artistes. Laurium, une autre montagne, lui offrit même un métal précieux, qui cependant n'a jamais été la principale source de ses richesses. La situation du pays, presqu'entièrement environné de la mer, sembloit lui promettre l'empire de cet élément et tous les avantages d'un commerce étendu. Mais ce qui compense doublement les riches moissons d'autres contrées, douées par la nature d'un sol plus fertile, l'Attique les surpasse toutes par son excellent climat. Quoique non entièrement libre des vicissitudes propres à l'atmosphère dans les autres provinces de la Grèce, l'air y est beaucoup plus subtil, plus pur et plus transparent(39).

(38) Voyez l'éloge des olives de l'Attique chez Sophocle, Oed. Col. 725 sq. et, dans le même choeur, la description de Colone et de sa délicieuse vallée, où le rossignol fait entendre ses chants mélodieux dans des arbres touffus sur les bords de sources rafraichissantes, où l'oeil est enchanté par la variété des couleurs de mille fleurs odoriférantes, le séjour chéri de Bacchus, de Vénus et des Muses.

(39) Voyez sur l'Attique et la Mégaride, Strab. p. 602—614. Paus. I. 1, 32 et en général, tout le premier livre. Sur la peine que se donnoient les Athéniens pour exploiter les mines de Laurium, et du peu de fruit qu'ils en rétiroient, voyez Strabon, p. 218, 219 et Diod. Sic. T. I. p. 359.

Pour s'en convaincre, on n'a qu'à lire la description qu'un célèbre auteur moderne donne de cette atmosphère brillante de lumière et de clarté (40) et de l'aspect riant qu'offre l'Attique même aujourd'hui : » J'ai vu," dit-il, » du haut de l'Acropolis le soleil se lever entre les deux cimes du mont Hymette. Les corneilles qui nichent autour de la citadelle, mais qui ne franchissent jamais son sommet, planoient au-dessus de nous; leurs ailes noires et lustrées étoient glacées de rose par les premiers reflets du jour; des colonnes de fumée bleue et légère montoient dans l'ombre, le long des flancs de l'Hymette, et annonçoient les parcs ou les châlets des abeilles. Athènes, l'Acropolis et les débris du Parthénon se coloroient des plus belles teintes de la fleur des pêches; les sculptures de Phidias frappées horizontalement d'un rayon d'or, s'animoient et sembloient se mouvoir sur le marbre, par la mobilité des ombres du relief; au loin, la mer et le Pirée étoient tout blancs de lumière, et la citadelle de Corinthe, renvoyant l'éclat du jour nouveau, brilloit sur l'horizon du couchant, comme un rocher de pourpre et de feu."

Avec ces avantages les habitants de l'Attique pouvoient se consoler facilement de la stérilité de leur sol, surtout lorsqu'on considère que cette stérilité même a été une des principales causes de leur civilisation précoce et de leur pouvoir. Car tandis que les autres parties de la Grèce, qui par leur fertilité attiroient les tribus encore barbares et errantes, changeoient continuellement de maîtres, à mesure que le plus fort les arrachoit au plus foible, la stérile Attique restoit la paisible possession de ceux qui s'y étoient fixés d'abord, et, tandis que personne ne leur envioit leur partage, plusieurs au contraire de ceux qui avoient été forcés d'abandonner de plus riches contrées,

(40) Chateaubriand, Itinéraire de Paris à Jérusalem, T. I. 196. Voyez encore sur l'Attique Chandler, T. II. particulièrement le chap. 27.

cherchant un refuge dans ce pays tranquille, y apportoient souvent, avec une augmentation de population, leurs talents et leurs richesses, et contribuoient ainsi aux progrès d'une civilisation qui, par la paix intérieure du pays, avoit tout le temps de se développer ([41]).

Le Péloponnèse.

Une étroite langue de terre réunit le reste de la Grèce à la péninsule qui, portant anciennement le nom d'Apia, fut nommée par la suite Péloponnèse, d'après un conquérant de l'Asie qui s'y établit; elle est connue maintenant sous le nom de Morée. En sortant de la Mégaride on entre dans le Péloponnèse, ou en gravissant la montagne Géranique, par un chemin bordé de pins, de lauriers et de myrthes, ou en côtoyant les rochers Scironiens, si célèbres dans l'histoire de Thésée, et dont les sommets, séjour habituel de l'aigle, s'élèvent jusqu'aux nues ([42]).

La Corinthie.

Bientôt l'on découvre le rocher de granit rouge sur lequel les Corinthiens bâtirent leur acropole, la clef des deux mers, dont ils voyōient rouler les vagues des deux côtés de l'isthme, tandis qu'au nord se découvroient à leurs yeux les sommets de l'Hélicon et du Parnasse et qu'au sud le Parthénon, blanc comme la neige, se dessinoit dans les airs ([43]). La ville de Corinthe

([41]) C'est une observation du judicieux Thucydide, I. 2.

([42]) Du Loir (Voyage, p. 338—344) donne une description très détaillée de l'isthme et du voyage périlleux le long des rochers Scironiens, où d'un côté le voyageur voit s'ouvrir la mer à ses pieds, comme dans un profond précipice, tandis que de l'autre les rochers escarpés semblent le menacer et lui fermer l'étroit passage. Le chemin n'étoit plus si large que du temps de Pausanias, qui assure que l'empereur Hadrien l'avoit fait élargir au point que deux chars pòuvoient y passer de front. Paus. I. 44. 10. Voyez encore sur ce chemin Chandler, T. II. p. 302.

([43]) Les voyageurs, auxquels les Turcs permirent de monter à l'acropole, s'extasièrent tous sur la beauté du spectacle qui s'offrit à leurs yeux et qui surpassoit tout ce qu'ils avoient vu jusqu'alors. Chateaubriand étoit déjà ravi de ce qu'il vit au pied de la montagne. Itinér. de Paris à Jérus. T. I. p. 131 sq.

fut bâtie dans la plaine qui s'étend de l'acropole jusqu'au golfe qui porte son nom. Elle n'existe plus que dans quelques fûts et chapiteaux de colonnes épars et entremêlés des chétives cabanes des habitants actuels (44). Mais gardons nous d'associer à la description de la Grèce antique les plaintes si justes des voyageurs modernes. Ce seroient des paroles de mauvais augure, que nous devons éviter soigneusement.

La Corinthie n'est pas plus fertile que la Mégaride ou l'Attique, mais la situation de Corinthe, qui la rendit la première ville commerçante de la Grèce, fut la source de ses richesses, des nombreux monuments de toute espèce qui l'embellisoient, mais malheureusement aussi du luxe et de la corruption de ses habitants. En effet, il seroit difficile de trouver une position plus favorable pour le commerce que cette proximité de deux mers, dont l'une ouvre la communication avec l'Asie, l'autre avec l'Italie et le reste de l'Europe, séparées par une étroite langue de terre où les marchandises, qui autrement auroient dû doubler le cap Maléa, si malheureusement célèbre par ses tempêtes, pouvoient être transportées en peu de temps d'un port à l'autre, et dont les droits dépendoient entièrement de la volonté de ceux qui étoient en possession de cette clef de l'orient et de l'occident. Encore si l'on considère que la même situation favorable fit de l'isthme le point de réunion de toute la Grèce, qui s'y rendit pour célébrer les jeux publics en l'honneur de Neptune, on conçoit aisément que les plus riches dons et ornements dans les sanctuaires furent ceux des Corinthiens, et que de simples citoyens de cette ville pûrent rivaliser en opulence avec les plus puissants rois (45).

(44) Ib. Voyez sur Corinthe Pouqueville, Voyage dans la Grèce, chap. 104.
(45) Strab. p. 580—586. Paus. II.

La Sicyonie. L'Achaie. En longeant les côtes septentrionales de la péninsule, on traverse d'abord le petit territoire de Sicyone, la ville la plus ancienne du Péloponnèse, dont la prospérité égala souvent celle de Corinthe (46). De là on parvient dans l'Achaïe, provinee qui s'étend le long du golfe de Corinthe, et qui, offrant une variété de montagnes et de plaines, de bois et de vignes, est arrosée par plusieurs rivières; mais elle a aussi le désavantage d'un terrain marécageux du côté de la mer et est souvent exposée à un des plus terribles fléaux, les tremblements de terre, suivis quelquefois par des irruptions de la mer, qui firent disparoître quelquefois des villes entières (47).

L'Élide. L'Achaïe est bornée en partie par l'Elide, pays non moins renommé dans l'histoire de la civilisation religieuse de la Grèce que l'est Achaïe dans l'histoire de ses relations politiques. Sa fertilité (48) et son heureuse situation contribuèrent beaucoup sans doute à la célébrité de ses jeux si renommés (49), qui à leur tour as-

(46) De là dérive le proverbe connu:

εἴη μοι τὰ μεταξὺ Κορίνθου καὶ Σικύωνος.

Eustath. ad Il. p. 220. in. sq. cf. Schol. Il. B. 572 ed. Wass. M. Pouqueville se méprend singulièrement lorsqu'il croit que ce proverbe a rapport à la plus grande fertilité du territoire de Sicyon, en comparaison de celui de Corinthe, de sorte qu'il indiqueroit le désir de s'arrèter au milieu de la route, lorsqu'on auroit quitté la Sicyonie pour aller à Corinthe. Voyez son Voyage, T. IV. p. 33. not. 2. Il est étonnant qu'il n'ait pas pensé à cet autre proverbe peut-être plus connu encore:

ȣ̓ παντὸς ἀνδρὸς ἐς Κορίνθον ἔσθ᾽ ὁ πλοῦς.

Chandler l'a mieux compris, T. II. p. 357.

(47) Voyez sur l'Achaïe, Strab. p. 587 sq. Paus. VII. surtout c. 26. Sur les tremblements de terre et la ruine d'Hélice, VII. 24. cf. Héracl. Allég. Hom. in op. myth. ed. Th. Gal. p. 459. du Loir, Voyages, p. 347—352.

(48) L'Élide produit du chanvre, du lin et du byssus. Polyb. IV. 73. Paus. V. 5. 2. VI. 26. 4, mais aussi beaucoup de plantes vénéneuses, Strab., p. 530. A.

(49) Les jeux olympiques durent leur nom à Olympie, nom qu'on donna dans la suite à la ville de Pisa. Il est étonnant que le savant Heeren (Ideen, T. VI. p. 25. not.) ait pu dire qu'il n'a pas

surèrent à une partie de cette province le bonheur d'une paix et d'une tranquillité longtemps respectées par toutes les nations de la Grèce (50). Sa partie méridionale est moins favorisée par la nature. Il y a des endroits où l'on ne voit que des marais et des plaines sablonneuses, parsemées de groupes de pins sauvages. La patrie sablonneuse de Nestor est assez connue par l'épithète que lui donne constamment Homère, dans ses poëmes. Mais, en revanche, on y trouve une abondance d'eaux minérales, efficaces pour la guérison de plusieurs maladies et dont les anciens et religieux habitants se croyoient redevables aux soins bienfaisants des Nymphes (51).

La Messénie.

La Messénie, aussi célèbre par ses malheurs que par la fertilité de son sol, et la montagneuse Laconie occupent la partie méridionale du Péloponnèse. Par la nature de son sol et par sa situation la Messénie est aussi propre à l'agriculture et à l'entretien du bétail qu'à la navigation. Cette province a une rivière qui est navigable jusqu'à une certaine hauteur, même pour de gros navires. Comme l'Élide, elle est riche en sources minérales. Des hivers doux et des chaleurs modérées dans l'été font de ce pays un séjour extrêmement agréable, mais aussi ces avantages en ont fait un objet de

connu de ville en Grèce qui portât le nom d'Olympie. Il n'avoit qu'à se rappeler les paroles d'Étienne de Byzance: *Ολυμπία ἡ πρότερον Πίσα λεγομένη.* D'ailleurs M. Pouqueville a mis l'existence de cette ville hors de doute. Voyage, chap. 125.

(50) Strab. p. 548.

(51) Voyez sur l'Élide en général Paus. V. 4 sq., sur la fertilité de Triphylie et de Leprée, Strab. p. 529 C. 530 fin., sur les sources salutaires, Paus. VI. 22. 4, en particulier sur l'Anigrus, ib. V. 5. 5, 6, et Strab. p. 533, 534. Du temps de Pausanias les femmes amoureuses de Patras, qui faisoient les deux tiers de la population de cette ville, s'occupoient à filer le byssus. VII. 21. 7. On ne peut parler de l'Élide sans se rappeler la description de Scillus par Xénophon (Anab. V. 3. 7 sq.), endroit que les Lacédémoniens lui assignèrent comme refuge, après qu'il eût été banni de sa patrie.

convoitise pour ses puissants et belliqueux voisins ([52]).

La Laconie.

Si la Messénie paroit destinée par la nature à être le séjour d'hommes doux et tranquilles, la Laconie semble faite pour devoir être la patrie d'une nation de soldats. La Laconie, il est vrai, ne manque pas d'être très fertile en plusieurs endroits. Aujourd'hui encore la vallée de l'Eurotas a un aspect riant. Aujourd'hui encore on trouve au pied du Taygète des jardins potagers bien cultivés, des vergers de sycomores, de mûriers et de figuiers, arrosés par une grande quantité de ruisseaux qui descendent des montagnes voisines ([53]). Jadis l'eau n'étoit pas moins abondante dans la partie septentrionale ([54]). La mer qui environne ses côtes produit une abondance de crustacés, dont le pourpre ne le cède qu'à la couleur renommée des coquillages de la Phénicie ([55]). Le Ténare contient un marbre précieux ([56]), les autres montagnes des mines de fer ([57]). Mais ce ne sont pas seulement ces métaux qu'on doit arracher du sein de la terre : les grains mêmes qu'on y sème demandent un travail assidu et des peines infinies. La charrue ne fend qu'avec peine le sol dur et rocailleux, et l'inégalité du terrain rend le travail du laboureur extrêmement pénible ([58]). D'ailleurs les tremblements de terre n'y sont pas moins fréquents que dans la Béotie et l'Achaïe. L'histoire en fournit des exemples qui font frémir ([59]). L'air humide

([52]) Paus. IV. 31. 3. Sur le Pamise, ib. 34. 1. Dans l'histoire des guerres Messéniennes il fait fréquemment mention de la fertilité de cette province. Voyez aussi Strab. p. 563, et les vers d'Euripide, cités dans ce passage.

([53]) Chateaubriand, Itinéraire, T. I. p. 76, 82.

([54]) Dans les environs de Bélémine et de Marius, Paus. III. 21. 3. ib. 22. 6.

([55]) Paus. III. 21. 6.

([56]) On avoit ouvert une nouvelle carrière dans cette montagne du temps de Strabon, p. 564. C. cf. Paus. III. 21. 4.

([57]) Eustath. ad Il. p. 222. l. 20. ([58]) Strab. p. 563. A.

([59]) Un tremblement de terre renversa le sommet du Taygète et le

enfin, rarement renouvelé entre les hautes montagnes qui entourent cette province de tous côtés, est loin d'avoir l'élasticité et la transparence de l'atmosphère de l'Attique [60].

L'Argolide.

L'Argolide ferme le cercle des provinces du Péloponnèse. C'est une cóntrée basse, entourée de montagnes, comme la Laconie, mais beaucoup plus humide et d'un terrain souvent mou et marécageux. La ville d'Argos cependant paroit avoir été bâtie dans une plaine aride, où l'on dut creuser des puits pour pourvoir au manque d'eau, bienfait que l'on attribua aux soins des filles de Danaüs [61].

Mais l'Argolide, quoique située non moins favorablement que l'Attique, quoique pourvue de ports et de rades, dont l'un est encore aujourd'hui une des principales échelles du Levant [62], l'Argolide n'a jamais joué un grand rôle dans l'histoire de la Grèce. Les malheurs de son ancienne famille royale, les hauts faits d'Hercule, dans la forêt de Némée et le lac de Lerna, l'ont rendue plus célèbre que sa civilisation ou ses progrès dans les arts et les sciences. Même les petits états d'Épidaure et de Trézène offrent souvent un plus grand intérêt à l'historien de l'humanité que la royale Argos.

précipita dans la plaine. Un autre ruina la ville de Sparte. Strab. p. 564. C. Ælian. V. H. VI. 7.

(60) Voyez sur la Laconie, Pouqueville, Voyage, ch. 144-146.

(61) Je crois que c'est l'explication la plus naturelle de la peine qu'a causée aux interprêtes l'épithète de πολυδίψιον, qu'Homère donne à Argos. Voyez Strabon, p. 569, 570 B. Paus. II. 15. 5. On peut trouver d'autres conjectures chez Heyne, dans ses remarques sur Il. Δ. 171 (dans son édition, T. IV. p. 590). Voyez sur l'Argolide et le dessèchement annuel de l'Inachus, pendant l'été, Pouqueville, Voyage, T. IV. p. 157 sq. Chateaubriand a pu se convaincre que l'épithète d'Homère ne se rapporte pas à l'Argolide entière, lorsqu'il s'enfonça pendant la nuit dans le marais de Lerne. Itinéraire, T. I. p. 120. C'étoit bien là une Λέρνα κακῶν.

(62) Napoli de Romanie, Nauplie, voyez Sonnini, Voyage en Grèce et en Turquie, T. II. p. 406.

L'Arcadie.

Les provinces dont nous venons de parler et qui sont toutes baignées par l'océan, entourent de tous côtés l'Arcadie, pays entièrement séparé de la mer. L'Arcadie, si intéressante pour l'histoire de la première civilisation de la Grèce, par les traditions qui s'y rapportent, est un pays où, à l'exception de la partie septentrionale, la nature se manifeste sous des formes bien plus vastes et plus majesteuses que dans les autres parties de la péninsule, ce qui n'empêche pas l'oeil du voyageur d'y découvrir souvent des scènes extrêmement agréables et pittoresques. Des montagnes hautes et escarpées, souvent couvertes de neiges et si froides qu'on y trouve quelquefois les serpents engourdis dans leurs repaires (63), des vallées profondes et obscures, souvent inondées par les torrents qui descendent en mugissant des rochers et des hauteurs environnantes (64), des forêts impénétrables de chênes, d'étroits défilés, des cascades, des sources innombrables dont quelques-unes sont très salutaires, d'autres si nuisibles à la santé que l'une d'elles donna même son nom à l'un des fleuves de l'empire des morts (65), un sol miné en quelques endroits par des combinaisons volcaniques (66), des rivières qui, comblées quelquefois par les fragments de rochers, arrachés par les tremblements de terre, ou cherchant une issue par des fentes du terrain rocailleux, paroissent s'enfoncer dans les entrailles de la terre, pour en sortir dans d'autres endroits, comme de nouvelles

(63) Paus. VIII. 16. 2.

(64) Par exemple à l'orient de Mantinée, Paus. VIII. 7. init. Du temps de Pausanias on étoit même obligé de contenir les eaux par une digue, VIII. 13. 3. Phénée et Mélée étoient entièrement inondées. Les précipices qu'il y vit auprès des monts Orexis et Sciathis avoient été formées probablement par les torrents qui s'y étoient frayé un passage, ib. VIII. 14. 1.

(65) Le Styx. Paus. VIII. 18. 2. cf. Hérod. VI. 74. Voyez sur les sources minérales de Cynèthe, Paus. VIII. 19. 2.

(66) Paus. VIII. 29. 1.

sources, inconnues jusqu'ici ([67]), voilà les principales propriétés de ce pays romanesque, d'après la description de Pausanias. Dans l'Arcadie les temples étoient souvent bâtis sur des sommets de rochers dont la hauteur remplit d'effroi celui qui y élève la vue, ou à côté de précipices qu'on ne pouvoit regarder sans éprouver un vertige ([68]). Dans un tel pays seulement les filles de Pré-

([67]) Suivant Pausanias l'Alphée se cache trois ou quatre fois sous la terre. Paus. VIII. 54. in. cf. Siebelis ad h. l. et Strab. p. 527 B. Le Selemnus en Achaïe reparoit sous le nom d'Argyra. Paus. VII. 23. 2. Les eaux qui disparoissent dans les champs d'Argos, en Arcadie, sortent du sein de la terre près de Diné, en Argolide. Paus. VIII. 7. 1, 2. Les sources du Ladon ne sont, suivant le même auteur, autre chose que l'eau qui se perd dans la terre près de Phénée, ib. 20. 1. cf. II. 24. cf. Strab. p. 596. Le Stymphale de l'Arcadie est la même rivière que l'Érasine de l'Argolide. Paus. VIII. 22. 3. Hérod. VI. 76. Strab. p. 569 fin. 570 in. cf. Pouqueville, Voyage, T. IV. p. 199 sq. 208 sq. Mais il seroit difficile d'énumérer tous les exemples de ce phénomène qu'on trouve chez les anciens auteurs, dont la vive imagination les a sans doute multipliés. Pour le prouver on n'a qu'à faire remarquer qu'il n'y a presque pas de fleuve de quelque importance dont on ne raconte quelque chose de semblable. L'Oronte, le Tigre, le Nil, tous ont les mêmes propriétés. Strab. p. 422. cf. p. 801 fin. Et non content de faire continuer les rivières sous la terre, on les fit même s'enfoncer sous la mer pour reparoître sur une côte opposée. On n'a qu'à citer ici l'Alphée qui, abandonnant ses souterrains de l'Arcadie et de l'Élide, reparoit en Sicile pour se réunir aux ondes de la cruelle Aréthuse. Paus. VIII. 54. 1, 2. Strabon s'efforce tout de bon à réfuter cette fable, p. 416, et Pausanias ne la révoque pas même en doute, V. 7. 2. Le Méandre de l'Asie mineure passeroit sous la mer pour devenir l'Asope en Sicyonie. L'Inope de Délos ne seroit autre chose que le Nil (Paus. II. 5. 2. cf. Lycophr. 575. Callim. Hymn. in. Dian. 171. in Del. 205 sq.), qui lui-même devroit son origine à l'Euphrate, et qui, avant de se remontrer en Egypte, disparoitroit encore une fois en Éthiopie. Paus. V. 7. 3. Et, afin qu'on ne révoqueroit en doute aucun de ces miracles, on les démontroit par des récits non moins fabuleux. La flûte de Marsyas, tombée dans la rivière de ce nom, avoit été vue flottant sur le Méandre, et une seconde fois sur l'Asope. Le voile d'une jeune fille, tombé dans une source, reparoit dans une autre. Paus. III. 21. 2. Les gâteaux, jetés dans le Céphisse, remontent dans la source de Castalie. Paus. X. 8 fin.

([68]) Paus. VIII. 41. 4.

tus purent trouver une grotte assez obscure pour s'y cacher (69); dans un tel pays seulement on pouvoit offrir des sacrifices aux foudres, au tonnerre et aux tourbillons (70), et pouvoit naître la tradition de la pie, qui, par ses cris, imita les pleurs du fils d'Hercule, abandonné avec sa mère sur le rocher, en proie aux bêtes féroces (71). Mais, en revanche, lorsqu'on porte la vue sur les riantes prairies (72) qu'on apperçoit soudain au pied d'une montagne escarpée ou en sortant d'une forêt touffue (73), ou lorsqu'on voit les ondes argentées du Gortynius (74) ou celles du limpide et tortueux Ladon (75), on ne cherchera pas d'autre théâtre pour la fable charmante mais tragique de Leucippe et de Daphné, et on ne se moquera plus de la simplicité des pasteurs qui, en retournant le soir avec leur bétail, croyoient entendre les sons mélodieux du syrinx de Pan, sur les hauteurs du Ménale (76).

Iles: Corcyre, Leucadie, Céphallénie, etc.

Le continent de la Grèce est entouré d'une infinité d'îles, qui facilitent la communication avec les côtes de l'Asie et de l'Italie et avec les différentes parties de la Grèce elle-même, et dont quelques-unes sont même du plus haut intérêt pour l'histoire de l'humanité.

En recommençant par le nord, on découvre d'abord Corcyre, séjour des anciens Phéaciens d'Homère. Encore aujourd'hui les nombreux orangers et les grenadiers, les figuiers et les oliviers, les vergers et les vignes de ce pays fertile rappellent la charmante description des jardins d'Alcinoüs par le chantre de l'Ionie (77). L'heureuse si-

(69) Paus. VIII. 18. 3. (70) Ib. 29. 2. (71) Ib. 12. 2.
(72) Ἀρκαδίη πολυμήλος, Hymn. Hom. II. 2.
(73) Strab. p. 595. B. (74) Paus. VIII. 28. 2.
(75) Ib. 20. Il appelle le Ladon la plus belle rivière de tous les pays des Grecs et des barbares. 25 fin.
(76) Ib. et 36. 6. Voyez sur l'Arcadie, Pouqueville, Voyage, chap. 116 sq.
(77) Od. H. La partie septentrionale est platte, celle du midi

tuation de cette île entre la Grèce et l'Italie en fit de bonne heure le siège d'une navigation et d'un commerce étendus.

Suivent la Leucadie, avec son rocher si célèbre dans les annales de l'amour, la patrie pierreuse et boisée mais non entièrement stérile d'Ulysse ([78]), Céphallénie, riche en froment, en olives et en autres fruits, les rocailleuses Échinades, et Zacynthe, couverte de bois, d'oliviers et de vignes ([79]). Sur ces îles les chaleurs sont ordinairement tempérées par les vents du nord, qui y ont un libre accès, surtout sur Zacynthe et Corcyre, parceque les montagnes de ces îles se trouvent pour la plupart dans la partie méridionale. Malheureusement elles ne sont que trop exposées au fléau des contrées du midi de l'Europe, les tremblements de terre.

Au midi du Péloponnèse est située l'île de Vénus, la célèbre Cythère, connue autrefois sous le nom de Porphyria, à cause des coquillages à pourpre qu'on y pêche sur les côtes ([80]).

montagneuse et moins bien pourvue d'eau. Voyez Sandys, Relation of a journey, p. 3. Lechevalier, Reize naar Troas, traduction de M. Wiselius, T. I. p. 27 sq.

([78]) Voyez la description qu'en donne Télémaque lui-même, Od. Δ. 605 sq. cf. Od. N. 242 sq.

([79]) Strab. p. 702, 703. cf. Sandys, p. 3—8. Aujourd'hui on ne voit presque plus de bois dans cette île, mais les habitants ont trouvé un moyen d'existence dans la culture des groseilles, ce qui leur a même fait négliger l'agriculture au point que, lorsque le gros temps empêche le transport du blé et d'autres denrées du continent, ils sont presque exposés à une disette. Voyez sur les sources de poix (ou pétrole) dans cette île, Hérod. IV. 195. Aujourd'hui on mêle cette poix, qui est une résine minérale, avec de la courée pour rendre les navires imperméables, Lechevalier, Reize, T. I. p. 67, 68. Voyez sur les îles dont je viens de parler le même auteur, p. 53.

([80]) Il n'y a presque pas de partie de la Grèce dont les voyageurs ont si différemment jugé que l'île de Cythère. M. de Pauw ne peut s'étonner assez de la sottise des anciens mythologistes, qui ont logé Vénus dans une île qui n'est qu'un amas de rochers escarpés et stériles, entassés les uns sur les autres. Wijsg. Bespieg. over de Grieken, T. II. p. 302. Le jugement de Spon, de Wheler et de Lechevalier sur cette île est aussi loin d'être favorable. Sandys au

La petite île d'Egine, dans le golfe Saronique, est bien plus célèbre dans l'histoire que l'île de Vénus. Comme les Athéniens, les habitants de cette île durent leur pouvoir en grande partie à la stérilité du sol qu'ils habitoient. Cette stérilité leur fit bientôt jeter les yeux sur l'élément qui les environnoit, et, comme les écueils qui de tous côtés environnent leur île sembloient la mettre à l'abri de toute attaque imprévue, ils devinrent bientôt les maîtres des parages voisins, même dans un temps où les Athéniens étoient à peine connus parmi les puissances maritimes. Égine, dont Jupiter dût ouvrir la terre pour en faire sortir des habitants, afin qu'Éacus auroit des sujets, Égine ne devint pas seulement le berceau des dynasties grecques les plus illustres et donna des rois à l'île de Chypre, à la Thessalie et à l'Épire, mais elle disputa longtemps à Athènes l'empire de la mer et équipa une flotte, dans la guerre avec la Perse, qui ne le céda en nombre de navires et en habileté des mariniers qu'à celle de sa puissance rivale ([81]).

L'Eubée, qui s'étend le long de la côte orientale de l'Attique et de la Béotie, et qui paroit même en faire partie, n'est pas moins fertile que la dernière de ces provinces, mais sujette, comme elle, à des tremblements de terre. Ses montagnes donnent du fer et du cuivre, et

contraire l'appelle *a delightful soil*. Stéphanopoli est de son avis. Il paroit que ces messieurs n'ont tous vu la médaille que d'un côté. Aux rapports des anciens et de Stéphanopoli lui-meme Cythère a beaucoup de rochers, mais aussi de belles prairies et des vallées couvertes de fleurs. Reize door Griekenl. T. I. p. 166. Je vois avec plaisir que mon honoré beau-père, M. Wiselius, a cité cet endroit de Stéphanopoli pour medifier le jugement de M. Lechevalier, dans sa traduction de l'ouvrage de cet auteur (T. I. p. 81.).

([81]) Strab. p. 577. Paus. II. 29. Pélée, fils d'Éacus, s'établit en Thessalie, et Telamon, son frère, à Salamis. Les descendants de Pélée et de son fils Achille, si renommé par sa force et son courage, occupèrent l'Épire. Pyrrhus, qui osa attaquer les Romains dans l'Italie même, et Alexandre le Grand furent de la même famille. Teucer, fils de Télamon, fonda la ville de Salamis, sur l'île de Chypre.

ses sources ne sont pas moins salutaires que celles de l'Elide ou de la Messénie ([82]).

L'Archipel.

Des côtes orientales de l'Eubée on découvre une vaste étendue de mer, parsemée d'îles, entre la Grèce et l'Asie. Dans le nord s'élèvent les hautes montagnes de Thasus, qui recèlent dans leurs flancs de l'or et du marbre, à peu près aussi estimé que celui de Paros, et qui sont couvertes de vignobles excellentes et d'arbres très propres à la construction des navires ([83]).

Suivent la mystérieuse Samothrace, Imbros et Ténédos et Lemnos, aussi célèbre par Philoctète que par Vulcain, quoique sa fertilité doit nous faire croire que le vif pinceau de Sophocle a exagéré les horreurs de la solitude du héros grec, pour rendre sa situation plus dramatique ([84]).

En poursuivant sa route vers le sud, on rencontre Scyros, célèbre par ses carrières ([85]), les îles fertiles d'Andros et de Ténos ([86]), et Délos, îlot de peu d'étendue, mais le centre du culte d'Apollon et de Diane, et, par cette religion, le théâtre des réunions joyeuses des insu-

([82]) Strab. p. 681—689.

([83]) Hérod. IV. 47. Sonnini, Voyage, T. II. p. 355—358.

([84]) Soph. Phil. 254 sq. Sonnini, l. l. p. 351—353. La terre de Lemnos étoit même célèbre à cause de ses qualités médicales. Philostr. Heroic. 5. 2. Voyez aussi l'éloge de la fertilité de Lemnos chez Apollonius de Rhodes, I. 830. Dans l'Iliade le roi de cette île envoye du vin à l'armée des Grecs. Il. H. fin. cf. Eust. ad Il. p. 570. l. 10.

([85]) Strab. p. 667 fin.

([86]) Ténos surtout est comblé d'éloges par les voyageurs modernes. C'est aussi l'une des îles de l'Archipel, qui ont le moins changé. Sonnini en parle en ces termes: »Ce temple (de Neptune) n'existe plus — mais l'île entière est un vrai temple, cher à la nature et qu'elle s'est plu à décorer de ses bienfaits. Ses riches campagnes sont encore parées de toute l'opulence de l'industrie. La population y est active et nombreuse; tout se réunit pour en faire l'une des îles les plus agréables de la Grèce, et en même temps l'une de celles où l'aisance et le bonheur paroissent se fixer avec plus de constance.'' T. II. p. 315.

laires, qui s'y rassembloient, depuis les temps les plus anciens, pour offrir leurs hommages à la divinité, y faire le commerce et s'y réjouir avec leurs femmes et leurs enfants. Certes la comparaison de l'état actuel de cette petite île avec ce qu'elle fut jadis est bien une preuve évidente de l'influence de la religion. La sainte Délos, jadis le lieu où les Grecs déposèrent le sacré trésor, destiné à fournir aux frais de la guerre contre l'ennemi commun de leur patrie, Délos, jadis retentissante des hymnes, entonnés en l'honneur du fils de Latone, et des cris d'allégresse d'une multitude pacifique mais joyeuse, Délos est maintenant à peu près réduite à son état primitif (87), avant que l'infortunée Latone y fût allé chercher un refuge pour y déposer les gages précieux de l'amour du dieu des tonnerres. Solitaire et silencieuse, elle est devenue le repaire des pirates, qui viennent s'y partager le butin ou s'y préparer à de nouveaux projets de meurtre et de brigandage (88).

Délos, Siphnus, riche en mines d'or, d'argent et autres métaux, qui cependant furent la cause du malheur de ses habitants (89), Paros, dont les marbres ne sont pas moins précieux que l'or de Siphnus, et dont la situation et le port ne lui sont pas d'un moindre avantage que ses productions (90), Oenoé, couverte de vignes, Pholégandre, l'île de fer, par excellence, Mélos, dont le sol miné par des feux souterrains, alimentés de soufre et d'alun, produit les fruits les plus délicieux et des sources minérales d'une étonnante efficacité (91), Anaphé avec ses hau-

(87) Décrit par Callimaque, Hymn. in Del. 11 sq.

(88) Sonnini, T. II. p. 311—313. Notre compatriote van Stochove, qui a visité la Turquie et la Grèce, dans le commencement du dix-septième siècle, trouva sur le Cynthus, montagne de Délos, une grande quantité de ruines, et plusieurs statues plus ou moins endommagées au nombre desquelles la partie supérieure d'un colosse de Diane. Voyage du Levant, p. 14, 15.

(89) Paus. X. 11. 2. cf. Sonnini, T. II. p. 263—265.

(90) Strab. p. 746. Sonnini, ib. p. 269.

(91) Sonnini, ib. p. 226 sq., 235 sq., 241 sq. Cette île, où

teurs boisées, la riante Astypalée ([92]) et une infinité d'autres îles, remarquables par leur beauté et l'excellence de leurs productions, environnent en groupes plus ou moins serrés l'île de Bacchus, la reine de l'Archipel.

Naxos, célèbre par ses vergers, ses sources rafraichissantes, ses riantes prairies et ses charmants bosquets, étoit surtout favorisée par le dieu bienfaisant, qui paroit avoir voulu récompenser cette terre chérie en retour du bonheur qu'il y avoit goûté dans les bras de la fille de Minos. Aussi croyoit-on ne pouvoir donner une idée du goût délicieux du vin de Naxos, qu'en le comparant au breuvage que la belle Hébé offroit aux divinités rassemblées dans les festins de l'Olympe ([93]).

Crête.

La plus grande des îles de ces mers est la Crête, non moins célèbre par le pouvoir et la sagesse de ses princes et de ses législateurs que par sa fertilité. Dans cette île délicieuse l'homme trouve non seulement tout ce qui lui faut pour satisfaire à ses besoins, mais aussi une infinité d'objets propres à lui rendre la vie agréable. La mer environnante donne en abondance le poisson, et les montagnes le gibier le plus délicat. La plus grande partie des plaines offrent une variété de prairies, de champs propres à l'agriculture, de forêts de cyprès, de platanes et de chênes et de riants jardins. Des plantes qui, sous notre climat glacé, ne parviennent à la maturité que par un degré intense de chaleur artificielle, se reproduisent sous le ciel de la Crête presque sans attendre les soins de l'homme. Les olives, les oranges, les amandes, les grenades s'y trouvent dans la plus grande abondance. La terre y est couverte de fleurs de toute espèce; des plantes aromatiques et entr'autres le célèbre

les anciens transportoient leurs malades pour les faire guérir, est aujourd'hui l'un des endroits les plus malsains de l'Archipel. Voyez, sur ce changement étonnant, Lechevalier, Reize, T. I. p. 79 not.

([92]) Sonnini, T. I. p. 303, 291. ([93]) Ib. T. II. p. 285—289.

dictame semblent émailler le sol et jusqu'à la pente des rochers d'un tapis de mille couleurs ([94]).

Chypre. Chypre, l'île de Vénus, a les mêmes avantages, et peut-être encore dans une plus grande abondance. L'hiver y est, pour ainsi dire, inconnu. L'année entière n'y est qu'un printemps perpétuel. Les oliviers et les autres arbres fruitiers y parviennent jusqu'à une hauteur et épaisseur inconnues dans les pays septentrionaux et même dans la Crête. Mais qui ne connoit pas les bosquets de Paphos et d'Amathonte, qui ne se rappelle pas les éloges que les anciens donnent d'un commun accord au savoureux vin de Chypre? La beauté de ses vallées fut cause qu'on donna à cette île le nom de Macaria (l'île heureuse). Ses montagnes recèlent dans leur sein une abondance de métaux et de pierres précieuses. Mais, quoique par la chaîne de montagnes, qui s'étend de l'orient à l'occident et qui sépare Chypre en deux parties presque égales, la partie septentrionale, d'ailleurs beaucoup plus montagneuse et plus boisée, est ordinairement plus fraiche, par les vents du nord-est qui y ont un libre accès, le climat de Chypre en général n'est pas ce climat tempéré et doux de l'Attique et de l'Ionie. Ce n'est plus ici la Grèce, c'est la Syrie. Les chaleurs de l'été sont souvent étouffantes. Rarement la pluie rafraichit la végétation desséchée, et, languissant sous un ciel de feu, l'homme se sent souvent incapable du moindre effort pour ranimer des forces qui s'évanouissent ([95]). Il ne doit donc pas

([94]) Strab., p. 728. Sonnini, T. I. p. 405 sq. Tournefort, Reize naar de Levant, T. I. p. 9 sq. Voyez sur la situation, le climat et les productions de la Crète, le premier chapitre de l'ouvrage de M. Hoeck, sur l'histoire et les antiquités de cette île.

([95]) Strab., p. 1000—1004. Sonnini, T. I. p. 60 sq., 93 sq. Les Vénitiens ont même cultivé dans l'île de Chypre des plantes qui pourroient faire croire au voyageur qu'il se trouvoit dans une autre partie du monde; je veux parler du coton et du sucre. L'île de Chypre a aussi plusieurs des inconvénients des contrées de la zone torride, entr'autres des insectes vénéneux d'une grosseur

paroître étonnant que, si d'un côté on a fait des bosquets de Paphos et d'Idalie le siège du culte de la déesse de l'amour, les Chypriotes n'ont jamais pu égaler le courage et la force d'ame des Spartiates ni le goût exquis et la sensibilité des habitants de l'Attique. Et cependant cette voluptueuse côte méridionale de l'île de Chypre fut la patrie du fondateur d'une des écoles de philosophie les plus rigides de la Grèce, tandis que les lois sévères de Lycurgue étoient calquées en partie sur la législation d'un roi de la Crête, île dont le climat est presque aussi doux que celui de Chypre.

Par les colonies que les Grecs ont envoyées en Asie et dans la partie méridionale de l'Italie comme dans la Sicile, ces pays peuvent être considérés comme faisant partie de la patrie commune des Hellènes.

L'Asie Mineure.

Si les Athéniens avoient droit de se glorifier de la beauté de leur climat, ceux d'entr'eux qui suivirent les fils de Codrus en Asie, n'eurent aucune raison de se plaindre de leur nouvelle patrie. Tous les auteurs, tant anciens que modernes, font, d'un commun accord, l'éloge du beau ciel de l'Ionie et de la fertilité des côtes de l'Asie mineure. Mais, s'il est permis aussi de faire entrer pour quelque part l'influence du climat sur les productions du génie, qui ne se feroit une idée favorable du pays où furent inspirées l'Iliade et l'Odyssée, qui ne croiroit la patrie d'Alcée et de Sappho, d'Archiloque et d'Alcman favorisée par un climat doux et vivifiant? De tous les pays qu'avoit visités Hérodote, il n'y en eut aucun, selon lui, qui, pour la beauté du climat, pût être comparé à l'Ionie [96]. Et, quoique ni

énorme. Il arrive même quelquefois que des essaims de sauterelles, transportés de la Syrie par-dessus l'étroit bras de mer qui sépare les deux pays, se précipitent sur les campagnes et font disparoitre, en un jour, tout l'espoir de l'agriculteur.

[96] Hérod. I. 142. Paus. VII. 8. 2. Chateaubriand, en parlant du climat de Smyrne, s'exprime en ces termes: » Le ciel,

les colonies Éoliennes au nord, ni les Doriennes au sud aient été aussi heureuses, sous ce rapport, que les Ioniennes, il n'est pas moins vrai cependant que, pour la situation et la fertilité du sol, toute la côte occidentale de l'Asie mineure est la partie de la Grèce la plus favorisée par la nature.

Dans l'Ionie on remarque surtout les riantes vallées par où serpente le tortueux Méandre, les environs fertiles et les sources minérales d'Éphèse et de Lébédus, les forêts qui couvrent le sommet élevé du Mimas et les campagnes fleuries autour de Smyrne, arrosées par les ondes fraiches du Mélès, auxquelles elles doivent leur prodigieuse fertilité (97).

La Carie n'est pas moins fertile; elle a, comme l'Ionie, ses vignes (98), ses carrières de marbre et ses sources salutaires, mais l'atmosphère n'y retient plus cette délicieuse température qui fait que le sentiment du bien-être l'emporte sur la lassitude et l'abattement. Dans l'Ionie l'air est chaud plutôt que brulant; au midi du Méandre, et surtout à mesure qu'on s'éloigne de cette rivière, les chaleurs augmentent de plus en plus et deviennent même nuisibles à la santé; et d'ailleurs, ainsi que dans l'île de Chypre, les insectes vénéneux et surtout les scorpions, qui s'y trouvent en grande quantité, troublent cette agréable

moins pur que celui de l'Attique, avoit cette teinte que les peintres appellent un *ton chaud;* c'est à dire qu'il étoit rempli d'une vapeur déliée, un peu rouge par la lumière. Quand la brise de mer venoit à manquer, je sentois une langueur qui approchoit de la défaillance: je reconnus la molle Ionie." Itinéraire, T. II. p. 23. Voyez aussi sur cette teinte de l'air et sur son impression douce et agréable, Chandler, Reize, T. I. p. 127, 128.

(97) Paus. VII. 3, 5. VIII. 7. Strab. p. 935, 940 sq. 954 cf. L'excellent port de Smyrne et son heureuse situation lui assurent encore aujourd'hui les mêmes avantages qu'elle retiroit depuis des siècles de son commerce et de sa navigation. Voyez van Stochove, Voyage du Levant, p. 21 sq. Sonnini, Voyage en Turquie et en Grèce, p. 332 sq. Chandler, Reize, cap. 20.

(98) *γαῖα Καρῶν ἀμπελόεσσα.* Quint. Smyrn. A. 285.

tranquillité, si nécessaire pour jouir entièrement des bienfaits d'un beau pays (99).

Les autres parties mêmes de l'Asie mineure où les Grecs s'établirent avoient de quoi justifier le choix de ceux qui y avoient fondé des colonies. Les fondateurs de Sinope, d'Amisus, d'Héraclée et des autres villes sur la côte septentrionale y trouvèrent de bonnes prairies, des hauteurs propres à la culture de l'olivier et de la vigne, des montagnes couvertes d'un excellent bois de charpente, peuplées de gibier et de volatiles. Cyzique et surtout Byzance, sur la côte Européenne, leur offroient les avantages d'une heureuse situation, Proconnèse ses carrières, Andira son orichalcum (100), la Lycie ses excellents ports, la Pamphylie son bois de cèdre, la Cilicie son sol fertile et sa communication facile avec le reste de l'Asie (101).

Iles, Lesbos, Chios etc.

Les îles qui environnent la côte occidentale de l'Asie mineure sont pour la plupart plus grandes que celles qu'on trouve au milieu de la mer Égée, et elles réunissent à tous les avantages dont jouit le continent ceux d'un air rafraichi par les brises de mer et d'une situation ordinairement plus favorable au com-

(99) Strab. p. 963, 973—976. La ville de Caunus surtout avoit la réputation d'être très malsaine, quoique les anciens avouent que les habitants y contribuoient beaucoup par leur usage immodéré des pommes qui y croissent en abondance. Strabon rapporte, à cette occasion, un mot du citharède Statonicus, qui, ayant appris que les Cauniens avoient pris en mauvaise part qu'il leur eut appliqué le οἵη περ φύλλων γενεὴ, τοιήδε καὶ ἀνδρῶν d'Homère, répondit qu'il étoit bien loin d'appeler insalubre une ville où les morts même se promenoient dans les rues, faisant par là allusion à l'aspect livide et malsain de ses habitants, p. 963.

(100) L'orichalcum, comme on sait, est une composition, mais la principale substance, une certaine pierre, se trouvoit en abondance dans les environs d'Andira. Strab. p. 908. B.

(101) Voyez, sur Sinope et ses environs, Strab. p. 821—824, sur Cyzicus, p. 861, 862, sur Proconnèse, p. 881. in., sur la Lycie p. 980 sq., sur la Pamphylie, p. 986, sur la Cilicie, p. 984.

merce. Et, quoique peu à l'abri du fléau général auquel est assujettie une grande partie de la Grèce, les tremblements de terre, elles sont cependant ordinairement beaucoup moins exposées à une autre calamité, plus terrible encore, c'est à dire la peste, qui dépeuple si souvent les villes les plus florissantes de l'Asie mineure. Ce ne fut donc pas sans raison qu'on leur donna, comme à Chypre, le nom d'îles des bienheureux (102).

Lesbos surtout étoit renommée à cause de sa fertilité et de la blancheur de son froment (103).

Le sol de Chios, en apparence moins fertile, ne laisse pas de pourvoir aux besoins de ses habitants, et leur offre d'ailleurs un des vins les plus renommés de la Grèce, et l'abondance des olives, des oranges, des citrons et des grenades (104).

Samos, quoique moins favorisée par Bacchus, ne le cède cependant en fertilité à aucune des autres îles de la mer Égée. Ses richesses et le pouvoir de ses tyrans, qui pendant un assez long espace de temps tenoient l'empire de la mer, sont une preuve suffisante de ses ressources (105).

(102) Diod. Sic. T. I. p. 398.

(103) Athénée rapporte qu'Archestrate, l'un des gourmands les plus illustres de l'antiquité, auteur d'un poëme épique sous le titre de Gastrologie, et qui parcourut le monde entier dans le seul but de trouver l'endroit où l'on dinoit le mieux, avoit la coutume de dire que si l'envie prenoit aux dieux d'user du froment, ils enverroient sans doute Mercure à l'île de Lesbos, pour y faire une provision de ce comestible. La ville d'Érétrie en Eubée et l'île de Téos étoient aussi très renommées sous ce rapport. Eustath. ad Il. p. 212 init. Voyez sur Lesbos, Lechevalier, Reizen, T. I. 204 sq.

(104) *Χίος, νήσων λιπαρωτάτη.* Hymn. Hom. in Apoll. 38. Strab. p. 955. Les voyageurs modernes louent l'aspect riant de cette île, de ses maisons entourées de jardins, et de ses hauteurs couvertes d'arbres fruitiers. Sonnini, T. II. p. 283, 323 sq. Chandler, Reize, T. I. p. 75. Chateaubriand, T. II. p. 13 sq.

(105) On connoit l'ancien proverbe qu'à Samos les poules mêmes donnoient du lait. Voyez sur cette île, Strab. p. 944, 945. Il est

Cos, plus petite que les autres îles, se recommande par son excellent port, son vin, ses fruits et sa laine précieuse [106].

Rhodes, l'île des roses, par excellence, étoit la terre chérie du dieu du jour, qui ordinairement la fait jouir de tout l'éclat de sa lumière, et qui, à ce qu'assurent tant les anciens que les modernes, ne laisse jamais passer un jour sans la favoriser au moins d'un de ses regards. Rhodes offre tous les avantages d'un climat chaud, sans en avoir aucun des inconvénients. Sa fertilité en est presque égale à celle de Chypre, et les chaleurs y sont beaucoup plus supportables. Un climat doux et agréable, des brises rafraîchissantes, des fleuves limpides, des champs fertiles, des fruits délicieux, de riantes prairies en font un paradis, non moins agréable que la Crête et Chypre, et, quoique si proche de la Carie, non moins salubre que les contrées septentrionales. Ce fut bien sur cette terre favorisée par la nature où Jupiter répandit à pleines mains cette pluie d'or qui fut la source des biens les plus précieux [107]. Quoique peu connue d'abord, Rhodes devint enfin heureuse par la sagesse de ses lois, par son commerce et sa navigation, puissante sur l'océan, estimée et chérie de tous les peuples de la terre, forte par ses ressources contre l'avidité des maîtres du monde, célèbre par la bienfaisante culture des arts de la paix et jouissant de tous les dons d'une nature libérale et bienveillante.

Après avoir parlé de Rhodes, nous n'osons presque pas

assez remarquable qu'aujourd'hui le vin est une de ses premières ressources. Les voyageurs assurent qu'avec un peu plus de soins on pourroit rendre le muscat de Samos à peu près égal à celui de Chypre. Sonnini, T. II. p. 305—307.

[106] Strab. p. 971. Sonnini, T. I. p. 243 sq. Les Grecs avoient une si haute opinion de la fertilité de cette île qu'ils disoient: ὅν οὐ θρέψει Κῶς, ἐκεῖνον οὐδ' Αἴγυπτος. Eustath. ad Il. p. 974. l. 10.

[107] Sonnini, T. I. p. 167 sq. 180 sq.

appeler l'attention de nos lecteurs sur la petite île de Syme, dont les habitants, par la beauté de leurs formes, semblent encore justifier l'éloge qu'a fait Homère de la beauté de leur ancien roi Nirée, qui ne le cédoit, à cet égard, qu'à l'incomparable fils de Pelée; sur Calydne, riche en miel; sur la fertile Carpathe (108), ni à une infinité d'autres petites îles qui entourent les côtes de l'Asie. Il suffira de faire observer l'heureuse influence que dut avoir cet Archipel sur la facilité de la communication des idées, des connoissances, des institutions, des arts et des sciences, et combien le climat et le sol de la plupart de ces îles, hormis son influence naturelle sur les forces du corps et de l'esprit, dût contribuer, par l'aisance et le bien-être qui en étoient les suites, au libre développement des facultés intellectuelles et à la culture des arts et des sciences. Et cependant, ces mêmes îles, qui jadis produisirent une foule de philosophes, de législateurs, de poëtes et d'artistes, ces îles, dont la civilisation surpassoit celle de tous les peuples de la terre, que sont elles maintenant! Le même ciel les regarde, les mêmes brises rafraîchissantes y dissolvent la chaleur et font éprouver un sentiment voluptueux de bien-être (109), et cependant que sont ses habitants, où sont ses grands hommes, où est son commerce étendu, ses chefs-d'oeuvre de goût et de génie! Tant il est vrai que l'influence des bienfaits de la nature, quoique immense, ne compense jamais celle des funestes effets de l'oppression et de la tyrannie de l'homme, et que celle-ci est plus que suffisante pour étouffer les germes

(108) Strab. 749 fin. Sonnini, T. I. p. 208, 269, 226.

(109) On ne sauroit dire la meme chose de l'état du sol, et souvent, en lisant les rapports des voyageurs modernes, on peut reconnoître la vérité de l'observation de M. Heeren, que la nature elle-même semble y avoir vieilli. Ideen, T. VI. p. 47. Il y a cependant d'heureuses exceptions, par rapport à l'aisance et au bonheur des habitants. Voyez Chateaubr. Itin. T. II. p. 11. Guys, Voyage Litér. en Grèce, T. II. p. 228.

que la main bienfaisante de la nature avoit semés avec tant de libéralité.

La différence seroit encore plus grande, si nous voulions comparer les colonies grecques sur la côte septentrionale de l'Afrique avec l'état actuel de ces contrées. Où est maintenant la superbe Cyrène avec ses richesses, avec ses triples moissons (110), avec ses courses de chevaux! Mais le jardin de Jupiter (111) même devient un séjour insupportable lorsqu'on doit en partager la durée avec des pirates affamés et dégoûtants de meurtre et de brigandage.

Mais nous oublions encore que nous ne voulions pas altérer par des comparaisons les délicieux souvenirs de la grandeur de l'ancienne Grèce. Un coup d'oeil rapide jeté sur la Grande Grèce et la Sicile achevera le tableau que nous avons voulu esquisser.

La Grande Grèce. Les colonies grecques de l'Italie méridionale s'étendoient jusques dans la Campanie. Ces côtes, couvertes dans la suite des somptueuses maisons de campagne des Romains, étoient regardées par les anciens Grecs comme l'une des extrémités de la terre. Homère y fait aborder Ulysse, pour évoquer les ombres, et le marais d'Averne, entouré de hautes montagnes et de forêts impénétrables, paroissoit justifier le choix du poëte. Toute cette contrée est remplie de feux souterrains qui sont aussi nuisibles à la santé, par leurs exhalaisons sulphureuses, qu'ils y contribuent par les sources chaudes, impregnées de substances minérales, tandis que les volcans sont en même temps des objets de terreur et d'épouvante pour les habitants, et, par la lave qui sort de leurs flancs, une source de fertilité pour les campagnes environnantes. On y trouvoit les villes de Cumes, de Dicéarchie et la célé-

(110) Hérodote en parle, IV. 199. cf. Strab. p. 1194. C. Voyez, sur les autres villes grecques qui couvroient cette côte, p. 1195.

(111) C'est ainsi que Pindare appelle le terrain où fut fondée la ville de Cyrène. Pyth. IX. 90.

bre Néapolis, au pied même du terrible Vésuve [112].

La côte occidentale de la Lucanie, bien moins fertile que la Campanie, devint par là même la cause de l'industrie de ses habitants, surtout des Éléens, qui, voyant que les productions de la terre ne pouvoient satisfaire à leurs besoins, tournèrent leur attention vers la mer et se vouèrent à la navigation et au commerce. La sagesse des institutions politiques d'Élée n'est pas moins connue que l'activité de ses habitants [113]. Ceux de la côte orientale, renommée par sa fertilité et surtout par ses vins délicieux, ne furent certainement pas moins puissants, mais malheureusement aussi trop fameux par leur luxe et la corruption de leurs moeurs. Il suffira ici d'avoir nommé les Sybarites [114].

La côte opposée à la Grèce, quoique plus rapprochée, a été moins visitée par eux. On y trouve la Daunie avec ses belles prairies, ses excellents fruits et sa laine renommée, et la Peucétie, couverte de montagnes et de rochers [115].

L'extrémité de l'Italie, pays stérile en apparence, mais qui cependant ne laisse pas de récompenser doublement la peine de l'industrieux laboureur, et qui, quoique moins bien pourvue d'eau, a cependant de bonnes prairies et du bois en abondance, étoit une des contrées les mieux peuplées de la Grande Grèce. On y comptoit treize villes, dans un très petit espace, parmi lesquelles se faisoit remarquer la voluptueuse Tarente, admirablement située pour le commerce, sur le golfe qui lui doit son nom [116].

Bruttium enfin offroit aux colons, d'un côté, le terrain salubre où fut batie la puissante et belliqueuse Crotone, dont les habitants avoient une telle réputation de force et

(112) Voyez, sur la côte de la Campanie, Bajae, Avernus, Cumae, Micenum, Neapolis et le Vésuve, Strab. p. 371—380.

(113) Strab. p. 386, 387. (114) Ib. p. 404, 405.

(115) Ib. p. 434—436.

(116) Voyez, sur la situation de Tarente et de Crotone, comme la source de leurs richesses, Polyb. X. 1.

de santé qu'on avoit la coutume de dire que le moindre des Crotoniates étoit le premier des Grecs ([117]); de l'autre côté cette contrée est d'un aspect si riant que, suivant la tradition, Proserpine elle-même, attirée par la beauté de ses fleurs, quitta la Sicile pour y en aller cueillir, tradition dont le souvenir fut consacré par la coutume observée par les femmes et les filles de ce pays, de ne se parer, aux jours de fêtes, qu'avec les fleurs qu'elles auroient cueillies elles-mêmes ([118]).

Ici finit la longue chaîne des Appennins, qui traverse l'Italie entière du nord au sud, et qui d'un côté vit s'élever à son pied Rhégium, admirablement située comme point de trajet pour la Sicile et célèbre par les lois de Charondas, tandis qu'à la côte opposée fut fondée la ville de Locri, non moins célèbre par les institutions de Zaleucus ([119]).

La Sicile.

Mais, comme les îles de la Grèce surpassent souvent le continent tant dans la qualité que dans la quantité de leurs productions, de même la Sicile l'emporte, en bien des égards, sur l'Italie.

([117]) Strab. p. 403, 414. Crotone fut non moins célèbre par la force de ses lutteurs que par la sagesse de Pythagore. Milon, dont la force a donné lieu à des traditions qui semblent appartenir au domaine de la fable, réunit à la gloire d'être le disciple du philosophe de Samos celle d'être invincible dans la palestre. ib.

([118]) Strab. p. 394.

([119]) Strab. p. 399, 400. On racontoit que les grillons étoient muets dans le territoire de Rhégium. Un citharède Locrien se servit de cet argument, dans une dispute qu'il eut avec un compétiteur qui étoit de Rhégium, disant que les hommes auprès desquels les grillons même ne chantoient pas ne durent pas être admis à un combat musical. Le citharède qui raisonna si bien eut aussi beaucoup d'obligations à ces petits insectes, si chéris des anciens. Car, au milieu de l'exécution d'une oeuvre de musique, une corde de sa lyre s'étant rompue, un grillon se hâta de venir se percher sur son instrument, pour donner les sons qu'il ne pouvoit plus produire. Voilà pourquoi on ne manqua pas de représenter cet animal chéri sur la lyre du vainqueur, lorsqu'une statue lui fut érigée dans sa ville natale. ib. cf. Conon, narr. 7.

Cette île, de forme triangulaire, est coupée par trois chaînes de montagnes, qui en font, pour ainsi dire, la charpente et dont les extrémités aboutissent aux trois principaux promontoires. La Sicile consiste en un terrain volcanique, comme la côte opposée de l'Italie et comme les petites îles de Lipara au nord (120). Elle a donc, à cet égard, les mêmes avantages et les mêmes inconvénients, surtout dans le voisinage de l'Etna, mais c'est surtout sa fertilité en blé qui la fait remarquer parmi tous les autres pays, non seulement de l'Italie, mais aussi de la Grèce (121). Ce ne fut donc pas sans raison qu'on regardoit cette île comme le sanctuaire de Cérès (122) et que les brillantes fictions des poëtes la représentèrent comme la dot que Jupiter donna à sa fille chérie, Proserpine (123). Catane et Messine étoient d'ailleurs favorablement connues à cause de leurs vignes (124), Hybla à cause de son miel, dont la renommée lui survécut et conserva le souvenir d'un nom déjà effacé sur la liste des villes célèbres de l'antiquité (125). Plusieurs autres endroits donnent des fruits excellents, du saffran, de la laine et une infinité d'autres productions (126), tandis que les sombres forêts de chênes des monts Hérées semblent couronner des vallées charmantes, tapissées de fleurs et arrosées par des ruisseaux rafraîchissants (127). Ce fut là qu'on dut s'attendre à voir descendre de l'Olympe les déesses Proserpine, Minerve et Diane pour cueillir les fleurs qu'elles alloient offrir à leur père, le père des dieux et des hommes (128). Ce fut là que l'infortuné Daphnis gouta les délices de l'amour, aussi

(120) Diod. Sic. T. I. p. 335, 338. Ces îles étoient encore renommées à cause de leurs sources minérales et de leurs mines d'alun. ib. cf. Paus. X. 11. 3.
(121) Strab. p. 419. (122) Diod. Sic. T. I. p. 327.
(123) Ib. p. 331. (124) Strab. p. 411—413. (125) Ib. p. 410.
(126) Ib. p. 420, 421.
(127) Surtout la célèbre vallée d'Enna, Diod. Sic. T. I. 331, 332.
(128) Diod. Sic. T. I. p. 332.

longtemps que sa divine amante lui resta fidèle ([129]). Ce furent bien ces vallées qui inspirèrent à Théocrite et à Bion ces sons délicieux qui échauffent encore nos ames, sous notre ciel froid et nébuleux. Heureusement nous n'avons à parler ici que des beautés de la nature que nous offre cette île admirable. Hélas, combien notre coeur seroit navré, si de ces charmants objets il nous falloit porter la vue vers les horribles scènes que nous offre l'histoire de cette terre si favorisée par la nature. Syracuse et Agrigente et tant d'autres villes célèbres nous apprendroient que l'homme est la principale cause de ses propres malheurs et que, par les effets de ses folles passions, il change souvent un paradis en un théâtre de rapine et de carnage. Nous laissons à d'autres, il est vrai, le soin d'écrire l'histoire des guerres des peuples anciens : mais l'histoire même de l'humanité, qui, en nous obligeant de parler des progrès de la civilisation, ne nous dispense aucunement de la nécessité d'indiquer les erreurs et les écarts des hommes, nous fera souvent désirer de retourner au spectacle paisible que nous offrent les beautés de la nature ([130]).

([129]) Diod. Sic. T. I. p. 327.

([130]) On peut comparer avec cet apperçu général les descriptions plus ou moins étendues de la situation de la Grèce de Herder, Ideen zur philos. der Gesch. der Menschheit, T. II. p. 95—98. Heeren, Ideen, T. VI. p. 17—49. Van Kampen, Verhand. over de klassische en romantische poëzij (Werken van de Holl. Maatsch. enz. T. VI. p. 188 sq.) J. Del. de Sales, Gesch. van Griekenl., T. I. p. 54—193. Nitsch, Beschreib. des haüslichen etc. Zustandes der Griechen, T. I. 95—326.

CHAPITRE II.

Réflexions préliminaires sur l'usage qu'on peut faire des traditions qui ont rapport à cette première partie de l'histoire des Grecs. — Anciens habitants de la Grèce. — Pélasges. — Origine de ce peuple. — Les Pélasges en Thessalie. — Dispersion des Pélasges. — Dans l'Asie-mineure. — Dans la Grèce proprement dite. — Dans l'Italie. — Conséquences tirées des faits que nous venons d'exposer. — Léléges. — Caucons. — Hellènes. — Dispersion des Hellènes. — Éoliens. — Doriens. — Ioniens. — Atlantides. — Étrangers qui abordèrent dans la Grèce. — Cécrops et ses descendants. — Anciens habitants des îles de Chypre et de Crête. — Minos. — Cariens et Phéniciens. — Cadmus et ses descendants. — Danaüs et ses descendants. — Pélops et ses descendants. — Conclusion.

Réflexions préliminaires sur l'usage qu'on peut faire des traditions qui ont rapport à cette première partie de l'histoire des Grecs.

Après avoir fait connoître le pays qu'habitoient les peuples dont la civilisation morale et religieuse nous occupera dans cet ouvrage, nous allons consulter l'histoire, touchant leurs premiers établissements et les principaux évènements qui ont fixé leur sort, dans le commencement de leur existence. Le plan de cet ouvrage n'exige pas d'exposer en détail tous les faits que nous offre l'histoire de la Grèce : dans la suite une simple indication des évènements qui ont eu une influence marquée sur le sujet de nos recherches suffira au but que nous nous sommes proposé. Ici néanmoins on me saura peut-être pas mauvais gré de pousser un peu plus loin mes recherches. La connoissance de la nature des institutions religieuses des Grecs, de leur mythologie et de leur culte dépend en grande partie des notions plus ou moins exactes qu'on s'est formées de leur origine et de leurs premiers établissements. Ces notions en sont, pour ainsi dire, les fondements, et, si nous ne voulons pas nous exposer à voir s'écrouler l'édifice que nous nous sommes proposé

d'élever, il est absolument nécessaire de ne rien négliger pour rendre ces fondements aussi solides que possible.

Mais quelle certitude peuvent nous offrir quelques renseignements épars, enveloppés pour la plupart dans un dédale de fables plus absurdes les unes que les autres?

En reconnoissant toute la justesse de cette observation, je crois que c'est ici le lieu de faire quelques remarques préalables sur la nature de ces renseignements, et sur l'avantage que nous pouvons en retirer pour nos recherches. Par ces remarques je rendrai compte en même temps de l'usage que j'en ai fait dans tout le cours de cet ouvrage et je répondrai d'avance aux objections qu'on seroit peut-être tenté de me faire, si l'on ne connoissoit pas mes opinions à cet égard.

Il n'y a pas de doute que ce ne soient en premier lieu les témoignages authentiques d'écrivains dignes de foi qui doivent nous guider, lorsque nous voulons établir les faits qui constituent l'histoire d'une nation. Mais la littérature de presque tous les peuples, et surtout celle des Grecs, nous offre en outre une source abondante de renseignements qui, quoique loin d'avoir la même autorité que les rapports des historiens, méritent cependant toute l'attention de celui qui veut étudier leur histoire, leurs moeurs, leur caractère et leur religion. Je veux parler de ces relations que les auteurs nous font connoître comme des traditions populaires, et dont une grande partie sert de base aux productions des poëtes. Ces relations, il est vrai, portent l'empreinte de leur origine et de l'usage qu'on en avoit fait depuis longtemps. La simplicité et la crédulité, l'amour du merveilleux, la superstition, ou, pour mieux dire, la piété naïve et crédule d'un peuple encore peu civilisé ont dû changer de simples faits en des récits souvent si absurdes et si extravagants qu'ils ne semblent être souvent que des productions d'une imagination déréglée, tandis que les poëtes, qui trouvoient ces sujets bien plus pro-

pres pour leurs productions que les faits indubitables de l'histoire, ou qui souvent ne doutoient pas plus de leur authenticité que les auditeurs qu'ils vouloient amuser, ne contribuèrent pas peu à en augmenter la tournure fabuleuse, en y mêlant souvent leurs propres fictions.

J'ai dit que ces récits méritent cependant notre attention, et je crois qu'on me l'accordera facilement lorsqu'on aura réfléchi au rapport intime qu'il y a entr'eux et les idées, les inclinations, le caractère du peuple chez lequel on les trouve. Certes, si l'on vouloit admettre que ces fables, comme on a la coutume de les appeler, aient été inventées à loisir, pour amuser une multitude crédule ou pour tromper les ennuis de quelque désoeuvré, la supposition seroit plus ridicule encore que les absurdités dont on voudroit ainsi expliquer l'origine: mais je ne crois pas qu'il soit nécessaire de combattre une opinion dont l'absurdité est aussi évidente. Les savants les plus éclairés sont d'accord sur ce point que les traditions populaires, quelque fabuleuses qu'elles puissent paroître, donnent souvent des indices bien plus certains sur l'esprit et le caractère d'un peuple que les grands traits de l'histoire, qui souvent ne font connoître que la face extérieure des évènements et nous laissent quelquefois dans une complète ignorance relativement aux progrès d'un peuple dans la civilisation intellectuelle, morale ou religieuse. Une tradition populaire doit nécessairement offrir une image fidèle de la manière dont le peuple parmi lequel on la trouve a envisagé le fait qui en forme le fond, et les merveilles même qui le rendent plus ou moins méconnoissable peuvent servir à faire connoître ceux qui y ont ajouté foi.

Mais il y a plus: je crois même qu'on n'a pas rendu justice aux traditions qui concernent les siècles héroïques des Grecs, en les reléguant entièrement hors du domaine de l'histoire. En effet, si nous voulons en agir ainsi à leur égard, parcequ'elles sont entrêmélées de récits miracu-

leux, de merveilles de tout genre, d'interventions de personnes divines etc., il faudra bientôt retrancher une grande partie de l'histoire des peuples de la Grèce, et l'expédition d'Alexandre le Grand ne paroîtra peut-être pas moins problématique que celle d'Agamemnon. Les miracles et les prodiges, l'intervention miraculeuse de la divinité, les prédictions et les songes se retrouvent à chaque page même des plus graves historiens.

Cependant lorsque je dis qu'il n'est pas tout-à-fait impossible de retrouver la vérité parmi ces récits fabuleux, je ne prétends pas affirmer que le merveilleux même de quelque récit contient la vérité historique, comme sous l'enveloppe d'une énigme ou d'un simple jeu de mots. Mais aussi je ne crois pas avoir besoin de me défendre du soupçon d'être partisan de l'explication soi-disant historique ou Euhémérique des anciennes fables. Il n'y a sans doute rien de plus facile qu'à raconter que le Pégase étoit un vaisseau à voiles déployées, ou que le nuage auquel Jupiter donna la forme de son épouse, pour tromper la concupiscence impie d'Ixion, étoit un endroit appelé *Nephélé* (nuage). Mais aussi y a-t-il rien de plus insipide, de plus inutile? Car ces explications ne mènent absolument à rien, par la simple raison qu'elles appartiennent peut-être encore avec plus de droit à l'empire des fictions que les circonstances fabuleuses mêmes qu'elles devroient expliquer. Aussi faut-il distinguer entre les mythes (c'est le mot dont on est convenu assez généralement aujourd'hui de se servir et que j'employerai souvent de préférence) qui appartiennent à l'histoire des dieux et ceux qui n'ont rapport qu'aux destinées des héros ou des hommes. Je ne vois pas qu'on puisse conclure autre chose de l'histoire de Jupiter et d'Ixion si non que le peuple qui ajoutoit foi à de pareils récits croyoit que le dieu suprême qu'il adoroit et qu'il se représentoit entièrement comme un homme n'étoit pas plus curieux de voir sa femme dans les bras

d'un autre que ne le seroit un époux mortel, et qu'il se servît de son pouvoir surnaturel pour punir plus sensiblement un homme qui payoit ses bienfaits d'une aussi noire ingratitude. Je ne vois pas qu'on puisse aller plus loin, à moins d'en faire une véritable histoire et de croire que Jupiter a vraiment existé, comme le prétendoit Euhémère. — Mais lorsque nous lisons, par exemple, qu'Hercule a tué une hydre à cent têtes, lesquelles renaissoient sans cesse à mesure qu'il les abattoit, de sorte que son ami Iolaüs fut obligé d'amortir la force reproductive des différents coûs du monstre par l'action d'un fer ardent, il me semble que nous pouvons très bien, en écartant le merveilleux du récit, admettre qu'un homme appellé Hercule a tué un serpent. S'il est certain que Polydamas a étranglé un lion par la seule force de son bras vigoureux, pourquoi ne prendrions nous pas à la lettre le récit qui nous représente Hercule terrassant un semblable animal à coups de massue?

Cette observation est si simple que je crains plutôt de voir sourire mes lecteurs de ce que j'ai cru devoir m'y arrêter que de les entendre demander de nouvelles confirmations à l'appui de mon assertion. Mais pour peu qu'ils veuillent se donner la peine de jeter les yeux dans quelques ouvrages modernes sur la Grèce ancienne, ils verront bientôt pourquoi j'ai cru que cette remarque ne seroit pas superflue. En effet, il faut bien que nous tâchions de conserver pour l'histoire Hercule et son siècle, au moins si nous ne voulons pas l'abandonner à la fureur des allégoristes. Car, aussitôt que nous lâchons ce point important, en leur laissant la liberté de ranger ces récits parmi les inventions de l'imagination, ils s'en emparent aussitôt et s'en servent pour étayer les chimères qu'ils se sont mises dans la tête. Un allégoriste physique, par exemple (pour nous en tenir au mythe dont nous venons de parler), nous assurera que le lion est la constellation du zodiaque qui porte ce nom, et qu'Her-

cule est le soleil; et si la tradition est tombée dans les mains d'un inventeur d'allégories morales, nous verrons le héros métamorphosé en une image de la raison, domptant les passions déréglées. Cependant, le désir de priver ces bonnes gens du plaisir de nous débiter leurs rêveries ne pourroit jamais nous servir d'excuse, si l'on parvenoit à prouver que nous voulons étendre le domaine de l'histoire aux dépens de la vérité. Et d'ailleurs Hercule lui-même, soit qu'il ait été une réalité ou qu'il ne doive son existence qu'à l'invention de quelque poëte, suffiroit, par lui seul, à terrasser d'un coup de massue tous ces monstres de l'imagination exaltée de quelques visionnaires. Mais il y a des raisons bien plus puissantes pour nour faire croire que nous avons le droit de regarder les traditions concernant les siècles héroïques comme des souvenirs de véritables évènements.

Nonobstant la grande différence qui existe entre plusieurs de ces rapports (1), qui d'ailleurs se conçoit assez facilement, pour peu qu'on donne attention au temps qui a dû s'écouler avant qu'on soit parvenu à les consigner par écrit, aux changements qu'y auront apportés les poëtes (2) et à la vanité des habitants des différents cantons, qui n'auront jamais manqué d'exagérer les mérites de leurs

(1) Pausanias, entr'autres, se plaint souvent de cette différence, p. e. II. 12. 3. VIII. 53. 2. IX. 16 fin. Mais d'ailleurs nous n'avons qu'à comparer les rapports de deux ou trois écrivains différents concernant quelqu'une des nombreuses traditions des Grecs, pour nous en convaincre.

(2) L'hydre dont nous venons de parler nous suffira encore ici, et nous citons cette histoire par préférence, parce qu'elle nous fournit l'occasion de retracer en même temps la véritable origine d'une des additions par lesquelles on a tâché de l'embellir. Pausanias nous apprend que c'est le poëte Pisandre qui le premier a représenté le serpent de Lerne comme un monstre à plusieurs têtes, pour lui donner un air plus formidable. Paus. II. 37. 4. Et après cela (pour le dire en passant) qu'on se donne la peine de lire toutes les différentes explications de ces têtes!

héros (3), il est d'abord évident, par la manière dont les auteurs les plus estimés et les plus judicieux en parlent, que les Grecs eux-mêmes ne doutoient nullement que les actions de ces grands hommes des siècles passés n'appartinssent au domaine de l'histoire. On voyoit à Delphes les statues des héros qui avoient pris part à la guerre contre Thèbes et à l'expédition des Épigones, comme celles de tous les membres de la famille d'Hercule et de Persée, ce qui formoit une table généalogique figurée (4).

Combien de fois n'allégua-t-on pas dans la suite ces vieilles généalogies, pour décider les différends les plus importants. Aussi les Grecs savoient-ils très bien distinguer les nouveaux noms, inventés par les poëtes, de ceux des hommes dont le souvenir avoit été conservé et, pour ainsi dire, consacré par la tradition (5). Il n'y a certainement personne qui croira à toutes les particularités de la guerre avec les Amazones, telles que nous les trouvons dans les ouvrages des anciens auteurs : mais personne aussi ne sera tenté de se persuader qu'une histoire dont on retrouve la réprésentation presque sur tous les monuments publics (6) ne soit basée sur quelque évènement véritable.

(3) C'est ainsi que les habitants de Brasié, petit port de la Laconie, se vantoient d'avoir vu aborder sur leur rivage le coffre qui renfermoit le jeune Bacchus avec sa mère, après que Cadmus les eut exposés en cet état à la fureur des flots. Paus. III. 24. 3. Pausanias ajoute expressément que les Brasiates étoient les seuls qui le croyoient. Et combien de nations ne se disputoient pas l'honneur d'être les compatriotes de quelque divinité.

(4) Paus. X. 10. 2.

(5) C'est ainsi que Pausanias nous fait remarquer que Polygnote avoit inventé les noms de trois femmes qu'il avoit représentées dans le tableau de la prise de Troye, qui ornoit, entr'autres images, la Lesché à Delphes. Paus. X. 26. 3. Le scholiaste d'Apollonius de Rhodes indique au lecteur les noms inventés par le poëte et ceux qu'il avoit empruntés à l'histoire (*ἀπὸ ἱστορίας*) ad Argon. I. 1040.

(6) Dans le portique Pécile, dans le temple de Thesée, sur le bouclier de Minerve, dans le Parthénon à Athénes et sur le marchepied du trône de Jupiter Olympien. Paus. I. 15. 1. ib. 17. 2. ib. 25. 2. V. 11. 2. fin.

Avec quel sérieux Pausanias ne traite-t-il pas les anciennes traditions à l'égal des évènements ([7]). A la manière dont il discute une prétention des Mégariens concernant un de leurs princes on voit aisément qu'il jugeoit ces rapports susceptibles d'une discussion critique, et qu'il est persuadé que les écrivains et les poëtes dont il allègue le témoignage sont dignes de foi, lorsqu'ils rapportent les traditions de ces siècles réculés ([8]).

Les Grecs, il est vrai, n'étoient pas toujours les meilleurs juges de leur histoire et même des mérites de leurs auteurs, mais il est cependant difficile de s'imaginer qu'on eût accordé dans tous les âges et unanimement une aussi grande autorité à de pures fictions qu'on en eût perpétué le souvenir par des monuments, qu'on les eût fait servir d'un commun accord à décider des questions politiques de la plus haute importance et que les historiens et les orateurs en eussent étayé leurs opinions sur l'origine des différentes tribus de la Grèce et sur leurs relations mutuelles, depuis les temps les plus anciens. Aussi n'avons nous qu'à jeter un coup d'oeil sur le passage du fameux dénombrement des vaisseaux dans l'Iliade ou dans les généalogies qu'Homère rapporte souvent avec tant de soin, lorsqu'il fait mention de quelque héros illustre, pour nous convaincre que ces guerriers fameux ne sont pas des héros de roman, mais que le poëte est en effet historien, observation qui est confirmée de la manière la plus convaincante par la comparaison de ces généalogies avec les relations de Pausanias, d'Apollodore et d'autres écrivains, qui, avec toutes les variétés, très naturelles dans les traditions de temps aussi éloignés, ont souvent les unes avec les autres une conformité si frappante qu'il est impossible de n'y pas reconnoître les traces d'évènements réels, mais dont le souvenir a été obscurci par le défaut de moyens de le con-

([7]) Paus. V. 3. 4. VIII. 15. 3. ([8]) Paus. I. 41. 5. cf. ib. 17. 6.

server et par la crédulité de ceux qui le transmettoient à la postérité (9).

Je croyois ces réflexions nécessaires non pour chercher une excuse pour ma crédulité et pour m'assurer la liberté de donner des fables comme des faits historiques, mais d'abord pour convaincre mes lecteurs de l'avantage qu'on peut retirer d'une prudente séparation des éléments historiques d'avec les additions et les ornements fabuleux des anciennes traditions, ce qui en même temps pourra les préserver du sentiment incommode de se croire, dans cette première partie de nos recherches, dans un monde entièrement imaginaire; et, en second lieu, pour nous garantir, par cette méthode simple et naturelle, de l'erreur de voir dans chaque récit de ces temps réculés une expression figurée de quelque phénomène physique, d'une opération de l'esprit ou d'un effet des passions humaines.

Anciens habitants de la Grèce. Pélasges.

Du moment où les relations des anciens auteurs commencent à acquérir quelque certitude, nous trouvons mentionnés comme premiers habitants de la Grèce deux nations éminentes, les Pélasges et les Hellènes (10). Il est vrai qu'il a été fait mention d'autres nations avant eux, mais l'histoire ne nous en apprend rien, si non qu'elles étoient sauvages et sans aucune société.

Les Pélasges qui s'établirent dans la Grèce, après avoir chassé ces peuplades errantes, paroissent avoir été les fondateurs d'un ordre de choses plus régulier (11).

(9) On consultera avec fruit à l'égard de ce sujet le discours préliminaire de l'Histoire des premiers temps de la Grèce de M. Clavier, et les remarques sur les traditions orales, considérées comme la base des mythes, de M. Müller, Prolegomena zu einer Wissenschaftliche Mythologie, § 4. p. 102 sq.

(10) Hérod. I. 56.

(11) Ceci me paroit être le sens des expressions de Strabon: *οἱ δὲ Πελασγοὶ τῶν περὶ τὴν Ἑλλάδα δυναστευσάντων ἀρχαιότατοι λέγονται* (p. 505. C.), comparées avec le témoignage de Dénys d'Halicarnasse, p. 14. l. 20. ed. Sylb.

Les auteurs distinguent les Pélasges des Hellènes ou des Grecs proprement dits, en ce qu'ils les appellent quelquefois *barbares* (12); et il est d'ailleurs certain que leur langue différoit de celle des Grecs (13). Mais, d'un autre côté, les Pélasges étoient si répandus dans la Grèce, et ils eurent dans la suite des relations si intimes avec les autres habitants de ce pays que les Grecs eux-mêmes les considéroient comme leurs ancêtres, ce qui explique comment d'autres auteurs et souvent les mêmes qui, en d'autres endroits, les avoient appelés *barbares* pouvoient les distinguer des peuples que les Grecs désignoient ordinairement par cette dénomination (14), et pourquoi la Grèce portoit anciennement le nom de Pélasgia (15), nom qu'on donna en particulier au Péloponnèse (16) et que nous retrouvons presque dans toutes les provinces de la Grèce. L'Argos Pélasgique est assez connu. Les Argiens sont souvent appelés tout simplement Pélasges par les poëtes tragiques (17), et l'opinion que les Pélasges étoient un peuple indigène étoit si généralement reçue qu'on les croyoit autochthones, comme les Hellènes eux-mêmes.

Origine de ce peuple.

Malheureusement cette prévention honorable à l'égard des Pélasges nous dérobe les moyens de suivre les premières traces de leur origine. Les auteurs diffèrent même dans leurs rapports sur les provinces grec-

(12) P. e. Hérod. I. 58. (13) Hérod. I. 57.

(14) Hérodote nous en fournit la preuve. Nous avons vu qu'il les appeloit *barbares*. Dans un autre endroit il dit qu'ils demandèrent à l'oracle de Dodone s'il leur étoit permis de se servir des noms que les *barbares* donnoient aux dieux (II 52.). Il est évident qu'il distingue ici les Pélasges, comme habitants de la Grèce, des Égyptiens, comme barbares ou étrangers. Dénys d'Halicarnasse, tout en les distinguant des Hellènes (p. 22. l. 30), les considère comme une nation indigène de la Grèce (p. 14. l. 10).

(15) Hérod. II. 56.

(16) Nicol. Dam. fr. ed. Orell. p. 118. Ephorus ap. Strab. p. 338. C.

(17) P. e. par Euripide, Or. 855 cf. 931. Phoeniss. 107. Soph. fr. ap. Schol. Apoll. Rhod. I. 580.

ques où les Pélasges seroient sortis du sein de la terre. Dénys d'Halicarnasse croit que c'est l'Argolide, où ils auroient emprunté le nom qu'ils portoient dans la suite à Pélasgus, fils de Jupiter et de Niobé, fille de Phoronée [18]. Éphore les croit originaires de l'Arcadie [19], d'autres de la Thessalie, d'autres encore de l'Attique, quelques-uns de la Laconie [20], et il y a même des auteurs qui pensent que les Pélasges se sont montrés les premiers dans les îles de Lemnos et d'Imbros [21].

Cette divergence d'opinions ne nous étonnera pas cependant, lorsque nous saurons que les Pélasges sont caractérisés par tous les auteurs comme un peuple ou plutôt comme une agglomération de peuples qui erroient continuellement de la Grèce en Asie-mineure et aux îles situées entre ces deux pays [22], et qu'il est très probable que plusieurs peuplades qui se joignirent à eux ou qu'ils subjuguèrent furent considérées dans la suite comme faisant partie de la nation des Pélasges et comprises sous la même dénomination.

[18] Dion. Hal. p. 14. l. 10. Je trouve que c'est une conjecture assez hardie de M. Clavier (Hist. des prem. temps de la Grèce, T. I. p. 41) de prendre ce Pelasgus pour Gélanor, qui fut privé du trône d'Argos par Danaïs.

[19] Ap. Strab. p. 337. C. 338. B. Cette opinion néanmoins ne diffère pas essentiellement de celle de Dénys d'Halicarnasse, car le Pélasgus dont parle cet auteur régnoit dans l'Arcadie et d'ailleurs Argos est le nom général qu'on donnoit anciennement au Péloponnèse. cf. Strab. p. 570 fin. 571 in.

[20] Serv. ad Virg. Æn. VIII. 600, cité par Casaubon, à l'endroit précité de Strabon. Selon Hérodote les Athéniens étoient eux-mêmes d'origine Pélasgique, et il croit que dans la suite ils ont échangé leur dialecte pour la langue des Hellènes (I. 56, 57). En général les Ioniens, avant qu'ils empruntassent ce nom à Ion, fils de Xuthus, furent appelés Pélasges d'Égialée, c'est à dire de l'Achaïe et de la Sicyonie, comme aussi les Éoliens (ib. VII. 94, 95). Suivant quelques-uns Égialée, que d'autres croyent autochthone de la Sicyonie (Paus. II. 5. 5.), étoit fils de Phoronée (Schol. Eur. Or. 930). [21] Anticlides ap. Strab. p. 339. A.

[22] Strab. p. 858 in. 922. C. Dion. Hal. p. 14. l. 10. Diod. Sic. T. I. p. 395 fin.

Toutefois la plus grande partie des anciens témoignages s'accordent sur ce point que les Pélasges sont originaires du Péloponnèse. Nous y trouvons le roi Pélasgus, comme nous avons remarqué plus haut (23); les Argiens et même les Arcadiens portoient anciennement le nom de Pélasges (24).

Les Pélasges en Thessalie.

Il paroît que la plupart des Pélasges, obligés de quitter le Péloponnèse, se tournèrent vers la Thessalie. C'est encore Dénys d'Halicarnasse qui nous l'apprend, et son témoignage est confirmé par cette particularité que la Thessalie porta quelque temps le nom d'Argos Pélasgique (25), par la tradition que Larisse fut fondée par un prince du même nom que l'autochthone du Péloponnèse (26), et par celle que le nom que depuis cette province a porté dérive d'un certain Thessalus, pe-

(23) Hésiode (ap. Paus. VIII. 1. 2.) appelle ce Pélasgus un autochthone (cf. Apollod. III. 8. 1.), mais Acusilaüs le croit fils de Jupiter (ap. Dion. Hal. l. l.) et Hellanicus fils de Triopas etc. Hellan. fr. ed. Stürz. Voyez d'autres opinions Phérec. fr. 54. ed. Stürz. Selon les traditions une grande partie des villes du Péloponnèse empruntèrent leurs noms à des parents ou à des descendants de Pélasgus: Tirynthe (Paus. II. 25. 7.), Mycène (Sch. Eur. Or. 1247. cf. Sch. Hom. Od. B. 120), Pellène (Paus. VII. 26. 5), Elatus (Paus. VIII. 4. 2. X. 34. 1.) etc.

(24) P. e. Hérod. I. 146. L'auteur anonyme du petit ouvrage de incred. (in Opusc. myth. ed. Gal. cap. 1) appelle les Arcadiens ou anciens Pélasges la nation la plus ancienne de la Grèce. Suivant Hellanicus les Arcadiens, les Éginètes et les Thébains étoient autochthones. Hellan. fr. 93 ed. Stürz. cf. Creuz. Hist. gr. ant. fr. p. 131. On trouve encore des Pélasges de l'Arcadie parmi les Grecs qui s'établirent sur la côte de l'Asie. Hérod. I. 146.

(25) Strabon (p. 568) observe qu'Homère appelle la Grèce entière Argos, le Péloponnèse Argos Achéenne ou Ionienne et la Thessalie Argos Pélasgique. On sait qu'une partie de cette province conserva le nom de Pelasgiotis. cf. Strab. p. 658. A.

(26) Dion. Hal. l. l. cf. Schol. Apoll. Rhod. I. 580. Hellan. fr. 7. ed. Stürz. D'autres prétendent que cette ville a été fondée par Acrisius. ib. fr. 116. On sait que l'acropole d'Argos portoit le même nom; et Dénys, lorsqu'il parle de Larisse, ville fondée en Italie par les Pélasges, ajoute qu'ils l'avoient ainsi nommée du nom de leur capitale dans le Péloponnèse (p. 17).

tit-fils de Pélasgus ([27]). D'ailleurs Éschyle donne au royaume du premier Pélasgus, qui régnoit, selon lui, sur l'Argolide du temps de l'arrivée de Danaüs, une étendue qui comprenoit non seulement la Thessalie, mais même la Macédoine et l'Épire ([28]), ce qui s'accorde avec la relation d'Éphore, qui assure que plusieurs peuplades de l'Épire étoient appelées Pélasgiques ([29]), et avec la particularité assez connue que l'oracle de Dodone est d'origine Pélasgique ([30]).

Dispersion des Pélasges.

Les Pélasges restèrent en Thessalie presque aussi longtemps qu'en Péloponnèse. Dénys fixe ce temps à six âges. Toute cette époque appartient encore aux temps qui précèdent le déluge de Deucalion. Ce fut ce prince, qui régna sur un canton limitrophe du mont Parnasse, qui les chassa de la Thessalie, avec le secours des Curètes et des Léléges ([31]). Depuis ce moment les Pélasges furent dispersés par la Grèce entière, et il n'en resta qu'un petit nombre en Thessalie ([32]), qui dans la suite furent obligés de quitter cette province comme les autres. Chassés par les Lapithes, ils s'établirent en Étolie ([33]).

Il suffiroit peut-être de dire qu'après cette époque nous

([27]) Rhianus in fr. Apollod. ed. Heyn. T. IV. p. 1123. Selon ce poëte la Thessalie avoit aussi porté le nom de Hémonia, d'après Hémon, fils de Pélasgus. Le scholiaste d'Homère (ad Il. B. 688.) prend Thessalus pour le père d'Hémon (il y a Ἄμμων, mais c'est sans doute Αἴμων qu'il faut lire), et donne à Hémon trois fils, Pélasgus, Phthius et Achæus. D'après Dénys la Thessalie portoit déjà le nom de Hémonia, lorsque ces trois princes, suivant lui fils de Neptune et de Larisse, y arrivèrent. Selon Eustathe (ad Il. p. 243. l. 20) les rois de la Thessalie se succédèrent dans l'ordre suivant; Thessalus, Égon, Hémon, Pélasgus et ses frères.

([28]) Æschyl. Suppl. 282 sq. ([29]) Ap. Strab. p. 538. B.

([30]) Ephorus ap. Strab. p. 504. C. 616. C. cf. 338. B.

([31]) Dion. Hal. p. 14. l. 20. Diodore (T. I. p. 379) parle d'un Triopas, fils du Soleil, qui accompagna Deucalion dans cette expédition. ([32]) Dion. Hal. p. 14. l. 40.

([33]) Strab. p. 676. C'est ainsi, au moins, que j'explique ce que nous apprend cet auteur à l'égard de cette expédition des Lapithes.

retrouvons les Pélasges dans toutes les contrées de la Grèce, mais comme, dans tous les ouvrages qui traitent de l'antiquité grecque, les opinions concernant leur origine et leurs courses servent de base aux hypothèses plus ou moins hasardées des auteurs sur l'origine des institutions religieuses des Grecs, et surtout sur les mystères, je crois qu'il ne sera pas inutile de m'arrêter encore un moment à ce sujet ([34]).

Nulle part les courses des Pélasges n'ont été indiquées avec plus de méthode que dans l'ouvrage historique de Dénys d'Halicarnasse, et puisque les autres écrivains ne le contredisent dans aucun point essentiel, et que toutes leurs relations partielles et plus ou moins confuses peuvent être rapportées aux faits principaux du récit détaillé de cet historien, je crois que c'est lui qu'on doit prendre pour guide dans cet examen.

D'après cela il me semble évident que les Pélasges, en quittant la Thessalie, se sont divisés en trois grandes branches, c'est à dire qu'une partie occupa l'Asie-mineure et les îles, une autre partie la Grèce proprement dite et qu'une troisième section se transporta en Italie. Je crois qu'il est facile de rapporter toutes les différentes courses des Pélasges à ces trois grandes divisions.

Dans l'Asie-mineure.

Les Pélasges qui se tournèrent vers l'Asie-mineure y occupèrent, suivant Ménécrate, la contrée où furent fondées dans la suite les colonies Ioniennes. Nous y retrouvons encore une ville appelée Larisse. Les habitants de Chios se croyoient originaires des Pélasges de la Thessalie. Ceux-ci s'emparèrent de la Crète, de Lesbos et d'autres îles de la mer Égée et des côtes

([34]) On trouve le résultat des recherches les plus récentes sur les Pélasges de Hirt, Mannert, Niebuhr et Müller, dans un petit écrit intitulé: zur Geschichte der Pelasger und Etrusker, so wie der Alt-Griechischen und Alt-Italischen Völkerstämme überhaupt, von R. v. L., avec un atlas, dans lequel les différentes opinions de ces savants ont été rendues sensibles à l'oeil.

de l'Hellespont ([35]). On les y rencontre non seulement pendant la guerre de Troye, mais plus tard encore ([36]). Les Grecs qui vinrent fonder Cumes sur la côte occidentale de l'Asie-mineure y trouvèrent encore les Pélasges, affoiblis, il est vrai, par la guerre de Troye, mais cependant encore maîtres de Larisse et si redoutables que les nouveaux venus furent obligés de défendre par un mur le territoire qu'ils avoient occupé contre leurs attaques. Ce n'est qu'après la fondation des autres colonies Ioniennes et Éoliennes que le nom des Pélasges disparoit entièrement des annales de cette partie du monde ancien ([37]). Ce ne fut que dans les villes Scylace et Placia sur l'Hellespont qu'ils se maintinrent ([38]).

Dans la Grèce proprement dite.

La deuxième section des Pélasges, chassés de la Thessalie, reprit le chemin par où leurs ancêtres étoient entrés dans cette province, et se répandit vers le midi, occupant d'abord la Phocide, la Béotie et l'île d'Eubée ([39]), et se retira ensuite dans l'Attique, après qu'ils eurent été obligés de céder le pas aux habitants de la Béotie, qui revinrent pour reconquérir leur domaine. Strabon place cet évènement vers le temps où les fils d'Oreste allèrent s'établir dans l'Asie-mineure ([40]). Après un séjour assez long en Attique, où ils bâtirent une partie de la muraille de l'acropole ([41]), cette nation, qui

([35]) Dion. Hal. l. l. Strab. p. 921, 922. cf. 338. Diod. Sic. T. I. p. 395 fin. ([36]) Hom. Il. B. 840 sq.

([37]) Strab. p. 922. Antandre, ville qui garda toujours le surnom de Pélasgique (Hérod. VII. 42), et Cyzique étoient des colonies Pélasgiques. Si nous pouvons en croire Conon, la tradition attribua la fondation de cette dernière ville à Cyzique, fils d'Apollon, après le départ des Pélasges de la Thessalie, et suivant la même tradition le combat entre les habitants de Cyzique et les Argonautes n'auroit été qu'un effet de la haine invétérée entre les anciens et les nouveaux habitants de la Thessalie. Con. narr. 41.

([38]) Hérod. I. 57. cf. Dion. Hal. p. 23. l. 20.

([39]) Dion. Hal. p. 14. l. 40.

([40]) Strab. p. 616. cf. p. 608. B. et p. 339. A.

([41]) Paus. I. 28. 3.

sembloit destinée à ne trouver nulle part d'établissement fixe, fut encore obligée par les Athéniens de quitter le pays ([42]). Ils se transportèrent à Lemnos, habitée anciennement par les Thraces, et, du temps de l'arrivée des Pélasges, par les Minyades, descendants des Argonautes et de ces Lemniennes qui, suivant la tradition, avoient mis à mort leurs époux ([43]). L'inimitié qui depuis ce temps exista toujours entre les Athéniens et les Pélasges fut cause que les premiers s'emparèrent dans la suite de l'île de Lemnos, sous la conduite de Miltiade ([44]).

Dans l'Italie.

La troisième et la plus grande portion des Pélasges de la Thessalie marcha d'abord vers le nord, pour chercher un refuge auprès de ses compatriotes à Dodone dans l'Épire ([45]), mais, comme le territoire que ceux-ci y occupoient étoit trop peu étendu pour satisfaire aux besoins de cette multitude, la plus grande partie s'embarqua et passa en Italie, où Énotre et Peucétius, fils de Lycaon, étoient déjà arrivés avant eux ([46]). En Italie les Pélasges fondèrent une ville à l'embouchure du Padus (le Pô), et, s'emparant par ce moyen de l'empire du golfe Ionien, ils entretinrent encore pendant longtemps des rapports intimes avec la mère-patrie, en envoyant au temple de Delphes les dîmes du butin qu'ils faisoient dans la

([42]) Nous ne nous arrêterons pas ici pour discuter les causes de cette dissention, ni pour déterminer de quel côté fût le tort. On trouve les différentes relations de cet évènement, tels que l'avoient donnée l'historien Hécatée et les Athéniens eux-mêmes, chez Hérodote, VI. 137.

([43]) Hérod. IV. 145 sq. Les Minyades, ayant été forcés de céder le pas aux Pélasges, trouvèrent un refuge dans la Laconie et prirent part dans la suite à la fondation de la colonie dans l'île de Théra. ib.

([44]) Hérod. VI. 138—140. Corn. Nep. Milt. 8. Les Pélasges s'étoient aussi établis dans l'île d'Imbros. Otanès, l'un des Satrapes de Darius, fils d'Hystaspe, les y trouva encore, aussi bien qu'à Lemnos, lorsqu'il soumit ces deux îles à l'empire des Perses (Hérod. V. 26.).

([45]) Dion. Hal. p. 14. l. 40, p. 15.

([46]) Paus. VIII. 3. 2. Dion. Hal. p. 9. l. 30.

guerre. Mais à la fin ils furent obligés de faire place aux nombreuses hordes de barbares qui occupèrent leur domaine, et qui après furent subjugués eux-mêmes par les Romains. Une autre partie des Pélasges, débarquée en Italie, se réunit avec les Aborigines, auxquels ils prêtèrent du secours dans les guerres que ceux-ci eurent à soutenir contre les Sicules et les Ombriens. Entr'autres villes ils bâtirent aussi Larisse dans la Campanie, de sorte que trois grandes villes du même nom (Larisse en Thessalie, Larisse près de Cumes dans l'Asie-mineure et la ville dont nous parlons ici) attestèrent la puissance des Pélasges dans les trois grandes parties de la Grèce. Mais cette puissance ne fut pas plus durable dans ces contrées qu'ailleurs. Une foule toujours accroissante de barbares et des malheurs de toute espèce dispersèrent ces Pélasges, comme leurs compatriotes dans toutes les contrées où ils s'étoient établis. Dénys d'Halicarnasse dit que cette dispersion commença environ deux âges avant la guerre de Troye, quoiqu'elle ne semble avoir été consommée qu'après la prise de cette ville, à l'exception de quelques endroits (p. e. de Falérium et de Fescenninum) où se maintinrent encore (pour nous servir de l'expression de l'historien d'Halicarnasse) quelques étincelles du feu Pélasgique (47). Le petit reste de ce peuple puissant qui échappa à la calamité générale se borna aux habitants de la ville de Croton, appelée dans la suite Cortona ou Crestona (48).

L'histoire nous fournit très peu de renseignements sur la destinée des Pélasges, après cette dernière dispersion. L'on veut que les descendants d'une partie qui resta mêlée aux Aborigines aient participé dans la suite à la fondation de

(47) Dion. Hal. p. 16 fin. *μικρὰ ἄττα ζώπυρα τῦ Πελασγικῦ γένυς*

(48) Voyez le récit plus détaillé de Dénys d'Halicarnasse, p. 15—20. Sur les Pélasges, fondateurs d'Agylla, cf. Strab. p. 337. B.: sur Crestona, Hérod. 1. 57.

Rome[49], mais, s'il en est ainsi, ils n'existèrent certainement plus alors comme un peuple séparé. Une autre partie (du moins si l'on peut s'en rapporter à un passage de Strabon qui semble attester ce fait) repassa en Grèce et s'établit une seconde fois dans l'Attique, sous la conduite d'un certain Maléotus[50].

Conséquences tirées des faits que nous venons d'exposer.

Les faits que nous venons d'exposer, d'après les témoignages des anciens auteurs, mènent à des conséquences qui ne sont pas sans intérêt pour nos recherches[51].

Il paroît d'abord que c'est dans la Grèce même que nous rencontrons les premiers Pélasges dont l'histoire fasse mention, et qu'il n'y a pas un seul endroit qui retrace plus haut l'origine de ce peuple[52]. Quelques auteurs même, comme nous venons de le voir, le croyoient autochthone, ce qui indique assez qu'ils ignoroient leur origine aussi bien que nous. Il est certain d'ailleurs que les Pélasges, après avoir été chassés de la Thessalie par Deucalion, ont passé de la Grèce en Asie[53]. Il n'y a que les rapports de

(49) Dion. Hal. p. 24. l. 20.

(50) Strab. p. 345. On prétendoit que le palais de ce chef, sur la côte de l'Étrurie, entre Gravise et Cossa, existoit encore du temps de Strabon.

(51) J'ai dit qu'il étoit facile de rapporter toutes les relations partielles des auteurs aux courses telles que nous venons de les exposer. Le petit nombre de récits qui paroissent faire exception à cette règle semblent pouvoir s'entendre de petites expéditions intermédiaires, telles qu'on peut les attendre d'une nation aussi errante et aussi répandue que les Pélasges. C'est ainsi, p. e., que Pausanias parle de Pélasges de Iolcos, qui aidèrent Nélée à chasser les Léléges de Pylus dans la Messénie (IV. 36. 1.). Or Nélée étoit de beaucoup postérieur à Deucalion, qui chassa les Pélasges de la Thessalie. Mais rien n'empèche qu'une partie de ce peuple se soit maintenue dans un des cantons de cette province.

(52) Bode, Orpheus, poët. gr. antiquiss. p. 128. »Qui inter veteres ex Asia in Graeciam venisse Pelasgos dixerit, ego novi neminem" — »nec initium nec finis Pelasgici imperii notus." C'est une erreur manifeste de M. Böttiger de prendre les Pélasges pour des Phéniciens (Kunstmythologie, p. 213. not. 5.).

(53) Le professeur Hirt, après avoir consulté tous les endroits

l'existence des Pélasges sur les îles de la mer Égée, depuis les temps les plus anciens, qui paroissent donner lieu à quelque doute à cet égard, mais il est très vraisemblable que dans ces rapports les Pélasges primitifs auront été confondus avec leurs descendants. Par exemple, lorsque Anticlidès assure que les Pélasges se sont établis d'abord sur les îles de Lemnos et d'Imbros(54), il est évident que cet auteur a pris pour un établissement primitif l'arrivée des Pélasges, chassés de la Thessalie, car il ajoute lui même, un instant après, que ces Pélasges passèrent en partie en Italie avec Tyrrhénus. Or, il est certain que l'expédition des Lydiens, sous Tyrrhénus, si jamais elle a eu lieu, est de beaucoup postérieure à l'âge de Deucalion. Mais d'ailleurs Dénys d'Halicarnasse a démontré jusqu'à l'évidence que les Pélasges et les Tyrrheniens ont été deux peuples entièrement différents l'un de l'autre(55).

Il y a un passage de Diodore qui semble mériter un peu plus d'attention. Diodore assure que sept âges avant Deucalion des Pélasges, sous la conduite de Xanthus, fils de Triopas, passèrent de la Lycie dans l'île de Lesbos, et que cette île, appelée jusqu'alors Issa, reçut à cette époque le nom de Pélasgia. Mais il paroît bientôt que la difficulté n'est pas plus grande ici que dans l'endroit d'Anticlidès, puisque Diodore lui-même appelle ces Pélasges, Pélasges d'Argos, et qu'il ajoute que leur chef Xanthus s'étoit emparé auparavant de la Lycie(56). Je pense donc

des anciens auteurs qui ont rapport aux Pélasges, a trouvé que la tradition place dans le Péloponnèse l'origine de tous les chefs de colonies qui portoient le nom de Pélasgus (Voyez cette opinion chez Schoell, Geschichte der Griechischen literatur, T. I. p. 5. not.) Mannert est d'avis que l'Épire et une partie de la Thessalie est la patrie des Pélasges, et il ajoute qu'ils n'étoient pas les plus anciens habitants de la Grèce (ib. p. 14—18.). Je crois que les témoignages que nous venons de citer refutent aussi clairement la première partie de cette assertion qu'elles en confirment la dernière.

(54) Ap. Strab. p. 339. A. (55) Dion. Hal. p. 22, 23.

(56) Diod. Sic. T. I. p. 396 fin. 397 in.

que ce fut une partie des anciens Pélasges du Péloponnèse, qui passa en Asie longtemps avant la grande émigration en Thessalie.

Enfin, lorsque Nicolas de Damas assure que les Pélasges habitoient *anciennement* l'île de Scyros avec les Cariens ([57]), ce témoignage ne sauroit nous arrêter ici, puisque l'auteur ne dit pas ce qu'il entend par cette expression *anciennement*, ni de quel endroit ces Pélasges étoient venus, lorsqu'ils abordèrent dans cette île, tandisque le passage précité peut nous convaincre que les émigrations des Pélasges de la Grèce en Asie remontent jusqu'aux temps les plus reculés de l'histoire grecque.

Ce qu'on vient de lire ne doit cependant pas faire supposer que je nie absolument que les Pélasges soient originaires de l'Asie. Mais, s'il en est ainsi, il n'est pas moins certain que les auteurs dont les ouvrages nous ont été conservés n'en disent rien ([58]).

([57]) Nicol. Dam. fr. ed. Orell. p. 120.

([58]) La manière dont Strabon parle des anciens habitants de la Grèce, comme *barbares*, pourroit nous faire croire qu'il les oppose, comme *étrangers*, aux Grecs, comme *indigènes* (p. 494): mais il n'en est pas moins vrai qu'il ne dit nulle part d'où les Pélasges étoient venus en Grèce. Nous ne croyons plus maintenant à l'existence d'autochthones, mais lorsque nous ignorons l'origine des peuples que nous rencontrons dans l'histoire, il faut bien se résoudre à faire connoissance avec eux à l'endroit où on les trouve. M. Clavier, dans son Histoire des premiers temps de la Grèce (T. I. p. 8—19), tâche de démontrer qu'Inachus étoit Phénicien d'origine, parcequ'il est nommé fils de l'Océan, et parceque, selon lui, les institutions religieuses et politiques, les moeurs et les usages des Grecs étoient très conformes aux institutions, aux moeurs et aux usages des Phéniciens. Nous ne pouvons refuter ici cette opinion, mais nous nous contenterons de remarquer qu'il n'étoit pas étonnant qu'on appelât Inachus fils de l'Océan, parcequ'Inachus étoit un fleuve (chez Homère les fleuves sont fils de l'Océan), et, en second lieu, que, si cette ressemblance entre les Grecs et les Phéniciens étoit même plus grande que ne le prétend M. Clavier, il n'auroit jamais pu s'en servir pour démontrer ce qu'il avance que pour autant qu'elle existoit du temps d'Inachus; et ce n'est cependant point à quoi il se borne.

En second lieu : nous venons de voir que de tous les habitants de la Grèce dont le nom nous est connu les Pélasges furent les plus anciens, qu'ils habitoient le Péloponnèse et la Thessalie longtemps avant le déluge de Deucalion, et qu'après ce déluge ils furent dispersés par l'Italie et l'Asie aussi bien que par la Grèce elle même. — Or, comme nous ne savons pas d'où venoient ces premiers habitants de la Grèce, il est aussi impossible de déterminer l'origine des premières institutions politiques aussi bien que religieuses des Grecs; et, comme ses premiers habitants ont passé de bonne heure dans l'Asie mineure, il est très possible que les institutions politiques et religieuses des habitants de cette partie du monde doivent leur existence aux Pélasges.

Avant de parler des Hellènes, disons encore un mot sur deux autres nations qui habitoient la Grèce, depuis les siècles les plus reculés, et qui ressemblent aux Pélasges sous plusieurs rapports. Je veux parler des Léléges et des Caucons.

Léléges.

Comme les Pélasges, les Léléges formoient une nation errante (59), barbare, relativement aux Hellènes (60), et dont l'origine nous est entièrement inconnue. Comme eux, on les rencontre inopinément dans la Grèce même, sans qu'on puisse découvrir quels furent les lieux qu'ils habitoient auparavant. Il paroit qu'Hésiode les rangea parmi les sujets de Deucalion (61). S'il en étoit

(59) Strab. p. 855. C. (60) Ib. p. 495. B.

(61) Hésiod. fragm. p. 332 ed. Heins. Cléricus change le mot ἀλέας, dans ce vers: Λεκτὺς ἐκ γαίης Ἀλέας πόρε Δευκαλίωνα, en λαὺς. Heyne (ad Apollod. T. II. p. 95) en fait λᾶας. Il prétend que les Léléges faisoient partie des Pélasges (ib. p. 96). On voit, par cet endroit d'Hésiode, que ce poëte faisoit déjà dériver le nom de Léléges de λέγειν (λεκτὺς), comme si c'étoit un peuple composé d'individus de plusieurs nations, comme l'explique aussi Strabon, à l'endroit où il cite ce passage d'Hésiode, p. 496. A. Ce passage convient fort bien avec le rapport de Dénys d'Halicarnasse (p. 14. l. 30). Car, tandis qu'Hésiode appelle Locrus le chef des Léléges,

ainsi, ils ne seroient certainement pas aussi anciens que les Pélasges. Toutefois les Lacédémoniens prétendent que le roi le plus ancien de leur patrie s'appeloit Lélex, qu'ils nomment autochthone, comme le fut Pélasgus, d'après les Argiens et les Arcadiens (62). On trouve encore un Lélex à Mégare, qu'on prétend y être abordé venant de l'Égypte; mais ce Lélex est bien moins antérieur; car les Mégariens eux-mêmes ne le placent que trois âges après Io, et une autre tradition le fait encore plus jeune, en disant qu'il vécut douze âges après Car, fils de Phoronée (63). Aristote parle d'un troisième Lélex, dans la Leucadie, autochthone comme le premier, mais il est très difficile de déterminer le siècle où il vécut (64). Enfin on trouve des Léléges parmi les barbares qui habitoient la Béotie, avant l'arrivée de Cadmus (65). D'après ces relations le continent de la Grèce étoit la demeure la plus ancienne des Léléges dont l'histoire fasse mention. Suivant d'autres rapports on les rencontre d'abord sur les îles. Les traditions des Crétois prétendent que les Léléges habitoient les îles soumises à l'empire de Minos, d'où ils passèrent sur le continent de l'Asie, lorsque ces îles furent occupées par les Doriens et les Ioniens, et où ils reçurent le nom de Cariens. Les Cariens au contraire n'ont jamais voulu avouer qu'ils avoient porté le nom de Léléges, ni qu'ils avoient habité les îles, prétendant qu'ils étoient autochthones du continent (66). Nous ne disputerons pas aux Cariens l'honneur

l'historien d'Halicarnasse nous apprend que les Locriens étoient Léléges d'origine, et il ajoute qu'ils prirent part à l'expédition de Deucalion contre les Pélasges.

(62) Paus. III. 1. 1. cf. Schol. Eurip. Or. 625.

(63) Paus. I. 39. 5. ib. 44. 5. D'après le premier passage Sciron, descendant de Lélex, dans le troisième degré, étoit contemporain d'Éacus. Ce furent ces Léléges qui fondèrent Pylus en Messénie, sous la conduite de Pylus, petit-fils de Lélex, d'où ils furent chassés par Nélée et les Pélasges.

(64) Aristot. ap. Strab. p. 495. C. (65) Strab. p. 615. C.

(66) Hérod. I. 171. cf. Strab. p. 858. B.

d'avoir toujours porté ce nom, mais, pour leur origine, les témoignages réunis des principaux auteurs ne nous permettent pas de douter que les rapports des Crétois ne soient justes à cet égard (67). Strabon, il est vrai, fait la remarque que les Cariens et les Lélèges n'étoient pas le même peuple, et il s'appuie sur l'autorité d'Homère, qui les nomme séparément (68), mais il ne laisse pas d'avouer que la tradition des Crétois étoit l'opinion la plus généralement reçue (69); et, en tout cas, les relations entre ces deux peuples avoient toujours été si intimes que l'on trouve rarement le nom de l'une de ces nations sans qu'il soit fait en même temps quelque mention de l'autre. Quelques-uns considèrent les Lélèges comme les compatriotes et les compagnons d'armes des Cariens (70), d'autres mêmes prétendent qu'ils avoient été leurs esclaves, comme les Hélotes des Lacédémoniens (71).

On trouve encore les Lélèges dans l'Ionie (72), dans la Pisidie (73) et en Éolide, du temps de la guerre de Troye (74). Les Lélèges, aussi bien que les Cariens, furent enfin obligés de céder aux colonies grecques tout le terrain qu'ils avoient occupé. Ils furent d'abord chassés des îles et ensuite du continent de l'Asie-mineure (75), et,

(67) Thucydide, entr'autres, fait remarquer que la plus grande moitié des cadavres qu'on exhuma à Delos, lors de la purification de cette île, dans la guerre du Péloponnèse, étoient de Cariens. On les reconnut aux armes qu'on trouva dans les cercueils et à la manière dont ils avoient été ensevelis. Thucyd. I. 8.

(68) Strab. p. 909. B. Pherecyd. ap. eund. p. 938. A.

(69) Ib. p. 976. B. (70) Ib. p. 495. B.

(71) Eustath. ad. Hom. Il. p. 1120. l. 30.

(72) Pherec. ap. Strab. p. 938. A. (73) Strab. p. 855. C.

(74) Ib. p. 902. cf. p. 909 C. 495. Il n'est donc pas étonnant que le poëte Alcée appelle Antandre une ville des Lélèges, quoiqu'elle avoit été fondée par les Pélasges, comme nous venons de le voir plus haut. Alcaeus ap. Strab. p. 903. B.

(75) On pourroit citer ici une grande partie du septième livre de Pausanias, où il rapporte l'établissement de ces colonies. cf. Con. narr. 2 et l'endroit remarquable de Strabon, p. 978.

si nous comprenons bien l'endroit de Strabon où il parle des Lélèges établis dans l'Acarnanie, l'Étolie, la Béotie et la Locride ([76]), il paroit qu'ils passèrent de nouveau en Grèce, où, confondus dans la suite avec les habitants de ces contrées, ils perdirent, avec leur nom, toute existence politique ([77]). Il me semble que les faits que nous venons de rassembler démontrent jusqu'à la dernière évidence que, si les Lélèges sont originaires de l'Asie (ce que toutefois nous ne prétendons pas nier), nous ne trouvons aucune trace de cette origine; que nous les rencontrons en premier lieu dans la Grèce, comme les Pélasges, ou, tout au plus, sur les îles de la mer Égée; qu'ils passèrent de là en Asie, et que ceux qui, selon toute évidence, passèrent d'Asie en Europe, n'y arrivèrent qu'après l'établissement des colonies grecques dans la première de ces contrées. Ajoutons que les Cariens eux-mêmes habitoient anciennement le continent de la Grèce, tout aussi bien que les Lélèges ([78]).

Caucons.

Comme les Pélasges et les Lélèges, les Caucons passoient pour une ancienne nation errante et barbare ([79]), qui fut enfin dispersée et confondue avec les autres habitants de la Grèce et de l'Asie-mineure ([80]). Mais leur origine est encore plus incertaine que celle de leurs compagnons d'infortune. Quelques-uns les croient originaires de l'Arcadie. Il paroît au moins certain qu'anciennement ils habitoient l'Elide ([81]), d'où ils furent chassés par une partie des Minyades, que les Pélasges avoient forcés à quitter l'île de Lemnos ([82]). Aussi reparoissent-ils dans l'Asie-mineure. Dans la guerre de Troye

([76]) Strab. p. 495. ([77]) Ib. p. 909. C.

([78]) Savoir dans le territoire d'Épidaure et d'Hermione. Aristot. ap. Strab. p. 574 fin. Cet endroit remplit une lacune remarquable dans les rapports concernant ce peuple. Car suivant toutes les autres relations on les trouve le premier sur les îles.

([79]) Strab. p. 858. in. ([80]) Strab. p. 819. C.

([81]) Ib. p. 531, 532. ([82]) Hérod. IV. 148.

on les trouve parmi les troupes auxiliaires du roi Priam, et il paroît qu'ils habitoient alors une partie de la Paphlagonie, dans les environs du fleuve Parthénius ([83]). Ainsi que les Léléges, les Caucons furent regardés comme faisant partie des Pélasges ([84]).

Nous ne parlons point des autres peuplades barbares qui habitoient anciennement la Grèce, et nous n'aurions pas même fait mention des Léléges ni des Caucons, s'ils n'avoient pas un rapport direct avec les Pélasges.

Hellènes.

Les Hellènes forment la seconde section des anciens habitants de la Grèce. Ce peuple emprunta son nom à Hellèn, fils de Deucalion, quoiqu'il est certain qu'il ait existé longtemps avant ce prince ([85]). Thucydide fait remarquer qu'Homère ne se sert pas encore de cette dénomination pour désigner les Grecs en général, mais qu'il les appelle Danaëns, Achéens ou Argéens ([86]). Aussi faut-il remarquer qu'il y eut dans la suite parmi les Grecs ou Hellènes qui étoient véritablement d'origine Pélasgique. Tels étoient, par exemple, les Athéniens. Hérodote les distingue très bien des Hellènes proprement dits dans le passage remarquable où il s'explique sur l'origine des Ioniens et des Doriens. Les premiers sont d'origine Pélasgique, les derniers sont Hellènes. Cette partie du peuple Ionien, et par conséquent des Pélasges, qui s'étoit fixé dans l'Attique, n'a jamais quitté ce pays; les Doriens au contraire ont souvent changé

([83]) Strab. p. 531, 532, 817. cf. p. 858. in.

([84]) Mais d'autres prétendoient qu'ils étoient Macédoniens d'origine, d'autres même etoient d'avis qu'ils étoient sortis de la Scythie. Strab. p. 817. A.

([85]) Mais toujours est il vrai que les Pélasges étoient plus anciens encore, et principalement ceux de l'Arcadie. Strab. p. 595. A. cf. Paus. II. 14 fin. Les habitants de l'Argolide mériteroient sans doute la préférence à cet égard, puisque le Pélasgus de l'Arcadie n'étoit que le petit-fils de Phoronée, roi de l'Argolide, si cette province n'avoit été occupée après par d'autres peuplades. Il n'y a que les Cynuriens qu'on reconnoissoit pour autochthones dans l'Argolide. Hérod. VIII. 73.

([86]) Thucyd. I. 3.

de demeure ([87]). La distinction entre ces deux grandes sections des habitants de la Grèce ne devient sensible qu'après le retour des Héraclides, et elle sera dès lors très nécessaire pour porter un jugement fondé touchant leur religion et leurs moeurs. Pour le moment la différence ne se manifeste guère que dans les lieux où ces tribus se sont établies.

Dispersion des Hellènes.

Dorus et Éolus, fils d'Hellèn, et Ion et Achéus, petit-fils de ce prince, donnèrent leurs noms aux différentes parties du peuple Hellène ou Grec. Tandis qu'Éolus succéda à son père, dans la partie de la Thessalie qu'il avoit occupée (la Phthiotide), Dorus s'établit au pied de l'Ossa et de l'Olympe ([88]), et Xuthus, père d'Ion et d'Achéus, qui, par son mariage avec la fille d'Érechthée, roi d'Athènes, fut la première cause de la réunion des Grecs et des Pélasges, fixa sa demeure dans l'Attique. Ses fils, Achéus et Ion, passèrent par la suite dans le Péloponnèse, le premier à cause d'un homicide involontaire qu'il avoit commis, le dernier comme chef d'une colonie que les Athéniens envoyèrent dans la péninsule, pour se débarrasser d'un surcroît de population à la subsistance de laquelle le terrain stérile de l'Attique ne pouvoit plus suffisamment fournir. Cette colonie occupa la partie septentrionale du Péloponnèse (l'Égialée), qui dès lors reçut le nom d'Ionie, tandis que les compagnons d'A-

([87]) M. Larcher, dans sa note sur ce passage d'Hérodote (I. 56), a démontré que c'en est là le seul vrai sens: *τὸ μὲν Πελασγικὸν* se rapporte à *τοῦ Ἰωνικοῦ; τὸ δὲ Ἑλληνικὸν ἔθνος* à *τοῦ Δωρικοῦ γένεος*. Ceci est évident par ce qui suit, où il est dit que les Athéniens étoient Pélasges d'origine. *Καὶ τὸ μὲν* se rapporte encore à *Πελασγικὸν* et *τὸ δὲ* à *Ἑλληνικὸν*. Dans d'autres endroits Hérodote dit lui-même que les Ioniens portoient anciennement le nom de Pélasges (VII. 94. cf. VIII. 44). La seule cause de toutes les mauvaises interprétations de ce passage c'est qu'on ne pouvoit comprendre comment Hérodote a pu parler des Pélasges comme d'un peuple qui n'avoit jamais quitté les lieux où il s'étoit fixé.

([88]) Hérod. I. 56.

chéus, qui s'établirent dans la partie méditerranée et méridionale de la péninsule, furent nommés Achéens ([89]).

Qu'on nous permette de suivre les traces de ces différentes tribus, tant d'après les renseignements historiques qui nous en restent, que suivant les traditions qui s'y rattachent. Nous ne donnons pour certains ni les uns ni les autres, mais c'est parceque l'histoire de ces siècles reculés est si obscure qu'il faut au moins ne pas ignorer ce qu'on en raconte. Et d'ailleurs ces traditions serviront à éclaircir d'avance, par des exemples, ce que nous aurons à dire, dans le chapitre suivant, sur les émigrations et les mouvements des tribus grecques pendant les siècles héroïques. Nous avons cru nécessaires ces justifications pour prévenir nos lecteurs que cette prolixité dans la partie historique ne nous sembloit pas tout-à-fait hors de propos relativement à cet endroit de notre travail. L'époque suivante n'exigera pas autant de détails, à cet égard.

Eoliens.

De la nombreuse postérité d'Éolus les uns restèrent dans la Thessalie, d'autres se répandirent dans les parties occidentales de la Grèce et du Péloponnèse. Le domaine patrimonial, qui après la mort d'Éolus fut dévolu à son fils Créthée, fut usurpé ensuite par Pélias. Cette race vit naître le fameux Iason, qui, par son père Éson, fils de Créthée, auroit dû succéder à l'empire, mais qui ne put obtenir de l'usurpateur la reconnoissance de ses droits, sans avoir satisfait à la condition que celui-ci lui imposa, laquelle donna lieu à la fameuse expédition où s'engagèrent presque tous les grands hommes de ce temps et qui fut célébrée par presque tous les poëtes. En effet, si jamais l'expédition des Argonautes a été réelle, on peut la considérer comme un des plus étonnants

([89]) Strab. p. 587, 588. Suivant Pausanias (VII. 1.) ce fut Xuthus lui-même qui, chassé par les Érechthides, passa en Péloponnèse, tandis que son fils Achéus reprit le domaine patrimonial en Thessalie, d'où les fils de ce prince, Archandre et Architèle, revinrent ensuite dans la péninsule.

efforts d'un siècle encore peu avancé dans l'art de la navigation. Mais la vive imagination des Grecs et le désir toujours croissant des poëtes à surpasser leurs prédécesseurs par le merveilleux de leurs récits en ont fait une histoire si miraculeuse que nous sommes presque tentés de révoquer en doute le fond aussi bien que les ornements de la fable.

Dans une autre partie de la Thessalie Phérès avoit succédé à Créthée, qui laissa l'empire à Admète, prince fameux, dans les anciennes traditions, par l'amour conjugal de son épouse et par la faveur des habitants de l'Olympe. Le troisième fils de Créthée, Amythaon, fut le premier de la lignée célèbre de devins parmi lesquels se signalèrent surtout Mélampus et Amphiaraüs, le premier voyant ses talents récompensés par l'alliance avec la famille royale d'Argos et par la possession d'une partie de cet empire, tandis que l'autre, élevé après sa mort au rang des dieux, éclaira la postérité par sa connoissance de l'avenir.

Nélée, comme Pélias, fils de Tyro, épouse de Créthée et du dieu Neptune, fut l'auteur d'une famille qui s'établit dans les contrées occidentales du Péloponnèse, dont il suffit de nommer le sage Nestor et son fils, le vertueux Antilochus.

Suivant quelques-uns la fille unique de Nélée, appelée Péro, eut l'honneur d'avoir pour descendants les célèbres Éacides (90). Les contrées et les îles qui auroient emprunté leurs noms aux filles d'Asopus, qui passe pour un fils de Péro, semblent donner quelques indices sur les progrès des Éoliens dans les parties occidentales de la Gréce, tandis que des traditions assez connues font retourner Pélée, fils d'Éacus, dans la Thessalie, où il occupa derechef la Phthiotide, ancienne possession de ses ancêtres.

Plusieurs des frères de Créthée se dispersèrent dans presque toutes les parties du continent de la Grèce. Le

(90) Acusilaus ap. Apollod. III. 12. 6. On racontoit qu'elle eut de Neptune Asopus, qui fut le père d'Égine.

rusé Sisyphe obtint l'empire de Corinthe, ville qui portoit alors le nom d'Éphyre et qui avoit été jusqu'alors sous la domination de princes qui se vantoient d'être descendants du Soleil et de la famille du père de Médée, qui régna en Colchide. Par le mariage de Bellérophon avec la fille d'un des rois de la Lycie, la race de Sisyphe fut alliée à la famille qui régnoit dans cette partie de l'Asie-mineure, tandis qu'Athamas, ayant épousé l'une des filles de Cadmus, eut parmi ses descendants le fondateur de la riche ville d'Orchomène.

L'orgueilleux Salmonée, père de Tyro, s'établit dans l'Élide, où son impiété fut cause de sa perte. Une autre partie de cette province fut d'abord occupée par Aëthlius, fils d'une des filles de Deucalion, et tomba ensuite sous la domination d'Endymion, petit-fils d'Éolus. Ses fils, Oenée et Étolus, régnèrent dans la suite à Pleuron et à Calydon, non moins célèbre par la valeur de ses héros, Méléagre, Tydée et Diomède, que par l'issue malheureuse de la célèbre expédition contre le monstre que la colère de Diane avoit envoyé pour ravager les vignes d'Oenée. Le reste de cette race se répandit dans la Messénie, la Locride, la Béotie, la Phocide, sur les îles Éoliennes, sur Lesbos et Sériphus (91).

Doriens.

Les Doriens, changeant souvent d'asyle, occupèrent cependant par préférence les parties septentrionales et le milieu de la Grèce, l'Histiéotide, les environs du Pinde et le petit canton montagneux qui retint le plus longtemps le nom de ses anciens habitants.

Ioniens.

Les Ioniens, réunis et confondus avec les descendants des Pélasges, s'établirent dans ces parties du Péloponnèse qui n'avoient pas été occupées par les descendants d'Eolus. Il ne resta sur le continent

(91) Dans cet aperçu j'ai suivi le cours des traditions rapportées par Apollodore, Diodore et Pausanias. Je n'ai pas cru qu'il fût nécessaire d'accompagner chaque nom par une citation.

des Pélasges proprement dits que la partie qui se perpétua dans l'Épire et dans l'inaccessible Arcadie, dont la situation la garantit des mouvements et des émigrations qui ébranlèrent les autres parties de la Grèce, tandis que les habitants Pélasgiques de l'Attique se faisoient un honneur d'appartenir aux Hellènes et allèrent même jusqu'à adopter la langue de ce peuple, au lieu du dialecte Pélasgique, dont ils s'étoient servis jusqu'alors (92).

Atlantides.

A côté des familles royales et des nations qui doivent leur origine à Hellèn, petit-fils de Prométhée, se rangent celles que les traditions font sortir des filles d'Atlas, le frère de ce personnage divin, et que quelques-unes représentent même comme le premier roi de l'Arcadie (93). A l'exception d'une seule, Mérope, qui épousa Sisyphe, toutes les autres filles de ce prince, connues dans la mythologie sous le nom de Pléïades, furent les objets de la tendresse des dieux, et l'une d'elles, la belle Maïa, put se glorifier d'avoir donné le jour au dieu de l'humanité et de l'éloquence, le bienfaisant Mercure. Les descendants d'Alcyone s'allièrent d'un côté, par Antiope, mère de Zéthus et d'Amphion, à la famille royale de Thèbes, et de l'autre, par le mariage de ce dernier avec l'infortunée Niobé, à la race asiatique des Pélopides, qui s'empara d'une grande partie du Péloponnèse, où régnoit auparavant Oenomaüs, le fils de Mars et de Stérope, soeur d'Alcyone (94).

La famille la plus célèbre qui dut son origine aux filles d'Atlas fut celle de Lacédémon, fils de Jupiter et de Taygète, qui épousa Sparte, fille d'Eurotas, lequel étoit petit-fils de Lélex. Tyndarée, membre de la même famille, ou, selon d'autres, petit-fils d'Eolus, vit naître de Léda, son

(92) Hérod. I. 57. (93) Dion. Hal. p. 49.

(94) D'autres prétendent qu'Oenomaüs étoit le fils de Mars et de Harpinna, fille de l'Asopus. Paus. V. 22. 5. C'est probablement, d'après cette supposition, qu'on mit Méra à la place de Stérope.

épouse, si célèbre par sa beauté et l'amour du père des dieux et des hommes, Castor et Pollux, ces deux bienfaisantes divinités, mais aussi les deux femmes les plus célèbres par leurs crimes, la belle Hélène et Clytemnestre. Son frère Icarius fut le père de la noble Pénélope, et Leucippe, un autre de ses frères, eut le bonheur de voir naître de sa fille Arsinoë le bienfaiteur du genre humain, le divin Esculape (95), dont les fils occupèrent une partie de la fertile Messénie et ne devinrent pas moins célèbres que leur père dans l'art de soulager les maux qui affligent le genre humain. Les Grecs rattachent à la même origine la famille royale de Troye, dont l'auteur fut, selon eux, Dardanus, fils de Jupiter et d'Electre, l'une des Atlantides.

Etrangers qui abordèrent dans la Grèce.

Mais, tandis que les premiers habitants de la Grèce, dont l'origine nous est inconnue, se dispersoient dans les différentes provinces de ce pays, on présume facilement que la navigation toujours plus étendue des Phéniciens dût attirer aussi quelques étrangers sur ses îles et ses côtes. Les noms de Cécrops, de Danaüs, de Cadmus, de Pélops sont trop connus pour qu'il soit nécessaire de rapporter au long tout ce que les auteurs anciens nous en disent. Et, quoique les doutes élevés par plusieurs savants contre l'authenticité de ces récits méritent la plus grande attention (96), toujours est il plus que probable que des Phéniciens au moins se seront établis anciennement dans les

(95) On sait que d'autres disent qu'Esculape étoit né de Coronis, fille de Phlégyas. Le scholiaste d'Homère (Il. Δ. 195.) mentionne, à ce sujet, d'autres traditions.

(96) Le savant Raoul-Rochette, dans son ouvrage sur l'établissement des colonies grecques, avoit déjà élevé des doutes contre ces prétendues colonies d'Égyptiens qui auroient été envoyées en Grèce, et il me semble qu'il a très bien démontré qu'on ne pouvoit attendre rien de pareil d'un peuple qui avoit une aversion décidée contre la mer et le commerce avec les étrangers, et habitoit un pays peu accessible du côté de la mer, et qui d'ailleurs pouvoit fournir abondamment aux besoins de ses habitants. Il croit donc que ces

îles et sur les côtes de la Grèce. Nous poursuivrons donc notre chemin en parcourant les traditions populaires qui se rattachent aux familles de ces étrangers, comme nous venons de le faire par rapport aux deux races indigènes, les Pélasges et les Grecs.

Cécrops et ses descendants.

Pour Cécrops, dont on place l'arrivée vers le même temps ou même avant le déluge de Deucalion (97), je crois assez démontré qu'il n'étoit pas de l'Égypte. Il y en eut parmi les Grecs qui le prirent pour un autochthone aussi bien que Pélasgus et plusieurs autres (98). Les traditions qui rapportent à la famille de

colonies ont été fondées par des Phéniciens ou par des Hycsos, c'est à dire par ces Arabes qui ont occupé l'Égypte pendant un assez long espace de temps. D'autres savants ont poussé encore plus loin ces doutes, parmi lesquels le judicieux K. O. Müller, dans son ouvrage Orchomenus und die Minyer (p. 106, cf. ejusd. Prolegomena zu einer Wissensch. Mythologie, p. 175 seq. et Schoell, Geschichte d. Griechischen literatur, T. I. p. 40 sq.), mérite une place distinguée. Ce savant a fait remarquer que le premier qui fasse mention de la colonie de Cécrops a été Théopompe, et qu'Apollodore, qui suit ordinairement les poëtes cycliques, le représente comme autochthone. Il est d'avis que la croyance en cette origine égyptienne de Cécrops n'a acquis de la consistance que du temps des Ptolémées, qui avoient un intérêt particulier à persuader aux Égyptiens qu'ils étoient les ancêtres des Grecs qui les avoient subjugués. Il est plus que probable, selon lui, que Saïs, dont on a fait venir Cécrops, n'existoit pas encore de son temps. M. Müller élève aussi des difficultés à l'égard des rapports sur les établissements de Danaüs et de Cadmus, qui cependant ne me paroissent pas aussi importantes que celles qui regardent l'origine égyptienne de Cécrops. Et, comme nous aurions de la peine à nous ranger du côté de M. Raoul-Rochette, lorsqu'il veut démontrer que Deucalion étoit Phénicien, de même hésiterions-nous à donner notre assentiment à M. Müller, lorsqu'il tâche de prouver que Cadmus étoit Thrace d'origine, et surtout lorsqu'il semble le prendre plutôt pour une divinité (le Cadmilus du culte des Cabires) que pour un homme.

(97) Suivant Apollodore ce ne fut que le successeur de Cécrops, Cranaüs, qui fut contemporain de Deucalion ; et le successeur de Cranaüs, Amphictyon, passe même pour un fils de Deucalion. Apollod. III. 14. Pausanias regarde Cécrops comme contemporain de Deucalion. VIII. 2. 1, et Tatianus (ap. Euseb. P. E. X. 11. p. 494. C.) le place dans le même âge que Prométhée.

(98) Apollod. III. 14. 1. Euseb. Chron. II. proöem. 4. (ed. Maji

Cécrops Tithonus, fils de l'Aurore et de Céphale, qui fut lui-même petit-fils de Cécrops, et qui font bâtir la ville de Paphos dans l'île de Chypre par un de ses descendants, Cinyras, père du bel Adonis, sont trop empreintes de la vanité Athénienne, pour que nous soyons en état de les apprécier à leur juste valeur (99). Il ne paroîtra pas étonnant que l'Aurore ait emmené Tithonus en Syrie pour quiconque se rappelle où cette déesse avoit sa demeure; et la route que suivit le culte de Vénus pour parvenir d'Orient en Grèce nous expliquera facilement la particularité que le père d'Adonis, qui, dans son origine, n'étoit pas plus grec que Vénus elle-même, fonda une ville où nous savons que le culte de cette déesse fut apporté de la Syrie.

Non contents d'avoir fait naître de cette famille des rois de la Béotie (100), de la Lycie (101) et de la Mégaride (102), les Athéniens rattachèrent à son histoire toutes les traditions sur les anciennes lois et les institutions de l'Attique. On y trouve encore les contes naïfs des trois filles de Cécrops, Agraulos, Herse et Pandrosos, l'histoire touchante de Céphale et de Procris, l'exemple frappant des suites funestes d'une passion déréglée dans l'histoire de Térée, dont les horreurs sont néanmoins compensées par cet esprit d'humanité qui caractérise les traditions des

et Zohrabi). Diodore de Sicile (T. I. p. 33.) rapporte la prétention des Égyptiens qui revendiquent Cécrops, comme leur compatriote, cf. fr. Theopomp. cité par Wesseling, p. 32. l. 87. et Tzetz. Chil. V. 660. Quelques-uns appellent même autochthones les successeurs de Cécrops, Cranaüs et Amphictyon. Apollod. III. 14. 6. Paus. I. 2. 5. (99) Apollod. III. 14—16.

(100) Le fils d'Amphictyon, Béotus, auroit donné son nom à cette contrée. Paus. IX. I. 1.

(101) Lycus, fils de Pandion II, chassé par son frère Égée, auroit passé en Asie, où les Termiles reçurent de lui le nom de Lyciens. Herod. I. 173 cf. Strab. p. 858 fin. 859 in.

(102) La Mégaride faisoit anciennement partie de l'Attique. Nisus, autre fils de Pandion, auroit reçu de son père ce canton en partage.

Athéniens et qui se manifeste dans les métamorphoses de Philomèle et de Procné. L'histoire de la belle Orithyïe, enlevée par le farouche Borée, et d'Eumolpe, son petit-fils, qui vint au secours des Eleusiniens contre Athènes, indiquent les relations de l'Attique avec les parties septentrionales de la Grèce, tandis que la tradition du mariage de Creüse, soeur d'Orithyïe, avec Xuthus rattache l'histoire de l'ancienne famille royale de l'Attique avec celle des Hellènes (103).

Mais la gloire de ces anciens rois fut totalement obscurcie par les hauts faits de Thésée, qui fut, à proprement parler, le fondateur d'Athènes, et qui, contemporain d'Hercule, précéda d'un âge la guerre de Troye.

Cadmus et Danaüs.

On place l'arrivée de Cadmus et de Danaüs environ un siècle après celle de Cécrops (104).

Il est assez remarquable que la plupart des auteurs grecs, bien qu'ils nous représentent ces princes l'un comme né en Phénicie, l'autre comme Égyptien, ne laissent pas pourtant de fixer leur origine dans la Grèce elle-même et encore parmi les anciens Pélasges. D'après eux Cadmus et Danaüs l'un et l'autre seroient descendants de Phoronée. Io, sa petite-fille, arrivée en Egypte, à la fin de ses courses, y avoit mis au monde Épaphus, dont les petits-fils, Agénor et Bélus, l'un roi de Phénicie, l'autre d'Égypte, furent les pères, le premier de Cadmus, le second de Danaüs (105). Ces rois d'origine grecque dans la Phénicie et dans l'Egypte, ces Phénix et Cilix, qu'on ren-

(103) Voyez le troisième livre d'Apollodore.

(104) Je ne crois pas qu'on me demandera ici des détails chronologiques. Ce sont les marbres de Paros que j'ai suivis dans ce que je viens de dire. Apollodore semble regarder ces deux princes comme contemporains. Diodore place l'expédition de Cadmus quelque temps après celle de Danaüs. T. I. p. 377.

(105) Voyez le commencement du 2me livre d'Apollodore et Schol. Eur. Or. 930. Schol. Eur. Phoen. 225, 298. Schol. Apoll. Rhod. III. 1179. Tzetz. Chil. VII. 159 sq.

contre encore dans la même famille, attestent assez la vanité des Grecs aussi bien que leur prédilection pour les généalogies, mais toujours est-il vrai que le père de l'histoire avoue le fond de la tradition en disant qu'une princesse d'Argos, nommée Io, fut enlevée par des pirates; et il n'y auroit d'ailleurs rien d'absurde dans la supposition que des descendants d'une femme grecque, transportée en Égypte ou en Phénicie, soient revenus après pour s'établir dans les contrées que leurs ancêtres avoient habitées auparavant. Au moins croyons-nous avoir autant de droit d'admettre cette opinion que peuvent en avoir les auteurs qui prétendent reconnoître dans Io l'Isis des Egyptiens.

Anciens habitants des îles de Chypre et de Crête.

La fable de la transmigration d'Europe dans l'île de Crête s'accorde si bien avec les rapports de l'histoire concernant les expéditions des Phéniciens et avec d'autres traditions que je ne vois pas ce qui pourroit nous empêcher d'y voir des vestiges d'anciens rapports concernant la fondation d'une colonie de Phéniciens dans l'île de Crête. Arrêtons-nous un moment à ces rapports et à ces traditions, avant de poursuivre celles qui concernent les familles de Cadmus et de Danaüs. L'île de Crête et celle de Chypre, par la place qu'elles occupent, sont si importantes pour les relations entre l'Asie et l'Europe que, pour bien saisir l'ensemble des rapports entre les premiers habitants de la Grèce et les autres nations, cette digression ne sera pas superflue.

Les habitants de Chypre avouoient eux-mêmes que leur patrie avoit été anciennement le point de réunion de peuplades qui y affluoient de l'Asie, de l'Afrique et de l'Europe (106).

L'île de Crête nous offre d'abord des barbares autochthones, comme sur le continent de la Grèce, et qui se glorifioient même d'être les Crétois par excellence (Etéo-

(106) Hérod. VII. 90.

crètes, c'est à dire de véritables Crétois) ([107]). Leur origine nous est donc aussi inconnue que celle de toutes les autres nations de la Grèce, caractérisées ainsi par les anciens auteurs. Ce fut parmi eux que les Pélasges de la Thessalie cherchèrent un réfuge ([108]). Il est impossible de préciser l'époque où les Phéniciens abordèrent dans cette île, mais il est très probable que ce peuple navigateur y aura eu des établissements depuis les commencements de leurs expéditions sur la méditerranée. Le célèbre Minos, issu de la princesse qu'on dit y être arrivée de la Phénicie, réunit, par son histoire, les fables les plus brillantes de la mythologie avec les rapports les plus précieux sur les commencements de la civilisation des Grecs. Ce fut lui qui le premier s'assura l'empire de la mer et donna à ses peuples des lois qui dans la suite servirent de modèle au grand législateur de Sparte ([109]). Si nous en croyons les auteurs anciens, Minos étendit son empire presque sur toutes les Cyclades et sur une grande partie de la côte d'Asie, et, en délivrant ces parages des pirates qui les infestoient, il contribua

([107]) Hom. Od. T. 172 sq. Hérod. I. 173. Strab. p. 729 in. Diod. Sic. T. I. p. 381, 395.

([108]) Voyez plus haut p. 69 fin.

([109]) Diodore (T. I. p. 304.) admet deux princes appelés Minos. Il est probable que Diodore soit tombé dans cette erreur, parcequ'il ne pouvoit comprendre comment le sage législateur de la Crète put être si cruel envers les Athéniens qu'il avoit vaincus; mais il semble que Platon a très bien levé cette difficulté, en attribuant les mauvais rapports que l'on fait de la cruauté de ce prince à l'animosité des poëtes Athéniens. Voyez Min. p. 46. ed. Ficin. Leg. IV. p. 596. G. Tous les autres auteurs ne connoissent qu'un seul prince de ce nom, Homère (Il. N. 450. Ξ. 321. Od. T. 179 sq.), Aristote (Rep. II. 10), Apollodore (III. in.), Plutarque (Thes. 16, 19), et ce qui est étonnant, Diodore lui-même, dans un autre passage (T. I. p. 394, 395). Et cependant M. de Sales, dans son histoire de la Grèce, préfère suivre l'autorité du seul endroit que je viens de désigner où cet auteur parle de deux Minos (T. III. p. 152). Le savant Meursius (ce qui certainement doit paroître encore plus étonnant) tombe dans la même erreur.

efficacement à faciliter le commerce mutuel entre les habitants de l'Asie et ceux de l'Europe([110]). C'est donc aussi de cette époque que l'on date les établissements des insulaires de la mer Egée et des Crétois eux-mêmes sur le continent de l'Asie, où ils furent connus dans la suite sous les noms de Lyciens et de Cauniens([111]).

Cariens et Phéniciens.

Plusieurs de ces îles étoient occupées, depuis un temps immémorial, par les Cariens et les Phéniciens. Quoiqu'il ne paroit pas que ces peuples aient été entièrement indépendants du souverain de la Crête, ils s'y maintinrent néanmoins jusqu'au moment où ils furent chassés par les Grecs([112]). Ils se retirèrent alors sur le continent de l'Asie-mineure et s'y réunirent avec ceux de leurs compatriotes qui s'y étoient établis auparavant([113]). On sait que leur empire n'y fut pas plus durable, et que les Grecs s'emparèrent enfin de toute la côte occidentale, l'extrémité méridionale seule exceptée, qui retint aussi le nom de Carie([114]). Les émigrations des

([110]) Diod. Sic. T. I. p. 394, 395, 399. Thucyd. I. 4, 8. Les traditions s'accordent encore ici avec l'histoire. Apollodore parle de fils de Minos qu'Hercule trouva sur l'île de Paros (II. 5, 9), où Minos lui-même auroit offert un sacrifice aux Grâces (III. 15. 7 fin.). Ses petit-fils s'établirent à Thasus (II. 5. 9 fin.) et à Rhodes (III. 2. 1. cf. Diod. T. I. p. 377 fin.). Une de ses flottes aborda à l'île de Carpathus (Diod. T. I. p. 374 in.). Les expéditions maritimes des Crétois avoient acquis tant de célébrité que l'inventeur même de la fable sur l'île miraculeuse de Panchée a cru devoir transplanter des Crétois dans ce pays. Diod. T. I. p. 365.

([111]) Hérod. I. 172, 173. cf. VII. 92. Diod. Sic. T. I. p. 395.

([112]) Hérod. I. 171. Thucyd. I. 8. On lit que des Cariens chassèrent les Phéniciens de Rhodes (Con. narr. 47.), que d'autres occupèrent l'île de Naxos (Diod. T. I. p. 372.). On les trouve dès les temps les plus anciens sur Calydna et Nisyrus. ib. p. 373 fin. cf. Hoeck, Creta, p. 72—75 et les endroits cités par cet auteur.

([113]) On leur attribuoit la première fondation de Milet, sous la conduite de Sarpédon, frère de Minos (Strab. p. 858 fin. cf. Apollod. III. 1. 2), et d'Érythres ou du moins d'un établissement dans le lieu même où cette ville fût bâtie par les Grecs (Paus. VII. 3. 4).

([114]) Paus. VII. passim. Hom. Il. B. 867 sq. où les Cariens paroissent parmi les troupes auxiliaires de Priam.

insulaires au continent de l'Asie étoient si fréquentes dans ces anciens temps que les Crétois osoient assurer qu'un de leurs princes, Scamandre, avoit fondé une colonie dans la Phrygie, que son fils, nommé Teucer, auroit donné son nom aux habitants de cette province (Teucriens) et que Dardanus, le fondateur de Troye, étoit un de ses descendants (115).

(115) Strab. p. 901. Nicol. Dam. fr. p. 36. Lycophr. 1302 sq. cf. Phanodemus ap. Dion. Hal., cité par Casaubon sur l'indication de Strabon. Selon les traditions les plus généralement reçues Dardanus étoit passé de Samothrace en Asie, où régnoit alors Teucer, qui lui accorda une partie de son empire, et auquel il succéda (Con. narr. 21. Diod. Sic. T. I. p. 369. Schol. Hom. Il. Υ. 215, 216.), D'autres le font venir de l'Arcadie, où régnoit son grand-père Atlas (Dion. Hal. p. 49.). Quoiqu'il en soit, on est assez généralement d'accord (et ce n'est pas sans importance pour nos recherches de le faire observer) que les peuples qui habitoient l'étendue septentrionale de l'Asie mineure étoient Européens d'origine. Hérodote l'assure quant aux Phrygiens (VII. 73. cf. Con. narr. 1) et aux Bithyniens (ib. 75), qui furent chassés par les Mysiens et les Teucriens, apparemment dans l'expédition que ceux-ci entreprirent dans la Macédoine et la Thessalie (ib. 20). Strabon nous en est garant, en ce qui regarde les Mysiens et plusieurs autres peuples, même des côtes occidentales (p. 453. A. cf. p. 816, 847. A., 857, 883. B. C. cf. Schol. Apoll. Rhod. II. 140.). On en fit dériver encore l'origine de nations occupant l'Asie supérieure (Strab. p. 803. D. Hérod. VII. 73). En dépit de tous ces témoignages assez clairs M. Hoeck (Creta, p. 112—115) ne veut absolument pas avouer que le peuple qui habitoit la Phrygie avant la guerre de Troye ait été Thrace d'origine. Il préfère ici le témoignage de Xanthus de Lydie (ap. Strab. p. 999). Mais, lorsque Xanthus de Lydie dit que les Thraces passèrent de l'Europe en Asie après la guerre de Troye, il ne dit pas qu'ils ne l'avoient pas fait avant cette époque. Mais aussi, le passage de Strabon, cité par M. Hoeck lui-même (p. 858), démontre assez que l'un et l'autre avoit eu lieu. On ne s'étonnera cependant pas beaucoup de cette liberté de s'appuyer sur les témoignages de l'antiquité, lorsqu'on voit que le même auteur, après avoir rejeté, et certainement non sans raison, les contes enfantés par la vanité des Grecs, p. e. de l'Arménie appelée ainsi d'après Armenus, l'un des Argonautes, se sert un moment après de cette même fable, mais, ce qui est assez remarquable, dans un sens inverse, c'est à dire, afin de démontrer que la Thessalie a été peuplée par des Arméniens. p. 119 sq.

On voit bien, par les faits que nous venons de rapporter, qu'il est plus facile de trouver des preuves d'un mouvement des peuples de l'occident vers l'orient que de prouver l'existence d'émigrations en sens contraire. Mais il n'est pas moins probable pour cela qu'elles auront eu lieu. Si des fables telles que celle d'Europe n'en sont pas des indices, nous n'hésitons cependant pas à croire que les Phéniciens, dans leurs courses fréquentes et lointaines, aient abordé non seulement aux îles mais même au continent de la Grèce, et, si les relations des voyages de Cadmus sont d'une date trop récente pour pouvoir en admettre l'authenticité, par rapport aux temps reculés dont nous nous occupons ici, je ne crois pas néanmoins qu'on puisse en inférer qu'il n'est pas possible qu'une escadre Phénicienne n'ait osé tenter un tel voyage et fonder des établissements dans la Grèce.

Cadmus et ses descendants.

D'après ces relations Cadmus, en suivant les traces de sa soeur Europe, aborda d'abord à Rhodes ([116]), ensuite à l'île de Calliste, où il laissa une partie de ses compagnons d'armes, qui se maintinrent dans cette île, jusqu'à l'arrivée de la colonie Lacédémonienne sous la conduite de Théras ([117]). Il se rendit ensuite dans la Thrace ([118]), prit possession de l'île de Thasus ([119]) et arriva enfin en Béotie, où il bâtit la Cadmée ([120]). Mais, tandis que ses compagnons se répandoient dans cette con-

([116]) Diod. Sic. T. I. p. 377. ([117]) Hérod. IV. 147.

([118]) C'est là où quelques-uns le font exploiter les mines d'or du mont Pangée. Callisthenes ap. Strab. p. 998 fin.

([119]) Il y laissa un de ses parents, qui donna son nom à l'île. Apollod. III. 1. 1. fin.

([120]) Apollod. III. I. 1. ib. 4. 1, 2. Conon représente Cadmus comme un prince Phénicien qui alla fonder un royaume en Europe (narr. 37). Tzetzes (ad Lycophr. 1206) cite un auteur qui appelle Cadmus le général d'un roi Egyptien, Ogygus, qui régna dans la Thebaïde. On voit jusqu'ou s'étendoit la licence des inventeurs de fables. Pour les barbares qui habitoient anciennement la Béotie, voyez Strab. p. 615 C. cf. p. 494. C. sur Ogygus voyez Paus. IX. 5. in.

trée et même dans l'Eubée ([121]), il fut enfin obligé luimême de quitter le pays où il s'étoit établi et de se réfugier en Illyrie ([122]).

Les traditions miraculeuses à l'égard de Cadmus, les récits de dragons et de guerriers sortant tout armés du sein de la terre, de miracles et de prodiges de toute espèce se rattachent à l'origine du culte de deux divinités bien faisantes, de Bacchus et d'Aristée, inventeurs de la culture de la vigne et de l'olivier, pères de la fertilité et de l'abondance et de toutes les commodités de la vie. Mais d'un autre côté les traditions de cette famille nous fournissent une image frappante des désordres de ces temps reculés. L'histoire d'Ino et de Mélicerte, les récits du sort affreux de Penthée et de la minorité orageuse de Labdacus, petit-fils de Cadmus, en sont la preuve. Thèbes, s'élevant, comme on disoit, aux sons mélodieux de la lyre d'Amphion, avoit dans la fontaine de Dircé un souvenir perpétuel de la cruauté de ce même prince, tandis que l'ingratitude de Laïus, fils de Labdacus, envers Pélops, son hôte et son bienfaiteur, fût, d'après les opinions populaires de ces siècles, la source des malheurs toujours renaissants qui affligèrent sans relâche cette race infortunée. Il suffit de citer les noms de Laïus et d'Oedipe, d'Étéocle et de Polynice, pour rappeler à notre esprit l'image de ces affreuses calamités, illustrées par les brillantes compositions des poëtes tragiques d'Athènes. Les guerres qui s'en suivirent, premièrement celle des sept princes alliés contre Thèbes, ensuite celle de leurs fils, les Epigones, avec les mythes qui s'y rattachent, le double fratricide, le sacrifice de Ménécée, la mort d'Amphiaraüs, et la vengean-

([121]) Herod. IV. 57. Strab. p. 685. C.

([122]) Voyez, sur cette histoire, Paus. IX. 5. 1. Apollod. III. 5. 4. Eurip. Bacch. 1329, sur les tombeaux miraculeux de Cadmus et d'Harmonie, son épouse, Tzetz. Chil. IV. 394 sq., sur leurs descendants, qui se maintinrent dans la domination d'une partie de l'Illyrie, Strab. p. 503. in.

ce terrible exercée par son fils, ne sont probablement pas aussi connues que l'expédition contre les Troyens seulement parceque les ouvrages des poëtes qui en ont voulu perpétuer le souvenir n'ont pas eu le même bonheur que ceux de l'immortel Homère. Ces ouvrages d'ailleurs, d'après le jugement de ceux qui ont pu les connoître, n'auroient pas moins merité nos suffrages que l'Iliade et l'Odyssée ([123]).

Danaüs et ses descendants.

Danaüs, que les traditions font venir de l'Égypte, aborda à Rhodes et après dans l'Argolide ([124]), où régnoit alors Gélanor, le huitième descendant de Phoronée ([125]). Lyncée, le seul des fils d'Égyptus, échappé à la fureur de Danaüs, par l'amour de son épouse Hypermnestre, laissa à ses petits fils Acrisius et Prétus l'empire dans lequel il succèda à son beaupère, qui en avoit privé le roi natif. De cette race naquirent les deux héros les plus illustres de ces siècles reculés, Persée et Hercule, dont l'histoire n'est pas moins grossie de merveilles et de prodiges que celle de Jason ou de Thésée. Persée fut le petit-fils d'Acrisius, et Hercule fils d'Alcmène, petite-fille de Persée, que la jalousie de Junon priva de l'empire de Tirynthe et Mycène en faveur d'Eurysthée, fils de Sthénélus, qui étoit lui-même fils de Persée. L'expédition contre les Gorgones et d'abord la délivrance d'Andromède qui précéda celle de sa mère, l'infortunée Danaé, fournirent aux poëtes une ample matière pour chanter la gloire de Persée. Cette gloire se répandit si loin qu'on n'hésita pas à déclarer son fils Persès le père de la nation des Perses. Mais rien n'égala la haute renommée d'Hercule. Non contents des faits d'armes qu'on pou-

([123]) Paus. IX. 9. 3. Voyez ses remarques sur cette guerre dans le même chapitre. cf. Diod. Sic. T. II. p. 359.

([124]) Diod. Sic. T. I. p. 376 fin. 377 cf. p. 32 fin. Æsch. Suppl.

([125]) Voyez ces princes dans Paus. II. 16 et Euseb. Chron. II. p. 260. Une tradition des Patréens rapporta qu'Égyptus, frère de Danaüs, se retira dans leur ville pour y pleurer la perte de ses fils. Paus. VII. 21. 6.

voit lui attribuer sans blesser la vraisemblance, les Grecs réunirent dans l'histoire d'Hercule une foule de traditions qui se rapportoient peut-être à d'autres héros et une grande quantité de fables qui le font rentrer entièrement dans le domaine de la mythologie. Nul géant aussi puissant qu'il fut, nul monstre aussi terrible qui ne succomba sous l'effort de son bras invincible. Nul pays quelqu'éloigné qu'il fut, nul désert inaccessible où il ne pénétra par sa constance infatigable à surmonter toutes les difficultés. Les éléments lui obéissoient, les rivières changeoient leur cours, les rochers s'entr'ouvroient à son commandement. Et, comme si tout cela ne suffisoit pas encore, on le confondit même avec les êtres divins d'un âge bien plus reculé encore, en le faisant lutter avec les géants et soutenir de ses épaules l'immense voûte des cieux.

On range parmi les membres de la famille de Danaüs des fondateurs d'états plus ou moins remarquables de la Grèce, tels que Dryops, qui donna son nom aux Dryopes, Taphius qui s'établit dans l'île de Taphus, Iolaüs, le neveu d'Hercule, qui se retira dans la Sardaigne, Téléphus et Tlépolème, ses fils, dont l'un passa en Asie, l'autre dans l'île de Rhodes.

Pélops et ses descendants.

Le dernier des princes étrangers qui se fixa dans la Grèce fut Pélops, fils de Tantale. On dit qu'il aborda dans la péninsule qui lui dut son nom, environ un siècle après l'arrivée de Cadmus et de Danaüs, et qu'il y occupa d'abord le royaume où régna alors Oenomaüs [126]. Les richesses de Pélops, son pouvoir, les alliances de sa nombreuse famille avec les plus illustres maisons de la Grèce rendirent bientôt les Pélopides mai-

[126] Paus. V. 1. 5. Diod. T. I. p. 317. Quelques-uns rapportent qu'il fut lui-même chassé de son royaume par Ilus et se réfugia en Phrygie ou en Lydie (Paus. II. 22. 4); d'autres prétendent que son père l'envoya en Europe pour mettre en sureté les trésors qu'il possédoit, à l'occasion d'une guerre dangereuse qui le ménaçoit (Schol. ad Soph. Aj. 1379.).

tres de presque toute la péninsule. Une de ces alliances leur assura la possession du patrimoine de la famille de Persée. Sthénélus, fils de ce héros, ayant épousé une des filles de Pélops [127], son fils et successeur Eurysthée nomma Atrée, le frère de sa mère, régent de son royaume, pendant son absence dans la guerre contre les Héraclides, et, comme Eurysthée ne revint jamais de cette expédition, Atrée resta dans la possession du pouvoir qui lui avoit été confié [128]. Agamemnon, son fils, ou, selon d'autres, son petit-fils, y ajouta Argos [129], l'Achaïe et une grande partie des autres cantons du Péloponnèse [130], possessions qui furent encore augmentées par son fils Oreste, qui, par son mariage avec Hermione, fille de son oncle Ménélas, obtint le royaume de Sparte et prit aussi possession d'une grande partie de l'Arcadie [131]. Le retour des Héraclides, sous le règne de Tisamène, fils d'Oreste, qui changea entièrement l'état des affaires en Péloponnèse, mit aussi fin à la domination de cette puissante famille. Ses malheurs appartiennent presque en propre à la scène tragique, mais ils sont toujours une image frappante de la barbarie et des désordres de ces siècles reculés. Le meurtre de Myrtilus, consommé par Pélops, en fut la source. Atrée et Thyeste, frappés par la malédiction paternelle, à cause du fratricide qu'ils avoient commis, se rendirent malheureux l'un l'autre par l'inceste, la dis-

[127] Nicippe selon Apollodore, Amphibia selon Phérécyde, Artibia selon Hésiode. Schol. Hom. Il. T. 116. Le dernier la nomme fille d'Amphidamas.

[128] Thucyd. I. 9.

[129] Homère et plusieurs autres représentent Agamemnon comme le fils d'Atrée. Quelques-uns placent entre l'un et l'autre Plisthène comme fils d'Atrée et père d'Agamemnon. Schol. Eur. Or. 4, 12 sq. cf. Schol. Hom. Il. B. 249.

[130] Strab. p. 571.

[131] Paus. III. 1. 4. II. 18. 5. Ménélas avoit obtenu le royaume de Sparte par son mariage avec la belle Hélène, fille de Tyndarée.

corde et les actes de vengeance les plus atroces. La haine entre les deux branches de cette famille passa comme un héritage sur leurs fils Agamemnon et Egisthe; attisée par de nouvelles passions, elle coûta la vie à tous les deux, et la suite des malheurs de cette race infortunée ne se termina que par le crime le plus atroce et le plus contraire à la nature; ce fut celui par lequel Oreste vengea la mort de son père, en sacrifiant à ses mânes celle à qui il devoit la vie.

Les destinées de la Grèce entière rendirent bien plus intéressante la guerre que les membres de cette même famille suscitèrent à l'un des plus florissants empires de l'Asie-mineure, pour venger l'affront que leur avoit fait Pâris, fils du prince régnant, par l'enlèvement de la belle épouse de Ménélas, frère d'Agamemnon. Aucune des guerres précédentes ne peut être comparée avec l'expédition contre la ville de Troye, dans laquelle la jalousie de Ménélas ou plutôt l'ambition d'Agamemnon réunit les forces de presque toute la Grèce. Les combats furieux des Lapithes et des Centaures, les guerres des Thébains et des Minyades, des Thraces et des Athéniens, les expéditions d'Hercule dans l'Élide, dans le royaume de Pylus et dans celui de Sparte, celles qu'il entreprit contre Troye elle-même et contre les Amazones, les guerres contre Thèbes et les hauts faits de Thésée furent tous également éclipsés par la gloire des Achille et des Agamemnon, des Ulysse et des Diomède; mais aussi aucune expédition n'a eu la faveur d'être célébrée par un poëte tel qu'Homère, et aucun ouvrage qui constate la gloire des guerres précédentes n'a eu le bonheur d'être conservé à l'admiration de la postérité. C'est donc avec le plus grand droit que le judicieux Thucydide observe que, si d'un côté la guerre de Troye fait époque dans l'histoire des siècles dont nous parlons, puisqu'elle donna lieu à la première confédération des différents états de la Grèce, les particu-

larités de cette expédition qui sont parvenues à notre connoissance démontrent néanmoins suffisamment qu'autant elle surpasse les guerres précédentes, en importance et en progrès dans l'art militaire, autant elle est inférieure à celles qui l'ont suivie, et que la guerre de Troye ne seroit jamais devenue si célèbre si elle n'avoit pas été immortalisée par le génie du chantre de l'Iliade et de l'Odyssée ([132]).

Conclusion.

Après cet aperçu de l'ensemble des traditions qui retracent les principaux évènements des siècles héroïques et des fables qui s'y rattachent, nous jetterons encore un coup d'oeil sur le chemin que nous venons de parcourir, et nous tâcherons de présenter sous un même point de vue les résultats de nos recherches.

D'abord nous avons pu nous persuader de notre ignorance sur l'origine des premiers habitants de la Grèce et sentir que nos investigations n'ont pu la poursuivre plus loin que dans la Grèce elle-même. Nous avons vu que ces habitants se répandirent ensuite dans ce pays aussi bien que dans l'Asie et dans l'Italie, et que leur nom et leur langue se perdirent enfin, absorbés, pour ainsi dire, par la gloire toujours croissante des descendants de Deucalion et d'Atlas, quoique la distinction des deux grandes parties de la nation qui leur dut son origine, Ioniens comme Doriens, retraça toujours le souvenir de la différence qui exista jadis entre les Pélasges et les Hellènes.

En second lieu nous avons vu que les descendants de Deucalion et d'Atlas, répandus sur la surface du continent de la Grèce et dans une grande partie des îles qui l'environnent, se sont même étendus jusques dans l'Asie-mineure, au nord par les descendants de Dardanus et au sud par ceux de Bellérophon et de Lycus.

En troisième lieu nous avons vu que les Cariens et les

([132]) Thucyd. I. 3, 9—11.

Lélèges, que nous avons rencontré d'abord sur le continent de la Grèce, ayant occupé ensuite les îles de la mer Égée, furent enfin obligés d'aller chercher un asyle sur les côtes de l'Asie-mineure, où les Crétois, leurs vainqueurs, et ensuite les Grecs du continent les suivirent et les dispersèrent enfin totalement ([133]). Nous n'avons aucunement voulu conclure de la direction assez constante d'occident vers l'orient, tant de ces peuples que des Pélasges, qu'il n'y eut eu auparavant un mouvement de l'orient vers l'occident et que ces mêmes nations n'aient passé d'Asie en Europe dans des siècles dont le souvenir ne nous est pas conservé. Mais, comme nous savons qu'il y a un chemin bien plus facile par où les nations encore

([133]) Il est même remarquable que les traditions et les rapports des historiens nous fournissent quantité d'exemples d'établissements des Grecs dans l'Asie qui suivirent ces mouvements des Pélasges et des Cariens et qui lient, pour ainsi dire, ces premières émigrations aux colonies qui dans la suite couvrirent de villes grecques les côtes de l'Asie mineure, tant du côté de la méditerrannée que de celui de la Propontide, de l'Hellespont et du Pont-Euxin, jusques dans la patrie de Médée. Tel est l'établissement de Phorbas de Thessalie et de Tlépolème, fils d'Hercule, dans l'île de Rhodes (Diod. T. I. p. 377, 378. Apollod. II. 8. 2.), celui de Leucippe de la même province dans l'île de Crète et ensuite sur le continent de l'Asie mineure (Hermesianax ap. Parthen. 5 fin.). On trouve des Thraces dans l'île de Lemnos (Strab. p. 511 C.) et même à Naxos (Diod. T. I. p. 371.). Quelques-uns veulent qu'Endymion ait passé de l'Élide dans l'Asie mineure (Paus. V. 1. 4) et que, dès les temps les plus anciens, une colonie d'Arcadiens ait été fondée dans la Phrygie (Paus. VIII. 4. 2), ce dont l'empereur Hadrien étoit si bien persuadé qu'il ordonna aux Mantinéens d'adorer son favori Antinoüs, après sa mort, parcequ'Antinoüs étoit Bithynien d'origine (Paus. VIII. 9. 4.); et, quoique nous ne sommes pas certainement aussi assurés de la vérité de ce fait que l'étoit l'empereur Hadrien, quoique nous ne prétendions pas garantir l'authenticité de tous ces témoignages, persuadés que la vanité des Grecs n'aura pas manqué de multiplier les rapports de colonies envoyées par eux dans les pays lointains, nous ne pouvons cependant pas laisser de remarquer l'accord des auteurs touchant ces émigrations de la Grèce en Asie; cela d'ailleurs n'a rien en soi qui blesse la vraisemblance.

barbares ont pu entrer dans la Grèce, et qu'il n'y a par conséquent aucune invraisemblance à supposer que les peuples dont nous parlons soient arrivés en Grèce par terre du côté de ses frontières septentrionales, le doute nous prescrit de ne rien affirmer et d'avouer plutôt notre ignorance à cet égard.

Mais il n'est pas seulement probable, c'est notre quatrième réflexion, que les habitants de l'Asie aient passé en Grèce dès les temps les plus anciens, il est aussi à présumer que ces émigrations se seront succédées de temps en temps, et, si les traditions concernant Cécrops, Cadmus et Danaüs ne sont pas des preuves historiques, au moins n'y a-t-il rien qui nous empêche de penser que de pareilles expéditions puissent avoir eu lieu d'espace en espace.

CHAPITRE III.

Civilisation morale des Grecs, dans la première époque de leur histoire. — État politique de l'ancienne Grèce, d'après Thucydide. — Émigrations. — Piraterie et brigandage. — Droit du plus fort. — Pauvreté. — Simplicité des moeurs. — Suites de cet état de choses. — Influence des causes extérieures sur la civilisation morale des Grecs. — Développement extraordinaire des forces physiques. — Férocité et grossièreté des anciens héros. — Désir de vengeance. — Vengeance de l'homicide par la famille du défunt.

Civilisation morale des Grecs, dans la première époque de leur histoire.

Après la connoissance que nous avons acquise de la Grèce elle-même, des principaux faits qui concernent les établissements de ses premiers habitants et de l'ensemble des traditions qui contiennent au moins le fond de l'histoire des temps héroïques, nous allons nous occuper des moeurs de ces siècles reculés.

Quand nous consultons les traditions concernant l'état primitif des anciens Grecs, nous sommes obligés d'avouer que les ancêtres du peuple le plus civilisé du monde ancien méritoient à juste titre le nom de barbares. Certes, les récits concernant Prométhée et d'autres hommes célèbres, qui indiquèrent aux anciens Grecs les moyens de pourvoir aux premiers besoins de la vie et qui leur firent même connoitre l'usage du feu, ne peuvent pas nous donner une grande idée de leur civilisation. Mais aussi ces premiers temps sont si éloignés et obscurcis de tant de ténèbres que, tout en avouant d'après la probabilité que les premiers habitants de la Grèce n'ont pas essentiellement différé des sauvages de l'Amérique, nous ne pouvons entrer dans aucun détail là-dessus (1).

(1) Nous pourrions citer ici les traditions qui représentent les anciens Grecs, si non comme des cannibales, au moins comme des

Etat politique de l'ancienne Grèce, d'après Thucydide.

Sans nous arrêter donc à cet état primitif, nous allons d'abord tâcher de faire connoître celui de la civilisation morale de cette première époque, depuis le commencement de l'histoire des Grecs jusqu'à la fin des siècles communément appelés héroïques. Ce sont les traditions populaires et les descriptions des poëtes aussi bien que les rapports des historiens qui nous fourniront la matière de ces recherches ([2]).

Thucydide a donné une description admirable de la situation politique de l'ancienne Grèce. Des hordes de barbares qui n'avoient aucun rapport entr'elles ni d'autres possessions que celles qu'ils devoient à la fortune du moment se remplaçoient continuellement dans les contrées encore sauvages de la Grèce. Persuadé qu'il ne trouveroit nulle part du repos ni d'établissement fixe, sans nul attachement pour le sol qu'il habitoit et sûr de trouver partout de quoi satisfaire à ses besoins, l'ancien Grec quittoit, sans murmurer, la contrée qu'il venoit d'occuper, lorsqu'elle ne pouvoit plus le nourrir ou qu'un voisin plus

sauvages cruels, p. e. celle de Lycaon ou de ses fils. Apollod. III. 8. 1. Certainement les poëtes ont fait leur part de l'atrocité de ces récits, mais toujours est-il vrai que le fond en dénote un état de civilisation peu avancé.

([2]) J'ai cru ne devoir pas me borner exclusivement aux poëmes d'Homère. Ces poëmes sont sans contredit la source la plus pure où puiser en tout ce qui a rapport aux temps héroïques. Mais je ne crois pas cependant qu'on doive négliger entièrement les traditions qu'ont recueillies les historiens, les mythologues et les scholiastes, ni même celles des poëtes plus récents que l'on sait avoir puisé dans les ouvrages d'auteurs anciens que nous ne possédons plus. Les poëtes tragiques mêmes ont souvent pénétré d'une manière admirable dans leurs ouvrages l'esprit des siècles héroïques, au moins pour ce qui concerne les moeurs de ces siècles. J'ai ajouté cette remarque pour rendre compte de ma manière d'agir à cet égard. D'ailleurs on pourra voir que je ne me suis pas fié indistinctement à tous les rapports d'auteurs plus récents, et que ceux dont on ne peut révoquer en doute l'autorité m'ont toujours servi de pierre de touche pour connoître l'authenticité des autres.

puissant le forçoit de s'en éloigner. Cet échange cependant n'étoit pas toujours aussi facile. Souvent, quand les forces des tribus errantes qui s'entreheurtoient dans une province fertile étoient plus égales, des secousses violentes s'en suivoient et les riantes campagnes, objets de leurs désirs, devenoient le théâtre d'une lutte sanglante, tandis que le bien-être, suite naturelle de l'abondance, ouvrit souvent la porte à la paresse, à l'insolence et à d'autres vices, qui troubloient la tranquillité intérieure des tribus et leur firent oublier la vigilance nécessaire pour se défendre contre l'ennemi commun (3).

Dans un tel état de choses on s'explique facilement que des chefs puissants, se fondant uniquement sur le droit du plus fort, aient entrepris souvent des expéditions, dans le seul but de piller leurs voisins et de s'enrichir de leurs dépouilles.

Les Dryopes et même, du temps de Thucydide, les Locriens, les Acarnaniens et, longtemps après, les Étoliens et les Illyriens étoient renommés par leurs pirateries et leurs déprédations (4). Mais il est assez connu que même parmi les Grecs modernes, qui, sous plus d'un rapport, paroissent revenus à l'état primitif de leurs ancêtres, ces expéditions ne sont rien moins qu'inconnues (5). Voilà pourquoi les villes de l'antiquité étoient ordinairement bâties loin des côtes, au milieu des terres, pour les prémunir des attaques imprévues des pirates. Et c'est ainsi qu'on expliquera bien plus facilement que par une interprétation allégorique la tradition qui représente Éacus environnant

(3) Thucyd. I. 2. Strab. p. 857. D.

(4) Thucyd. l. l. Sur les Dryopes, voyez Phéréc. fragm. 13. ed. Stürz. Le même auteur fait aussi mention des Phlégyens comme de fiers brigands, ap. Paus. IX. 36. 2. cf. Schol. Il. N. 302. Sur les Illyriens, voyez Paus. IV. 35. 4.

(5) On peut comparer ici les remarques de Pouqueville sur les Schypétars. Voyage, T. II. p. 572.

d'écueils et de rochers l'île d'Égine ([6]). Aussi voilà pourquoi l'usage de porter des armes étoit général dans ces temps encore à demi-barbares ([7]). Car ce n'étoient pas seulement les hommes contre lesquels il falloit se défendre. Les animaux féroces étoient bien plus nombreux alors en Grèce, où de grandes forêts couvroient les lieux dans la suite occupés par des villes et des bourgs, de sorte que la chasse étoit moins un amusement ou un moyen de pourvoir aux besoins qu'une mesure de sûreté. Hercule et Thésée exterminant les lions et les taureaux sauvages peuvent nous en fournir la preuve.

Émigrations. Il vaut bien la peine, ce me semble, de vérifier cette description de Thucydide sur les rapports d'autres historiens et même sur les traditions populaires; et, quoique ces historiens et ces traditions ne mentionnent pour l'ordinaire que des évènements arrivés après l'établissement des différents royaumes de la Grèce, ceci nous empêchera d'autant moins de nous en servir pour confirmer la relation de Thucydide que nous devons croire que, si les temps plus civilisés offrent encore des exemples si frappants de désordre et barbarie, ils auront été encore plus fréquents avant cette époque. Il n'y a presque pas de livre de Pausanias dont la partie historique ne nous fournisse des exemples fréquents de ces émigrations dont parle Thucydide, même après l'établissement des divers états, et nous voyons, en même temps, que l'état incertain de succession dans les familles royales en étoit une des principales causes. Les anciens Grecs choisissoient leurs rois et leurs chefs parmi les hommes les plus renommés par leur autorité, leur force et leur beauté ([8]). Sou-

([6]) Paus. II. 29. 5 fin. ([7]) Thucyd. I. 5, 7.

([8]) Thucyd. I. 5. Pausanias croit que Pélasgus a été revêtu de la dignité royale à cause de la force et de la beauté de son corps et d'autres qualités éminentes (VIII. 1. 2). Apollonius de Rhodes a observé ce trait caractéristique de ces temps, dans son poëme sur

vent le fils succédoit au père; mais, comme cette règle n'était rien moins que fixée, il arrivoit souvent que celui qui croyoit avoir à se plaindre de quelque choix injuste qui le privât de ses droits, quittoit sa patrie pour aller goûter le plaisir de régner dans une terre éloignée, ou bien que la dispute entre les héritiers de la couronne ayant donné lieu à une décision par le sort des armes, le vainqueur lui-même étoit obligé de s'expatrier pour échapper à la vengeance de la famille du vaincu. Souvent aussi le père, pour prévenir tout sujet de jalousie entre ses fils, partageoit entr'eux son domaine, moyen qui ne répondit cependant pas toujours au but et qui donna quelquefois lieu à de nouvelles disputes ou du moins à des émigrations. Dénys d'Halicarnasse nous en offre un exemple frappant. L'Arcadie avoit été divisée en vingts-deux parts, afin que chaque membre de la nombreuse famille de Lycaon eût la sienne. Mais l'un d'eux, Oenotre, ne trouvant pas sa portion assez grande, quitta sa patrie avec son frère Peucétius et se rendit en Italie (9). L'Élide fut gouvernée par trois ou quatre rois en même temps, tant avant qu'après le retour des Héraclides (10). En Achaïe sept rois tenoient, en même temps, les rênes du gouvernement (11).

Piraterie et brigandage.

Pour la piraterie, elle étoit si fréquente et si usitée qu'on avoit la coutume de demander aux étrangers, sans crainte de les offenser, s'ils étoient des pirates (12). Aussi dès que nous jetons les yeux sur

l'expédition des Argonautes, lorsque, sur la proposition de Iason pour se choisir un chef, tous les héros tournent unanimement les yeux vers Hercule. Argon. I. 331 sq. cf. Anton. Lib. 26.

(9) Dion. Hal. p. 9. l. 30. Pausanias fait mention de plusieurs de ces fils et des pays qu'ils occupèrent. VIII. 3. cf. 4.

(10) Paus. V. init.

(11) Paus. VII. 6. 2. Comme preuves des émigrations et des expéditions lointaines de ces temps, Strabon cite les traditions concernant Bacchus et Hercule, Iason, Ulysse, Ménélas, Énée. p. 83.

(12) C'est encore Thucydide qui le fait remarquer, I. 5. Il a pensé sans doute ici aux endroits de l'Odyssée Γ. 71 sq. et I. 252 sq.

les premières pages de l'immortel ouvrage du père de l'histoire, nous nous trouvons ramenés à ces temps barbares où les expéditions de rapinerie des différentes tribus, l'une contre l'autre, sont représentées non seulement comme des moyens de pourvoir à ses besoins, mais aussi comme de justes représailles. Les Phéniciens, qui transportoient les marchandises assyriennes et égyptiennes en Grèce, avoient commencé, d'après la tradition des Perses, par le rapt d'Io. Tel est déjà, pour le dire en passant, le rapport intime du commerce et du brigandage chez les anciens peuples. Et vraiment, il est bien plus simple de s'approprier un bien que d'en donner la valeur, et le but du commerce, qui est le gain, est par là plus facilement rempli. Les Grecs s'étoient vengés de cette injure, en enlevant Europe de Tyrus en Phénicie, et lorsqu'eux mêmes eurent commis une semblable injustice, en transportant Médée en Grèce, les habitants de l'Asie vengèrent, à leur tour, cet affront par le rapt d'Hélène ([13]).

Aristarque n'est pas de son avis. Voyez le scholiaste ad Od. Γ. 71. Aussi est-il vrai qu'on ne leur demande pas justement s'ils sont des pirates, mais seulement s'ils errent sur la mer, comme des pirates. Mais une pareille question démontre au moins que la chose étoit assez commune et que la comparaison n'étoit pas aussi offensante qu'elle le seroit aujourd'hui.

([13]) Hérod. I. 1—5. On voit ici clairement le rapport entre la tradition et l'histoire. Les traditions de la mythologie sont représentées comme les causes de la guerre entre les Perses et les Grecs. Dans son poëme obscur, intitulé Cassandre, Lycophron s'amuse à poursuivre le cours des représailles entre l'Europe et l'Asie, depuis Io jusqu'à Alexandre le Grand (vs. 1291—1439). Il commence avec Io et Europe, comme Hérodote, mais alors il fait suivre l'expédition de Teucer en Asie, et ensuite le rapt de Médée et d'Hippolyte ou d'Antiope. Les peuples de l'Asie répondent par l'expédition des Amazones et celle de Laomédon en Thrace. Suit la prise de Troye par Hercule et, de l'autre côté, l'expédition des Lydiens en Tyrrhénie et l'enlèvement d'Hélène, vengé par le sac de Troye et l'occupation d'une partie de l'Asie par les colonies grecques, à quoi il oppose l'expédition de Midas en Thrace et la grande entreprise de Xerxes contre la Grèce, vengée enfin par l'é-

De même les Pélasges enlevèrent les femmes des Athéniens, pendant que ceux-ci célébroient la fête de Diane à Brauron [14]. Il est aussi digne de remarque que les fils de Neptune dont parlent les traditions sont presque tous représentés comme des hommes cruels et barbares. Ne pourroit-on pas expliquer cette particularité par l'aversion qu'avoient contre les corsaires les tranquilles habitants des côtes? Il suffira de citer ici Otus et Éphialte, Polyphême, Amycus [15], Sarpédon tué par Hercule [16], Antée [17], Busiris [18], Halirrhothius [19]. Alébion et Dercynus, aussi bien qu'Éryx, fils de Neptune, étoient de véritables pirates [20]. Les fils barbares et impies de Neptune empêchèrent la déesse Vénus de mettre pied à terre sur l'île de Rhodes [21]. De même plusieurs ports de mer ont été fondés, selon les traditions, par des fils de Neptune, tels que Léchée et Cenchrée [22]. Neptune lui-même ne paroit pas avoir été tres aimé par les peuplades de la Grèce. Selon les récits naïfs de ces anciens temps ce dieu avoit disputé à Minerve la protection de l'Attique, au Soleil celle de Corinthe, à Junon celle d'Argos, et il ne lui est accordé de tout cela qu'une petite partie de la Corinthie, l'isthme et l'acropole [23].

version entière de l'empire des Asiates par Alexandre le Grand. L'auteur du petit ouvrage, attribué à Darès le Phrygien, suppose qu'Hercule venge, par le rapt d'Hésione, l'insulte faite à Iason par Laomédon, et que Pàris n'enlève Hélène que pour se venger de l'entreprise d'Hercule.

(14) Hérod. VI. 138. (15) Apollod. I. 9. 20.

(16) Ib. II. 5. 9. p. 131. (17) Ib. II. 5. 11. p. 137.

(18) Ib. (19) Ib. III. 14. 2 fin. (20) Ib. II. 5. 10. p. 134.

(21) Diod. Sic. T. I. p. 374. Cornutus aime mieux d'expliquer cette particularité par la crainte qu'on avoit des dangers d'un voyage maritime, des orages et des tempètes. Corn. 22 fin. Tzetzès (Chil. II. 743.) dit qu'on appeloit fils de Neptune tous les hommes emportés et vaillants.

(22) Paus. II. 2. 3.

(23) Paus. II. 15. Il faut cependant avouer qu'il y eut des fils de Neptune qui firent d'heureuses exceptions. Nous n'avons qu'à

Les auteurs anciens nous fournissent des exemples frappants de ces expéditions de pirates et de brigands, trait caractéristique de cette époque, selon Thucydide. Butès, qui avoit quitté le sol natal pour expier, par un exil volontaire, le fratricide qu'il avoit commis, erra sur la mer Égée, avec ses navires, pour enlever des femmes qu'il destinoit à ses compagnons de voyage, afin de les mettre en état de peupler l'île de Naxos dont il venoit de se rendre maître [24]. Le féroce Phlégyas parcourut le pays dans le seul but de s'enrichir des dépouilles des malheureux qui tomboient entre ses mains [25]. Plusieurs villes de l'antiquité ne furent dans leur origine que des rendez-vous de corsaires [26]. Les ouvrages des anciens poëtes sont pleins de récits d'hommes et de femmes enlevés par des pirates [27]. Il est vrai que les Phéniciens avoient été les maîtres des Grecs dans cet ignoble métier. Partout où Homère, Hérodote et d'autres auteurs font mention de pirates, d'imposteurs et de marchands d'esclaves, il s'agit de Phéniciens [28]: mais il n'est pas moins vrai que les disciples surpassèrent bientôt leurs maîtres, et que non seulement dans les temps les plus civilisés de la Grèce plusieurs peuplades en faisoient un moyen de subsistance, mais qu'aujourd'hui même on a souvent la plus grande peine à réprimer l'audace des corsaires grecs.

Mais on ne trouve peut-être nulle part une confirmation plus frappante du témoignage de Thucydide que dans

citer ici Nélée et les Phéaciens. Conon (narr. 17) parle même d'un des fils de ce dieu qui, par son équité, avoit mérité le beau nom de *Juste* (Dicæus).

[24] Diod. Sic. T. I. p. 371. Je crois que l'histoire que raconte Parthénius, dans son 19me chapitre, d'après Andriscus, l'historien de Naxos, appartient à la même expédition.

[25] Paus. II. 26. 4.

[26] Par exemple Zancle en Sicile. Paus. IV. 23. 3.

[27] Od. *P*. 288. Φ. 16 sq. Hymn. Hom. IV. 125. VII. 6 sq.

[28] Hom. Od. Ξ. 288 sq. O. 414—483.

le passage suivant de Plutarque, où cet auteur, parlant du siècle d'Hercule et de Thésée, s'exprime en ces termes: »Ce siècle produisit des hommes éminents et invincibles par les hauts faits de leurs mains, par la vitesse de leurs pieds et par la force de leurs corps, mais qui ne se servoient pas de ces avantages pour exécuter quelque chose de bon ou d'utile, et qui, au contraire, trouvant tout leur plaisir dans l'exercice d'une méchanceté insolente, abusoient de leur pouvoir pour subjuguer et pour détruire d'une manière cruelle et inhumaine tout ce qui tomboit entre leurs mains, croyant que le plus fort n'a rien à faire avec la discrétion, la justice, l'équité et l'humanité, puisque ces vertus ne sont appréciées que par ceux qui n'osent pas subjuguer les autres ou qui craignent d'être subjugués eux-mêmes" (29). Antée et Busiris, Sinis et Procruste, quoique appartenant plutôt aux fictions des poëtes qu'au domaine de l'histoire, sont au moins des fictions représentées d'après nature.

Droit du plus fort.

Le droit du plus fort ne décidoit pas seulement du sort des peuples et des empires, mais aussi de celui des citoyens d'un même état et des membres d'une même famille. Le jeune homme qui en bas âge avoit eu le malheur de perdre son père étoit exposé aux rigueurs et à l'avidité de ses parents et de ses compagnons. Le vieillard qui avoit des fils sans valeur et sans courage pour le protéger se voyoit souvent privé de ses possessions par ceux qui osoient abuser de sa foiblesse. Ce sont ces observations qui expliquent la touchante plainte d'Andromaque sur le sort de son fils Astyanax, lorsqu'il eut perdu son père et son protecteur (30),

(29) Plut. Thes. 6. C'est absolument le même raisonnement que celui du Cyclope qui ne craignoit pas les dieux, parcequ'il se sentoit plus fort qu'eux.

(30) L'orphelin, abandonné de tout le monde, iroit, les yeux baissés, le visage baigné de pleurs, pour supplier les compagnons de son père, en les tirant par leurs vêtements, ou seulement ce-

et la description non moins touchante des inconvénients et des peines de la vieillesse dans une des tragédies d'Euripide, où le vieux Amphitryon ne se trouve pas en état de défendre la femme et les enfants de son fils Hercule contre l'usurpateur Lycus (31). Voilà pourquoi Achille craignoit, dans l'empire des morts, pour le sort de son vieux père Pélée (32), crainte qui en effet n'étoit que trop fondée, car Acaste le priva de son royaume, injustice qui ne fut redressée que par son petit-fils Néoptolème (33). C'est ainsi que Iason fut privé de son patrimoine par Pélias (34), et Oenée par les fils d'Agrius (35). Voilà aussi pourquoi Sarpédon se fit un mérite de ce qu'il avoit quitté sa famille et ses biens, objet de convoitise pour ses indigents voisins (36). Cela explique la difficulté que fit Télémaque de recevoir l'étranger qui implora sa protection: il sentoit qu'il étoit encore trop jeune et trop foible pour le défendre, si l'on osoit le maltraiter (37). Le séjour des amants de Pénélope dans la maison d'Ulysse n'étoit aussi que la suite de l'absence du maître qui auroit pu la protéger et de la jeunesse encore impuissante de son fils (38).

lui qui montreroit encore quelque pitié pour lui, de lui offrir une petite coupe dans laquelle il pût au moins humecter ses lèvres. Mais bientôt un jeune homme qui a encore son père et sa mère (ἀμφιθαλής) chasseroit l'infortuné du festin, et accompagneroit ses mauvais traitements d'outrages et de ces paroles inhumaines: »Éloigne-toi, malheureux! Ton père ne célèbre pas la fête avec nous!" et alors l'infortuné enfant iroit se réfugier en pleurant auprès de sa mère, la veuve délaissée. (Il X. 484 sq.) Quelle vérité, quel sentiment profond du malheur de l'orphelin dans cet admirable morceau! Pouvons-nous douter qu'Homère ait peint d'après nature les moeurs de ce siècle? On trouve les mêmes idées dans Sophocle, Aj. 505 sq. et dans Quintus Smyrnæus, V. 553 sq., mais Homère les surpasse tous les deux dans l'expression.

(31) Eur. Herc. fur. 637 sq. (32) Hom. Od. *Λ*. 493 sq. cf. Il. *Ω*. 488.
(33) Dict. Cret. p. 114, 115. (34) Pind. Pyth. IV.
(35) Pherec. ap. Schol. Hom. Il. *Ξ*. 120. cf. fr. Pherec. ed. Stürz p. 156.
(36) Hom. Il. *E*. 478—481. (37) Hom. Od. *Π*. 69 sq.
(38) On peut voir comment Pénélope s'exprime là-dessus Od. P. 532 sq.

Lorsqu'Ajax, dans la tragédie de Sophocle qui porte ce nom, a pris sa résolution de se donner la mort, le sort du fils chéri qui lui survivra ne l'inquiète plus, aussitôt qu'il se rappelle que son frère Teucer sera son ami et son protecteur (39); et l'infortunée Tecmesse, qui ne devoit sa sûreté qu'à l'homme qui avoit détruit sa ville natale, ne pouvoit s'attendre après sa mort qu'à l'esclavage et aux traitements les plus rudes des autres Grecs (40), avenir presque toujours certain pour la fille nubile qui n'avoit pas eu le bonheur de trouver un époux (41).

On ne s'étonnera donc pas, dans un tel état de choses, de voir les jeunes princes prendre les rênes du gouvernement du vivant de leurs pères, lorsque ceux-ci, par leur âge avancé, avoient perdu la première qualité nécessaire pour s'acquitter des devoirs de la dignité royale; car personne, dans ce siècle turbulent, ne pouvoit s'en acquitter dignement s'il ne savoit manier les armes. C'est ainsi qu'Ulysse étoit déjà roi d'Ithaque, Admète de Phéres, Néoptolème de la Phthiotide, avant la mort de leurs pères ou de leurs grand-pères (42). L'Hercule furieux d'Euripide nous en offre encore un exemple frappant. Pendant l'absence de ce héros, Lycus force le vieux Amphitryon de lui abandonner le trône, et il l'auroit même sacrifié à son ambition aussi bien que la femme et les enfants d'Hercule, si celui-ci n'étoit revenu justement à temps pour empêcher

(39) Soph. Aj. 555 sq. (40) Ib. 510 sq. cf. 491 sq.
(41) Soph. Oed. Col. 783. ——— οὐ γάμων
Ἔμπειρος, ἀλλὰ τοῦ 'πιόντος ἁρπάσαι.

(42) Voyez l'Odyssée d'Homère, l'Alceste et l'Andromaque d'Euripide. Le même poëte a très bien observé ce trait caractéristique des siècles héroïques, lorsque, dans ses Bacchantes, il fait dire à Cadmus, qui se plaint de la mort de son petit-fils Penthée: »Toi, mon fils, tu faisois respecter ma maison, tu avois de l'autorité parmi les citoyens, et personne n'osoit maltraiter le vieillard, lorsqu'il te regardoit, car sans doute il ne l'auroit pas fait impunément. Mais maintenant le grand Cadmus est chassé de son palais avec ignominie." (Bacch. 1307 sq.)

8

l'exécution de cet horrible projet. L'ingrat Leucas, qu'Idoménée avoit nommé régent de son royaume, pendant son absence, en agit absolument de la même manière. Quoiqu'il dût tout à son bienfaiteur, qui lui avoit promis sa fille en mariage, il usurpa le pouvoir suprême, et, pour s'en assurer la possession, il massacra l'épouse et les enfants de son roi, et, avec eux, la princesse qui un jour seroit devenue son épouse (43).

Pauvreté. Simplicité de moeurs.

Les émigrations et les guerres continuelles parmi les différentes tribus, l'état peu fixe de la société, les sanglantes révolutions dans les familles régnantes durent naturellement entraver la civilisation et empêcher non seulement les hommes de s'appliquer aux arts et aux sciences, mais même d'améliorer leur état en se créant une aisance. Les anciens rois de la Grèce, ceux surtout qui précédèrent la guerre de Troye, étoient pauvres, et par conséquent leur manière de vivre étoit simple et sans faste. C'est encore Thucydide dont nous ne faisons ici que commenter le précieux témoignage. Selon lui Pélops auroit été le premier qui fit connoître aux Grecs l'opulence, mais quoique ses ressources extraordinaires augmentèrent le pouvoir de ses descendants à tel point qu'ils furent les premiers à portée de contraindre les différents états de la Grèce à une expédition commune contre le royaume de Troye, cette expédition elle-même, tant par rapport aux moyens qu'on y employa qu'à la manière dont elle fut entreprise et exécutée, ne put cependant entrer en comparaison avec les guerres des siècles suivants, et même après l'introduction d'un certain luxe dans les cours des rois grecs, ceux-ci restèrent fidèles à la simplicité de moeurs de leurs ancêtres. La manière de vivre des princes et des nobles en est une preuve marquante. Ainsi que les patriarches de l'écriture

(43) Lycophr. Alex. 1214 sq. cf. Tzetz. ad 1217.

sainte, ils étoient plutôt les pères que les maîtres de leurs sujets. Ils partageoient avec eux toutes les vicissitudes d'une vie errante et laborieuse, et ne s'en distinguoient que par leur patience à les endurer et leur courage dans les combats. Une portion de terre à leur usage (44) et, dans la guerre, une plus grande part du butin (45), étoient ordinairement les seules distinctions de la dignité royale. Dans l'Iliade Sarpédon dit que dans sa patrie on lui cédoit la place d'honneur aux festins, qu'on lui offroit les morceaux les plus friands et une plus copieuse portion de vin, mais que, pour prix de ces prérogatives et pour les champs cultivés qu'on lui avoit assignés aux bords du Xanthus, il étoit obligé de se mettre à la tête de l'armée et de combattre dans les premiers rangs, afin que les Lyciens pussent dire: »Nos princes ne mangent pas seulement les moutons gras tout en buvant le vin doux, mais ils savent aussi se battre, et non sans gloire, dans la guerre" (46).

La richesse des rois, comme celle des particuliers, consistoit alors principalement en bétail. Le tribut qu'Ergine imposa aux Thébains étoit de cent boeufs (47). Nélée ne voulut donner sa fille qu'à celui qui le rendroit maître des boeufs d'Iphiclus (48). Eurysthée ordonna à Hercule d'entreprendre un voyage en Ibérie pour enlever les boeufs de Géryon (49), et ces mêmes boeufs sembloient à Eryx un trésor si précieux qu'il ne craignit pas de hasarder son royaume entier pour s'en assurer la possession (50). Qui ne se rappelle ce qui est dit des immenses troupeaux d'E-

(44) Hom. Il. *Ζ*. 194. Suivant l'interprétation donnée par Heyne de Il. I. 156. il paroîtroit que les rois recevoient encore des tributs de leurs sujets. Voyez toutefois à ce sujet la remarque judicieuse de M. Terpstra, Antiq. Hom. p. 71.

(45) Il. *Λ*. 123 sq. (46) Il. *Μ*. 310 sq.

(47) Apollod. II. 4. 11. p. 112. (48) Hom. Od. *Λ*. 287 sq.

(49) On comprend bien que nous ne donnons pas tous ces exemples comme des faits historiques. L'esprit qui domine dans les fables et les traditions nous les rend aussi précieuses que les évènements les mieux avérés. (50) Paus. IV. 36.3.

richthonius ([51]) et l'histoire tout-à-fait puérile des étables d'Augias ([52])? C'est ainsi que nous comprenons comment, dans cet admirable tableau des moeurs antiques que nous trouvons dans la quatrième ode pythique de Pindare, Iason peut proposer à Pélias de partager son patrimoine de manière qu'un d'eux auroit le bétail et les terres et l'autre la dignité royale. Voilà aussi pourquoi l'enlèvement du bétail et les disputes qui s'élevoient sur la possession des troupeaux étoient une des causes les plus fréquentes de guerre entre les différentes tribus ([53]).

Or, dans des temps aussi turbulents, il n'étoit pas étonnant que les princes s'occupassent eux-mêmes du soin d'une partie si considérable de leurs richesses. Le bétail étoit l'objet de leurs soins les plus assidus ([54]). Hercule et Zéthus gardoient dans leur jeunesse les troupeaux de leurs pères ([55]). Comme Saül, Iphitus ([56]) et Ulysse alloient eux-mêmes à la recherche des chevaux qu'ils venoient de perdre, et le dernier s'estima si heureux de les avoir trouvés qu'il en témoigna sa reconnoissance à Diane, en lui érigeant un temple, et à Neptune une statue ([57]). Hippodamie gardoit avec ses enfants les chevaux de son époux ([58]). Dans l'Iliade Pâris et Bucolion prennent soin du bétail, et souvent les héros ne quittent les troupeaux que pour voler au combat ([59]). Anchise, pasteur et chasseur en même temps, habite le mont Ida avec

([51]) Hom. Il. Υ. 220 sq. ([52]) Paus. V. I. 7.

([53]) Hes. Op. et D. 165. Apollod. II. 4. 6. Paus. IV. 3. 1.

([54]) Hes. Scut. Herc. 39 sq. πολυμήλος et ἀφνειὸς se trouvent employés comme synonymes. Op. et D. 310.

([55]) Apollod. II. 4. 9. III. 5. 5. p. 195. Le scholiaste d'Homère (Il. Λ. 106) dit qu'on avoit la coutume de laisser aux jeunes gens le soin du troupeau ou des chevaux pour les accoutumer à la vigilance et aux dangers.

([56]) Hom. Od. Φ. 22 sq.

([57]) Pour Diane εὑρίππα (celle qui a fait retrouver les chevaux perdus) et pour Neptune ἵππιος. Paus. VIII. 14. 4.

([58]) Anton. Lib. 7. ([59]) Il. O. 547 sq.

ses troupeaux, où sa couche est formée des peaux des lions et des ours qu'il avoit tués de sa propre main [60]. Dans l'Odyssée un prince du sang royal et qui avoit lui-même ses possessions et ses esclaves est le porcher d'Ulysse [61]. Dans les charmants tableaux dont Vulcain orna le bouclier d'Achille nous voyons un roi, le sceptre à la main, présidant aux travaux rustiques de ses moissonneurs, tandis que ses hérauts apprêtent son repas champêtre sous l'ombre d'un chêne [62].

Si les rois et les princes ne se croyoient donc pas déshonorés par ces soins rustiques, il n'est pas étonnant qu'ils observassent la même simplicité de moeurs dans tout le reste de leurs occupations. Priam, le puissant roi de Troye, mène lui-même ses chevaux [63]. Andromaque, l'illustre épouse d'Hector, panse elle-même les chevaux de ce héros [64]. Des princes royaux construisent eux-mêmes leurs chars de guerre [65]. Diomède et Ulysse ne dédaignent pas d'aller en espions reconnoître le camp ennemi. On sait que les rois de ces temps apprêtoient souvent eux-mêmes leurs repas [66], et l'Odyssée nous représente Télémaque nettoyant le parquet, après avoir aidé son père à massacrer les amants de Pénélope [67]. Comme

(60) Hymn. Hom. III. 54 sq. 160 sq. (61) Od. *Ο*. 412. *Ξ*. 449.

(62) Hom. Il. Σ. 556 sq. Voyez, pour la suite, la dernière partie de ce livre et la belle description de la vie champètre dans les Oeuvres et Jours d'Hésiode. Ces tableaux du bouclier nous ramènent entièrement à l'antique simplicité des moeurs. Ici c'est une scène d'agriculture, là des travaux et des plaisirs de la vendange, ailleurs ce sont des noces, plus loin un combat à cause du bétail qu'on vient de ravir, ou une lutte contre des lions qui viennent fondre sur les troupeaux. Dans son hymne sur Cérès Callimaque a rassemblé très bièn les différentes occupations des jeunes héros, savoir les luttes, la chasse, les fêtes et le soin des troupeaux. H. in Cer. 75 sq.

(63) Hom. Il. *Γ*. 261. *Ω*. 326. Médée et Éétes font la même chose, dans les Argonautiques d'Apollonius de Rhodes. III. 1153 et 1237. (64) Hom. *Θ*. 185 sq.

(65) Hom. Il. *Φ*. 35 sq. (66) Hom. Il. *Γ*. 206 sq. cf. *Ω*. 621 sq.

(67) Hom. Od. *Χ*. 454 sq.

Nausicaä, fille d'Alcinoüs, s'occupe avec ses femmes à laver ses vêtements, de même les filles de Célée vont elles-mêmes puiser de l'eau dans la fontaine (68), coutume confirmée par le témoignage du père de l'histoire, lorsqu'il raconte que du temps des Pélasges les filles des Athéniens alloient puiser l'eau dans la fontaine Ennéacrunus, puisqu'alors on n'avoit pas encore d'esclaves (69). Le même auteur nous représente les ancêtres d'Alexandre le Grand comme des pasteurs au service des rois du pays, tel qu'Eumée chez Ulysse, tandis que la reine elle-même leur fait cuire le pain (70).

L'Iliade et l'Odyssée sont pleines de ces exemples; et on comprend aisément que cette simplicité de moeurs a dû être bien plus grande encore auparavant, puisqu'on la retrouve dans un temps où les Grecs commençoient à sortir de la barbarie et où les princes menoient déjà une vie fort aisée. Il est vrai qu'Homère, en sa qualité de poëte, a le loisir de distribuer l'or et l'argent à sa fantaisie, et il seroit par trop exigeant de vouloir prendre à la rigueur tout ce qu'il nous raconte du palais d'Alcinoüs brillant des métaux les plus précieux (71), ou des richesses de Ménélas (72): mais il seroit néanmoins injuste de croire que le poëte eût tracé un tableau tout-à-fait contraire à la vérité. Aussi n'est-il aucunement étonnant que des hommes qui mènent souvent une vie de brigands conservent encore leur manière de vivre rude et simple, au milieu des trésors qu'ils ont amassés, ou que la simplicité des moeurs se maintienne quelque temps à côté du luxe qui commence à s'introduire. Le beau coffre d'A-

(68) Hymn. Hom. IV. 105 sq. (69) Herod. VI. 137.

(70) Herod. VIII. 137. Tout ce récit nous donne une parfaite idée de la simplicité de moeurs de ces temps reculés. Élien la fait aussi remarquer dans les poëmes d'Homère. V. H. VII. 5.

(71) Hom. Od. *H*. 84 sq.

(72) Ib. *Δ*. 45 sq. 71 sq. On peut dire la même chose de ces exemples d'ouvrages précieux en or et en argent, p. e. Od. *T*. 226 sq.

chille, rempli de vêtements et de tapis (73), sa coupe phénicienne et ses autres trésors (74), les tissus sidoniens d'Hécube (75) et les tapis de pourpre dans l'armée des Grecs sont très compatibles avec les services que les héros se rendoient à eux-mêmes et avec la simplicité de leur intérieur. Cependant il est très remarquable qu'Homère lui-même observe la différence entre le progrès du luxe dans les différents états de la Grèce. Pour s'en convaincre on n'a qu'à comparer la description de la cour de Ménélas avec celle de la manière de vivre dans le palais de Nestor (76). Hélène, qui avoit séjourné si longtemps en Asie, et qui avoit visité l'Égypte tant avec Pâris qu'avec Ménélas, se présente déjà avec tout le luxe d'une princesse moderne. Elle a ses dames d'atours, dont l'une porte son siège, l'autre un tapis de laine, la troisième un panier de fil d'argent et une quenouille d'or dont la reine d'Égypte lui avoit fait présent (77), la même qui lui avoit fait connoître cette herbe miraculeuse qui, mêlée au vin, faisoit oublier le chagrin le plus cuisant à celui qui en buvoit (78). Et pourtant le fils de cette princesse ne laisse pas de verser lui-même à boire à ses hôtes (79), tandis que le roi leur offre un morceau de boeuf qu'il prend de ses propres mains sur la table (80). Mais d'ailleurs il est à présumer

(73) Il. *Π*. 220 sq. (74) Hom. Il. *Ψ*. 740 sq.

(75) Hom. Il. *Z*. 288 sq. Ménélas avoit aussi reçu une coupe du roi de Sidon. Od. *Δ*. 615 sq. Voyez aussi les trésors, les vêtements et l'huile aromatique dans le palais d'Ulysse. Od. *B*. 337 sq.

(76) Eschyle a fait remarquer d'une manière admirable le contraste entre la simplicité et la modestie des Grecs et le faste somptueux des despotes asiatiques, dans la belle scène où Agamemnon fait difficulté de poser le pied sur le tapis que Clytemnestre a fait étendre dans le vestibule de son palais. Agam. 918 sq. Les poëtes tragiques manquoient rarement de faire ressortir la simplicité et la valeur des Grecs par la peinture du luxe et de la lâcheté des Barbares. On n'a qu'à se rappeler la scène assez comique du Phrygien dans l'Oreste d'Euripide.

(77) Hom. Od. *Δ*. 121 sq. (78) Ibid. 220 sq.

(79) Ib. *O*. 141. (80) Ib. *Δ*. 65 sq.

qu'il y aura eu quelque différence entre la manière de vivre des héros dans le camp et dans leurs expéditions militaires, comme ils se présentent ordinairement dans l'Iliade, et leur conduite en temps de paix, lorsqu'ils se trouvoient dans leurs palais. Ulysse, qui certainement n'étoit pas plus fastueux que les autres princes grecs, avoit cependant à Ithaque une grande quantité de domestiques, une esclave qui apportoit l'eau destinée à se laver les mains avant le repas, une autre qui servoit la table, etc. (81).

Je crois que les réflexions qu'on vient de lire peuvent nous mettre en état de nous former une idée de la situation des anciens Grecs, d'après la description de Thucydide, et des changements qui s'y sont opérés depuis l'arrivée des premiers habitants encore barbares jusqu'à la fin de cette époque. Dans le commencement ce ne furent que des tribus errantes dans un état complet de barbarie, sans liaison et sans commerce les unes avec les autres,

(81) Hom. Od. *Α.* 126 sq. Tzetzès nous apprend que la chevelure de Palamède étoit peu soignée, parce qu'il couchoit sur la dure, dans le camp (Antehom. 397 sq.), et, dans un autre endroit (Chil. III. 170 sq.) où il se dit lui-même une image vivante (*ἔμψυχος ζωγραφία*) de cet héros et de Caton, et où il nous donne son signalement d'une manière très détaillée, il déclare qu'il l'imitoit aussi à cet égard (vs. 179 sq.). La toilette d'Euphorbus est certainement un peu plus élégante (Chil. I. 228 sq.): mais on peut croire que Tzetzès, quoique si éloigné du siècle qu'il a voulu décrire, en a quelquefois assez bien dépeint les moeurs, lorsque nous voyons que les Grecs, qui étoient si sensibles pour la beauté, n'avoient pas toujours, meme dans des siècles postérieurs, un goût aussi exquis pour la propreté. Pour s'en convaincre on n'a qu'à se donner la peine de lire ce que Pausanias raconte du fondateur de Tarente, Phalanthus. Le service que lui rendit sa femme est une occupation dont la seule idee nous révolte et nous semble entièrement incompatible avec notre propreté et notre décence. *Ἐς τὰ γόνατα ἐσθεμένη τὰ αὐτῆς τοῦ ἀνδρὸς τὴν κεφαλὴν, ἐξέλεγε τοὺς φθεῖρας* (Paus. X. 10. 3). Phalantus, il est vrai, etoit Spartiate, et ceux-ci n'avoient pas une grande réputation de propreté, mais Pausanias lui-même le raconte avec si peu de ménagement qu'il paroît que cela ne le choquoit nullement.

et parmi lesquelles le droit du plus fort étoit la seule règle de conduite et le seul juge de tous les différends. Ces tribus se formèrent enfin en états séparés, qui, par l'agriculture et le commerce, devinrent plus civilisés, et dont quelques-uns, par la prépondérance qu'ils obtinrent sur les autres, se trouvèrent en état de contribuer au maintien de l'ordre et de la paix. C'est ainsi, par exemple, qu'on vit Minos, roi de Crête, purger la mer des pirates qui l'infestoient. C'est ainsi qu'Hercule et Thésée exterminèrent les animaux féroces et châtièrent les brigands. Dans quelques-uns de ces états des lois et des institutions commencèrent à assurer au moins le repos intérieur et fixer les droits et les obligations des citoyens. Enfin cette prépondérance fut cause que la plus grande partie des royaumes de la Grèce se réunirent pour la première guerre nationale des Hellènes contre les Barbares de l'Asie. Mais, avec tout cela, il ne restoit que trop de vestiges de l'ancienne barbarie. Les rapports des états entr'eux et souvent la succession dans les empires ne dépendoient encore que trop de ce même droit du plus fort qu'on avoit commencé à limiter si heureusement sous d'autres rapports. Et, quoiqu'on eût raison de se réjouir que la simplicité de moeurs, suite de la pauvreté des anciens chefs de tribus, régnassent encore parmi le luxe qui commençoit à s'introduire, on avoit en même temps à regretter qu'elle restât toujours accompagnée d'une partie de cette rudesse et de ce défaut de civilisation qui avoient marqué les siècles entièrement barbares. Les émigrations et les désordres qui furent la suite de la guerre de Troye démontroient assez que, si l'on avoit commis moins d'injustices et de vexations avant cette époque, on ne devoit attribuer cet avantage qu'à cette seule raison que l'occasion en étoit devenue moins fréquente.

Suites de cet état de choses. Influence des causes extérieures sur la civilisation morale des Grecs.

Et si, après cet exposé de l'état politique de l'ancienne Grèce et de la vie privée de ses habitants, on se demande quel a pu être le degré de civilisation morale auquel ils étoient parvenus, la réponse sera assez facile, même sans les témoignages des auteurs anciens, pour peu qu'on veuille se donner la peine de considérer les suites naturelles de la condition que nous venons de décrire. Consultons cependant ces témoignages, d'abord parce qu'il seroit impardonnable de se contenter des résultats d'un simple raisonnement, lorsque les faits sont là pour nous instruire, mais surtout parcequ'il est essentiel, pour fixer notre jugement sur la civilisation religieuse des Grecs, de ne rien négliger de ce qui pourroit nous mettre en état de mieux connoître leur caractère et leurs moeurs. Et d'ailleurs, quelle que puisse être l'influence de la situation politique d'un peuple sur sa civilisation morale, toujours est il vrai qu'il y a des nuances dans son caractère qu'on ne sauroit déduire ni de cette situation ni même du climat ou d'autres circonstances extérieures, des nuances qu'on peut attribuer, si l'on veut, à une disposition favorable de la nature, mais dont la véritable origine échappe à toutes les recherches, et qui cependant n'exercent pas moins une influence réelle sur tout le reste, soit en modifiant les suites naturelles des causes extérieures, soit en donnant même au caractère une direction opposée à celle qu'on auroit cru pouvoir attendre d'après l'analogie et la comparaison avec d'autres nations, placées sous les mêmes influences. Or, si cette réflexion est essentielle dans toute recherche de cette nature, à plus forte raison l'est-elle par rapport aux Grecs. Comparons donc les rapports de l'antiquité aux résultats du raisonnement, et, tout en cherchant à expliquer les premiers par des causes naturelles, gardons nous de mettre ces résultats avant les faits que l'histoire nous offre.

Développement extraordinaire des forces physiques.

D'abord il est à présumer que les forces du corps auront été bien plus développées que les facultés de l'esprit. Un pays encore peu habité, couvert de forêts et rempli de bêtes féroces, sous un climat qui tient le milieu entre les chaleurs ardentes de l'orient et l'âpreté des régions septentrionales et qui par conséquent doit exciter la force vitale par l'action alternative de causes stimulantes et relâchantes, des voyages continuels, des expéditions militaires, des efforts en tout genre, tant pour parer aux moyens nécessaires de subsister que pour se défendre contre l'influence nuisible des obstacles environnants et contre toute agression soit de l'homme soit de l'animal, ces causes réunies rendoient, sans doute, les anciens Grecs dignes de l'éloge du vieux Nestor, dans son rapport des héros qu'il avait connus dans sa jeunesse. Les récits merveilleux dépeignant les forces d'Hercule et de Thésée, la célérité d'Iphiclus, la vue perçante de Lyncée, la voix tonnante de Stentor, en un mot tout ce que l'antiquité rapporte des qualités physiques de ces héros, ne doivent pas être considérés autrement que comme des exagérations poëtiques de la condition d'une race d'hommes encore préservée du luxe et endurcie par les dangers et les difficultés d'une vie errante et guerrière.

Les poëmes d'Homère nous offrent une quantité d'exemples de cette force du corps, de cette santé inaltérable, de cette agilité et de cette justesse dans tous les mouvements qui caractérisent l'homme peu cultivé, le fils de la nature, tel qu'on le voit encore dans les forêts du Nouveau-monde et sur les îles de l'océan Pacifique.

Nous avons cité quelques-uns de ces exemples dans notre Essai sur la beauté morale des poësies d'Homère (82),

(82) P. 54 sq. J'ai parlé dans cet écrit (p. 56) d'Ulysse qui, ayant pris la résolution d'épargner Irus et de le frapper avec ménagement, le terrasse cependant et lui ensanglante toute la figure. Achille n'étoit pas aussi indulgent envers Thersite. Un coup de poing suffit pour l'assommer. Quint. Smyrn. 1. 741 sq.

et, quoique Nestor préférant les héros de sa jeunesse à ceux avec lesquels il vivoit dans un âge avancé, puisse être considéré comme ayant cédé à l'inclination naturelle à la vieillesse de faire l'éloge des temps passés, il est néanmoins très naturel que les ayeux des héros de l'Iliade les auront d'autant plus surpassés par l'extérieur que l'occasion de développer les forces étoit alors plus fréquente. Tantôt c'est un sanglier, une autre fois un énorme serpent ou un lion qui dévaste les champs et porte l'effroi et la mort parmi les troupeaux et même dans les villages et les bourgs([83]). Soudain les héros prennent les armes et se réunissent pour combattre l'ennemi commun, ou même exposent seuls leur vie dans ces avantures périlleuses. Nous n'avons qu'à rappeler ici les hauts faits d'Hercule, de Thésée, d'Orion. Il ne paroîtra donc pas étonnant que dans ces siècles encore grossiers un roi pût proposer la main de sa fille et la succession dans son empire comme prix de la valeur de celui qui terrasseroit un lion infestant ses états ([84]). Dans des temps même bien postérieurs à l'époque dont nous nous occupons, nous voyons un jeune prince brûlant du désir de combattre un sanglier ([85]), et en lisant ces traits de courage nous comprenons d'autant mieux comment la réunion des héros les plus illustres contre le sanglier de Calydon a pu faire époque dans l'histoire de l'ancienne Grèce. Avec de pareilles occupations et environnés de pareils exemples les jeunes héros durent recevoir une éducation que la poësie

([83]) Suivant cette tradition si commune dans les annales de tous les peuples de l'univers que les hommes et même les animaux étoient plus grands et plus forts à mesure qu'ils étoient plus rapprochés de leur origine Pausanias rapporte que les animaux de ces temps étoient aussi plus grands et plus féroces que ceux des siècles suivants. I. 27. 9. ([84]) Paus. I. 41. 4.

([85]) J'ai pensé ici à l'histoire touchante du fils de Crésus. Herod. I. 36 sq. On comparera non sans intérêt avec le récit naïf de cet évènement la belle description de la chasse d'un sanglier à la quelle Ulysse prit part dans sa jeunesse, lorsqu'il se trouvoit à la cour de son grand-père Autolycus. Od. *T*. 392 sq.

caractérise assez bien en dépeignant Achille que Chiron nourrit avec la moëlle des os de lions et avec les entrailles des bêtes fauves (86), et nous sommes presque tentés de prendre pour un tableau fidèle de la barbarie des anciens Grecs le récit qu'on trouve dans Apollodore, concernant Pholus: celui-ci, accoutumé à manger la viande crue, ne la fit bouillir que par égard pour son hôte, tandis que les Centaures, attirés par l'odeur du vin, que garda le même Pholus, pendant quatre âges, dans un pot qu'il ouvrit à la même occasion pour la première fois, furent transportés de fureur par la seule exhalaison de cette liqueur alors si peu commune (87).

Et si les forces des anciens héros étoient si grandes, leurs besoins n'étoient pas moins exigeants. On connoît les traditions sur la faim dévorante d'Hercule, d'Idas et d'autres (88). On se rappelle les repas substantiels, copieux et fréquents des héros d'Homère, pour lesquels les jouissances du manger étoient la plus douce récompense de la valeur (89); et même les exploits connus d'Hercule dans la maison de son hôte Thestius semblent indiquer que ces hommes terribles dans les combats n'étoient pas moins fameux par leurs forces viriles que par la capacité de leur estomac.

Les forces et l'agilité du corps décidoient ordinairement de l'issue des combats. Dans les traditions des temps les plus reculés on voit les Centaures combattant Hercule avec des pierres, des troncs d'arbre, et des flambeaux allumés (90),

(86) Apollod. III. 13. 6. Dans l'Iliade, le jeune Astyanax se repaît, sur les genoux de son père, de graisse et de moëlle d'os. Il. *X*. 501 sq.

(87) Apollod. II. 5. 4. Diod. Sic. T. I. p. 258.

(88) Voyez entr'autres la gageure entre Hercule et Léprée. Paus. V. 5. 4. Ælian. V. H. 1. 24. Tzetzès (Chil. II. 586 sq.) a rassemblé plusieurs de ces exemples.

(89) Hom. Il. *H*. 321. *Θ*. 162. cf. Hymn. Hom. II. 122.

(90) Diod. Sic. et Apollod. vid. not. 87. Quint. Smyrn. VI. 273 sq. Voyez aussi le combat des Centaures et des Lapithes, sur le bouclier d'Hercule. Hes. Sc. Herc. 178 sq.

et ce héros lui-même couvert des dépouilles du monstre qu'il avoit tué, comme le plus beau monument de sa gloire, et tenant à la main la terrible massue qui le rendoit invincible dans les combats (91). Dans l'armée même des Grecs devant Troye on voit encore le fier Areïthoüs, que les hommes et les femmes appeloient le porteur de la cheville, parcequ'il ne combattoit point avec l'arc et les flèches ou avec la lance, mais avec une cheville de fer, au moyen de la quelle il mit le désordre dans les rangs ennemis (92). D'autres héros s'y servent encore également de massues, de coignées ou de pierres, et, au défaut de machines de siège, qui n'étoient pas encore connues, ils lancent des fragments de rocher contre les portes des retranchements qu'ils assiègent (93). Et comme les compagnons d'armes de Nestor surpassoient les héros de la guerre de Troye, de même parmi ceux-ci Ajax étoit le seul qui pût manier son bouclier, grand comme une tour, et personne n'avoit

(91) La manière dont les auteurs représentent Hercule offre souvent un mélange des moeurs des anciens siècles barbares et des temps déjà plus civilisés, décrits par Homère. Selon Diodore (T. I. p. 260) il portoit ordinairement la peau de lion et la massue, mais Vulcain lui fit présent d'une cuirasse, Mercure d'une épée, Apollon d'un arc. Dans les Femmes trachiniennes de Sophocle (vs. 513) il a, outre sa massue, un arc et une lance. Dans le poëme d'Apollonius de Rhodes il porte l'arc et la massue, et il est encore couvert de sa peau de lion. IV. 1438 sq. cf. I. 1194 sq.

(92) Hom. Il. *H.* 138 sq.

(93) Hom. Il. *M.* 445 sq. Hector soulève une grosse pierre pointue, comme s'il prenoit une peau de mouton, et cependant cette pierre étoit d'un volume si énorme que deux hommes des plus forts (tels qu'on les trouve maintenant, ajoute le poëte) ne pourroient pas la lever de terre et la placer sur un chariot. Cette incomparable description suffiroit seule pour nous donner une idée des forces et de l'agilité des anciens Grecs. Pindare a observé aussi ce trait caractéristique lorsqu'il dépeint l'admiration qu'excitèrent la taille et la beauté de Iason au moment où il apparût aux habitants d'Iolcos (Pyth. IV.). On ne se repentira pas d'avoir comparé avec les descriptions d'Homère celles que donne Philostrate de la force, de la beauté et de l'agilité de Protésilas et d'autres héros, dans ses Heroïca.

des forces suffisantes pour brandir la lance d'Achille. Voilà pourquoi l'arc et les flèches étoient des armes moins estimées que la lance. Frapper un ennemi de loin et sans qu'il s'y attendît étoit considéré comme bien moins honorable que de lui marcher en face et le terrasser de toute la puissance d'un bras vigoureux. Les jeux même de ces hommes terribles portoient l'empreinte de leur esprit guerrier et montroient leur haute estime pour la supériorité des qualités physiques. La rapidité à la course, la force et l'adresse au jeu du disque, la roideur d'un poing de fer dans le pugilat, la force écrasante et la souplesse des membres dans la lutte étoient autant de qualités qui ennoblissoient leurs possesseurs et les rendoient dignes des plus grands éloges. Mais pourquoi ne parler que des Grecs de ses siècles reculés? Dans le temps même où Athènes avoit atteint le faîte de la gloire par les productions du génie de ses immortels écrivains il n'y avoit pas de bonheur plus envié que celui d'obtenir le prix de la force et de l'agilité dans les jeux publics.

Pour se convaincre combien, dans la guerre, les forces l'emportoient sur la prudence on n'a qu'à lire une des nombreuses descriptions de combats qu'on trouve dans l'Iliade. Le gros de l'armée ne paroît avoir été qu'une troupe irrégulière. La tactique inventée par Nestor est considérée comme une importante innovation. De même que dans les combats des sauvages de l'Amérique, les chefs s'élançoient hors des rangs et rendoient l'action décisive par un coup de main accidentel ou convenu avec l'un des commandants ennemis. L'art des sièges et les machines dont on se servit dans la suite étoient encore entièrement inconnus. Les Grecs séjournèrent dans la plaine de Troye plutôt qu'ils n'assiégèrent la ville. Au rapport de Thucydide, une partie des soldats cultivoit les terres dans le Chersonèse, pour pourvoir à la subsistance de l'armée, tandis que d'autres détachements dévastoient les

environs, de sorte que le corps d'armée qui restoit devant la ville suffisoit à peine pour repousser les sorties des Troyens (94). Strabon remarque très à propos qu'on ne sait s'il faut s'étonner le plus de l'imprudence des Grecs à rester si longtemps devant une ville sans se retrancher, ou de la lâcheté des Troyens qui ne hasardoient pas même une seule attaque sur la position désavantageuse de l'ennemi (95). L'Iliade donne sur ce point les détails les plus satisfaisants. Les forces d'un chef éminent étoient suffisantes, non seulement pour défendre le camp, mais même pour empêcher l'ennemi de se hasarder hors de l'enceinte de la ville, et lorsque, durant l'absence d'Achille, les Troyens eurent enfin attaqué et enveloppé les Grecs, une poignée d'hommes (le détachement de Patrocle) suffit pour les repousser, moins par la supériorité du nombre que par la valeur personnelle de leur chef, et plus encore par l'erreur des Troyens qui croyoient qu'Achille lui-même les poursuivoit (96).

(94) Thucyd. I. 11. (95) Strab. p. 893 fin. 894. in.

(96) Il vaut bien la peine de comparer avec les descriptions de l'Iliade les relations concernant les guerres Messéniennes chez Pausanias, qui lui-même avoit puisé entr'autres dans les écrits d'un poëte, savoir de Rhianus. La guerre aussi y consiste principalement dans des expéditions partielles, de sorte que les armées ennemies sont à la fin obligées de convenir du jour et du lieu pour se rencontrer (Paus. IV. 11. in.). Dans une autre occasion ces armées choisissent si mal leurs positions qu'elles ne sont pas même en état de s'atteindre l'une l'autre, et à peine les Lacédémoniens voient-ils que les Messéniens vont se rétrancher qu'ils se retirent. Aussi n'avoient-ils jamais su prendre une seule ville, après plusieurs tentatives reitérées (Paus. IV. 7.). La prise d'Ira, après un siège d'onze ans, ne fut effectuée que par l'incurie des assiégés et par la trahison (Paus. IV. 20.). De meme que dans l'Iliade on trouve ici des combats de chefs, et des engagements pour se rendre maître du cadavre de celui qui avoit succombé (Paus. IV. 8. 1. p. 173 fin. ib. 10. 2.) En général les combats de tous les peuples barbares ont entr'eux une conformité frappante. Les descriptions des combats des Américains dans les voyages modernes, de celles des Indiens dans le Mahabârath, des Gaulois dans les rapports des auteurs anciens (Diod. Sic. T. I. p. 252), même des Schypétars de la Grèce

Férocité et grossièreté des anciens héros.

Mais, si la force corporelle exerçoit une influence désavantageuse sur l'art militaire, elle devoit augmenter d'autant plus la présomption et l'orgueil des individus. La persuasion d'avoir dans une large carrure et dans les forces d'un bras vigoureux les meilleures preuves de la justice de sa cause, devoit naturellement faire naître dans quiconque les possédoit un haut degré de suffisance, qui pouvoit bien aussi porter celui qui en étoit doué à se servir de sa supériorité pour opprimer ses semblables plus que pour se défendre contre l'agression d'autrui. La manière de vivre des anciens héros servoit à développer leurs forces, et l'état précaire de la société les poussoit à en abuser.

On trouve chez les auteurs des récits qui caractérisent d'une manière admirable la férocité et la grossièreté de moeurs des anciens héros. Pirithoüs, l'un de ces hommes terribles que Nestor préféra même à Achille et à Agamemnon, avoit tant entendu vanter la valeur et les forces de Thésée qu'il résolut de les mettre à l'épreuve. Dans cette intention il se rend à Marathon et y enlève les troupeaux de Thésée. A peine le roi d'Athènes a-t-il la preuve de cette audace qu'il prend les armes et se met à la poursuite de l'agresseur. Pirithoüs, le voyant arriver, l'attend de pied ferme. Mais, au lieu de s'attaquer, chacun des deux héros reste stupéfait à la vue des formes et de la beauté mâle de son adversaire. Enfin Pirithoüs, satisfait du résultat de ses tentatives, présente la main à Thésée et l'invite lui-même à se constituer juge du larcin qu'il venoit de

moderne, qui, comme leurs ancètres, se font la guerre pour quelques chèvres, mais n'y montrent pas plus d'adresse ou de prudence (Pouqueville, Voyage, T. II. p. 562), toutes ces différentes descriptions se ressemblent sous plusieurs rapports. Elles démontrent jusqu'à l'évidence que l'art militaire est d'autant moins cultivé que le sort des combats dépend plus de la force physique. On consultera avec fruit, sur ce sujet, Goguet, Orig. des loix, des arts et des sciences, T. IV. livr. V. chap. 3. et Mitford, History of Greece, T. I. p. 157—167.

commettre. Depuis ce moment Pirithoüs et Thésée furent inséparables. Mais les expéditions qu'ils entreprirent étoient malheureusement plutôt dignes d'honorer la férocité de barbares que le courage d'un roi d'Athènes. D'abord ils enlevèrent Hélène; et, pour éviter tout différend sur la possession de cette beauté, qui toutefois n'étoit pas encore nubile, ils en confièrent au sort la décision, avec cette condition que celui que le sort favoriseroit aideroit l'autre pour lui trouver de la même manière une femme. D'après cette convention, Thésée, à qui Hélène échût en partage, fut obligé de suivre Pirithoüs dans son expédition périlleuse au fond de l'empire des morts, pour enlever l'épouse du puissant dieu des ténèbres (97). Nous rendons ces traditions aussi exactement que nous les trouvons, sans nous inquiéter des explications des philosophes et des philologues. Si le Pluton dont il est question ici étoit un roi des Molosses (98), l'entreprise des deux amis seroit bien moins audacieuse. Dès qu'on ne prend pas à la lettre ces vieux contes, on n'est plus en état de juger de l'esprit qui y règne. La vérité historique n'en deviendroit pas plus avérée, si l'on prenoit Pluton pour un roi, et la vérité de la persuasion populaire qui est renfermée dans cette tradition se dissiperoit entièrement.

Mais, si une pareille conduite nous étonne déjà dans le siècle de Thésée, que dirons nous de ses descendants, dans les temps les plus civilisés de la Grèce, qui n'hésitoient pas d'éterniser la mémoire de ses brigandages par des monuments et des statues (99)?

(97) Plut. Thes. 30, 31. Diod. Sic. T. I. p. 307. Tzetz. Chil. IV. 892 sq.

(98) C'est ainsi que l'expliquent Plutarque et Pausanias (I. 17. 4, 5.) cf. Tzetz. Chil. II. 741 sq.

(99) Même les Lacédémoniens avoient représenté l'enlèvement d'Hélène par Thésée et Pirithoüs sur le trône d'Apollon à Amyclée. Paus. III. 18. 9. Il faut cependant avouer qu'il y avoit des traditions dans lesquelles cette action de Thésée ne se montre pas dans un jour aussi défavorable. Plut. Thes. 31. in.

Orion, qui, comme un autre Hercule, avoit délivré l'île de Chios des bêtes féroces qui la désoloient, ayant été trompé par Oenopion, roi de cette île, qui lui avoit promis sa fille en mariage, comme récompense de ce bienfait, s'en vengea en violant celle dont on voulut lui disputer la possession. Oenopion, à son tour, tomba sur Orion endormi et lui crêva les yeux, ce qui donna encore occasion à celui-ci d'enlever un des fils de ce prince pour lui servir de guide (100).

Certes, si nous lisons que Tydée s'oublia dans la fureur de sa vengeance au point d'écraser la cervelle à son ennemi Mélanippe (101), si nous apprenons la manière cruelle dont Amphion, si célèbre par sa musique, se vengea de l'affront que Dircé avoit fait à sa mère (102), nous ne nous étonnerons plus de la violence d'Orion. Les fils de Jupiter lui-même, les bienfaisants Dioscures, ne sont représentés que comme des brigands, qui, dans une dispute sur le partage du butin, en viennent aux mains avec leurs

(100) On trouve ce conte, avec quelque variation dans les détails, chez Hésiode (ap. Schol. Arat. 322), Ératosthène (Catast. 32), Apollodore (I. 4. 3) et Parthénius (Erot. 20). Dans le récit d'Ératosthène Orion traverse en courant la mer entre Chios et Lemnos. Dans cette dernière île Vulcain lui donna un guide, et, lorsqu'il revint ainsi à Chios, Oenopion avoit été caché sous la terre par ses sujets, pour le soustraire à sa vengeance. Il étoit si déterminé chasseur qu'il menaça la terre d'exterminer tous les animaux qui se trouvoient sur sa surface, ce qui irrita la terre à tel point qu'elle exhala de son sein un grand scorpion, qui tua Orion. On veut que tout ceci ait rapport à l'astronomie (cf. Schaub. ad Eratosth. l. l.) Ceci nous est absolument indifférent, pourvu qu'on nous permette de remarquer l'esprit qui règne dans la tradition. Voyez encore Arat. 634—646, Schol. Hom. Il. *Σ*. 436. Euphorion ap. Schol. Hom. Od. *E*. 121 et Eustath. ad Il. p. 1212, enfin, sur la tradition la plus ancienne et la plus connue, Hom. Od. *E*. 121 sq., suivant laquelle Orion fut tué par Diane.

(101) Apollod. III. 7. 8. cf. Pherec. fr. ed. Sturz. p. 157. Soph. fr. ed. Brunck, T. III. p. 402 fin. Eurip. fr. ed. Barn. T. II. p. 457. 18.

(102) Apollod. III. 5. 5. p. 196.

complices, Idas et Lyncée, et les mettent à mort ([103]). Les arts même, si propres à adoucir les moeurs et à tempérer la violence des passions, donnèrent lieu à une haine implacable et à l'animosité la plus cruelle. C'est ainsi qu'on racontoit du célèbre Dédale, qu'il avoit tué son cousin, qui étoit son disciple, parcequ'il craignoit que celui-ci ne le surpassât un jour dans l'exercice de son art ([104]). Une dispute semblable fut la cause que Pélée et Télamon massacrèrent leur frère Phocus ([105]). Les Thébains dressèrent des embûches à Tydée, parcequ'il avoit remporté le prix dans les jeux publics ([106]), et le même bonheur couta la vie à Androgée, fils de Minos ([107]). Comme Phocus, Ténage, l'un des Héliades, fut tué par ses frères, seulement parcequ'il étoit plus habile qu'eux ([108]).

Mais ce ne furent pas seulement l'état incertain de la société et la force de l'exemple qui donnèrent lieu à des injustices aussi criantes. Ce fut sans doute aussi le défaut d'éducation ainsi que la violence des passions propre aux peuples encore peu policés qui firent que les anciens Grecs, s'abandonnant tout entier à l'influence du moment, manifestèrent dans toutes leurs actions cette vivacité et cet emportement qui d'ailleurs, comme nous le verrons dans la suite, étoient des

([103]) Apollod. III. 11. 2. On avoit partagé, en parties égales un des boeufs qu'on venoit d'enlever, et on convint que celui qui auroit consommé le premier sa portion auroit la moitié du troupeau. Idas remporta le prix, dans cette noble lutte. Il ne dévora pas seulement le premier sa part mais aussi celle de son frère. Dans le combat qui en fut la suite Jupiter, qui s'en mêle, n'est pas plus impartial que les combattants. Tzetz. ad Lyc. 511. p. 62. Suivant d'autres la possession d'Hilaïre et de Phébé étoit le sujet de la dispute. Nous avons fait remarquer ailleurs la manière admirable dont Pindare a tourné cette fable, qui, bien que rapportée par des auteurs récents, ne laisse pas d'être très ancienne. Essai sur la beauté morale de la poésie de Pindare, p. 39 et les passages que j'ai cités dans cet endroit.

([104]) Apollod. III. 15. 9. cf. Tzetz. Chil. I. 490 sq.

([105]) Apollod. III. 12. 6. p. 254.

([106]) Hom. Il. Δ. 384 sq. ([107]) Apollod. III. 15. 7. p. 279 fin.

([108]) Diod. Sic. T. I. p. 376.

traits distinctifs de leur caractère, mais qui furent adoucis par les progrès de l'humanité ou modifiés par la salutaire influence des lois et des institutions sociales.

Comme la corpulence et les forces de ces anciens héros doivent nous frapper d'étonnement, de même il nous est impossible de juger de la vigueur de leurs passions d'après nos sensations, non moins irritables peut-être, mais certainement pas aussi terribles dans leurs effets ni si difficiles à dompter. Les violents emportements des héros de l'Iliade, les effets effrayants de leur affliction en sont des preuves suffisantes (109). Les caractères gigantesques d'Achille, dans l'Iliade, de Tydée et de Capanée, dans les tragédies d'Éschyle, d'Ajax et de Philoctète, dans celles de Sophocle, nous offrent des exemples fréquents de colère, de haine, d'opiniâtreté et de vengeance portées à un point dont nous pouvons à peine nous faire une idée; et, quoiqu'il faille toujours avoir égard à ce que ces tableaux gagnent en vivacité de colorit par la nécessité où est le poëte de représenter un idéal, cependant les traditions même qui leur fournissent les sujets de leurs chefs-d'oeuvre démontrent assez qu'ils ont souvent peint d'après nature ce que nous croyons déjà exagéré. Suivant ces traditions, Hercule lança son compagnon Lichas contre un rocher et lui fracassa la tête, parceque celui-ci avoit eu le malheur

(109) Priam, en suppliant Hector d'éviter Achille, s'arrache les cheveux (Il. X. 77 sq.). Dans sa douleur à cause de la mort de son fils il se jette par terre et se roule dans la poussière (Il. Ω. 640). Voyez aussi l'extrême affliction de Pénelope, lorsqu'elle apprit le départ de Télémaque (Od. Δ. 716 sq.), et celle d'Hécube, dans la tragédie d'Euripide (Hec. 653 sq. cf. 486). Eustathe (ad Il. p. 1375 l. 20) a rassemblé quelques exemples de la violence des passions des héros d'Homère, entr'autres le désir, manifesté par Hécube, de mettre les dents dans les entrailles d'Achille, l'inhumanité d'Achille envers Hector etc. Parmi les auteurs plus récents, qui exagèrent ordinairement les rapports des anciens, Philostrate représente Achille, dans son île du Pont-Euxin, comme un véritable cannibale. Il y dévore une jeune fille Troyenne. Heroic. cap. 19. § 18.

de lui apporter le manteau fatal de Déjanire (110), et le même héros coupa le nez et les oreilles aux ambassadeurs des Orchoméniens, qui venoient exiger des Thébains, le tribut que ceux-ci étoient obligés de leur payer (111). En effet, si la douleur ou la colère portoit à de semblables excès un homme célébré comme la ressource des malheureux et le vengeur de l'innocence, si l'on voit la manière barbare dont Ulysse et Télémaque, deux héros si intéressants par leurs vertus, punirent leurs domestiques (112), on s'étonnera moins de la cruauté des féroces Lapithes envers le Centaure Eurytion (113), et même les récits de la barbarie des brigands dont Hercule et Thésée délivrèrent le genre humain, ne nous paroîtront plus tout-à-fait incroyables.

Mais que parlons nous de brigands ou de sauvages guerriers? Les traditions dont nous parlons signalent la même férocité dans un sexe dont le caractère distinctif est d'ailleurs la douceur et l'humanité. Les effets terribles de la vengeance d'Hécube envers Polymestor et ses enfants innocents (114) et de celle d'Alcmène envers le cadavre d'Eurysthée (115), l'attentat d'Ino contre son beau-fils Phrixus (116) et plusieurs autres histoires de ce genre pourroient nous servir ici d'exemples.

Et quel n'eut pas dû être l'acharnement et la cruauté des guerres dans ces siècles barbares! La vie entière des anciens Grecs, comme nous venons de le voir, étoit un état perpétuel de guerre. Les combats étoient ordinaire-

(110) Soph. Trach. 780 sq. (111) Paus. IX. 25. 4.

(112) Ulysse tailla en pièces le traitre Mélanthius et jeta aux chiens ses membres épars, Od. Χ. 474 sq. Télémaque pendit ses servantes l'une à côté de l'autre, Od. Χ. 465 sq.

(113) Hom. Od. Φ. 295 sq. cf. Tzetz. Chil. VII. in.

(114) Eurip. Hecuba. (115) Apollod. II. 8. 1.

(116) Ib. I. 9. 1. On racontoit même de la déesse de la sagesse et des arts, qu'elle fit subir au géant Pallas la même peine qu'Apollon infligea à son compétiteur Marsyas. ib. I. 6. 2.

ment les suites d'une animosité personnelle. Est-il possible d'attendre pour un ennemi vaincu la compassion d'un genre d'hommes qui, lors d'un sacrifice célébré à l'occasion d'un armistice, prient les dieux de vouloir faire jaillir le cerveau de celui qui oseroit violer le traité, comme ils répandent eux-mêmes le vin sur leurs autels, et qui ne bornent pas seulement cette vengeance au traître lui-même, mais l'étendent même jusqu'à ses enfants (117), absolument comme Agamemnon ménace de sa fureur les enfants des Troyens qui sont encore renfermés dans le sein de leurs mères (118). Les Grecs, il est vrai, ne buvoient pas, comme les Scythes, dans les crânes de leurs ennemis vaincus, mais, comme eux et comme tous les peuples barbares, ils railloient leur infortune avec une amertume cruelle (119), ils les poursuivoient de leur vengeance même jusques dans la mort, ils saccageoient et réduisoient en cendres les villes dont ils s'étoient rendu maîtres, égorgeant tous les individus en état de porter les armes, et condamnant les femmes et les enfants, et même les princesses les plus illustres, à l'esclavage et à la misère (120). On trouve même plusieurs exemples de captifs immolés de sang froid sur le bû-

(117) Hom. Il. *Γ*. 298 sq. (118) Ib. *Z*. 57 sq.

(119) P. e. ib. *Π*. 745 sq. Homère, ce profond scrutateur du coeur humain, a dépeint d'une manière admirable, dans ces hommes terribles, la naïveté puérile, compagne naturelle de la barbarie et de la férocité (vir malus, puer magnus). Patrocle s'amuse à comparer son ennemi à un plongeur par ce qu'il étoit tombé de son char la tête en bas. Idoménée, en tirant à soi par la jambe le cadavre d'Othryonée, à qui Priam avoit promis sa fille Cassandre, lui propose, en raillant, d'aller avec lui pour demander en mariage une des filles d'Agamemnon. Il. *N*. 374 sq.

(120) Voyez p. e. la description des calamités d'une ville prise par l'ennemi (Il. I. 589 cf. Æschyl. VII. c. Theb. 306—353.) et du sort malheureux d'une princesse réduite en esclavage, Il. *Z*. 454 sq. D'après une tradition rapportée par Pausanias (IX. 33. 1.) le devin Tirésias fut envoyé, avec le butin, par les Epigones à Delphes, pour être presenté comme offrande à Apollon.

cher d'un chef dont ils vouloient honorer la mémoire ([121]). Cependant il est bon de remarquer que la coutume d'accorder quartier n'étoit pas inconnue aux anciens Grecs. On n'épargnoit pas seulement les ennemis qu'on avoit enlevés sans combat préalable ([122]), mais aussi ceux qui mettoient bas les armes au milieu de la mêlée ([123]). Les exceptions à cette règle générale paroissent cependant avoir été assez nombreuses. Achille, transporté de fureur à cause de la perte de son ami Patrocle, avoit résolu de n'accorder la vie à aucun de ceux que le sort des armes feroit tomber entre ses mains ([124]). Agamemnon en fait un reproche à son frère Ménélas sur ce qu'il voulut épargner la vie à un de ses ennemis qui lui offrit une rançon, et il l'accuse d'une lâche indulgence, ce qui fait que Ménélas repousse à l'instant l'infortuné à qui il avoit déjà accordé la vie, et souffre qu'Agamemnon l'abatte à ses pieds ([125]). Diomède refuse à Dolon la grâce qu'il lui demande, par le motif très simple que, s'il la lui accordoit, il pourroit encore porter les armes contre les Grecs ([126]).

Désir de vengeance. Vengeance de l'homicide par la famille du défunt.

L'état incertain de la société et la violence des passions, propre à un peuple encore barbare, contribuèrent efficacement au développement du désir malheureusement trop naturel de rendre par le mal le mal qu'on a reçu d'autrui. En effet, il doit paroître aussi juste à l'enfant de la nature de se venger de celui qui nous a of-

([121]) L'Iliade en donne le premier exemple Il. Ψ. 22 sq. L'histoire touchante de Polyxène, tradition reçue par l'antiquité entière et célébrée par les poëtes, nous en fournit un autre non moins frappant. ([122]) P. e. Il. Λ. 104 sq. Φ. 40 sq. Ω. 751 sq.

([123]) Il. Φ. 100. sq. Υ. 466 sq. Ce furent sans doute des prisonniers de guerre que l'on prit pour arbitres dans la querelle entre Ajax et Ulysse, sur les armes d'Achille. Od. Λ. 546 sq. Quintus de Smyrne l'a imité V. 157 sq. cf. Dict. Cret. p. 62.

([124]) Voyez les endroits cités dans la note précédente, où cette résolution d'Achille est considérée comme un effet de son acharnement. ([125]) Il. Ζ. 45—65. ([126]) Hom. Il. Κ. 449 sq.

fensés que de récompenser les bienfaits qu'on vient de recevoir. La morale sublime, enseignée par une philosophie éclairée et par la religion chrétienne, leur étoit entièrement inconnue. »Comment pourra-t-on dire que j'ai un mauvais caractère, lorsque j'ai rendu le mal qu'on m'a fait subir?" ([127]). »Le plaisir le plus doux c'est de se réjouir de l'infortune de ses ennemis" ([128]). »Celui qui tue ses ennemis est libre de tout forfait" ([129]). »C'est une réjouissance de voir mourir celui qui nous a fait du mal" ([130]). »Le sang absorbé par la terre laisse une tâche indélébile, qui demande du sang à son tour" ([131]). Voilà quelques-unes des maximes dictées par ce sentiment, et qu'on rencontre à chaque page chez les poëtes grecs. Antigone, priant les dieux de ne rendre à ses ennemis que l'exacte mesure du mal qu'ils ont fait souffrir, est représentée comme un exemple d'une rare modération ([132]). Et même croyoit-on qu'il y avoit de la lâcheté à rendre service à ses ennemis. Cette idée est la base de l'intrigue du Philoctète de Sophocle. Mais surtout considéroit-on comme un manque de respect à la mémoire d'un parent ou d'un ami l'oubli de venger sa mort. Dans une société où les lois n'avoient pas assez de force pour punir le crime, l'offensé pouvoit aisément se persuader qu'il avoit le droit de se charger lui-même de ce soin, et ce droit devint une obligation pour celui que l'amitié ou les liens du sang réunissoient à l'innocente victime de l'injustice ou de la cupidité. Cette victime (c'est ainsi qu'on raisonnoit) ressent encore le désir de la vengeance, même

([127]) Soph. Oed. Col. 274. cf. Æsch. Choëph. 120.
([128]) *οὔκουν γέλως ἥδιστος εἰς ἔχθρους γελᾶν;* Soph. Aj. 79.
—— *ἐκ γὰρ εὐτυχοῦς*
ἥδιστον ἔχθρον ἄνδρα δυστυχοῦνθ᾽ ὁρᾶν. Eur. Heracl. 939.
([129]) *Καθάρος ἅπας τοι, πολεμίους ὅς ἂν κτανῇ.*
([130]) Eur. Herc. fur. 732. cf. fr. Eur. ed. Barn. T. II. p. 487.
νόμος τὸν ἐχθρὸν δρᾶν, ὅπου λάβης, κακῶς.
([131]) Æsch. Choëph. 64 sq. cf. 408. ([132]) Soph. Ant. 919.

dans l'empire des morts (133). Elle ne cesse de redemander le sang répandu par la main de son assassin (134). C'est donc un devoir pour les amis ou les parents de le punir (135), et qui néglige ce devoir est un traître (136), tandis que celui qui seroit assez lâche pour se laisser corrompre ou qui tâcheroit d'apaiser les mânes du défunt par des offrandes de ses assassins, commettroit un véritable sacrilège (137). Voilà pourquoi le noble Hyllus repousse avec indignation l'idée de s'unir avec celle qui, même sans le vouloir, avoit été la cause de la mort de ses parents (138). »Quel homme," dit Électre, »seroit assez dénaturé pour négliger de venger la cause de celui qui ne sauroit plus se défendre? — Car, si la malheureuse victime de la violence reste étendue sur la terre, méprisée et sans vengeance, et si celui qui a commis le crime ne reçoit pas la peine qui lui est due, alors bientôt la vertu et la piété ne seront plus connues parmi les hommes" (139).

Voilà les idées qui servent de fondement à ce droit de venger l'homicide que contractoit la famille du défunt, chez les peuples peu civilisés dans l'orient comme dans la Grèce. Nous les avons empruntées aux poëtes tragiques, parceque les évènements qui font le sujet de leurs compositions sont eux-mêmes les preuves les plus convaincantes de l'existence de ce droit de vengeance chez les Grecs, d'où il suit que les opinions que nous venons de citer, bien qu'elles se trouvent dans des poëmes d'une date bien plus récente que l'époque dont nous nous occu-

(133) Æsch. Choëph. 360. Soph. El. 475 sq.
(134) Soph. El. 1415 sq. (135) Ib. 348, 962 sq.
(136) Ib. 360, 388, 392.
(137) Ib. 425 sq. 435 sq. Voilà pourquoi Teucer ne veut pas même permettre à Ulysse de rendre, avec lui, les derniers honneurs à Ajax. Soph. Aj. 1380 sq.
(138) Soph. Trach. 1235 sq. cf. 1247, 1251.
(139) Soph. El. 231 sq.

pons, ne doivent cependant être considérées que comme l'expression des sentiments de cette époque même.

Car, pour ne pas dire qu'on trouve des vestiges indubitables de cette vengeance des familles dans les poëmes d'Homère (140), nous n'avons qu'à rappeler ici les malheurs des familles royales des Pélopides et des Labdacides (141), les crimes d'Oreste et d'Alcméon. Il y a même à l'égard de ce dernier une tradition qui prouve la grande importance qu'on attachoit à la vengeance des meurtres par les fils ou les parents de l'assassiné. Lorsqu'Alcméon avoit été tué par ordre de Phégée, Callirrhoé, sa veuve, pria Jupiter de métamorphoser ses fils, encore dans l'enfance, en hommes faits, afin qu'ils pourroient venger la mort de leur père (142), tradition qui doit nous paroître entièrement fondée dans les opinions de ce siècle, lorsque nous voyons comme Nestor relève le bonheur d'Agamemnon, de ce qu'il eut laissé un fils qui pût honorer sa mémoire, en punissant l'usurpateur qui l'avoit privé de la vie (143).

(140) P. e. Il. *Ω.* 480 sq. Od. *Ψ.* 118 sq.

(141) Cette succession de meurtres qui devoit être la suite naturelle de la vengeance dont nous parlons est représentée d'une manière admirable par Eschyle, dans la fin de ses Choéphores. Il est utile de remarquer que les poëtes tragiques, en rendant dans leurs poëmes avec tant de fidelité les moeurs de l'époque à laquelle appartenoient les sujets qu'ils traitoient, ne pouvoient pas toujours se défendre de l'aversion que les coutumes barbares de ces siècles leur inspiroient. L'Électre de Sophocle fait observer elle même les suites inévitables et terribles d'une vengeance aussi arbitraire, puisque, si l'on vouloit toujours s'en tenir à cette règle, que le sang ne pouvoit être expié que par le sang, les meurtres ne finiroient jamais. El. 573 sq. Dans Oedipe à Colone, Antigone veut faire une exception à cette règle à l'égard du père et du fils: en tâchant d'apaiser la colère d'Oedipe contre son fils Polynice, elle dit entr'autres: »Vous lui avez donné la vie: par conséquent, quand même il vous auroit fait le plus grand mal, il ne vous seroit pas encore permis de le lui rendre.'' Oed. Col. 1252 sq.

(142) Apollod. III. 7. 6.

(143) Hom. Od. *Γ.* 193—198. cf. *Δ.* 298 sq.

Nulle part la terreur que devoit inspirer la coutume barbare dont nous parlons ne se manifeste plus clairement que dans la dispute d'Hercule avec la famille d'Hippocoön. Hercule étoit venu à Sparte avec un jeune parent, nommé Oeönus. Ce jeune homme, étant allé faire un tour dans la ville, fut attaqué par un chien, qui sortit brusquement du palais d'Hippocoön, prince qui régnoit alors à Sparte. Pour défendre sa vie, Oeönus ramasse une pierre et la lance avec tant de vigueur sur l'animal furieux qu'il le tue. Aussitôt les fils d'Hippocoön, transportés de colère, sortent du palais et assomment le malheureux étranger à coups de bâtons. L'attentat étoit détestable sans doute, mais la vengeance qu'en tira Hercule ne le fut pas moins. Il déclara la guerre à Hippocoön, s'empara de la ville et le tua avec tous ses fils, et, pour conserver la mémoire d'une vengeance aussi terrible, il éleva un temple en l'honneur de Minerve, vengeresse du crime (144).

Après avoir réfléchi sur l'atrocité de ces représailles, on ne s'étonnera pas qu'Apollonius de Rhodes ait osé représenter les Argonautes, dont il chante des louanges, comme de résolus brigands. Un d'eux ayant été tué par le propriétaire d'un troupeau dont il avoit dérobé un mouton, ses compagnons tombent ensemble sur le malheureux pâtre, le tuent et s'approprient tout son bétail (145).

C'étoit la même vengeance qui animoit les chefs, dans les combats. Chaque guerrier qui succomboit sous les coups de son adversaire avoit à ses côtés le compagnon

(144) *ἀξιοποίνος*. Paus. III. 15. 3, 4. Apollod. II. 7. 3. On lit chez le scholiaste d'Homere, ad Il. *B.* 581. ed. Wassenb. *Λικυμνίου δὲ τοῦ νίωνοῦ αὐτοῦ προελθόντος ἐπὶ θέαν Λακεδαίμονος.* Il est évident que le mot *νίωνοῦ* est une lection vicieuse, qui doit son origine à la corruption du nom propre *Οἰώνου*. Je crois qu'il faut lire *Οἰώνου δὲ τοῦ Λικυμνίου.* On sait qu'Oeönus étoit le fils de Licymnius, qui étoit lui-même l'oncle d'Hercule. Voyez les passages cités et Eustath. ad Il. p. 221. fin.

(145) Apoll. Rhod. IV. 1485 sq.

d'armes qui embrassoit sa cause et s'efforçoit de venger sa mort, de sorte que les combats n'étoient qu'une continuation de vengeances particulières. Chaque page de l'Iliade peut nous en fournir les preuves.

Une suite naturelle de la certitude de trouver toujours dans les parents de la victime des juges, et des juges implacables, qui souvent ne faisoient aucune distinction entre un homicide involontaire et un meurtre prémédité, étoit l'exil de celui qui avoit commis un semblable attentat, autre cause d'émigrations et de déplacements, surtout lorsque le criminel étoit une personne de distinction, qui avoit ses amis et ses adhérents, prêts à le suivre en son exil et quelquefois même espérant de trouver le moyen de s'enrichir sous la conduite d'un chef intrépide et courageux. C'est ainsi que nous voyons Pélée et Télamon, meurtriers de leur frère Phocus, fonder des royaumes, l'un en Thessalie et l'autre dans l'île de Salamis. Souvent aussi ces exils volontaires donnoient lieu à des relations plus étroites entre des personnes jusqu'alors étrangères l'une à l'autre, ou resserroient ainsi les liens qui existoient déjà entre les différentes parties de la Grèce. C'est ainsi que Pélée, dont nous venons de citer l'exemple, reçut à son tour Épigée, meurtrier d'un de ses parents (146), et que le fameux devin Théoclymène, craignant la vengeance de la nombreuse famille d'un personnage qu'il avoit eu le malheur de tuer, se réfugia auprès de Télémaque (147). Amphitryon, qui étoit venu à Thèbes pour éviter la vengeance des amis d'Électryon qu'il avoit privé de la vie, y épousa lui-même la haine de la belle Alcmène contre les Taphiens et les Téléboëns, qui avoient assassiné ses frères (148).

Je me contente de ces exemples dont je pourrois augmenter facilement le nombre. Les ouvrages des historiens

(146) Hom. Il. *Π*. 570 sq. (147) Hom. Od. 223 sq. cf. 272 sq.
(148) Hes. Sc. Herc. 1—19.

et des poëtes en sont pleins, et, pour se convaincre combien la chose étoit familière dans ses siècles turbulents, il suffit d'observer qu'Homère s'en sert comme d'une image poëtique, lorsqu'il compare Priam, se jetant aux pieds d'Achille, à un homicide qui, pour échapper à la vengeance des parents de sa victime, se réfugie auprès d'un homme puissant (149).

Cet exil involontaire, qui d'abord n'étoit qu'un effet de la crainte de celui qui avoit attenté aux jours d'un membre d'une puissante famille, devint dans la suite une institution civile pour arrêter le cours des meurtres qui se succédoient sans relâche, lorsque les parents du défunt réussissoient dans leurs projets de vengeance, puisque, dans une société où chacun étoit juge dans sa propre cause, et où l'on ne consultoit que son ressentiment, cela les exposoit à leur tour à un nouvel attentat contre eux, et ainsi chaque acte de vengeance en demandoit un autre et ne servoit qu'à redoubler la fureur des partis intéressés, désordre qui auroit fini par dépeupler les provinces les plus florissantes. » Une sage loi de nos ancêtres," dit Tyndarée, dans l'Oreste d'Euripide, » a voulu que celui qui se seroit souillé d'un meurtre évitât le commerce de ses semblables et quittât sa patrie pour se laver de la tâche qu'il auroit commise, afin qu'on ne le tuât point à son tour" (150). Remarquons aussi que, dans cette pièce, qui d'ailleurs offre encore un tableau achevé des moeurs féroces de ces siècles reculés (151), Oreste et Pylade sont condamnés à se donner la mort eux-mêmes. Je pense que le motif de cette sentence singulière étoit de ne charger personne d'un ho-

(149) Hom. Il. Ω. 480 sq.

(150) Eur. Or. 511 sq. τὸ θηριῶδες ἴςτο καὶ μιαιφόνον παῦον, ὃ καὶ γῆν καὶ πόλεις ὄλλυσ' ἀεί.

(151) Oreste et Pylade veulent massacrer Hélène, pour se venger de Ménélas, qui les avoit trahis. Or. 1163 sq. Électre leur prête son secours dans ce projet infâme, et on ne manque pas d'invoquer celui des mânes d'Agamemnon.

micide. Dès lors ce siècle aussi avoit ses casuistes. C'est ainsi que Créon, dans l'Antigone de Sophocle, se refuse à immoler cette vertueuse princesse, afin d'éviter ainsi la souillure par le sang (μίασμα), mais il se contente d'avoir soin qu'elle cesse de vivre, en lui refusant toute nourriture. Les poëtes tragiques, s'ils ne suivoient pas, dans ces particularités, des traditions reçues, exprimoient au moins très bien l'esprit du siècle qui leur fournit les sujets de leurs compositions. Nous en avons la preuve, rapportée par Homère, dans la conduite d'Amphianax envers Bellérophon. Ce prince, se voyant dans la cruelle alternative de laisser impuni l'affront qu'il croyoit avoir été fait à son beaufils par Bellérophon ou d'arracher la vie à un homme que les droits de l'hospitalité devoient garantir de tout attentat contre sa sûreté de la part de celui qui l'avoit reçu à sa table, imagina un expédient qu'il ne crût pas moins certain que celui dont se servit Créon, en chargeant le jeune héros de combattre la Chimère, monstre jusqu'alors invincible, ce qui, à en juger par la malheureuse issue de tous les efforts de ceux qui avoient osé se mesurer avec lui, étoit l'exposer à une mort certaine.

L'institution dont nous venons de parler explique la manière singulière dont Éléphénor, fils de Chalcodon, rassembla son armée, lorsqu'il se prépara à prendre part à l'expédition des Grecs contre Troye. Ayant eu le malheur de tuer son grand-père, en voulant le défendre contre la violence d'un esclave insolent, il avoit été obligé de quitter l'île d'Eubée, sa patrie, et, comme il ne lui étoit pas permis d'y retourner pour y rassembler des forces, lors de l'expédition des Grecs en Asie, il se transporta sur un rocher, peu éloigné du rivage de l'Eubée, et de ce lieu invita à haute voix ses sujets à se ranger sous ses insignes. Les Eubéens ne balancèrent pas de satisfaire à son désir, et c'est ainsi qu'Éléphénor, quoique banni de son royaume, se réunit à l'armée des confédérés,

entouré de ses sujets et de ses compagnons d'armes ([152]).

Suivant la même institution l'homicide étoit obligé de se faire purifier durant son exil. Mais je remets à entrer dans quelque détail à ce sujet, aussi bien qu'à l'égard des obligations que la religion imposoit à chacun de recevoir les criminels qui imploreroient sa protection et ses soins pour la solennité de la purification, au temps où je parlerai de l'influence de la religion sur les moeurs.

Il suffit de remarquer, pour le moment, qu'on fixa dans la suite le temps de l'exil à une année ([153]), et qu'enfin on alla même si loin qu'on laissa au meurtrier la faculté de se soustraire à toute obligation de ce genre, en payant une amende à la famille de sa victime ([154]). C'est ainsi qu'on tomba dans un autre extrême et que les moyens, employés pour adoucir la barbarie d'une vengeance arbitraire, devinrent de nouvelles causes d'impunité et de désordre.

([152]) Lycophr. 1034 sq. cf. Tzetz. ad h. l.

([153]) Nicol. Damasc. fr. ed. Orell. p. 34. et les endroits cités par l'éditeur. Le scholiaste d'Hésiode, ad Scut. Herc. p. 42. ed. Heinr. parle de trois ans.

([154]) Eustath. ad Il. p. 690. l. 40.

CHAPITRE IV.

État des femmes. — L'amour chez les anciens Grecs. — Mépris pour les femmes. — Séclusion des femmes. — État de soumission des femmes. — Manière dont les pères disposoient de leurs filles. — Sévérité des pères envers leurs filles. — Liberté des hommes dans le commerce avec l'autre sexe. — La bigamie cependant n'étoit que rarement tolérée. — Respect des hommes envers les droits des époux. — Femmes tendant à s'affranchir du joug qu'on leur avoit imposé.

État des femmes.

Nous venons de voir que, dans les siècles primitifs de l'histoire des Grecs, la justice ne pouvoit s'exercer que par la force et que par conséquent, lorsque la force étoit du côté de l'agresseur, elle servoit souvent à opprimer l'innocence. Nous venons de voir que l'impétuosité des passions d'un peuple encore peu civilisé donnoit à la juste défense, aussi bien qu'à l'agression illégitime, un degré de férocité et de cruauté dont nous pouvons à peine nous former une idée dans une société civilisée et réglée par de bonnes institutions. Il ne doit pas paroître difficile de se représenter quel a dû être, dans un semblable état de choses, le sort de ce sexe dont les charmes et les qualités aimables ont ordinairement une influence d'autant plus grande sur la vie domestique, aussi bien que sur la société en général, que les hommes eux-mêmes sont mieux en état d'en sentir le prix et d'en apprécier le mérite.

Il est vrai (et nous le remarquons d'avance, devant avoir d'ailleurs l'occasion de traiter ce sujet plus en détail), la civilisation artificielle qui nous fait oublier le véritable sentiment pour ne nous attacher qu'aux dehors nous a éloignés de la nature et nous a fait échanger l'expression simple et pure de nos sensations, qui ne sauroit être indélicate là où on est pénétré du sentiment de la beauté et de la dé-

cence, pour une affectation ridicule, pour une crainte puérile de blesser ce qu'on est convenu d'appeler la bienséance, la délicatesse. Mais il y a toujours une grande différence entre l'expression simple et naturelle du sentiment d'un coeur sensible et la voix grossière des sens aiguillonnés par les désirs matériels.

L'amour chez les anciens Grecs.

Nous avons déjà remarqué que les premiers traits de la situation politique et morale des Grecs se perdent dans les ténèbres qui enveloppent les commencements de leur histoire. Mais ce que nous remarquons chez eux, par rapport au sujet qui nous occupe, du moment où ces ténèbres commencent à se dissiper, suffit pour nous convaincre qu'ils n'auront pas beaucoup différé de bien d'autres nations encore sauvages, sous ce point de vue comme sous tous les autres. L'amour, tel que les traditions des temps les plus reculés nous le représentent, est un feu qui consume mais qui n'échauffe pas, une passion indomptable qui renverse tous les obstacles, sans égard pour l'ordre social, pour des principes généralement reçus de justice et d'équité, ni même pour l'intérêt privé de celui qui s'y abandonne, ou qui, convertie en désespoir, par l'inévitable cruauté du destin, cause souvent la perte tant de l'objet aimé que de celui qui en avoit convoité la possession.

Pour tracer un tableau fidèle des moeurs des Grecs, sous ce point de vue, il sera quelquefois nécessaire d'entrer dans des détails qui paroîtront peut-être choquants à quelques-uns de nos lecteurs : mais celui qui entreprend d'écrire l'histoire du coeur humain ne doit pas reculer devant l'image de ses erreurs et de ses fautes.

L'histoire de Térée qui, après avoir fait violence à sa soeur, lui coupa la langue afin de lui ôter le moyen de découvrir l'auteur de cet attentat, et à qui son épouse, pour l'en punir, servît les membres de son propre fils, est un exemple de férocité qui cadreroit très bien avec le ca-

ractère de ces sauvages dont nous avons parlé tout à l'heure ([1]). Aussi Pausanias ne manque-t-il pas d'observer, en racontant ce fait, que Térée n'agît pas conformément au caractère des Grecs ([2]); et Proclus, qui rapporte la même histoire, dans ses remarques sur Hésiode, dit que la conduite de Térée étoit digne de son origine, ce prince étant Thrace et fils de Mars ([3]). Et néanmoins l'histoire de Térée n'est pas la seule de ce genre. On n'a qu'à jeter un coup d'oeil dans les contes rassemblés par Parthénius ([4]). On y trouve, par exemple, l'histoire de Leucippe, l'un des descendants de Bellérophon, qui conçut un amour si violent pour sa soeur que, bien qu'il fit tous ses efforts pour vaincre sa maladie (c'est l'expression dont se sert l'auteur), voyant qu'il n'y parviendroit jamais, décou-

([1]) Apollod. III. 15. 8. et, d'après lui, Schol. Soph. Aj. p. 316. et Tzetz. Chil. VII. 459 sq. Con. narr. 31. Le Scholiaste de Sophocle (ad El. 144) dit que Térée tua lui-même son fils. De cette tradition et de celle d'Aëdon, fille de Pandarée, épouse de Zéthus, qui tua son fils Itylus, croyant assouvir sa vengeance sur un enfant d'Amphion, au rapport d'Homère (Od. *T*. 518 sq.) et de Phérécyde (fr. ed. Stürz, p. 130), est née la fable plus récente de Polytechnus, Aëdon et Chelidonis, qu'on trouve chez Antoninus Liberalis (cap. 11, d'après Boeüs). Le Scholiaste d'Homère (ad Od. *Y*. 66), Pausanias (X. 30. in.) et Eustathe (ad Od. p. 710. l. 10 sq. 722 l. 10) ajoutent encore d'autres particularités au récit d'Homère. On sait combien de fois Procné et Philomèle ont servi de texte aux poëtes tragiques. La tradition que nous avons en vue dans le texte est confirmée par les cérémonies qu'on observoit encore longtemps dans le service funèbre de Térée. Paus. I. 41. 8. cf. Strab. p. 648.

([2]) Paus. I. 5. 4. ὃ κατὰ νόμους δράσας τῶν Ἑλλήνων. Et cependant Alcamène avoit représenté Procné, dont l'action n'étoit pas moins contraire à l'humanité des Grecs, dans le moment où elle saisit son fils pour l'égorger. ib. I. 24. 3.

([3]) Hes. cum Schol. p. 75. cf. p. 76. ed. Venet. 1537.

([4]) On ne m'objectera pas, sans doute, que ces contes ne méritent pas tous le titre d'histoires. Quand ils n'appartiendroient pas même aux traditions populaires, quand ce seroient même des fables entièrement controuvées, on n'auroit pas moins le droit d'en tirer une conclusion par rapport au génie et au caractère du peuple pour lequel ils avoient été inventés. Car il est bien certain qu'on peut connoître un peuple non seulement par ses lois et ses institutions mais aussi par ses romans, ses jeux et ses délassements.

vrit sa malheureuse situation à sa mère, qui n'hésita pas de lui offrir son secours pour assouvir sa brutale passion, tandis que son pere, qui eût connoissance de ce commerce infâme, par l'amant de la fille, les ayant surpris et croyant poursuivre le séducteur, qu'il ne connoissoit pas, tua sa fille, et fût bientôt après blessé à mort par son propre fils, qui étoit venu au secours de celle qu'il aimoit (5).

Le même auteur raconte, d'après Euphorion, l'histoire d'un père qui, ayant eu longtemps un commerce illicite avec sa fille, tua le jeune homme auquel il l'avoit enfin promise en mariage, et l'épousa publiquement, ce dont elle se vengea de la même manière que Procné, en égorgeant son frère et en faisant servir à son père les membres encore palpitants de son fils, qui, ayant découvert l'horreur de cette conduite, se donna la mort de ses propres mains (6).

Strabon rapporte un fait semblable, c'est l'histoire de la fille d'un chef des Pélasges, qui se vengea de son père qui lui avoit fait violence, en le précipitant dans une cuve, au moment où il y regardoit (7). D'un autre côté la fable de Smyrna nous offre l'exemple du penchant honteux d'une fille pour son père, qu'elle trouve moyen d'assouvir par l'intercession de sa nourrice, qui la conduisit, à la faveur de l'obscurité, dans la couche du roi son père, comme une personne de qualité qui avoit conçu de l'amour pour ce prince, mais qui ne vouloit pas être connue. Le roi, curieux de voir en face celle qui lui accordoit des faveurs si timides, découvrit tout-à-coup l'horreur du crime qu'il avoit commis sans le savoir, et se donna la mort. Smyrna mit au monde le bel Adonis et, à sa prière, reçut de Jupiter la forme de l'arbre qui porte son nom (8).

(5) Hermesianax ap. Parthen. 5.

(6) Euphorion ap. Parthen. 13. cf. Eustath. ad Il. p. 978. l. 20.

(7) Strab. p. 922 fin.

(8) *σμύρνα*, le myrthe. Anton. Lib. 34. Lycophr. 829. cf. Tzetz. ad h. l.

On étoit si persuadé de l'impossibilité de résister à cette passion qu'on la considéroit comme une sensation absolument involontaire, comme une maladie (9), l'effet de la colère de Vénus ou de quelqu'autre divinité. Telle est l'histoire de Leucippe dont je viens de parler, celle de Phèdre et d'Hippolyte, illustrée par le génie d'Euripide, et surtout la tradition d'Alcinoë, la fille de ce Polybus, roi de Corinthe, qui éleva Oedipe. La déesse Minerve inspira à cette princesse un amour si violent pour un étranger de l'île de Samos qu'elle quitta pour lui son époux et ses enfants; mais à peine se trouva-t-elle sur le vaisseau qui devoit la transporter dans la patrie de son amant, que la résolution qu'elle venoit de prendre lui causa un repentir si vif qu'elle se livra au désespoir et se précipita dans la mer (10). Mais je remets pour de plus longs détails à ce sujet au temps où je parlerai de l'influence des idées religieuses sur la morale. Cette remarque étoit nécessaire ici d'abord pour faire observer combien les idées religieuses dépendent à leur tour des passions et des moeurs, et en second lieu pour expliquer la raison des moyens avec lesquels on cherchoit à se délivrer d'une maladie aussi funeste. Un des plus célèbres est sans contredit le rocher de Leucade, dont Jupiter eut le premier l'épreuve, comme on disoit, pour tempérer son amour envers Junon, et, après lui, la mère des amours elle-même, pour se consoler de la mort d'Adonis (11). C'est ainsi qu'on regardoit les

(9) *Πάθος, νόσημα, νόσος*. (10) Moero ap. Parth. 27.

(11) On a représenté le saut du rocher de Leucade comme un suicide, et certes ce seroit le moyen le plus sûr de se guérir de l'amour, mais, quoique plusieurs de ceux qui s'avisèrent de se servir de cet antidote, y perdirent la vie, il n'est pas moins vrai cependant que le remède ne consistoit que dans le saut. Jupiter se contenta même de s'asseoir sur le rocher. Mais nous ne voulons pas alléguer son exemple, puisque Jupiter, en sa qualité de dieu, peut être censé faire une exception à la règle : mais on trouve plusieurs traditions d'individus qui furent guéris par le saut seulement et qui essayèrent même plusieurs fois cet exercice, entr'autres

eaux du Sélemnus, en Achaïe, comme un remède efficace contre les fureurs de l'amour. On racontoit que ce fleuve avoit été auparavant un jeune homme qui, étant mort de désespoir à cause de l'infidélité d'une nymphe qu'il aimoit, avoit reçu de Vénus d'abord la forme d'une rivière et ensuite, comme le souvenir du bonheur qu'il venoit de perdre le tourmentoit sans cesse, la qualité d'oublier celle qui étoit devenue indigne de son attachement. Le Sélemnus pouvoit communiquer la même vertu à tous ceux qui se baignoient dans ses eaux. »S'il en est ainsi," ajoute le bon Pausanias, »les eaux de cette rivière sont un trésor inestimable pour le genre humain" ([12]).

Parmi les exemples peu nombreux d'intrigues amoureuses qui eurent une heureuse issue on peut citer l'histoire de Laodicé, fille de Priam. Cette princesse devint éprise d'Acamas, fils de Thésée, lorsqu'il vint à Troye avec Diomède, pour exiger qu'on rendit aux Grecs la princesse que Pâris avoit enlevée ([13]). Après avoir lutté longtemps contre la passion qui la dévoroit, Laodicé la découvre enfin à une de ses amies, et celle-ci, ayant persuadé à son époux d'inviter Acamas à un banquet qu'il donneroit, introduit la jeune personne dans l'appartement d'Acamas, la faisant passer pour une des concubines du roi ([14]). Il est à remarquer que, dans ce conte, l'action de l'amie de Laodicé est représentée comme un effet de la bonté de son coeur et de sa pitié pour la malheureuse princesse, qui sans aucun doute auroit perdu infailliblement la vie, si on ne lui eût fourni le moyen de satisfaire à sa passion.

Aussi n'avons-nous pas cité les exemples qu'on vient de lire pour démontrer que l'amour des anciens Grecs fut

un certain Macès, qui fit quatre fois la même expérience et toujours avec un égal succès. Voyez ces traditions chez Ptolemée, Gal. Opusc. Myth. p. 336—339. ([12]) Paus. VII. 23. 2.

([13]) La sensation de Laodicé est décrite tout bonnement en ces termes: πολλὴν ἐπιθυμίαν ἔχειν μιγῆναι — Ἀκάμαντι

([14]) Parthen. 16.

toujours incestueux et criminel. L'histoire de chaque nation pourroit fournir des faits semblables. Notre intention étoit de faire remarquer que les anciens Grecs considéroient l'amour, qui chez eux étoit entièrement sensuel et n'avoit rien de ce raffinement que nos idées et nos moeurs y ont apporté, plutôt comme une maladie cruelle que comme une sensation douce et enivrante. Là même où l'amour ne produit pas des effets si terribles et ne devient point criminel c'est ordinairement une passion qui fait le malheur de ceux qui s'y abandonnent, ou disons plutôt de ceux qu'elle attaque. L'amour des anciens Grecs est une passion tragique au plus haut degré.

L'histoire des amours de Leucippe, fils d'Oenomaüs et de la belle Daphné, ne manque certainement d'aucun de ces traits qui caractérisent cette passion dans nos romans modernes. Le jeune Leucippe, pour jouir de la compagnie de la cruelle qu'il aimoit, prend l'habit de son sexe et, l'accompagnant partout dans ses courses, à la chasse, dans ses amusements, il parvient bientôt à gagner son affection, et, sacrifiant au plaisir de voir celle qu'il adoroit l'espoir de lui inspirer des sentiments plus tendres, ne pouvant gagner son amour, il se contenta d'avoir pu obtenir son amitié. Mais encore — quelle issue malheureuse et tragique! Apollon, jaloux du bonheur de Leucippe, conduit à la découverte de son sexe et, par suite, à sa perte. Les nymphes, compagnes de Daphné, furieuses de son audace, tombent sur lui et le percent de mille traits ([15]).

De même le beau Narcisse périt victime d'une passion malheureuse. Ayant perdu par la mort une soeur jumelle qu'il aimoit tendrement, il arriva un jour que, voulant se désaltérer dans une fontaine, la ressemblance de sa figure avec celle de sa soeur chérie le frappa si fort qu'il ne pût se résoudre à s'arracher à une illusion qui lui rappe-

([15]) Paus. VIII. 20. cf. Diodorus, Elaïtes et Phylarchus ap. Parthen. 15.

loit les plus doux souvenirs. Languissant de douleur et d'amour à côté de cette image chérie, il dépérit insensiblement et prit enfin la forme de la fleur qui depuis a porté son nom ([16]).

Narcisse périt victime de son amour pour sa soeur; l'infortunée Biblis trouva la mort lorsqu'elle vit fuir un frère adoré à qui elle avoit osé avouer sa passion criminelle. La fable ajoute que les larmes qu'elle répandit étoient si abondantes qu'elles firent naître la fontaine qui par son nom perpétua le souvenir des amours et des regrets de Biblis. D'autres racontent que, ne pouvant vaincre sa passion, Biblis avoit résolu de se soustraire par la mort aux tourments qui lui rendoient la vie insupportable, et que des nymphes bienfaisantes, l'ayant saisie au moment où elle alloit se précipiter d'un rocher, la reçurent dans leur compagnie et lui donnèrent la forme d'une hamadryade ([17]).

On me reprochera peut-être d'avoir allégué des contes qui n'appartiennent plus aux siècles héroïques, et je ne veux nullement me défendre sur ce point: je sens moi-même que le désir de donner à mes lecteurs quelque idée de la manière dont les Grecs envisageoient la passion dont nous parlons dans ce moment m'a entrainé trop loin. Mais on m'avouera que, si l'amour plus tendre et (s'il m'est permis de m'exprimer ainsi) plus humanisé des traditions moins anciennes présente toujours l'image d'une passion malheureuse et indomptable, on pourra en conclure à plus forte raison qu'il en aura été ainsi dans des siècles moins policés et où les passions étoient bien plus fortes encore et plus violentes.

Certainement l'amour n'étoit alors autre chose que le

([16]) Paus. IX. 32. 6. On trouve l'autre tradition à son égard, qui est plus connue, chez Conon, narr. 24. cf. Tzetz. Chil. I. 234 sq.

([17]) La première tradition se trouve chez Parthénius (cap. 11), l'autre chez Antoninus Liberalis (cap. 30). Le premier et Conon (narr. 2) ont encore d'autres variantes de cette fable.

désir de satisfaire aux besoins de la nature, et les exemples d'un attachement basé sur l'estime et sur cette harmonie des inclinations, si nécessaire au soulagement des maux de la vie et à l'augmentation du bonheur, auront été extrêmement rares. Les charmants tableaux de l'amour conjugal d'Hector et d'Andromaque, de Protésilas et de Laodamie, de Capanée et d'Euadne appartiennent sans doute plutôt aux poëtes, qui les empruntoient aux sentiments élevés dont ils étoient animés, qu'au siècle où vivoient les personnages qui faisoient le sujet de leurs ouvrages. Mais, quand même on pourroit prouver que ces tableaux ont été tracés d'après nature, encore est il certain que de pareils exemples n'auront été que les effets d'un heureux hasard, et qu'en général le bonheur domestique, effet d'un attachement mutuel, a dû être à peu près inconnu dans ces siècles. Et comment pourroit-il en être autrement dans un temps où, comme nous venons de le voir, les passions étoient violentes et indomptables, où la force décidoit de tout et où par conséquent un sexe foible et sans défense devoit être considéré plutôt comme destiné par la nature au service et aux plaisirs de ceux dont il dépendoit, qu'à faire son bonheur par un échange mutuel de marques d'estime et de bienveillance.

Mépris pour les femmes.

Si le vieillard regrettoit la perte des forces de sa jeunesse, si la mère pleuroit le sort de l'orphelin, privé de son père, le seul qui auroit été en état de le défendre, il n'est pas difficile de se représenter quelle a dû être la destinée de la femme qui dépendoit entièrement de l'homme, tant pour sa sûreté que pour sa subsistance ([18]).

([18]) Iphigénie en convient elle-même chez Euripide, lorsqu'elle dit à Oreste qu'il devoit d'abord songer à se sauver lui-même, parceque la maison ne pouvoit se passer de l'homme et que la femme ne contribuoit rien à sa sûreté :

ἀλλ' ἀνὴρ μὲν ἐκ δόμων
Θανῶν ποθεινος · τὰ δὲ γυναικος ἀσθενῆ. Iph. in Taur. 1005.

D'abord les anciens Grecs, comme tous les peuples barbares, estimoient peu les femmes par une considération qui peut paroître ridicule, mais qui n'en est pas moins très naturelle. Ils regardoient l'homme comme le principal et presque comme le seul germe de l'existence de la progéniture. La femme, qui a une part si réelle à l'acte de la génération et qui certainement en souffre toutes les incommodités, n'étoit considérée que comme la dépositaire du principe de vie qui lui avoit été confié. On voit cette opinion clairement prononcée par la haute estime qu'on accordoit à la déesse Minerve, qui devoit, selon la fable, son existence à son père, sans le concours d'une femme ([19]); et c'est cette même considération qu'Éschyle met dans la bouche de cette déesse, comme un motif pour absoudre Oreste du parricide dont il étoit prévenu ([20]).

Dans l'autre tragédie qui porte son nom elle va encore plus loin. Dans cette pièce elle ne veut pas qu'Achille encoure aucun danger pour la sauver: »Car un homme'' ajoute-t-elle »est plus digne de voir le jour que mille femmes.''

εἷς γ' ἀνὴρ κρείσσων γυναικῶν μυρίων ὁρᾷν φάος. Iph. A. 1394.
Je ne crois pas toutefois que les dames grecques aient été parfaitement d'accord sur ce point avec l'aimable Iphigénie. On sait qu'Euripide ne pensoit pas trop favorablement du sexe, et il se pourroit bien que l'opinion qu'il met ici dans la bouche d'Iphigénie ne dût être attribuée qu'à sa morosité assez connue. La plus grande difficulté que fait le roi d'Argos, dans les Suppliantes d'Éschyle, pour défendre les Danaïdes est la crainte de sacrifier le sang de ses sujets pour sauver des femmes (Æsch. Suppl. 479, 480). Aussi ne manquent-elles pas de reconnoître la grandeur de ce bienfait (vs. 646 sq.). Les Don Quixote et les Amadis se faisoient un honneur d'être les esclaves de leurs belles. Un des plus grands titres à la gloire qu'avoit Hercule c'étoit d'avoir délivré le genre humain de la supériorité des femmes, par ses victoires sur les Amazones. Diod. Sic. T. I. 223.

([19]) Æsch. Eum. 724 sq. cf. Callim. *V.* 134 sq.

([20]) Æsch. Eum. 648 sq. cf. 615 sq.

οὐκ ἔστι μήτηρ ἡ κεκλημένη τέκνου
τοκεύς, τροφὸς δὲ κύματος νεοσπόρου·
τίκτει δ' ὁ θρώσκων, ἡ δ' ἅπερ ξένῳ ξένη
ἔσωσεν ἔρνος, οἷσι μὴ βλάψῃ θεός.

Oreste se sert du même argument, chez Euripide, où il dit à Tyndarée:

On ne s'étonnera donc pas que le plus grand bonheur pour une famille fut la naissance d'un fils, et l'on conçoit très bien que le désir d'en avoir ait pu porter un père, dans ces siècles où il étoit si essentiel que la ligne masculine ne s'éteignît pas, à des extravagances dont, sans cela, on pourroit se former à peine une idée. Voilà pourquoi je crois que l'histoire de Lamprus, quoiqu'on la trouve chez un auteur très récent, ne peut appartenir qu'à l'époque dont nous parlons. Lamprus désiroit si fort d'avoir un fils qu'il menaça de mettre à mort l'enfant dont sa femme accoucheroit, si c'étoit une fille ([21]). De même le père de la célèbre Atalante exposa, dit-on, sa fille, disant qu'il avoit besoin d'hommes et non de femmes ([22]), tandis que Cénée de-

πατὴρ μὲν ἐφύτευσέν με, σὴ δ'ἔτικτε παῖς,
τὸ σπέρμ' ἄρουρα παραλαβοῦσ' ἄλλου πάρα. Or. 551.

On trouve la même idée dans l'un des fragments de ce poëte, ed. Barn. T. II. p. 484. fr. 58. Diodore, suivant sa coutume, la donne pour originaire de l'Égypte, et ajoute que c'étoit la raison pourquoi tous les enfants étoient légitimes dans ce pays, même ceux qui étoient nés d'une esclave. T. I. p. 91. Suivant Hérodote (I. 173) le contraire avoit lieu parmi les Lyciens. Les enfants nés d'une femme libre étoient libres et légitimes, quand même elle avoit eu commerce avec un esclave, mais, la mère étant esclave, les enfants ne pouvoient jamais être légitimés. Aussi recevoient-ils le nom de la mère et non celui du père.

([21]) Nicander ap. Anton. Lib. 17. L'auteur ajoute que la mère épouvantée de cette menace, ayant mis au monde une fille, la fit revêtir des habits d'un autre sexe et lui donna une éducation analogue, mais qu'enfin, lorsque, par le progrès des années, la nature et la beauté surprenante de la jeune personne alloient manifester son véritable sexe, la pauvre mère, ne voyant aucun moyen de soustraire sa fille chérie au sort affreux qui l'attendoit, conjura dans son désespoir la déesse Latone de lui donner le sexe qui seul pouvoit la sauver. La déesse exauça les voeux de la mère éplorée, et ses concitoyens, prenant la part la plus vive à son bonheur, instituèrent une fête religieuse, pour conserver la mémoire de cette métamorphose. Si ce conte charmant n'appartient pas aux premiers siècles, il faut en convenir que les Grecs ont toujours été des enfants, mais toujours des enfants aimables et sensibles.

([22]) Ælian. V. H. XIII. 1.

manda à Neptune, pour prix de ses faveurs, de la changer en homme (23).

Une légère esquisse du sort des femmes dans ces siècles barbares pourra servir à démontrer que ces récits ne manquent pas entièrement de fondement.

Séclusion des femmes.

Dès ses plus tendres années, la jeune fille restoit dans l'appartement des femmes, sous la direction de la mère. Elle sortoit rarement et évitoit surtout de se montrer aux yeux des hommes. L'aimable Nausicaä sort pour laver ses vêtements, mais elle est entourée de ses femmes, et Homère a eu soin de faire remarquer la crainte qu'elle a de rentrer dans la ville, dans la compagnie d'un homme. Ce n'est qu'avec la permission de sa mère et accompagnée d'un vieillard qu'Antigone se montre hors de l'appartement des femmes, et ce vieillard prend tous les soins possibles pour qu'elle ne rencontre personne (24). Les nymphes, dans le Prométhée d'Éschyle, s'excusent de ce qu'elles se montrent en public et surtout de ce qu'elles ont négligé de se chausser, par l'empressement d'apprendre la cause du bruit qu'elles ont entendu, lorsqu'on enchainoit Prométhée au rocher (25).

Les filles plus âgées et les femmes mariées avoient, il est vrai, un peu plus de liberté. On le voit par la réponse qu'Hélène donne à Électre, dans l'Oreste d'Euripide, lorsqu'Hélène demandant instamment à celle-ci d'aller faire des libations sur le tombeau de Clytemnestre, elle lui demande pourquoi elle n'envoie pas sa fille Hermione pour s'acquitter de ce devoir. Hélène lui répond qu'elle ne l'a pas fait parcequ'Hermione, étant vierge, ne pouvoit pas paroître en public (26). Il est évident que cette raison, quand même elle n'auroit été qu'un prétexte, eût été ridicule vis à vis d'Électre, qui étoit aussi bien vierge qu'Hermione, si Électre n'avoit pas été persuadée elle même qu'en sortant

(23) Schol. Apoll. Rhod. I. 57.
(24) Eur. Phœn. 88 seq. cf. Iph. A. 738.
(25) Æsch. Prom. 134. (26) Eur. Or. 94, 108.

elle ne pécheroit pas autant contre la bienséance qu'Hermione, parcequ'elle étoit plus âgée. Et d'ailleurs la manière dont on loue les femmes mariées qui restoient chez elles, démontre assez qu'elles pouvoient sortir si elles vouloient, et que, si elles ne le faisoient pas, c'étoit plutôt un effet de leur crainte de pécher contre la décence que celui de la nécessité (27). Aussi se présentoit il des occasions dans lesquelles les femmes se montroient en public, et même en grand nombre, par exemple à l'occasion de fêtes, de nôces, d'évènements remarquables etc. (28), et, si nous pouvons en croire aux poëtes tragiques, les jeunes filles même auroient assisté quelquefois, quoique toujours en présence de leurs parents, à des solennités qu'on célébroit dans l'appartement des hommes (29). Mais il est certain qu'une

(27) Eur. Heracl. 477 sq.
Γυναικὶ γὰρ σιγή τε καὶ τὸ σωφρονεῖν
Κάλλιστον, εἴσω δ' ἥσυχον μένειν δόμων.
fr. 12. ed. Barn. *T.* II. p. 456.
ἔνδον μένουσαν τὴν γυναῖκ' εἶναι χρεὼν
ἐσθλήν· θύραζε δ' ἀξίαν τοῦ μηδενός.

(28) Hom. Il. *Σ.* 495. *ξύλλογοι γυναικοπληθεῖς.* Eur. Alc. 954. cf. Apollon. Rhod. I. 819. Dans l'Iliade les femmes entourent Hector lorsqu'il rentre dans la ville, ainsi que Priam lorsqu'il revient avec le cadavre d'Hector. On veut que les hommes et les femmes aient dansé auparavant separés les uns des autres, mais que les jeunes gens que Thésée avoit sauvés dans le labyrinthe du Minotaure aient donné le premier exemple d'une danse mêlée. Eustath. ad Il. p. 1226. in. Homère a décrit cette danse parmi les images sur le bouclier d'Achille. On veut qu'il soit encore en usage en Grèce, sous le nom de *Roméca.* Sonnini, Voyage, T. I. p. 399. Choiseul-Gouffier, Voyage pittoresque dans la Grèce (T. I. p. 143.) Guys (Voyage litéraire, T. I. p. 174.) la nomme *Candiote.* Voyez la description qu'il en donne p. 179 sq.

(29) Æsch. Ag. 249 sq. où Iphigénie vient célébrer par ses chants la gloire et le bonheur de son père, dans l'appartement des hommes. Nous ne voulons rien inférer de ce que nous lisons dans Homère des entretiens amoureux des jeunes gens (*ὀαριστύς*). L'amour a toujours su tromper la vigilance des jaloux, et il est d'autant plus rusé qu'il a plus d'obstacles à vaincre. Mais il y a dans Homère une circonstance bien plus étrange. Je veux parler de la coutume de faire assister les étrangers, dans le bain, par des femmes libres et même par des princesses, p. e. Od. *Γ.* 464. *Δ.* 252. Il est à présumer

femme, soit qu'elle fut jeune ou âgée, vierge ou mariée, si elle avoit quelque soin de sa réputation, ne sortoit que rarement et toujours accompagnée par ses femmes ou ses parents. Pénélope ne se montre à ses prétendants que voilée et accompagnée de ses femmes, et encore se tient-elle à une certaine distance (30). Andromaque n'oublie pas de se faire suivre par deux de ses esclaves, lorsqu'elle sort précipitamment pour apprendre la cause des lamentations que proféroit Hécube (31). Chez Euripide la même Andromaque compte parmi les devoirs d'une épouse celui de rester à la maison et de se taire devant son mari (32). Ajoutons que les hommes bien nés respectoient cette retenue des femmes et évitoient de les aborder en public (33).

État de soumission des femmes.

Mais cette gêne étoit bien la plus petite des difficultés attachées à la condition de la femme,

que ce n'étoit qu'un honneur rendu aux étrangers et qui ne blessoit en rien la décence. Mais cela prouve toujours que la séclusion des femmes grecques différoit beaucoup de la rigidité des moeurs de l'Orient.

(30) P. e. Hom. Od. *Α*. 330 seq. (31) Hom. Il. *Χ*. 450 seq.
(32) Eurip. Troad. 640 seq.

(33) Eur. Iph. in Aul. 130. 834 sq. Il y a des auteurs modernes qui veulent qu'Homère ait donné à ses femmes plus de liberté qu'elles n'en avoient réellement. D'autres prétendent qu'elles avoient effectivement plus de liberté dans les siècles héroïques que dans la suite, ce qui cependant ne me paroît aucunement probable. Voyez, à ce sujet, Mitford, Hist. of Greece, T. I. p. 189. Wood, über das Originalgenie des Homers, p. 194 not. et, en général, Lenz, Geschiedenis der vrouwelijke sexe bij de oudste Grieken. Ce qui est certain c'est que les poëtes tragiques ont quelquefois péché contre la coutume, par ce qu'autrement il leur auroit été très difficile d'introduire des femmes dans leurs pièces, le lieu de la scène étant toujours une place publique. De même on voit, dans la Médée d'Euripide, un homme qui entre dans l'appartement des femmes. Mais cela étoit nécessaire pour faire connoître aux spectateurs les détails du malheur de Glaucus. Voyez Eurip. Med. 1142 sq. Aussi le poëte lui fait faire quelque excuse à ce sujet. Les femmes de Chalcis passant en Aulide pour voir l'armée pèchent encore plus grossièrement contre la décence et les coutumes établies. Iph. Aul. 164 sq. Elles en ont honte, il est vrai (vs. 187), mais cela n'excuse pas le poëte.

dans ces siècles. La soumission ou plutôt la servitude en étoit le caractère distinctif. Soumise d'abord à la volonté de ses parents et particulièrement de son père, elle ne quittoit cet état de servitude que pour devenir l'esclave de son époux, heureuse encore si, au milieu des avantages que sembloit lui procurer cette nouvelle condition, elle n'avoit pas raison de regretter celle qu'elle venoit de quitter. Certes, il n'est pas difficile de concevoir quelle devoit être la situation d'une jeune personne vivant avec un homme qu'elle connoissoit à peine, à qui elle avoit été vendue, dans toute la force du terme, et qui d'ailleurs, occupé sans cesse par des expéditions et des exercices militaires, n'avoit ni le loisir ni le goût de chercher son bonheur dans les douceurs de la vie domestique (34).

Nous n'aurons pas besoin de démontrer que la femme n'avoit nulle autorité dans la maison de son époux, hormis sur ses esclaves et ses enfants, lorsque nous voyons que la mère étoit même soumise à son fils, aussitôt que celui-ci avoit atteint l'âge viril. Pour s'en convaincre on n'a qu'à fixer son attention sur la conduite de Télémaque envers Pénélope, dans l'absence d'Ulysse. C'est lui qui est le maître de la maison, et Pénélope peut la quitter pour aller remplir chez un autre époux les devoirs qu'elle a rendus à Ulysse, mais elle n'y avoit aucune autorité (35). La manière dont Clytemnestre déclare son opinion aux vieillards, dans l'Agamemnon d'Éschyle, démontre assez qu'elle étoit bien persuadée de cette vérité, et la réponse ironique de ces mêmes vieillards prouve qu'elle ne se trompoit pas (36). La seule

(34) On comprendra ce que je veux dire en comparant la description de la situation de la jeune fille dans la compagnie de sa mère, chez Hésiode (Op. et D. 521), et les plaintes de Déjanire, dans le commencement des Femmes trachiniennes de Sophocle ou celles de Procné, dans le fragment du Térée du même auteur.

(35) On trouve les endroits à l'appui de cette assertion dans ma réfutation des opinions de M. Benjamin Constant, Essai sur Homère, p. 162—169.

(36) Æsch. Agam. 355, 490 sq. cf. 598 sq.

occasion où l'on voit que la femme faisoit valoir ses droits étoit lorsqu'elle alloit conduire sa fille à l'autel. Sa main devoit tenir le flambeau nuptial, et c'étoit envain que le père auroit voulu s'arroger ce privilège ([37]).

Et cependant, lorsqu'on voit comment les pères disposoient souvent de la main de leurs filles, on se convaincra facilement que la mère, en les accompagnant dans cette solennité, ne faisoit qu'exécuter les ordres de son maître.

Manière dont les pères disposoient de leurs filles.

Nous venons de dire que les pères vendoient leurs filles. C'étoit réellement le cas, dans toute la force du terme. Les anciens Grecs ignoroient absolument l'art de se rendre agréables à la femme qu'ils recherchoient en mariage ([38]). Ils la demandoient au père et ne l'obtenoient qu'à force de présents ([39]), ou bien en satisfaisant à quelque condition

([37]) Voyez l'entretien d'Agamemnon et de Clytemnestre, à ce sujet, Eurip. Iph. Aul. 728—741. Les femmes remplissoient le même devoir envers leurs fils (Med. 1026 sq.).

([38]) Pour se convaincre combien les moeurs des Grecs étoient éloignées de ce que nous appelons *galanterie*, on n'a qu'à lire l'entretien assez remarquable, sous ce rapport, de Iason et de Médée, dans les Argonautiques d'Apollonius (III. 960 sq.). Le ton de cet entretien est, sans contredit, bien plus moderne que tout ce qu'on trouve en ce genre chez les poëtes plus anciens. Iason semble même faire un compliment à Médée (vs. 1006, 1007), mais qu'on fixe son attention sur la déclaration de ce prince:

ἡμέτερον δὲ λέχος θαλάμοις ἐνὶ κουριδίοισιν
πορσανέεις. (v. 1128).

Dans tout cet entretien on ne voit pas qu'il se permette une seule fois d'embrasser la femme qu'il adoroit, ou plutôt il est évident qu'il n'y pense pas même, quoique Médée ose lui prendre la main (vs. 1067). Et, comme elle auroit oublié l'heure du retour, Iason dit sans aucun ménagement et d'un ton assez sec: »Il est temps de nous éloigner — nous nous reverrons après (vs. 1143.)."

([39]) P. e. Il. *Π.* 190. Od. *Ζ.* 159. Aristote l'assure en termes très précis (Rep. II. 6. τὰς γυναῖκας ἐωνοῦντο παρ' ἀλλήλων.). Voyez ce dernier endroit et plusieurs autres qui se rapportent à ce sujet chez Perizon. ad Ælian. IV. 1. Lorsqu'Hermione se vante d'avoir une plus grande liberté de dire son opinion, parcequ'elle a apporté une dot en mariage (Androm. 147), on voit bien que cet usage devoit contribuer beaucoup à améliorer le sort des femmes.

stipulée, ou en donnant des preuves de leur force et de leur adresse. Dans un siècle où ces qualités assuroient à ceux qui les possédoient les avantages les plus précieux, il n'étoit pas étonnant qu'elles eussent quelque influence sur le choix que devoit faire un père, lorsqu'il vouloit donner un époux à sa fille. Nélée promit la main de sa fille à celui qui enlèveroit les troupeaux d'Iphiclus (40). Pélias ne consentit à donner l'aimable Alcestis qu'à celui qui parviendroit à conduire un lion et un sanglier attelés à un char (41). Personne ne put obtenir la main de la fille d'Eurytus qui ne l'auroit surpassé lui et ses fils dans l'art de tirer de l'arc (42), et Icare promit la belle Pénélope à celui de ses amants qui auroit vaincu les autres à la course (43). Avant lui Danaüs en avoit déjà donné l'exemple, mais le but de ce prince étoit différent. Il se servit de ce moyen pour se défaire de ses filles, parceque personne ne les demandoit en mariage, après le meurtre des Égyptiades. Celui qui obtiendroit le premier prix auroit la faculté de choisir, et ainsi de suite. Il paroît que Danaüs se vit obligé de réitérer plusieurs fois le même expédient pour marier toutes ses filles (44). La condition à laquelle Oenomaüs marioit sa fille est assez connue, mais elle étoit bien plus dangereuse que celles dont nous venons de parler. Les prétendants d'Hippodamie encouroient le danger de perdre la vie avec l'espoir de posséder celle

On voit aussi, par les offres d'Agamemnon à Achille, chez Homère, que cela se pratiquoit quelquefois dans des cas extraordinaires. Voyez Terpstra, Antiq. Hom. p. 105—109.

(40) Hom. Od. *Λ*. 287.

(41) Apollod. I. 9. 15. cf. Eustath. ad Hom. Il. p. 247. l. 20.

(42) Apollod. II. 6. 1.

(43) Paus. III. 12. 2.

(44) Paus. ib. cf. Apollod. II. 1. 4. p. 87. Dans le mariage avec les Égyptiades le sort avoit décidé de la destinée des Danaïdes. (Ib. p. 84.) Pindare, qui parle aussi de ce combat institué par Danaüs, fait en même temps mention d'un prince de la Libye, nommé Antée, qui disposoit de la même manière de la main de sa fille. Elle étoit au bout de la carrière et elle étoit destinée à celui qui l'atteindroit le premier (Pyth. IX. 183—220.).

qu'ils recherchoient en mariage. D'après Pausanias Oenomaüs en tua dix-huit, qu'il précipita tous ensemble dans un fossé ([45]). Le prix que, suivant quelques traditions, Myrtilus fixa pour récompense du secours qu'il avoit promis à Pélops, pour le mettre en état de vaincre ce beau-père peu prévenant, ne porte pas moins l'empreinte de l'esprit du siècle. Il exigea que Pélops lui accordât un droit que le système féodal a attribué, dans des siècles presqu'aussi peu civilisés, aux seigneurs à l'égard des fiancées de leurs villages ([46]). Euénus, père de Marpessa, en agit absolument de la même manière envers sa fille et ses prétendants, et l'on ajoute qu'il plaça sur son palais les têtes de ceux qu'il venoit de vaincre, pour détourner tous ceux qui auroient envie de tenter la même aventure ([47]). On voit bien que ce n'étoit plus le désir de s'assurer d'un beau-fils, digne de la famille dont il recherchoit l'alliance, qui portoit ces deux princes à cet excès de férocité, mais qu'ils se servoient de ce moyen pour empêcher que leurs filles ne se mariâssent. Au moins avons-nous une tradition suivant laquelle Oenomaüs avoit appris de l'oracle qu'il perdroit la vie le jour où sa fille célèbreroit ses nôces ([48]). Étho ou Sitho, roi de Thrace, avoit commencé, comme Oenomaüs, par tuer tous ceux qu'il avoit vaincu dans la lutte dont sa fille seroit le prix; mais,

([45]) Paus. VI. 21. 6, 7. cf. Schol. Pind. Ol. I. 114, 127.

([46]) Paus. VIII. 14. 7. On sait que Pélops, au lieu de tenir parole, jeta Myrtilus dans la mer. Pour les différentes traditions concernant cet évènement, on peut consulter Diod. Sic. T. I. p. 317. Schol. Apoll. Rhod. I. 752. Tzetz. ad. Lycophr. 152 sq. Suivant le Scholiaste d'Homère (ad. Il. *B*. 104. ed. Wassenb. cf. Eustath. ad Il. p. 139) ce fut Hippodamie elle-même qui fit cette proposition à Myrtilus, et qui, lorsqu'il en avoit témoigne son aversion, l'avoit faussement accusé auprès de Pélops. D'après Phérécyde (ap. Schol. Soph. El. 498. p. 232) Myrtilus n'avoit eu d'autre tort que d'avoir voulu embrasser Hippodamie.

([47]) Schol. ven. ad Hom. Il. *I*. 553. Tzetzès raconte un fait à peu près semblable d'Oenomaüs (ad Lycophr. 159.).

([48]) Diod. Sic. T. I. p. 317.

n'ayant pas le même motif, il montra aussi plus d'humanité, en permettant aux prétendants de se combattre les uns les autres, au lieu de le faire avec lui-même. Néanmoins le dénouement de cette histoire faillit devenir encore plus tragique, et offre encore un exemple du peu de liberté qu'on laissoit aux femmes dans le choix d'un époux. Parceque la fille d'Étho avoit employé un stratagème pour assurer la victoire à l'un de ses prétendants, à qui elle donnoit la préférence, son père l'auroit égorgée sur le bûcher du vaincu, si l'intervention divine ne l'en avoit empêché (49). On pourroit aussi alléguer la manière assez connue dont Thestius exerça les devoirs de l'hospitalité envers Hercule, pour servir d'exemple du despotisme des pères envers leurs filles (50), à moins qu'il ne fallut supposer que ces jeunes personnes n'étoient pas fâchées elles-mêmes de contribuer en quelque chose à rendre agréable à ses hôtes le séjour dans la maison de leur père (51).

Sévérité des pères envers leurs filles.

Or, si l'on en agissoit ainsi à l'égard des jeunes filles innocentes, on comprendra facilement quel aura dû être le sort de celles

(49) Con. narr. 10. Parthen. 6.

(50) D'après Apollodore (II. 4. 10.) Thestius procura à Hercule, pendant cinquante nuits consécutives, la compagnie de chacune de ses cinquante filles. D'autres, tout en convenant du nombre des filles, ne parlent que d'une nuit (Diod. Sic. T. I. p. 274), ce qui n'étonna pas sans raison Grégoire de Nazianze (cité par Wesseling dans cet endroit) au point de déclarer que ce fait méritoit, à son avis, le nom de la treizième oeuvre d'Hercule. Les deux auteurs indiquent tout bonnement le motif de Thestius en ces termes: *ἐσπούδαζε γὰρ πάσας ἐξ Ἡρακλέους τεκνοποιήσασθαι.*

(51) Les filles de Staphylus, Rheö et Hémithée, se disputoient cet honneur à l'égard de Lyreus, qui étoit descendu à la maison de leur père; et, ce qui n'est pas moins remarquable, Lyreus lui-même, qui, ayant été pris de vin au banquet que Staphylus lui avoit donné, le soir de son arrivée, s'oublia avec sa fille, en témoigna son mécontentement, parce qu'étant allé consulter l'oracle, au sujet de la stérilité de sa femme, le dieu lui avoit répondu qu'il auroit un fils de la première femme qui lui accorderoit ses faveurs après être sorti du temple, de sorte que la bonté peu opportune de son hôte s'opposa cette fois à l'accomplissement de ses voeux. Parthen. 1.

qui, ne voulant pas laisser dépendre la décision d'une affaire qui les regardoit de si près du plus ou moins d'agilité, d'adresse ou de force de leurs prétendants, osoient choisir elles-mêmes, et qui, ne pouvant satisfaire d'une manière légitime à leur penchant, oublioient ce qu'elles devoient à leurs époux ou à l'honneur de leurs familles.

Nous ne nous étonnerons donc pas que dans ces siècles un père ait pu être assez dénaturé pour livrer à une mort certaine sa fille qu'il croyoit criminelle (52), ou qu'un autre ait pu la condamner à être vendue comme esclave (53). C'est ainsi que Hipponoüs envoya à Oenée sa fille Péribée, qui avoit oublié son devoir, lui donnant l'ordre de la mettre à mort. Mais heureusement Oenée avoit besoin d'une femme. Par conséquent, au lieu de se rendre au désir du père, il épousa la belle criminelle, quoique déjà avancée dans sa grossesse (54). Cette tradition peut servir d'exemple tant sur la manière arbitraire dont on traitoit les femmes, que sur le défaut de courtoisie de ces anciens héros.

Crotopus tua sa fille Psamathé, lorsqu'il apprit qu'elle avoit mis au monde le fruit d'un amour illégitime (55). Polymèle, fille d'Eole, auroit subi le même sort, seulement à cause de l'amour qu'on lui reconnut pour Ulysse, si son frère ne lui eût sauvé la vie par ses prières (56). La

(52) Nous voulons parler de Phronima, accusée faussement par sa belle-mère, la même qui dans la suite fut la mère de Battus, fondateur de Cyrène. Son père la livra à un patron de navire qu'il obligea par serment à la jeter dans la mer. Hérod. IV. 154.

(53) C'étoit Augé, la fille d'Alée, qui, suivant Apollodore, avoit déposé le jeune Téléphus, fruit de son commerce avec Hercule, dans l'enceinte sacrée du temple de Minerve, sacrilège qui fut puni par une peste qui ravagea le pays. Apollod. II. 7. 4. D'après Diodore (T. I. p. 278) Alée envoya sa fille à Nauplius, avec ordre de la jeter dans la mer. cf. Paus. VIII. 48. 5.

(54) Diod. Sic. T. I. p. 280. (55) Con. narr. 19.

(56) Philetas ap. Parthen. 2.

mère de ce même Éole avoit été exilée par son père, qui croyoit devoir attribuer l'état où elle se trouvoit à un amant mortel plutôt qu'au dieu Neptune, qu'on disoit en être la cause ([57]). Éryx en agit absolument de même avec sa fille Psophis ([58]). Alcimédon exposa sa fille Philo avec le fruit de son amour au danger d'être dévorée par les bêtes féroces. Elle ne dut son salut qu'à un évènement surnaturel ([59]). Acrisius enferma dans une caisse sa fille Danaë avec son fils, le célèbre Persée, et dans cet état l'abandonna aux vagues ([60]). Le même Staphylus qui d'ailleurs n'étoit nullement jaloux de l'honneur de ses filles, comme nous venons de le voir, infligea la même peine à l'une d'elles, l'infortunée Rheö, lorqu'elle avoit cru devoir disposer elle-même de ses faveurs; et ses soeurs Molpadia et Parthénus, ayant eu le malheur de ne pas empêcher qu'un sanglier cassât un pot de vin, redoutèrent si fort les effets de la colère de leur père qu'elles se précipitèrent dans la mer ([61]). Le poëte Apollonius observa donc fort bien le génie du siècle où il avoit choisi le sujet de son épopée, lorsqu'il représente Arété conjurant son époux avec tant d'instance de défendre Médée des effets du courroux de son père ([62]), et Alcinoüs refusant d'y souscrire, à moins qu'elle ne fût la femme de Iason ([63]).

([57]) Diod. Sic. T. I. p. 311 fin.

([58]) Paus. VIII. 24. 1. ([59]) Ib. 12. 2. ([60]) Apollod. II. 4. 1.

([61]) Diod. Sic. T. I. p. 379 fin. 380.

([62]) Apollod. Rhod. IV. 1073—1095. Elle allègue entr'autres l'exemple d'Échétus, qui creva les yeux à sa fille et la condamna à un travail extrêmement pénible. cf. Schol. ad Hom. Od. Σ. 85. Il estropia encore l'amant de sa fille. Il est cependant bon de remarquer que cet Échétus, qu'Homère avoit déjà fait connoître, étoit un des hommes les plus barbares de son siècle. Il étoit, pour ainsi dire, le loup-garou de ces temps. Il recevoit de l'argent pour mutiler les malfaiteurs qu'on lui envoyoit. ib. Mais Arété représente cependant la sévérité des pères comme une règle générale. *λίην γὰρ δύσζηλοι ἑῆς ἐπὶ παισὶ τοκῆες.* vs. 1089.

([63]) Ce scrupule d'Alcinoüs est encore entièrement dans l'esprit

Liberté des hommes dans le commerce avec l'autre sexe.

La sévérité dont nous venons de donner quelques exemples doit paroître encore plus choquante, lorsqu'on se figure la liberté que l'usage accordoit aux hommes. Nous ne parlerons pas d'abord des extravagances des jeunes gens; elles étoient si fréquentes que les enlèvements et les viols prennent presque autant de place dans l'histoire des héros d'ailleurs les plus renommés à cause de leurs vertus, que les faits d'armes par lesquels ils exterminèrent les malfaiteurs et les bêtes féroces et assurèrent le repos et la sûreté des états ([64]). Nous ne parlerons que de la licence des époux et de l'indulgence des femmes à leur égard.

D'abord le droit de la guerre assuroit au vainqueur la possession des femmes qui tomboient entre ses mains. Ces femmes, de quelque qualité qu'elles fussent, étoient constamment considérées comme une partie du butin. On s'en servoit comme esclaves, on en exigeoit les services les plus vils et les plus déshonorants, on s'en faisoit présent mutuellement, on les proposoit comme prix dans les

du siècle. Vierge encore, Médée étoit la propriété de son père, mariée, elle appartenoit à son mari. Et, comme Alcinoüs ne voulut pas s'attirer la colère d'Æetes, il insista sur la condition dont nous avons fait mention. Malheureusement le cas prévu par ce prince n'existoit pas, de manière que la retenue des jeunes gens faillit être la cause de leur perte, si Arété n'eut imaginé de leur persuader de lever la difficulté, en satisfaisant encore et dans le moment même à la condition exigée par son époux. Arété envoya un héraut à Iason: ἐποτρυνέοντα μιγῆναι Αἰσονίδην κούρῃ (Argon. IV. 1115.). Néanmoins c'est ici un mariage formel, des nôces etc. (1128 seq.). L'auteur des Argonautiques attribuées à Orphée ne s'en embarrasse guère. Il va droit au but (vs. 1342 sq.).

([64]) Pour énumérer les intrigues d'Hercule seulement il faudroit nous engager dans un travail aussi inutile qu'ennuyeux pour nos lecteurs. Sur les galanteries de Thésée, voyez Plutarque, Thes. 29. et la compar. entre Thésée et Romulus, p. 154 sq. (T. I. ed. Reisk.) Il est vrai que plusieurs de ces traditions doivent leur origine à la vanité des différentes tribus qui vouloient par là assurer à leurs ancêtres l'honneur d'une origine illustre: mais ce motif même prouve qu'on ne croyoit pas obscurcir par ces rapports la mémoire du héros dont on les faisoit descendre.

jeux publics, assimilées avec des chevaux, des boeufs et des trépieds; enfin les héros, qui avoient laissé leurs épouses dans leurs palais, oublioient les ennuis de l'absence dans les bras d'une belle captive, et adoucissoient ainsi les rigueurs d'une longue expédition ([65]). Mais il y a plus. Tandis qu'Homère nous offre dans la conduite de Pénélope un délicieux tableau de modestie et de fidélité conjugale, il dépeint Ulysse enchainé par les charmes de Calypso et de Circé, ce qui néanmoins, à en juger par la manière dont le poëte en parle, ne lui fait aucun tort et ne diminue en rien les éloges qu'il mérite d'ailleurs par son amour pour la plus fidèle des épouses et par le désir constant de la revoir ([66]). De même Céphale, qui n'hésita pas de répondre à l'amour de la déesse Aurore, prit en très mauvaise part l'infidélité de Procris, lorsqu'il parvint lui-même à la séduire, s'étant deguisé en étranger, quoiqu'il tomba quelque temps après dans un semblable piège que lui tendit son épouse ([67]).

Mais les femmes étoient aussi très indulgentes à cet égard envers leurs époux. Théano, femme d'Anténor,

([65]) Il suffit de rappeler ici le sujet de l'Iliade. Agamemnon ne craint pas d'assurer en présence des chefs les plus illustres de l'armée qu'il préfère à son épouse Clytemnestre la fille du prêtre d'Apollon; et le poëte raconte, comme une chose très simple, que ses héros, Achille et Patrocle, cohabitèrent chacun avec une captive. Dans les jeux funèbres à l'honneur du dernier, une femme est le prix du vaincu, un trépied celui du vainqueur. Le trépied, dit Homère, équivaloit à douze boeufs, et la femme seulement à quatre. Il. Ψ. 702 sq.

([66]) Parmi les traditions étranges qu'on trouve chez les tragiques, au sujet d'Ulysse et de Pénélope, se fait remarquer celle suivant la quelle Pénélope fut cause, par une fausse accusation, qu'Ulysse tua, sans le connoître, un de ses enfants naturels. Parthen. 3. Il paroit que Sophocle a traité ce sujet dans une tragédie intitulée Euryalus.

([67]) Anton. Lib. 41. Suivant Apollodore (III. 15. 1) elle s'oublia réellement avec un certain Ptéléon. cf. Tzetz. Chil. 1. 542 sq. D'après Phérécyde (ap. Schol. Hom. Od. Λ. 320.) Céphale lui pardonna sa faute. cf. Eustath. ad Od. p. 439 fin. 440 in. et Pherecyd. fr. 25 ed. Stürz.

avoit élevé avec ses propres enfants un des enfants naturels de son mari ([68]). Tandis que le beau-père de ce Lyrcus dont nous avons parlé plus haut étoit si mécontent de la conduite de son gendre qu'il lui interdît le séjour dans ses états, sa fille n'hésita pas d'accompagner son époux dans son exil, et vécut avec lui dans la meilleure intelligence du monde ([69]). Ménélas célèbre en grande pompe et en présence de son épouse Hélène les nôces d'un fils qu'il avoit eu d'une esclave ([70]). Il est vrai qu'Hélène avoit ses raisons de n'être pas trop pointilleuse sur cet article: mais que dirons nous, en voyant la vertueuse Andromaque déclarer qu'elle partage l'amour d'Hector pour les femmes qui lui avoient inspiré quelque passion, et que, si Vénus avoit fait commettre quelque faute à son époux, elle n'hésiteroit pas d'allaiter les fruits de ses amours illégitimes, afin de ne lui donner aucun sujet de mécontentement ([71])? En effet, ce raisonnement d'Andromaque est très remarquable. On voit qu'en agissant ainsi elle croyoit s'acquitter d'un devoir envers son mari, et qu'une semblable conduite étoit le moyen le plus sûr d'empêcher qu'il ne se formât dans son coeur aucun attachement sincère pour une autre femme. Elle reproche même à Hermione sa jalousie envers son mari, et lui dit assez ingénument: »Tu ne peux même souffrir sans crainte qu'une goutte de la rosée céleste tombe sur ton époux" ([72]). Elle en parle partout comme d'une affaire de si peu d'importance qu'elle ne vaut pas la peine qu'on s'en formalise ([73]). Dans les Trachiniennes de Sophocle, Déjanire, bien qu'elle ne soit pas aussi libérale à ce sujet qu'Andromaque, dit néanmoins à Lichas qu'il ne doit pas croire parler à une femme qui ne connoît pas le monde, et qui ne sait pas qu'on aime à varier ses jouissances ([74]),

([68]) Hom. Il. *E*. 70. sq. ([69]) Parthen. 1 fin.
([70]) Hom. Od. *Δ*. in. ([71]) Eurip. Androm. 221 sq. ([72]) Ib. 226.
([73]) Ib. 352 sq. 387 sq. ([74]) Soph. Trach. 437 sq.

et Lichas lui répond qu'il est charmé de voir qu'elle en agisse comme une femme sensée et qui n'exige pas d'un homme ce qui est au-dessus de ses forces (75). Aussi Hercule ne s'en dédit pas et ne fait aucun effort pour cacher la passion qu'il avoit conçue pour la jeune Iole (76).

La bigamie cependant n'étoit que rarement tolérée.

Cependant Déjanire étoit très jalouse et ses paroles, en apparence si indulgentes, cachoient à peine son dépit, causé par la préférence accordée par son mari à sa jeune et belle rivale.

Il n'y auroit rien en cela de contraire à ce que nous venons de remarquer; car il se pourroit facilement que le poëte eût voulu représenter Déjanire plus jalouse que ne l'étoient ordinairement les femmes de ce siècle. Aussi ne seroit-il pas étonnant que l'une d'entr'elles fût un peu moins indulgente que les autres. Mais Sophocle n'avoit pas besoin de cet expédient. Le caractère de Déjanire est en cela entièrement dans l'esprit du siècle. Et ceci nous mène là-dessus à une observation importante.

Malgré toute l'indulgence qu'avoient les épouses pour les fautes de leurs maris, elles ne pouvoient y être indifférentes, lorsqu'elles se voyoient entièrement abandonnées (77), ou lorsque les maris osoient introduire leurs concubines dans leurs maisons, puisqu'elles devoient craindre, non seulement que la présence habituelle d'une rivale ordinairement plus jeune et plus belle ne leur enlevât entièrement le coeur de leurs époux, mais aussi que cette préférence n'eût une funeste influence sur leur autorité dans l'appartement des femmes et dans l'administration du ménage. La manière dont Déjanire s'exprime ne laisse aucun doute à cet égard, et démontre en même

(75) Ib. 473 sq. (76) Ib. 480 sq.

(77) Comme fit Pâris p. e. à l'égard d'Oenone Con. narr. 23. Parthen. 4. Voyez aussi l'histoire d'Acamas et de Phyllis. Tzetz. ad Lyc. 495. Marpessa donna la préférence à Idas sur Apollon, parcequ'elle craignoit que ce dieu ne l'abandonneroit dans sa vieillesse. Simonides ap. Schol. ad Il. I. 553.

temps qu'il n'y a rien dans son caractère qui ne cadre exactement avec les opinions des siècles héroïques. Elle déclare expressément qu'elle ne s'est jamais formalisée des intrigues d'Hercule, parcequ'elle est persuadée que cela ne conviendroit pas à une femme sensée, mais qu'elle ne pourroit, aussi peu qu'aucune autre femme, supporter l'idée d'habiter avec une autre la même demeure (78). C'étoit aussi la cause de la fureur dont Hermione étoit animée envers Andromaque (79), et Oreste est absolument de son avis, lorsqu'il déclare qu'un homme ne doit pas avoir deux femmes (80). Et voilà aussi pourquoi Clytemnestre pouvoit en faire un grief contre Agamemnon, lorsqu'il introduisit Cassandre dans sa maison (81).

L'horrible vengeance de Médée tire sa source dans la même aversion de se voir disputer l'amour de son mari et l'autorité dans la maison (82). Cette aversion explique le motif pour lequel la mère de Phénix pria son fils de séduire la concubine de son père; car elle croyoit que ce seroit le meilleur moyen d'inspirer à la jeune femme de l'éloignement pour le vieillard, qui la préféroit à la sienne légitime (83). Voilà pourquoi Laërte se garda aussi d'une trop grande familiarité avec son esclave Euryclée. Homère nous en informe positivement, en disant qu'il craignoit le

(78) Soph. Trach. 532—554. Elle exprime sa crainte en termes très précis:

Ταῦτ' οὖν φοβοῦμαι, μὴ πόσις μὲν Ἡρακλῆς
ἐμὸς καλῆται, τῆς νεωτέρας δ' ἀνήρ. vs. 551.

(79) Eurip. Androm. 147—180.

(80) *Καλόν γ' ἔλεξας, ἕν' ἄνδρα δίσσ' ἔχειν λέχη.* ib. 910.

(81) Tant dans l'Agamemnon d'Eschyle que dans les Électres de Sophocle et d'Euripide, et particulièrement dans cette dernière tragédie, vs. 1032 sq. Il est assez naturel que Clytemnestre soit ici plus rigoureuse que ne l'étoient ordinairement les femmes. Voilà pourquoi elle reproche à Agamemnon son commerce avec Chryseïs. Ag. 1440.

(82) Médée dit entr'autres à Égée:

Γυναῖκ' ἐφ' ἡμῖν δεσπότιν δόμων ἔχει. Eur. Med. 694.

(83) Hom. Il. *I*. 449 sq.

mécontentement de sa femme; et ce qu'il avoit dit auparavant explique clairement sa pensée, que Laërte honoroit Euryclée, comme si elle avoit été sa femme ([84]). Peut-être Anticlée n'auroit pas été aussi jalouse d'une esclave ordinaire, mais si Laërte avoit honoré de son amour une fille déjà aussi estimée qu'Euryclée, il auroit été à craindre qu'elle n'usurpât enfin l'autorité dans la maison, au préjudice de la femme légitime, et voilà pourquoi il s'en abstint sagement.

Aussi la polygamie étoit-elle étrangère aux moeurs des Grecs, et les exemples même de bigamie sont extrêmement rares. Nous ne parlons pas d'Egyptus, ni de Danaüs ([85]) ou de Priam ([86]). On doit les considérer comme des étrangers, qui ne se conformoient point aux usages des Grecs: mais Eustathe, en parlant des femmes de Priam, allègue l'exemple d'Égée, qui avoit épousé deux femmes, la fille de Hoplès et celle de Chalcodon, pour ne pas parler de ses concubines ([87]). Suivant Apollodore Acamas eut deux femmes, Ino et Néphélé ([88]), et, par la manière dont on racontoit les secondes nôces de Iason, on voit bien qu'un double mariage n'étoit pas un fait trop inconnu. Mais, comme nous venons de le dire, ces traditions sont rares, et nous pourrions y opposer entr'autres celle d'un roi d'une partie de la Thessalie, Orménius, qui refusa sa fille Astydamie à Hercule, parcequ'il avoit déjà épousé Déjanire ([89]). Jamais aussi les Grecs ne parloient-ils qu'avec effroi des *horreurs Lemniennes* comme suites du concubinage ([90]). Ajoutons qu'il ne seroit peut-être pas

([84]) Hom. Od. *Α*. 430 sq. Notre intention n'est nullement de diminuer par cette explication le mérite de Laërte. Il est très possible qu'il eût eu la même discrétion, quand même les motifs n'auroient pas été aussi pressants.

([85]) Voyez Apollod. II. 1. 4.

([86]) Hom. Il. *Ω*. 495 sq. Suivant Apollodore (III. 12. 5.) Priam avoit donné sa première femme Arisbé à un autre.

([87]) Eustath. ad Il. p. 1476. l. 40.

([88]) Apollod. I. 9. 1. ([89]) Diod. Sic. T. I. p. 282.

([90]) Les Pélasges massacrèrent leurs concubines athéniennes et

difficile de trouver quelques exemples d'unions entre frère et soeur, sans que cela prouvât que ces mariages aient été ordinairement regardés comme légitimes dans l'ancienne Grèce (91).

Respect des hommes envers les droits des époux.

Mais les anciens Grecs ne désapprouvoient pas seulement la bigamie et le concubinage, on trouve aussi plusieurs traditions qui paroissent indiquer qu'ils respectoient assez généralement les droits des époux sur leurs femmes. Il est en effet très remarquable qu'au milieu de la licence qui régnoit dans les moeurs des hommes mariés, aussi bien que des jeunes gens, l'on trouve des exemples assez fréquents de modestie et de retenue envers les femmes mariées. Mais il n'y a rien encore ici qui puisse nous étonner, pour peu qu'on réfléchisse à la cause de cette contradiction apparente. Pourvû que les hommes mariés ne dépassâssent pas les bornes dont nous venons de parler, leurs fautes n'avoient aucune suite fâcheuse ni pour la paix domestique, ni pour l'ordre social. Au contraire l'adultère de l'épouse troubloit ou confondoit l'ordre de la succession dans les empires et en occasionnoit même quelquefois l'usurpation ou l'envahissement. Voilà pourquoi la morale du siècle, si indulgente pour la conduite des hommes, désapprouvoit hautement les écarts de la femme (92), et voilà pourquoi les hommes sensés, qui ne crai-

les enfants qu'ils en avoient eus, parce que ceux-ci commençoient à s'élever au-dessus de leurs fils légitimes. Herod. VI. 138.

(91) Nous ne parlons pas d'Inachus et de Mélia, qui appartiennent entièrement à la mythologie (Apollod. II. 1. 1.), ni du ménage patriarchal d'Éolus (Hom. Od. *K.* in.), mais on racontoit, par exemple, qu'Oxylus avoit eu plusieurs enfants de sa soeur (Eustath. ad Od. p. 839. 1 1). L'union entre frères et soeurs utérins étoit plus fréquente (p. e. Paus. IV. 2. 3) et, comme l'on sait, non seulement permise dans la suite à Athènes, mais même exigée, en quelques cas, par la loi. On trouve encore des exemples de mariage entre l'oncle et la cousine, dans l'union d'Amphitryon et d'Alcmène, dans celle projetée, chez Euripide, entre Castor et Électre (El. 312.) et dans le mariage d'Alcinoüs et d'Arété, dans l'Odyssée. Voyez, à ce sujet, Terpstra, Antiq. Hom. p. 104.

(92) ἔργον ἀεικές. Hom. Il. *Γ.* 265.

gnoient pas de se livrer à une passion illégitime envers une jeune fille, avoient en horreur le commerce avec les femmes mariées, d'autant plus que ce crime en entrainoit ordinairement un autre qu'on détestoit encore davantage, c'est-à-dire la violation des droits de l'hospitalité. Rien ne prouve mieux ce que nous venons de dire que l'observation de Pausanias par où il fait connoître que dans les anciens temps les veuves ne se remarioient jamais, et que Gorgophoné, fille de Persée, fut la première qui pécha contre cette coutume sacrée (93).

Nous venons de dire que les anciennes traditions nous offrent de fréquents exemples du respect qu'on avoit pour les droits des époux. Il est en effet remarquable que ces temps barbares nous fournissent un grand nombre de répétitions (s'il m'est permis de m'exprimer ainsi) de l'histoire de Joseph.

Bellérophon refusa d'écouter les propositions d'Antée, épouse de Prétus, qui, séduit par la calomnie de sa femme, l'envoya à son beau-père Amphianax, auquel il signifia son désir de voir punir l'homme qui, d'après son opinion, l'avoit outragé d'une manière si cruelle (94). La chasteté d'Hippolyte est célébrée par toute l'antiquité. L'histoire de Tennès, fils de Cycnus, est absolument la même, mais, en échappant à la mort à laquelle son père l'avoit voué, il ternit sa chasteté par sa haine implacable contre son père, qui, ayant été désabusé, reconnut son innocence, mais implora vainement son pardon (95).

(93) Paus. II. 21. 8. cf. Siebelis ad h. l.

(94) Hom. Il. Z. 152 sq.

(95) Paus. X. 14. 2. Con. narr. 28. Diod. Sic. T. I. p. 398 fin. 399. in., suivant le quel Cycnus mit à mort sa femme. L'opiniâtreté de Tennès donna lieu au proverbe : *Couper avec la hâche de Ténédos* pour : *refuser nettement*, parce qu'on racontoit que Tennès coupa d'un coup de hâche la corde qui retenoit au rivage le vaisseau dans lequel son père etoit venu à Ténédos pour se réconcilier avec son fils. Tzetzès est en opposition avec le témoignage de tous les autres auteurs, lorsqu'il dit que cette réconciliation eut

Anthée au contraire perdit la vie qu'il n'avoit pas voulu déshonorer par la main même de la femme adultère qui avoit en vain voulu le persuader de répondre à sa passion criminelle ([96]). Astydamie, épouse d'Acaste, se vengea de la constance de Pélée à refuser ses propositions, en faisant croire à son épouse Antigone que son mari avoit l'intention de la répudier et d'épouser la fille d'Acaste; cette calomnie causa un chagrin si vif à cette malheureuse femme qu'elle se donna la mort. Astydamie auroit perdu aussi Pélée lui-même, en l'accusant auprès de son mari d'avoir attenté à son honneur, si les dieux n'eussent veillé sur ses jours. Acaste l'abandonna en son sommeil, après l'avoir désarmé, dans un lieu où il seroit infailliblement devenu la proie des bêtes féroces, si Chiron, ou, suivant d'autres, le dieu Mercure ne lui eût rendu son épée ([97]).

Nous ne garantissons pas toutes ces traditions comme des histoires véritables ([98]); mais elles suffissent, surtout com-

lieu effectivement et que Cycnus alla demeurer avec ses enfants à Ténédos (ad Lycophr. 232.) Le Scholiaste d'Homère (ad Il. *A*. 38. ed. Wassenb.) et Eustathe (ad Il. p. 25. l. 30.) ont la même histoire avec quelque différence dans les noms de la mère et de la soeur de Tennès, qui partagea son sort; mais ils ne disent rien de ce qui s'ensuivit.

([96]) Aristot. et Alex. Ætolus ap. Parthen. 14. Cette histoire appartient à un siècle moins reculé, mais sa conformité avec les autres m'a persuadé d'en faire ici mention.

([97]) Apollod. III. 13. 3. Le Scholiaste d'Apollonius (1. 224) veut que Pélée ait tué Acaste et son infidèle épouse. Apollodore et Nicolas de Damas disent que Pélée ne tua qu'Astydamie, mais qu'il fit la guerre à Acaste, avec les Dioscures et Iason. fragm. ed. Orell. p. 43. Apollodore y ajoute encore un exemple de la férocité de ces siècles (ib. 7). Il dit que Pélée mit en pièces le corps d'Astydamie et qu'il fit passer son armée au milieu de ses membres sanglants. cf. Anton. Lib. 38.

([98]) Il est évident qu'on aimoit à multiplier ces sortes d'histoires. On se rappelle ce que nous avons dit plus haut du motif que quelques uns donnent au meurtre de Myrtilus par Pélops. cf. Schol. Hom. Il. *B*. 104. ed. Wassenb. Eustath. ad Il. p. 25. l. 30. p. 139. C'est ainsi qu'on racontoit que la cause de l'imprécation qu'Oedipe proféra contre ses fils fût une fausse accusation de leur

parées avec les autres, pour signaler l'esprit du siècle, et pour confirmer la remarque que nous venons de faire à l'égard du prix qu'on attachoit à la fidélité des femmes mariées; ce prix étoit si grand que ceux même qui auroient pu jouir du fruit de leurs écarts, étoient retenus dans les bornes du devoir par une discrétion qu'on n'auroit guère attendue de ces siècles de violence et de désordres.

Femmes tendant à s'affranchir du joug qu'on leur avoit imposé.

Lorsqu'on réfléchit à l'état de soumission où étoient réduites les femmes, dans l'ancienne Grèce, on ne s'étonne pas qu'il y en eut parmi elles qui aient cherché à s'affranchir du joug que l'iniquité du siècle leur avoit imposé. Mais elles n'avoient qu'un seul moyen pour parvenir à ce but, c'étoit celui de se suffire à elles-mêmes, de ne demander ni protection ni subsistance aux hommes, en un mot de devenir hommes elles-mêmes. Les citoyennes d'Athènes et de Corinthe se servirent dans la suite d'un autre moyen bien plus conforme à leur nature mais moins convenable, selon nos idées au moins, avec la dignité du sexe. Les Grecques des siècles dont nous parlons ici faisoient tout le contraire, pour se rendre indépendantes de l'autre sexe. Elles rompoient toute communication avec les hommes, et opposoient à leurs voeux une résistance opiniâtre. Insensibles elles-mêmes aux attraits de l'amour et accoutumées à une vie aventureuse et indépendante, maniant elles mêmes les armes qui devoient défendre leur vie aussi bien que leur innocence, elles ne se soucioient guère des prétentions d'un sexe privilégié par la nature, par ce qu'elles ne briguoient pas plus ses faveurs qu'elles ne craignoient son courroux. Voilà ce qui explique ces traditions fréquentes de nymphes et de vierges attachées au service de Diane, qui, errant à travers les bois et sur les montagnes, prenoient entr'elles le di-

belle-mère Astyméduse, qu'Oedipe avoit épousée après la mort de Iocaste. Eustath. ad Il. p. 369. l. 40.

vertissement de la chasse, de la danse et du chant, et qui, aussi cruelles que leur matrone, étoient prêtes à se servir des armes destinées a terrasser les bêtes féroces contre le téméraire qui oseroit attenter à leur liberté.

Parmi ces femmes indépendantes l'antiquité célèbre Anticlée, qui, aussi bien que Procris, auroit donné la première l'exemple d'une manière de vivre aussi extraordinaire [99], Déjanire, qui menoit elle-même le char au combat [100], la belle et courageuse Cyrène, qui, méprisant les travaux et les amusements du gynécée, alloit garder sur les montagnes les troupeaux de son père et terrassoit de sa main les bêtes féroces qui les attaquoient [101]. Quoique en grand nombre, elles ne furent cependant pas toutes également heureuses dans leurs efforts pour s'affranchir de la tyrannie des hommes, et, si elles y parvenoient, il arrivoit souvent que leur coeur même les trahissoit et les forçoit à se soumettre à la commune loi. Elles n'eurent pas toutes le bonheur dont put se glorifier Cyrène, d'obtenir le coeur d'un immortel, qui lui assuroit l'empire d'une contrée puissante et fertile [102]. Il y en eut même qui, comme l'infortunée Arganthone, succombèrent à la tendresse d'un coeur qui ne pouvoit suffire au doux penchant pour lequel il est fait [103].

[99] Callim. Hymn. in Dian. 289 sq.

[100] Apollod. I. 8. 1. [101] Pind. Pyth. IX.

[102] Suivant Pindare Apollon transporta Cyrène en Afrique dans la province où fut bâtie dans la suite la ville qui portoit son nom. D'après Acestor (ap. Schol. Apoll. Rhod. II. 500. p. 169. Schol. Paris. ed. Brunck. Lips. 1813) elle obtint ce canton du roi Eurypyle, en récompense du courage qu'elle déploya dans un combat contre un lion qu'elle terrassa.

[103] Arganthone renonça d'abord au commerce des hommes, mais elle fut punie de sa cruauté par un amour violent que lui inspira le vaillant Rhésus, qui avoit trompé sa vigilance en feignant d'etre animé par la même misanthropie qui lui faisoit chercher la solitude. Bientôt Arganthone ne pouvoit plus se passer de la compagnie de l'homme qu'elle n'avoit admis dans sa présence que parcequ'elle croyoit qu'il étoit aussi farouche qu'elle même, et,

Mais parmi ces femmes extraordinaires il n'y en eut aucune plus célèbre qu'Atalante. Atalante, que la fable raconte avoir été allaitée par une ourse, mena une vie digne d'une semblable nourrice. Elle participa à la chasse du sanglier de Calydon et à l'expédition des Argonautes; elle vainquit, à la lutte, un des héros les plus renommés, et sa main toujours sûre ne manquoit jamais le téméraire qui osoit espérer d'obtenir par force ce que la persuasion n'avoit pu effectuer ([104]). Et, lorsqu'elle résolut enfin de se donner un mari, elle s'y prit d'une manière entièrement conforme à son caractère et au génie de son temps. Elle promit de donner sa main à celui qui la vaincroit à la course, mais la même main préparoit la mort au vaincu. La manière dont elle fut vaincue, c'est à dire par les pommes d'or que Vénus donna à Hippomène, artifice qui réussit à l'arrêter dans sa course, en excitant en elle le plaisir de s'emparer d'un trésor aussi précieux, est encore entièrement dans le génie simple et naïf de ces siècles reculés ([105]).

lorsque Rhésus tomba sous les coups d'Ulysse, dans la guerre de Troye, l'infortunée mourut de chagrin. Parth. 36.

([104]) Apollod. I. 8. 2. III. 9. 2. Élien (XIII. 1) donne une description très détaillée de la manière de vivre d'Atalante sur les montagnes d'Arcadie. Il la représente ayant une caverne pour demeure, et couverte de la peau des animaux qu'elle tuoit à la chasse et dont la chair étoit sa nourriture, tandis qu'elle ne buvoit que l'eau de la fontaine. Cette description a tout l'air d'un morceau de rhétorique, mais c'est une imitation élégante des moeurs des siècles héroïques. cf. Callim. Hymn. in Dian. 221 sq. Atalante fit plus que les autres femmes dont nous avons parlé. Elle brava le danger que les autres évitoient. Apollonius l'a senti, lorsqu'il lui fait conseiller par Iason de ne pas accompagner les héros en Colchide, pour éviter tout sujet de dispute entr'eux (*τῶν μὲν βουλομένων συγγίνεσθαι αὐτῇ*, ajoute le scholiaste, *τῆς δὲ τὴν παρθενίαν φυλάττειν ἐθελούσης* (I. 769 sq.). Apollodore n'y a pas vu le même danger: mais il garde le silence à l'égard de son séjour sur le vaisseau.

([105]) Quelques-uns veulent que cette Atalante ait été un autre personnage que celle qui prit part à la chasse du sanglier de Caly-

La tradition ne manque pas de signaler l'aversion que les hommes témoignoient pour des femmes qui cherchoient ainsi à se soustraire à leur empire. Les héros qui s'étoient préparés pour donner la chasse au sanglier de Calydon refusèrent d'abord de recevoir une femme dans leur troupe, et la préférence que Méléagre lui donna, qui fut la cause de la dispute sanglante qui lui couta la vie à lui-même, prouva assez que leurs craintes n'étoient que trop fondées ([106]). C'est ainsi qu'on racontoit que les Grecs, ayant découvert son sexe, avoient lapidé une femme, qui, travestie en homme, les avoit suivis dans l'expédition contre la ville de Troye ([107]). La barbare coutume observée envers les femmes qui osoient approcher du spectacle des jeux publics, comme nous le verrons dans la suite, démontre que ces traditions ne font au moins aucun tort au caractère des anciens Grecs: aussi voilà pourquoi dans un siècle plus avancé (qu'on nous permette de confirmer ainsi les traditions par l'histoire) les femmes arcadiennes, après une victoire sur les Lacédémoniens, à laquelle elles avoient beaucoup contribué par leur courage, ne voulurent pas admettre les hommes au sacrifice qu'elles offrirent à Mars ([108]). Même après une victoire commune elles craignoient encore l'ascendant du sexe qui étoit accoutumé à commander.

Il y eut aussi des femmes qui, sans se rendre entièrement indépendantes des hommes, trouvèrent cependant le

don, controverse qui n'est d'aucune importance pour nous. Celui qui voudroit approfondir cette question pourra consulter les auteurs cités par Heyne, ad Apollod. p. 119.

([106]) Cette préférence cependant n'avoit d'autre motif que le désir d'obtenir ce qu'Atalante jusqu'ici n'avoit voulu accorder à personne et qui faisoit toute son indépendance. *Βυλόμενος ἐξ Ἀταλάντης τεκνοποιήσασθαι.* Apollod. ibid.

([107]) Ptolem. p. 325 (Hist. poët. script. ed. Gal.).

([108]) On érigea une statue à Mars, en commémoration de cet évènement, sous le nom de Mars *γυναικοθοίνας*. Paus. VIII. 48. 3. ib. 5. 6.

moyen de se faire révérer, mais d'une manière bien plus raisonnable que celle dont nous venons de parler, en cultivant la science des plantes et des simples et leur application dans l'art de guérir et dans celui des enchantements. Telle étoit la blonde Agamède, dont Homère loue le savoir (109), et Oenone, l'épouse de Pâris (110).

On sait que la crédulité du siècle et le désir des poëtes d'augmenter par le merveilleux l'intérêt de leurs récits nous ont représenté plusieurs de ces femmes comme des magiciennes qui abusoient de leur savoir pour altérer l'ordre de la nature, pour métamorphoser les hommes en bêtes féroces, en un mot, pour s'appliquer à tout le mal possible. Il suffit de citer ici les noms de Médée et de Circé (111). C'est ainsi que nous lisons que des magiciennes furent envoyées par Junon pour empêcher l'accouchement d'Alcmène (112), et Hermione soupçonne Andromaque,

(109) Il. Λ. 740. On se rappelle sans doute aussi l'herbe népenthès qu'Hélène reçut de la reine d'Égypte, Polydamna, Od. Δ. 219 sq. On voit encore, par les récits des Grecs, que ces connoissances changeoient considérablement les relations des deux sexes, au moins selon leurs opinions. C'est ainsi qu'ils racontoient que Procris avoit guéri Minos d'une indisposition des αἰδοῖα. Palaeph. 2. Selon d'autres elle trouva le moyen d'éviter les suites fâcheuses que d'autres femmes avoient éprouvées du commerce intime avec ce prince, occasionnées par les enchantements de Pasiphaë. Apollod. III. 15. 1. (p. 273). Antoninus Liberalis offre encore une leçon différente de cette histoire. Il s'étend un peu plus que les autres sur la nature de l'accident et sur la manière de le guérir, détails qui ne nous intéressent aucunement et qui d'ailleurs seroient assez difficiles à rendre dans une langue moderne. cap. 41.

(110) Con. narr. 23. Parthen. 4.

(111) Suivant le récit assez étrange de Diodore elles étoient toutes deux filles d'Hécaté, qui étoit très habile à préparer des poisons, et dont Circé suivit l'exemple, tandisque Médée ne se servit des connoissances qu'elle reçut de sa mère que pour les appliquer au bien. T. I. pag. 288 fin. 289.

(112) Paus. IX. 11. 2. Suivant Antoninus Liberalis (29) ce furent Lucine et les Parques qui opérèrent l'enchantement, en tenant les doigts des deux mains croisés les uns dans les autres. cf. Siebelis ad l. l. Paus. Les Grecques modernes croient encore à l'efficacité de cet enchantement.

chez Euripide, d'avoir causé sa stérilité par des poisons ou des enchantements ([113]).

Je ne crois pas qu'il soit nécessaire de remarquer que les observations que nous venons de faire à l'égard de l'état des femmes dans ces siècles souffrent plusieurs exceptions. Les Arété et les Nausicaä, il est vrai, appartiennent en grande partie au poëte, qui rehaussa le mérite de ses immortelles compositions par des tableaux charmants de vertu et d'humanité inconnus aux siècles auxquels il emprunta le sujet de ses poëmes: mais, si les traditions nous font connoître la barbarie et l'inhumanité de ces temps reculés, d'autres semblent indiquer un commencement de civilisation qui se manifeste aussi dans une plus grande estime pour le beau sexe. C'est ainsi qu'on nous raconte que la décision de la dispute entre Amphiaraüs et Adraste sur l'administration du royaume fut confiée à Ériphyle ([114]), et que Salmonée institua une fête solennelle pour célébrer la mémoire de sa fille qui, ne pouvant dompter sa passion malheureuse pour son père, avoit préféré de renoncer à une vie qu'elle ne pouvoit conserver sans infortune ou sans crime ([115]). Aussi est-il très remarquable qu'on trouve tant de contrées et de villes auxquelles leurs fondateurs ont donné le nom de leurs mères, de leurs épouses ou de leurs filles ([116]).

([113]) Eurip. Androm. 158. ([114]) Diod. Sic. T. I. p. 309. ([115]) Nicol. Dam. fr. ed. Orell. p. 36 fin.

([116]) On racontoit qu'Aoris avoit donné à la province de Phlius le nom de sa soeur Araethyrée (Paus. II. 12. 6) et que l'acropole d'Argos, Larissa, avoit emprunté son nom à la soeur de Pélasgus (ib. II. 23 fin.). La Messénie (ib. IV. 1. 2. cf. 2. 2, 3), Abia (IV. 30. 1), Mothone (IV. 35. 1), Harpinna en Élide (VI. 21. 6), Hélice en Achaïe (VII. 1. 2), Tritée (VII. 22. 5), Bura (VII. 25. 5) et la belliqueuse Sparte elle-même (III. 1. 3) avoient toutes été nommées d'après des femmes. La plupart des villes de la Béotie portoient des noms de femmes (IX. I. 1.) Je n'en ai pas trouvé d'exemples en Arcadie.

CHAPITRE V.

Simplicité et ingénuité des anciens Grecs. — Naïveté dans l'expression de leurs besoins et de leurs sensations. — Preuves de la simplicité et de l'ingénuité des Grecs, dans leurs traditions. — Amour du merveilleux. — Civilisation intellectuelle des anciens Grecs. — Subtilité, prudence, éloquence. — Côté favorable du caractère des anciens Grecs. — Hospitalité. — Gaîté. — Sociabilité. — Humanité. — Sentiment du tragique. — Sensibilité pour les beautés de la nature et des arts.

Simplicité et ingénuité des anciens Grecs.

Nous avons rendu compte, dans les chapitres précédents, de l'état politique de l'ancienne Grèce et de la manière de vivre de ses habitants. Nous avons vu combien les émigrations continuelles, les expéditions militaires et les brigandages contribuèrent à l'incertitude des possessions et aux révolutions subites dans les états. Nous avons vu qu'un tel ordre de choses développa autant les forces physiques qu'il retarda la civilisation et augmenta la férocité naturelle d'hommes qui n'avoient pas encore appris à dompter leurs passions et à se contenir dans les bornes que, dans une société réglée, prescrivent l'intérêt public et privé. Nous avons signalé les effets de cette disposition dans les rapports de la vie publique, dans les relations des différentes familles entr'elles et dans le commerce avec ce sexe qui paroît le plus propre à adoucir les moeurs et à faire jouir les hommes des agréments de la vie domestique.

Mais nous avons aussi remarqué, en second lieu, que l'état des choses dont nous avons tracé le tableau retardoit autant les progrès du luxe et l'acquisition de richesses que la civilisation sous le rapport moral. Nous avons vu que les anciens Grecs étoient généralement pauvres et que, si leurs passions étoient violentes, ils se signaloient aussi par une extrême simplicité de moeurs.

C'est sous ce dernier rapport que nous allons considérer les peuples dont nous nous occupons dans cet ouvrage. Il faut remarquer, en premier lieu, que la simplicité de moeurs est une qualité bien moins dépendante des relations extérieures que la férocité et la violence des passions. Il est vrai que cette simplicité doit être plus grande chez une nation pauvre et qui ignore encore les raffinements du luxe: mais il n'est pas moins certain qu'on la trouve chez toutes les nations peu civilisées; tandis qu'il y en a plusieurs parmi lesquelles les actes de violence et de barbarie sont assez rares. Nous sommes loin de vouloir conclure de ce phénomène que ces nations plus pacifiques sont en effet plus humaines. L'expérience prouve le contraire, car on voit souvent qu'il ne faut que quelque évènement extraordinaire, pour allumer des passions dont sans cela on auroit à peine soupçonné l'existence. L'homme sauvage a cela de commun avec l'enfant que ses sensations sont vives et faciles à mettre en mouvement et que sa manière de penser et d'agir est simple et naturelle; et, sous ce rapport, la rudesse et la violence ne lui sont pas moins propres que la simplicité. Mais cette simplicité se manifeste dans toutes les circonstances: la véhémence des passions ne se montre que dans les cas où des causes occasionnelles agissent sur la prédisposition naturelle; et souvent, lorsque les progrès de la civilisation ont déjà appris aux hommes à réprimer les efforts violents de leurs désirs, de leur ardeur et de leurs passions en général, ils gardent encore leur naïveté primitive, même au milieu du luxe et des richesses.

Il n'y a peut-être pas de nation qui prouve mieux la vérité de notre observation que celle dont nous nous occupons dans ce moment. Les Grecs, comme tous les peuples peu policés, étoient dans le commencement de leur histoire aussi grossiers que simples dans leurs habitudes. Mais la vivacité de leurs passions ne devint férocité que

par l'état précaire de la société dans laquelle ils vivoient. Aussitôt que cet état devint plus réglé, aussitôt que les relations entre les divers états devinrent plus stables et plus étroites, aussitôt que de bonnes institutions commencèrent à assurer la tranquillité intérieure des différentes républiques, les Grecs devinrent plus humains et plus traitables; mais, bien loin de perdre, par les progrès de la civilisation, l'antique simplicité de leur manière de penser et d'agir, ce fut justement à cette simplicité et cette naïveté que les productions de leurs poëtes, de leurs peintres et de leurs statuaires dûrent ce caractère particulier qui a toujours fait des Grecs les premiers maîtres dans l'art d'imiter la nature.

Or c'est ici le moment de nous rappeler ce que nous avons remarqué d'abord, qu'il est impossible d'expliquer toutes les nuances du caractère d'une nation par l'influence des circonstances extérieures. Les anciens Grecs avoient des passions violentes, et leurs moeurs étoient simples. En cela ils étoient semblables à toutes les nations encore dans l'état sauvage. Mais par quelle cause cette irritabilité naturelle, bien qu'amortie par les progrès de l'ordre social, s'est cependant étendue si loin qu'elle s'est plutôt tournée avec une nouvelle force vers des objets bien plus dignes de lui servir d'aliment? par quelle cause les Grecs, même dans ces siècles de barbarie et de violence, ont laissé entrevoir qu'ils deviendroient un jour le peuple le plus humain et le plus sensible à tous les genres de beauté dont l'antiquité ou plutôt l'histoire de tous les siècles fasse mention? . . . Nous allons tâcher de rassembler ces différentes nuances du caractère de ce peuple extraordinaire, pour autant qu'elles se manifestent dans les siècles qui font l'objet de cette première partie de notre ouvrage.

Les graves Egyptiens reprochoient aux Grecs d'être des enfants, en comparaison d'eux-mêmes. En s'exprimant

ainsi, les Égyptiens pensoient à la haute antiquité de leur empire qu'ils prétendoient avoir été fondé quelques centaines de siècles avant l'époque où la terre, d'après les témoignages les plus dignes de foi, a commencé à devenir habitable. Les Égyptiens ne voyoient pas qu'ils se rendoient eux-mêmes plus ridicules par ces vaines prétentions que la nation dont ils parloient avec tant de mépris. Mais sous un rapport ils disoient la vérité sans y penser. Car ils auroient eu raison indubitablement, si, en appelant les Grecs des enfants, ils avoient voulu signaler leur simplicité, leur naïveté et leur amour du merveilleux, la vivacité et la mutabilité de leurs sensations, leur insouciance et leur versatile gaîté, qualités qui rendent souvent l'enfance si aimable et qui semblent devoir excuser des fautes et des erreurs qu'on trouveroit si non blâmables au moins ridicules dans l'homme d'un âge avancé. Examinons un peu plus en détail chaque qualité dont nous venons de parler.

Naïveté dans l'expression de leurs besoins et de leurs sensations.

Les Grecs étoient des enfants de la nature. Ils ne connoissoient pas l'art de dissimuler leurs sensations ni leurs besoins. Ils parloient sans détours et sans affectation. Ils ne connoissoient pas cette fausse modestie qui nous empêche de faire valoir les qualités louables qu'on peut s'attribuer sans crainte de blesser la vérité, qui nous force souvent à garder le silence lorsqu'il auroit fallu parler et nous fait parler plutôt pour nous rendre agréables aux autres que parcequ'on a quelque chose à dire. Ils ne connoissoient pas cette extravagance introduite dans nos sociétés civilisées, qui met la vie ou la réputation d'un homme modeste et pacifique à la merci du premier misérable à qui il plaît de l'insulter, et qui souvent ne nous laisse d'autre choix que celui de recevoir la mort de la main même de l'assassin qui nous a outragé ou de perdre pour jamais la considération dont nous avions joui jusqu'alors. Les Grecs

distinguoient très bien ce que c'étoit que l'honneur, seulement ils ne le faisoient pas consister en de vaines chimères. Autant ils étoient prompts à exhaler la violence de leurs passions, autant supportoient-ils avec calme et tranquillité les outrages, s'ils étoient persuadés eux-mêmes qu'ils ne les avoient pas mérités; et, si la première éruption de la colère leur faisoit porter la main au glaive, pour se venger de l'affront qu'ils venoient de recevoir, jamais il ne leur venoit dans l'idée, après leur retour au calme et à la raison, de fixer tranquillement le lieu et le jour pour s'égorger l'un l'autre, en présence de témoins de leur attentat.

Les anciens Grecs ignoroient absolument cet art de feindre que nous apprenons presque dès l'enfance. Ils s'efforçoient aussi peu de cacher leurs propres sensations qu'ils en supposoient les autres capables. On n'appeloit pas encore décence la peine qu'on se donne pour faire croire qu'on ne pense pas à ce qui, dans certaines circonstances, est présent à l'esprit de tout le monde, et ils étoient d'avis que, si l'on peut souhaiter à un homme, sans blesser la bienséance, de posséder un jour des fils vaillants et courageux, qui seroient la gloire et le soutien de ses vieux jours, ils ne croyoient pas blesser l'innocence d'une jeune fille, en lui souhaitant un époux et d'aimables enfants. Si l'on regardoit l'amour comme le désir d'union des deux sexes, pourquoi se serviroit-on de détours et de périphrases pour exprimer ce que tout le monde connoit comme le but principal de celui qui avoit cédé à cette passion ou à cette maladie, comme ils l'appeloient à juste titre.

J'ai tâché de rassembler, dans mon Essai sur Homère, plusieurs exemples de cette ingénuité des anciens Grecs, dans l'expression de leurs sentiments et de leurs émotions. Il suffit dans ce moment de les rappeler à nos lecteurs. Ajoutons y cependant quelques traits qui seuls suffiroient à caractériser ces peuples.

Écoutons un moment ces hommes terribles des siècles héroïques, prêts à en venir aux mains. Représentons nous ces géants formidables, et figurons-nous le contraste que les paroles que nous lisons dans Homère, le guide le plus sûr pour la connoissance des moeurs de ce siècle, a dû produire avec leur aspect guerrier et avec leurs forces invincibles: »Ajax, fils de Télamon!" c'est Hector qui parle, »tu n'as pas besoin de m'éprouver comme si j'étois un petit garçon ignorant, ou une femme qui n'a point d'expérience de la guerre. Non, je m'y connois. Je sais combattre et tuer mon homme. Je sais tenir mon bouclier de la main droite aussi bien que de la gauche. Voilà pourquoi je suis si infatigable dans le combat. Je puis m'élancer sur l'ennemi avec mon char aussi bien qu'attendre son attaque," etc. ([1]).

Ne reconnoissons nous pas entièrement la simplicité de l'enfance dans le langage d'Antilochus, lorsqu'il avertit ses chevaux qu'ils doivent tâcher de gagner le pas sur ceux de Ménélas, mais non sur ceux de Diomède, cela étant inutile, puisque Minerve lui prête secours, et, lorsqu'en les exhortant à faire leur devoir, il leur fait remarquer quelle honte ce seroit pour des étalons de se laisser vaincre par des juments, et les ménace en même temps de la colère de son père, s'ils n'écoutent pas ses remontrances ([2])?

Tros ne ressemble-t-il pas entièrement à un enfant, lorsque, après avoir pleuré amèrement la perte de son fils, que Jupiter avoit enlevé, il se console incontinent par la possession des coursiers rapides qu'il a reçus en compensation de ce malheur ([3])? Et la déesse Cérès, qui,

([1]) Hom. Il. *H.* 234 sq.

([2]) Il. *Ψ.* 403 sq. Voyez aussi la manière dont Hector apostrophe ses chevaux. Il. *Θ.* 185 sq.

([3]) Hymn. Hom. in Ven. 216 sq. Je me permets de citer quelquefois ces poëmes plus récents, lorsqu'ils contiennent des traits qui sont évidemment empruntés au siècle dont nous parlons.

comme nous le verrons après, pour être déesse, ne ressembloit pas moins à ses adorateurs, la déesse Cérès est-elle moins naïve et simple que Tros, lorsque les espiègleries de Iambé dissipent tout-à-coup le chagrin qui la consume au sujet de l'enlèvement de sa fille Proserpine (4)? Un poëte moderne seroit-il bien assez hardi d'oser mettre dans la bouche d'un de ses personnages la réponse que Télémaque prête à Minerve, dans l'Odyssée, lorsque celle ci lui demande s'il est le fils d'Ulysse: »Ma mère dit que je suis son fils; pour moi, je n'en sais rien. Car personne ne peut connoître son origine (5)." Lorsque Alcinoüs demande à Ulysse quel est son nom, il ajoute: »Car nul, quel qu'il soit, bon ou mauvais, n'est entièrement sans nom. Chacun en reçoit un de ses parents, aussitôt après sa naissance (6)." Ulysse souhaite un époux à Nausicaä, Cérès aux filles de Célée (7). Aussi les vierges les plus modestes ne craignoient-elles pas de pleurer leur destinée, lorsqu'elles avoient perdu l'espoir de se marier et d'avoir des enfants. En effet, pourquoi ne seroit-il pas permis à une femme de se plaindre du malheur qui s'oppose à l'accomplissement de la destination qu'elle a de remplir les devoirs les plus sacrés, de goûter les plaisirs les plus doux? Les poëtes tragiques ont imité d'une manière admirable cette antique simplicité, qui cependant, comme nous l'avons remarqué tout à l'heure, ne fut jamais entièrement étrangère aux Grecs. Comme l'on plaignît le sort d'Étéocle et de Polynice, qui étoient morts sans enfants (8), de même Électre déplore elle-même le sort qui la force de vivre sans époux et sans famille (9). Comme Oedipe se désole en pen-

(4) Hymn. Hom. in Cer. 202 sq. cf. la remarque de Voss sur cet endroit, dans sa traduction de ce poëme.

(5) Hom. Od. *Α*. 215 sq. (6) Hom. Od. *Θ*. 552 sq.

(7) Hymn. Hom. IV. 136.

(8) Aesch. VII. c. Theb. 813. Hélène déplore aussi le malheur qu'avoit sa fille de n'être pas mariée. Eur. Hel. 290. cf. 939.

(9) Soph. El. 161 sq. cf. 957.

sant à la honte dont ses crimes involontaires avoient couvert sa race, et qui seroient la cause que ses filles ne pourroient trouver d'époux et qu'elles seroient ainsi toujours privées du plaisir d'avoir des enfants (10), de même Antigone verse un torrent de larmes en pensant que jamais elle n'entendroit entonner l'hymne d'hyménée (11). Et certes il n'est pas plus blâmable, dans une jeune fille, de se représenter le bonheur dont elle auroit pu jouir, en allaitant et élevant ses enfants, que de regretter les amis qui l'avoient abandonnée et qui la voyoient marcher au supplice, sans lui prêter aucun secours (12). Lorsque la noble Macaria déclare qu'elle est prête à se sacrifier pour le bien public, elle donne entr'autres pour motif que, quand même elle échapperoit à la calamité commune, elle ne pourroit cependant trouver personne qui voudroit l'épouser (13).

La naïveté naturelle aux Grecs leur faisoit manifester ces sentiments sans crainte de blesser la bienséance, et, pour peu que nous réfléchissons à l'état de la société dans ces siècles, nous mêmes nous trouverons cette liberté d'expression moins choquante qu'elle ne le paroîtroit d'abord. Nous avons déjà vu que, dans ces siècles turbulents, les enfants mâles étoient le soutien d'une famille. Il n'est donc pas étonnant qu'une fille bien née souhaitât de donner la vie à des fils vaillants et courageux qui pourroient un jour la défendre contre les insultes et soutenir la gloire de sa maison. Voilà pourquoi Homère nous montre le vieux Phénix prenant tant de soin d'Achille, parceque lui-même a perdu l'espoir d'avoir un fils (14). Il présumoit qu'il pour-

(10) Soph. Oed. T. 1486 sq. (11) Soph. Ant. 805 sq.

(12) Soph. Ant. 909 sq. *ὔτε τῦ γάμου
μέρος λαχῦσαν, ὔτε
παιδείυ τροφῆς.*

(13) La manière dont elle s'exprime n'est pas moins remarquable :
*τίς γὰρ κόρην ἔρημον, ἢ δάμαρτ' ἔχειν,
ἢ παιδοποιεῖν ἐξ ἐμῦ βυλήσεται;* Eur. Heracl. 524 cf. 591.

(14) Hom. Il. I. 492 sq.

roit espérer de sa reconnoissance la même protection qu'un père auroit droit d'attendre de son fils([15]). Aussi voilà pourquoi le plus grand malheur qu'on pût souhaiter à quelqu'un étoit de mourir sans postérité ([16]), et pourquoi, après une longue vie terminée par une vieillesse libre des infirmités communes à cet age, le plus grand bonheur étoit de se voir entouré de fils jeunes et courageux, qui, héritant de la gloire aussi bien que des possessions de leur père, seroient en état de les préserver contre toute atteinte. C'est dans la bouche d'Anchise que le poëte de l'hymne Homérique en l'honneur de Vénus met ce souhait ([17]); et il paroît que le sage Solon avoit encore la même idée du bonheur, lorsqu'il jugea, pour ces raisons, que Tellus, son compatriote, étoit plus heureux que le puissant Crésus, au milieu de toutes ses richesses ([18]). Les dieux purent-ils donc, d'après ces idées, punir plus sévèrement le parjure Panopée, qu'en lui donnant un fils sans courage ([19])? Et quelle vengeance auroit pu être plus terrible que celle de Médée, lorsqu'en tuant les fils de Iason aussi bien que la femme dont il se promettoit une nouvelle progéniture, elle le priva tout-à-coup de l'espoir de voir sa race se perpétuer ([20])?

([15]) Ib. 495.

([16]) Hom. Il. *Γ*. 40.

αἴθ' ὄφελες ἄγονος τ' ἔμεναι, ἄγαμος τ' ἀπολέσθαι.

Voyez aussi l'imprécation, dans Eschyle, Choëph. 998.

ὀλοίμην —— ἐκ θεῶν ἄπαις.

et chez Sophocle, Oed. Tyr. 269.

μήτ' ἄροτον αὐτοῖς γῆς ἀνιέναι τινὰ,
μήτ' οὖν γυναικῶν παῖδας.

([17]) Hymn. Hom. III. 102 sq.

([18]) Herod. I. 30. On trouve dans l'Alceste d'Euripide (656 sq.) des sentiments entièrement conformes à ceux dont nous venons de parler.

([19]) Lycophr. 930—947 cf. Tzetz. ad 932.

([20]) Eurip. Med. 1347 sq.

ἐμοὶ δὲ τὸν ἐμὸν δαίμον' αἰάζειν πάρα·
ὅς οὔτε λέκτρων νεογάμων ὀνήσομαι,
οὐ παῖδας, οὓς ἔφυσα κἀξεθρεψάμην,
ἕξω προσειπεῖν ζῶντας, ἀλλ' ἀπώλεσα.

On ne parloit pas avec plus de ménagement de la manière de produire ces enfants dont on désiroit tant la possession.

Nous avons fait remarquer, dans l'Essai sur Homère, par l'exemple de Circé et par le conseil que Thétis donna à son fils, comment les femmes elles-mêmes s'exprimoient à ce sujet(21); et, lorsque nous comparons avec ces traits ce que les Grecs du Pont-Euxin racontoient du prix qu'Échidna exigea d'Hercule, comme récompense des renseignements qu'elle lui donna, pour retrouver les chevaux qu'il venoit de perdre(22), nous ne pourrons méconnoître dans ce récit le génie des siècles qui font le sujet de cette première partie de notre ouvrage. Médée et Hypsipyle n'en usèrent pas avec plus de ménagement envers Iason, suivant Apollodore(23). Les poëtes tragiques, en observant cette ingénuité des siècles héroïques, ne craignoient pas qu'ils blesseroient la susceptibilité de leurs spectateurs, qui, riant aux éclats des sales allusions de la comédie, ne laissoient cependant pas de se formaliser du plus léger oubli de la bienséance dans les poëmes dont le caractère exigeoit cette sévérité. Andromaque ne craint pas d'avouer ouvertement que les femmes ont plus de tempérament que les hommes(24). Hécube conjure Agamemnon d'écouter ses prières par les plaisirs qu'il a goûtés dans les bras de sa fille Cassandre(25). Oreste dit à Pylade, en présence de sa

Eustathe raconte qu'une femme, ayant mis au monde neuf enfants à la fois (relata refero), craignant qu'on ne se moquât d'elle et qu'on ne la comparât à une truie, voulut en noyer sept, qui eurent à peine le temps d'être sauvés par le père (ad Il. p. 904. l. 30). Si jamais une mère a pu être aussi inhumaine, elle n'a certainement pas vécu dans les siècles dont nous nous occupons dans ce moment.

(21) Proeve over Homerus, p. 110, 111. Voyez aussi la proposition que Pâris fait à Hélène, Il. *Γ.* 441 sq., et la manière dont le poëte décrit l'émotion des prétendants, à la vue de Pénélope, Od. *Α.* 366.

(22) Herod. IV. 9.

(23) Apollod. I. 9. 23. p. 95. Nicol. Dam. fr. ed. Orell. p. 32.

(24) Eur. Andr. 219.

(25) Eur. Hec. 824 sq. φίλτατα ἀσπάσματα.

soeur Électre, qu'il épousera une autre femme pour en avoir des enfants [26]. Or, si les poëtes du siècle le plus civilisé d'Athènes ne craignoient pas de mettre de semblables expressions dans la bouche de leurs personnages, il est facile de concevoir ce que ces personnages eux-mêmes auront pu dire, dans les siècles encore moins policés dont il est question.

Preuves de la simplicité et de l'ingénuité des Grecs, dans leurs traditions.

Je ne crois pas qu'il soit nécessaire de démontrer que cette naïveté n'est pas une preuve de la corruption des moeurs. On sait, au contraire, que là où règne la plus grande délicatesse dans les expressions, les moeurs sont souvent le plus corrompues. Mais il suffit d'ailleurs de pousser un peu plus loin nos recherches, pour nous persuader que cette liberté d'expression étoit une suite naturelle de la simplicité véritablement enfantine des Grecs.

Peut-on s'empêcher de sourire, lorsqu'on entend raconter l'histoire d'un monstre qui proposoit des énigmes aux gens, et qui dévoroit ceux qui n'étoient pas en état d'en deviner le sens, et surtout, après avoir connoissance de ces énigmes, lorsqu'on apprend qu'elles étoient trouvées si indéchiffrables que le trône de Thèbes et la main de la reine veuve ne paroissoient pas un prix trop grand pour récompenser celui qui les auroit devinées [27]? Que ce

(26) Eur. Or. 1080. Les exemples que nous pourrions citer prouvent souvent si bien la vérité de ce que nous avançons qu'il est difficile de les rendre dans une langue moderne. Lorsque Créon représente à son fils qu'il peut bien prendre une autre femme qu'Antigone, il dit:

ἀρώσιμοι γὰρ χἀτέρων εἰσὶν γύαι. Soph. Ant. 567.

L'oracle, donné à Égée et qu'il se fait expliquer par Médée, étoit ainsi conçu:

ἀσκοῦ με τὸν προὔχοντα μὴ λῦσαι πόδα. Eur. Med. 679.

Dans un fragment de Sophocle on lit, au sujet de Ganymède: μηροῖς ὑπαίθων τὴν Διὸς τυραννίδα. fr. ed. Brunck., T. III. p. 421.

(27) Apoll. III. 5. 8. Diod. Sic. T. I. p. 308. L'énigme se trouve dans la plupart des éditions de l'Oedipe de Sophocle et des Femmes phéniciennes d'Euripide.

monstre soit venu de l'Égypte ou de tel autre pays, cela ne nous importe guère ([28]), mais il est certain que le récit que nous en trouvons chez les auteurs est si évidemment le produit niais d'une imagination neuve que les explications qu'on a voulu en donner ne servent qu'à prouver le peu de profondeur de ceux qui les ont inventées ([29]). Le récit de Jupiter, qui changea Périphas en oiseau, en le pinçant ([30]), et celui de l'Hélicon, qui fut si ravi du chant des Muses qu'il vint à s'élever spontanément, de sorte que Pégase fût obligé de donner un coup de pied à son sommet, pour empêcher qu'il n'atteignît enfin les cieux ([31]), trahissent assez leur origine par leur ridicule extravagance.

Hylas changé en écho par les Nymphes qui l'avoient enlevé, afin de tromper Hercule, par la répétition continuelle de sa voix, lorsqu'il cherchoit son jeune ami, en l'appelant par son nom, est une tradition qui, quoique plus élégante, manifeste le même caractère. Elle est confirmée par la fête qu'on célébra dans la suite auprès de la fontaine qu'on disoit avoir englouti le jeune héros. Le prêtre appeloit toujours trois fois Hylas, dans un endroit où sa voix étoit répétée par l'écho des montagnes ([32]).

La Discorde qu'on avoit oublié d'inviter au banquet, et qui se vengea par la pomme qui n'étoit destinée qu'à la plus belle, est la parfaite image d'une fée méchante, et la dispute des déesses aussi bien que la manière dont elle fut terminée et les motifs dont chacune d'elles se servit pour engager Pâris à décider la querelle en sa faveur, tout cela peint si bien l'esprit de ces siècles reculés que, bien que nous n'en trouvons rien dans Homère, nous n'avons pas besoin de recherches pour savoir à quel temps ce conte appartient ([33]).

([28]) Voyez, à ce sujet, Pisander ap. Schol. ad Eur. Phoen. 1748, qui fait venir le Sphinx de l'Éthiopie, cf. Eust. ad Od. p. 434. ([29]) On les trouve chez Pausanias, IX. 26. 2.
([30]) Anton. Lib. 6. ([31]) Ib. 9. ([32]) Ib. 26 fin.
([33]) Voyez entr'autres Schol. Eur. Hec. 644.

Si parmi les contes de la mère l'Oie on trouvoit une histoire qui commençât ainsi : Il y eut un jour deux princes, frères l'un de l'autre, qui, se disputant l'empire, étoient convenus que celui des deux l'obtiendroit qui feroit la chose la plus extraordinaire. Or, l'un de ces princes avoit dans son troupeau une brebis d'or, et il crut qu'il n'auroit qu'à la montrer pour s'assurer de la victoire, lorsque sa femme, qui aimoit beaucoup son frère, la lui enleva secrètement et la donna à celui-ci, etc. : si l'on trouvoit, dis-je, une semblable histoire parmi les contes de la mère l'Oie, la croiroit-on déplacée (34)? C'est absolument de la même manière que Minos obtient l'empire, c'est-à-dire en montrant aux Crétois le taureau que Neptune avoit fait sortir pour lui du fond des mers (35).

Peut-on imaginer une représentation plus ridicule de la Mort que celle que les contemporains d'Euripide toléroient encore sur le théâtre ? Dans l'Alceste de ce poëte la Mort est un spectre hideux, qu'on peut forcer à lâcher sa proie, en le pressant entre ses bras (36).

Quelle naïve simplicité, dans ce récit des filles d'Anius, Oeno, Spermo et Élais, qui reçurent de Bacchus le don de produire du vin, du blé et de l'huile (37), et dans celui, rapporté par Charon de Lampsaque, d'une intrigue amoureuse entre Rhécus et une Hamadryade, qu'il avoit obligée

(34) Eur. El. 699—746. Schol. Eur. Or. 810, 989 sq. cf. Schol. Hom. Il. *B*. 106. ed. Wassenb. Tzetz. Chil. I. 423 sq. Et maintenant qu'on se donne la peine de jeter un coup d'oeil dans les explications pédantesques et ridicules de ces grotesques grammairiens, qui ne pouvoient comprendre que des enfants ne pensent pas comme des hommes, et qui, quoiqu'éminemment savants dans l'art de placer des accents et des virgules, n'avoient pas encore appris qu'un conte n'est rien de plus qu'un conte.

(35) Apollod. III. 1. 3. Tzetz. Chil. I. 478 sq.

(36) Eur. Alc. 846 sq.

(37) Pherecydes et Cypriac. auctor ap. Tzetz. ad Lycophr. 370 sq.

en soutenant l'arbre qu'elle personnifioit, intrigue dont une abeille étoit l'intermédiaire ([38]).

Nous ne pouvons pas garantir l'antiquité de tous ces contes. Mais aussi on ne nous reprochera pas, j'espère, de confondre les époques de la civilisation des peuples dont nous nous occupons, lorsque nous alléguons des récits plus récents, pourvu qu'ils aient le même caractère de simplicité et d'enfantillage qu'on remarque dans ceux dont l'origine ancienne est bien avérée, pàrceque, si les Grecs des siècles plus avancés pouvoient encore inventer de semblables histoires, on peut le croire à plus forte raison de leurs ancêtres. Le cas seroit différent, si nous voulions démontrer, par les inventions subtiles des philosophes et des grammairiens d'un âge plus récent, que les anciens Grecs avoient été plus sages qu'on ne pourroit l'attendre de ces siècles primitifs.

Les singes, par exemple, que Jupiter plaça dans les îles Pithécuses ou dans la Sicile, pour railler les géants vaincus ([39]), et Érésichthon, qui fut puni par Cérès, pour avoir osé abattre du bois dans ses forêts, et qui, dans l'accès d'une faim violente, mangea à la lettre tout son patrimoine, malgré qu'il fût nourri par sa fille Mestra d'une manière non moins ridicule et miraculeuse ([40]), sont sans doute des fables d'une invention assez récente, et cependant on n'a qu'à les lire pour se convaincre qu'elles ont encore le même caractère que nous venons de signaler dans les anciennes traditions.

On peut faire la même réflexion à l'égard de l'échantillon que Calchas donna à Hercule de sa prescience. Hercule avoit demandé à ce devin s'il pourroit lui dire combien de figues il trouveroit sur un figuier sauvage qu'il lui indiqua. Calchas lui répondit: »Dix boisseaux et une figue."

([38]) Ap. Schol. Apoll. Rhod. II. 477. ex. Cod. Paris.
([39]) Lycophr. 688 sq. cf. Tzetz. ad h. l.
([40]) Callim. Hymn. in Cer. 32 sq. Lycophr. 1391 sq.

Hercule, pour donner un démenti à l'infaillible Calchas, crut qu'il seroit facile d'introduire cette seule figue supernuméraire dans le dernier boisseau qu'il auroit rempli, mais, quelque peine qu'il y prît, il ne put y parvenir, ce qui l'irrita à tel point qu'il donna au pauvre devin un soufflet qui lui coûta la vie (41).

Aussi les poëtes des temps postérieurs ne laissoient-ils pas d'imiter en cela leurs prédécesseurs? Dans ce genre est la description de la terreur qui s'empara des nymphes, lorsqu'elles virent les formes hideuses et gigantesques des Cyclopes, dans l'un des hymnes de Callimaque (42). Le même poëte compare le bruit que fait Mars, en battant son bouclier de sa lance, à celui que fait entendre le mont Etna, lorsque Briarée change de position et bouleverse tous les ustensiles et tous les trépieds dans la fabrique de Vulcain (43). Mais ces imitations, il faut l'avouer, attestent en même temps le mauvais goût des poëtes chez lesquels on les trouve. Car il n'y a rien de si maussade que l'affectation en ce genre.

On trouve des exemples de cette simplicité jusques dans les relations des crimes les plus affreux. A-t-on jamais entendu parler d'un moyen plus ridicule d'attenter à la vie de ses ennemis que celui qu'employa la belle-mère de Phrixus? Elle rôtit le bled, avant qu'on le semât, et, lorsqu'on consulta l'oracle, pour trouver le remède à la stérilité qui en fut la suite, elle trouva le moyen de faire croire que l'oracle demandoit la vie de Phrixus, comme expiation des péchés dont la calamité étoit la punition (44). Nous savons que parmi les empereurs romains il y en eut d'assez sots pour se faire croire des dieux. Mais aucun d'eux ne l'a fait d'une manière aussi ridicule ni plus puérile que Sal-

(41) Lycophr. 980 et Tzetz. ad h. l.
(42) Callim. Hymn. in Dian. 51 sq.
(43) Callim. Hymn. in Del. 141 sq.
(44) Apollod. I. 9. 1.

monée. Monté sur son char, il traina après lui des vessies sèches, remplies de poix apparemment, et des bassins d'airain; aussi lança-t-il dans les airs des flambeaux, et, en agissant ainsi, il disoit que c'étoient là le tonnerre et l'éclair (45).

Nous pourrions augmenter facilement le nombre de ces exemples, surtout si nous voulions les prendre dans l'histoire des dieux. Mais l'ordre que nous nous sommes prescrit nous oblige de n'en faire mention que lorsque nous parlerons de l'influence réciproque de la civilisation morale et religieuse des Grecs. Cette remarque s'applique en même temps à tous les articles qui nous occuperont dans ce chapitre, et nous en avertissons le lecteur qui, en se rappelant des traits assez connus dont il n'est pas nécessaire de faire mention ici, pourroit nous soupçonner de négligence à cet égard.

Amour du merveilleux.

Les anciens Grecs avoient, comme nous venons de le voir, la naïveté, la simplicité et, si nous osons nous exprimer ainsi, la niaiserie propres aux enfants. Ils en avoient aussi l'amour du merveilleux.

Nous en avons déjà remarqué plusieurs traits dans les contes que nous venons de citer. Mais il y en a d'autres qui manifestent ce caractère bien plus évidemment encore. On trouve dans les fables des Grecs une corne miraculeuse dont on peut faire sortir, à volonté, toutes sortes de mets et de boissons, jusqu'au nectar et l'ambroisie (46), un renard qu'on ne peut jamais atteindre et un chien à l'agilité duquel nul ne peut échapper, de sorte qu'étant lancés l'un contre l'autre, les dieux sont obligés, pour se tirer d'embarras, de les changer l'un

(45) Apollod. I. 9. 7.

(46) Pherecydes ap. Apollod. II. 7. 5. cf. Pherec. fr. 48. ed. Stürz. Ces contes sont puérils, il est vrai, mais ils sont aimables et spirituels, en comparaison des explications qu'on a voulu en donner. Voyez p. e. Palaeph. Incred. 46 et l'étymologie ridicule de Diodore, T. I. p. 281. in.

et l'autre en pierres (47). Tantôt on trouve des monstres des formes les plus bizarres, une autre fois trois femmes qui n'ont ensemble qu'un oeil et une dent (48). Là nous rencontrons un homme qui disparoît tout-à-coup, après sa mort, et qui revient, après sept ans, pour décrire un voyage qu'il a fait dans cet espace de temps (49); un autre veut nous faire croire que, sans prendre jamais la moindre nourriture, il a fait le tour du monde, monté sur une flèche (50). Des géants de cuivre, avec une veine qui contient la liqueur vitale et dont dépend leur existence (51); des magiciens qui savent prendre toutes les formes imaginables (52); des héros qui marchent sur la mer et dont les yeux perçants pénètrent à travers les corps les plus solides (53); des monstres à deux têtes, à quatre bras et à quatre jambes (54), rien ne coûte à l'imagination active de ce peuple fantasque.

Plusieurs auteurs, tant anciens que modernes, choqués par l'extravagance de ces fables de chevaliers volants, de têtes de femme qui changeoient en pierre quiconque osoit les regarder, de taureaux aux pieds d'airain et vomissants des tourbillons de fumée et de flammes, de guerriers sortant de la terre, armés jus-

(47) Apollod. II. 4. 6, 7. Paus. IX. 19. 1.

(48) Les Grées. Apollod. II. 4. 2.

(49) Aristéas de Proconnèse. Herod. IV. 14, 15.

(50) Abaris l'Hyperboréen. ib. 36. Je prends la liberté de revendiquer cette fable pour les Grecs.

(51) Talos de Crète.

(52) Le frère de Nestor, qui fut enfin tué par Hercule, lorsqu'il eut pris la forme d'un moucheron. Hesiod. ap. Schol. Apoll. Rhod. 1. 156.

(53) Orion et Lyncée. Nous en avons parlé plus haut.

(54) Les Molionides. Chez Homère ce sont simplement des jumeaux (διδυμοί) Il. B. 621. Λ. 708, 749. Ψ. 638 sq. Apollodore les appelle συμφυεῖς (II. 7. 2); mais Heyne, suivant la tradition de Phérécyde (ap. Schol. Hom. Il. Λ. 708 cf. Pherec. fr. 47 ed. Stürz), préfère à lire dans cet endroit διφυεῖς. L'un est aussi miraculeux que l'autre. Voyez le récit inconvenant et ridicule de la rencontre d'Hercule et des Molionides, dans Tzetzes, Chil. V. 77 sq.

qu'aux dents, de géants et de monstres de toute espèce, se sont efforcés à l'envi de concilier ces absurdités avec la vraisemblance et le bon sens. On y a cherché, tour à tour, une allégorie des phénomènes physiques, de l'action des facultés de l'esprit humain ou des différentes passions, ou bien une représentation poëtique de quelque histoire véritable. On a même cherché à démontrer que ces contes n'étoient que le résultat d'une erreur, causée par l'imperfection de la langue et la coutume des anciens peuples de désigner des choses étranges ou jusqu'alors inconnues par des noms d'objets connus et et qu'on avoit journellement sous les yeux. Nous ne prétendons nullement nier qu'il soit possible qu'une tradition ait pu recevoir de cette dernière manière soit quelque modification ou en tirer même son existence: mais, pour les allégories, nous n'avons qu'à rappeler tout ce que nous avons déjà dit à l'égard des anciens Grecs, pour faire comprendre à quiconque veut agir de bonne foi que ces jeux d'esprit leur ont dû être absolument étrangers; et d'ailleurs il n'y a aucune de ces explications dont on puisse démontrer la justesse. Mais aussi, pourquoi nous donnerions-nous la peine de vouloir expliquer ce qui n'a pas besoin d'explication et dont l'origine se trouve si facilement dans la simplicité, la crédulité et l'amour du merveilleux propres à toutes les nations sauvages et à tous les hommes dont l'intelligence n'est qu'à son aurore! Mais il est surtout étonnant que des hommes d'un savoir profond et très versés dans la connoissance de l'antiquité aient pu sur ces explications arbitraires, qu'ils ont ou puisées dans des auteurs de date très récente ou qu'ils ont inventées eux-mêmes, fonder des systêmes d'une philosophie soidisant avant-homérique, qui convient aussi peu avec le génie des anciens Grecs que les subtilités des Alexandrins avec la naïve simplicité d'Homère.

Mais ceci nous méneroit trop loin pour le moment, et

nous n'en sommes pas encore à faire observer le résultat de nos recherches à cet égard. Poursuivons notre chemin, sans penser à ceux qui nous y ont précédés; ne prononçons pas, avant de nous être mis en rapport tant avec les grands-hommes de ces siècles qu'avec le vulgaire de ces temps; et, si nous voyons que ceux qui se sont élevés au-dessus du commun par leurs talents et leur perspicacité ne vouloient ni ne pouvoient inventer ces allégories aussi peu que le reste de la nation, nous serons pleinement persuadés de la vérité de l'observation que la nature de mon sujet m'a forcé de faire dans ce moment.

Si nous lisons donc les histoires fabuleuses que nous trouvons en foule dans les ouvrages d'Apollodore, de Diodore, de Pausanias et de bien d'autres, que sont-elles autrement que nos contes de fées et de magiciens, de chevaliers errants combattant des géants et des monstres? Circé qui, par ses philtres, change les hommes en lions, en ours et en sangliers; Médée qui, en faisant cuire un vieux bélier, le change en agneau, pour s'assurer de la confiance des filles de Pélias (55), que sont-elles autrement que des fées malignes? Les boucles d'or de Nisus et de Ptérélas (56), le tison de Méléagre (57), pouvons nous les considérer autrement que comme des talismans d'où dépendoit l'existence de ceux qui les possédoient, ou avec lesquels ils avoient quelques rapports? La plante népenthès d'Hélène, l'herbe moly de Mercure, le voile de Leucothée, les plantes que Médée cherchoit au clair de la lune, en invoquant Hécaté, les deux gouttes de sang de la Gorgone, dont l'une causoit la mort, l'autre la guérison de toutes les maladies (58), méritent-elles d'autre nom que

(55) Apollod. I. 9. 27. Diod. Sic. T. I. p. 293—296. On n'auroit qu'à traduire un pareil conte, pour faire sentir au lecteur, par l'impression de l'ensemble, la vérité de ce que nous avançons. Mais cela exigeroit trop de place.

(56) Apollod. II. 4. 7. (57) Hom. Il. I

(58) Eur. Ion. 999—1005.

celui d'enchantements, amulettes, philtres, tels qu'on les trouve dans tous les contes de fées?

Il n'y a certainement rien de si étrange qui n'ait été inventé par les Grecs, soit anciens soit plus modernes. Qu'on se rappelle, par exemple, l'étrange incommodité de Minos(59), l'oracle de Lesbos, formé par la tête d'Orphée(60), le voyage miraculeux de la flûte de Marsyas, qui, de la rivière de ce nom, se transporta dans le Méandre, et de là dans l'Asope en Sicyonie, en passant avec les eaux de cette rivière au-dessous de la mer(61), le trajet non moins miraculeux de cette autre flûte (celle de Protée) qui se rendit de la même manière de Thrace en Égypte(62), le tronc d'arbre qu'enfanta le chien d'un des fils de Deucalion, qui poussa des branches ornées des plus beaux raisins (63) et mille autres miracles de tout genre.

(59) ὄφεις καὶ σκορπίους καὶ σκολοπένδρας οὔρεσκεν. Anton. Lib. 41. p. 276. ed. Verheyk, suivant l'émendation de Tollius.

(60) Philostr. Heroïc. p. 703 fin. 704 in.

(61) Paus. II. 7. 8. Pausanias a vu la flûte de ses propres yeux.

(62) Lycophr. 121 sq. cf. Tzetz. ad h. l.

(63) Paus. X. 38. 1. Ptolémée (Hist. poet. script. p. 332) parle d'un sel digestif dont Nérée fit présent à Pélée et Thétis, à l'occasion de la célébration de leurs nòces. Ce sel paroît une imitation de la plante népenthès. On s'en servoit pour aiguiser l'appétit et faciliter la digestion, πρὸς πολυφαγίαν καὶ ὄρεξιν καὶ πέψιν. Le même auteur fait encore mention d'une pierre (astérite) qu'on avoit trouvée dans un poisson et dont Hélène se servoit comme d'un philtre (p. 339). On voit bien que c'est une invention récente. Chez Homère Hélène possède un philtre irrésistible dans ses beaux yeux et dans sa taille divine. Les auteurs des siècles postérieurs ne manquoient pas de renchérir sur les anciennes fables. C'est ainsi que ce conte ridicule du talon gigantesque que Chiron adapta au pied d'Achille, pour le dédommager du talon que Thétis eut brûlé et qu'il perdit lorsqu'il fuit devant Apollon, d'après le scholiaste d'Homère (ad Il. *Π.* 36.) et celui d'Apollonius (IV. 865), est une mauvaise imitation de la tradition rapportée dans l'hymne à Cérès, à l'égard de la méthode employée par cette déesse pour assurer l'immortalité au fils du roi Célée. Suivant quelques-uns Thétis fit cet essai pour savoir s'il étoit immortel. Schol. Apoll. Rhod. IV. 816. Le récit d'après lequel un de ses lèvres fut brulé (Ptolem. p. 335) est une subtilité étymologique pour expliquer le nom du héros

Pour les effets de la puissance immédiate des dieux, nous n'en parlons pas à présent. D'abord, comme nous l'avons déjà dit plus haut, l'occasion s'en présentera ailleurs, mais en outre on comprend aisément ce qu'un peuple aussi avide du merveilleux et de l'extraordinaire dût attendre de la puissance d'êtres qu'il croyoit doués de forces surnaturelles.

Et, si les Grecs étoient si avides de fables, est-il bien étonnant que non seulement leurs poëtes mais les plus graves auteurs aient tâché de satisfaire à ce goût extravagant. Nous passons facilement au bon Homère ses Cyclopes et ses Lèstrygons, ses outres remplis de vents et ses vaisseaux animés et fendant les flots sans voiles ni rames, et d'autant plus qu'il est probable qu'il suivoit ordinairement des traditions déjà existantes: mais que dirons nous d'Apollonius de Rhodes, qui donne à l'aigle de Prométhée des plumes grandes comme des rames et d'une telle force que la seule agitation de l'air, causée par leur jeu au moment où il passa au-dessus du navire Argo, en ébranla le mât (64), et qui, non content des miracles de la Colchide, rapportés par les auteurs plus anciens, y ajoute encore, dans le palais d'Æétes, quatre sources qui donnoient du lait, du vin, de l'huile et de l'eau, et qui, au lever des Pléïades, étoient chaudes et se refroidissoient à leur coucher (65), ou de Lycophron, qui raconte que la sueur des Argonautes, qui s'étoient exercés à la lutte, sur le rivage de l'Afrique, y resta comme une tâche d'huile, que ni l'eau de la mer, ni la pluie, ni la neige pouvoient faire disparoître (66). Mais

(*Ἀχιλλεύς*). C'est ainsi que Lycophron, non content de faire vaincre par Hercule le monstre qui venoit dévorer Hésione, le représente s'introduisant dans les entrailles de la baleine et y séjournant pendant trois jours (vs. 35 sq. cf. Tzetz. ad 34 sq.).

(64) Apoll. Rhod. I. 1251 sq. (65) Ib. III. 221 sq.

(66) Lycophr. 874 sq. cf. Tzetz. ad 871. On voit bien que l'élégance et le goût n'étoient pas les qualités que ces auteurs ont le plus tâché d'imiter dans leurs prédécesseurs. Nonnus nous en offre peutêtre la preuve la plus frappante dans la description de Typhon.

que parlons nous de poëtes, qu'osons-nous même alléguer l'exemple du plus philosophe d'entr'eux, le grave Pindare, qui représente Ganymède comme un géant dont l'énorme masse reste en dehors de toute mesure, et dont le seul mouvement des pieds cause les inondations du Nil ([67]), que parlons nous, je le répète, de ces poëtes, lorsque nous voyons les ouvrages des historiens et des voyageurs les plus graves remplis de contes de pygmées, d'acéphales, de monoculistes et d'autres absurdités les unes plus outrées que les autres, de sorte que Strabon se plaint sérieusement du peu de foi que méritent les auteurs qui ont décrit les peuples septentrionaux et ceux de l'Asie, comme aussi les historiens de l'expédition d'Alexandre le Grand. Or, reste à savoir s'il faut en faire plutôt un reproche à ces auteurs qu'au public pour lequel ils écrivoient; car il est certain qu'ils consultoient en cela le goût de leurs lecteurs et qu'ils ne débitoient la plupart de ces fables que pour faire plaisir à ceux qui en étoient si avides. Strabon le remarque dans le même endroit: » Car," en parlant de ces écrivains, » comme ils virent," dit-il, » que les auteurs de romans et de fables étoient en grande estime, ils crurent n'avoir point trouvé de moyen plus sûr pour rendre leurs écrits agréables que de débiter, comme des histoires véritables, des évènements qu'ils n'avoient jamais vus eux-mêmes, dont ils n'avoient jamais entendu parler à personne et qu'ils inventoient à loisir pour exciter l'étonnement et l'admiration de leurs lecteurs" ([68]).

L'amour du merveilleux a toujours été propre aux Grecs, et nous pourrions facilement le prouver par un grand nombre d'exemples que nous trouverions dans toutes les époques de leur histoire et dans tous les auteurs. Mais, quoique nous ayons cru devoir parler ici en général de cette qualité, comme d'un trait qui caractérise les Grecs de tous les

([67]) Pind. ap. Schol. Arat. 282. ([68]) Strab. p. 774. C.

âges, la suite de cet ouvrage nous fournira plus d'une occasion d'y revenir. Aussi je ne crois pas mes lecteurs curieux d'en apprendre davantage.

Civilisation des anciens Grecs sous le rapport intellectuel. Subtilité, prudence, éloquence.

Or, si les Grecs ont toujours été avides du merveilleux, il est facile de se persuader qu'ils ne l'auront pas été moins dans les siècles dont nous nous occupons dans ce chapitre, d'autant plus que, dans ces siècles, ils étoient bien plus bornés et moins civilisés sous le rapport intellectuel que dans la suite.

Ce ne peut être notre intention de traiter en détail l'histoire du développement des facultés intellectuelles des Grecs, mais, comme la civilisation morale d'une nation dépend souvent en grande partie du degré plus ou moins élevé où elle se trouve par rapport aux lumières de l'esprit, nous ne pouvons nous dispenser d'en faire quelque mention.

Les anciens Grecs étoient bornés, simples, ignorants, mais ils ne manquoient aucunement de cette justesse d'observation, de cette prudence, de cette sagacité même qui, dans l'homme sauvage, sont ordinairement les effets naturels de la plus grande finesse de ses sens et de la nécessité dans laquelle il se trouve de pourvoir à ses besoins par sa présence d'esprit et sa conception, tant pour éloigner les dangers qui l'environnent que pour sa subsistance individuelle (69). Celui qui avoit du jugement, de la mémoire et une certaine adresse, et qui joignoit à ces qualités la faculté de communiquer ses idées d'une manière claire et précise et de faire goûter ses projets aux autres, étoit le favori de Minerve, le sage par excellence. Nestor, Ulysse, Polydamas sont, pour ainsi dire, les prototypes de cette sagesse pratique des siècles héroïques. Nous ne parlons pas main-

(69) Je me contente de renvoyer ici le lecteur à l'Essai sur Homère, p. 66—68.

tenant des poëtes, dont le principal mérite étoit le savoir et la faculté de communiquer les leçons de leur expérience d'une manière agréable, ni des devins, dont la connoissance de l'avenir comme du présent et du passé tenoit d'une origine plutôt céleste qu'humaine. Nous nous en occuperons dans la suite.

Agir et parler, voilà les deux grandes qualités qui formoient le grand homme chez cette nation, à laquelle les spéculations de la philosophie étoient encore absolument inconnues et dont la vie entière étoit une activité sans intervalle. C'étoient ces qualités que Phénix avoit tâché de faire acquérir à son disciple, le jeune Achille (70). On voit que chez Homère la dernière de ces qualités n'est pas moins estimée que la première, de sorte que Nestor, quoique réduit, par sa vieillesse, à l'impossibilité de se mesurer, dans le combat, avec les jeunes héros, n'en est pas moins honoré par toute l'armée et surtout par le chef, à cause de sa prudence et de sa sagacité, et que la courageuse, mais prudente Minerve est bien supérieure à Mars, qui ne l'emportoit que par la force physique. On ne peut disconvenir que, dans un siècle où la force décidoit de tout, la prudence et l'adresse ne dûssent être les ressources les plus réelles du foible. Mais aussi là où la force usoit de tous les moyens en son pouvoir pour opprimer le foible, la prudence n'avoit garde de se contenir dans les bornes que lui prescriroient la morale d'un siècle plus éclairé, et elle même étoit loin d'être toujours du côté de la justice. Souvent la prudence dégénéroit en fourberie, en employant la ruse et l'artifice. Souvent, il faut l'avouer, il n'y avoit pas d'autre moyen pour échapper à la violence d'un ennemi injuste et impitoyable. Mais, aussi bien que cet ennemi usât sans ménagement de l'avantage que lui donnoit la force de ses membres vigoureux, de même il arrivoit que

(70) *Μύθων τε ῥητῆρ' ἔμμεναι, πρηκτῆρα τε ἔργων.* Hom. Il. *I.* 443.

celui qui jusque là n'avoit appliqué la finesse de son esprit qu'à la défense de ses droits, ne se croyoit pas moins autorisé à l'employer à des entreprises que rien ne pouvoit justifier sinon la supériorité intellectuelle, comme la supériorité physique seule constatoit le droit de celui qui opprimoit l'innocence par la force matérielle. Et d'ailleurs les nations peu civilisées sont encore à cet égard parfaitement semblables aux enfants. Pour les uns comme pour les autres rien n'est plus agréable que l'heureux succès d'une ruse ou d'un guet-à-pens bien concerté.

L'association de Thésée et de Pirithoüs nous a offert l'exemple le plus frappant de la férocité des anciens Grecs, celle de Sisyphe et d'Autolycus nous fournira le meilleur moyen de nous former une idée de leur adresse.

Sisyphe, le plus rusé des hommes (71), dont Jupiter même ne put tromper la vigilance, lorsque du haut de l'Acrocorinthe il épia les démarches de ce dieu, au moment où il enlevoit secrètement la belle Égine (72), avoit inventé un moyen de reconnoître toujours son bétail, lorsqu'il l'auroit perdu ou qu'on le lui auroit enlevé. Voici comment il s'y prit: il imprima une marque audessous du sabot de ses boeufs et de ses mules. Cependant Autolycus, qui croyoit ne le céder à personne en ruse et en finesse, et qui en faisoit le même usage que plusieurs autres héros de ces siècles faisoient de leurs forces, quand il s'agissoit de s'approprier le bien d'autrui, avoit la coutume de changer entièrement la forme du bétail qu'il avoit enlevé, afin que le volé ne pût reconnoitre sa propriété. Mais malheureusement il n'avoit pas cru nécessaire de changer aussi la partie inférieure des sabots, parcequ'elle échappe entièrement à la vue. Par conséquent, lorsqu'un jour il eût volé

(71) Hom. Il. Z. 153. ὁ κέρδιστος γένετ' ἀνδρῶν· Pindare (Ol. XIII. 73) l'appelle πυκνότατον παλάμαις ὡς θεόν.

(72) Eustath. ad Il. p. 219. l. 40 fin.

quelques boeufs à Sisyphe, celui-ci reconnut de suite sa propriété, en examinant ses marques, en dépit du déguisement qu'avoit inventé Autolycus, qui les auroit rendues méconnoissables pour tout autre. Autolycus ne fut pas moins charmé de l'adresse de Sisyphe que Pirithoüs du courage de Thésée. Il l'invita de suite à sa table, et, non content de bien traiter son hôte, dont il admiroit la sagesse, il poussa l'hospitalité jusqu'à honorer sa couche de la compagnie de sa fille Anticlée, attention, qui, comme nous l'avons vu plus haut, n'étoit cependant pas sans exemple, dans ces siècles (73). On dit qu'Ulysse, dont Anticlée accoucha, lorsque peu de temps après elle avoit été unie à Laërte, fut le fruit de cette complaisance. Homère n'en dit rien, mais chez les tragiques les ennemis du roi d'Ithaque ne manquent pas de lui reprocher à chaque moment cette origine peu honorable, en cherchant à confirmer leurs malicieuses insinuations par la ressemblance entre le caractère d'Ulysse et celui de Sisyphe.

Quoiqu'il en soit, Sisyphe étoit en effet l'un des plus insignes trompeurs de son temps. Lorsque Jupiter voulut le punir pour avoir découvert l'enlèvement d'Égine au père de cette nymphe (74), il trouva le moyen d'enchaîner la Mort, que le dieu avoit chargée de l'exécution de sa vengeance. La suite naturelle de cette audace inouïe auroit prolongé sans fin la vie de chacun, et il ne fallut pas moins que l'intervention divine pour rétablir l'ordre des choses. Mars ou Pluton (car les auteurs ne sont pas d'accord sur ce point) délivrèrent enfin la Mort et lui abandonnèrent l'astucieux Sisyphe. On croiroit peut-être que cela mit un terme à ses fourberies. Aucunement. L'imperturbable Sisyphe ne perdit pas courage, même dans l'empire des morts,

(73) Cette histoire est racontée le plus distinctement par le scholiaste de Sophocle (ad Aj. 189. p. 202).

(74) L'Asope, père d'Égine, lui donna, pour récompense, la fontaine de l'Acrocorinthe. Paus. II. 5. 1.

et le premier qu'il entreprit fut le terrible Pluton lui-même. Sous prétexte de vouloir mettre à la raison sa femme, qui avoit négligé (et, comme le prétendent quelques-uns, par son ordre, car telle étoit sa prévoyance) de rendre les honneurs ordinaires à sa mémoire, il sut obtenir la permission de retourner à la vie. On sent bien quel emploi le rusé Sisyphe fit de la concession du dieu des morts. Sisyphe ne reparut point. Mais enfin, son heure étant venue pour la seconde fois, il fut puni, après sa mort, d'une manière exemplaire et trop connue pour qu'il soit nécessaire de nous y arrêter ([75]).

Je sens que je dois réclamer l'indulgence de mes lecteurs pour avoir osé les ennuyer par un conte aussi frivole, mais j'ai absolument pris à tâche de leur faire connoître les anciens Grecs, et ce n'est pas ma faute si ce peuple ne répond pas à l'idée qu'ils s'en étoient peut-être formée. Mais je crois qu'on m'excusera facilement si je n'allègue pas d'autres exemples de ce genre. Aussi n'y en a-t-il peut-être aucun qui montre si évidemment la naïve simplicité et l'ingénuité des Grecs, même dans leurs vices et leurs défauts que l'histoire de Sisyphe et d'Autolycus ([76]).

([75]) Pherec. fr. 41. ed. Stürz. cf. Od. *Λ*. 592 sq. Paus. X. 31. 3. On honoroit tant la mémoire de Sisyphe que quelques-uns prétendoient qu'il avoit possédé le don de la divination. Diod. de virt. et vit. T. II. p. 545 fin. 546.

([76]) Le mot que nous rendons ordinairement par *sagesse* ne désignoit souvent que la ruse ou l'adresse (σοφία). Chez Euripide l'on dit à Médée (Med. 285.)

σοφὴ πέφυκας καὶ κακῶν πολλῶν ἴδρις.

Néoptolème, chez Sophocle, représente cette qualité comme opposée à la justice (Phil. 1222.)

ἀλλ', εἰ δίκαια, τῶν σοφῶν κρείσσω τάδε.

Hérodote raconte (II. 121 fin.) que Rhampsinite, roi d'Égypte, donna sa fille à un voleur, parceque celui-ci étoit si malin qu'il n'avoit pu l'attraper: ὡς πλεῖστα ἐπισταμένῳ πάντων ἀνθρώπων, ce qu'il explique en disant qu'il surpassoit les Égyptiens, et que les Égyptiens surpassoient tous les autres hommes. Je ne crois pas que les Égyptiens aient su bon gré à l'historien grec, pour avoir ainsi défini leur sagesse tant vantée. Voyez encore Hérod. II. 172. III. 4.

Nous n'ajouterons qu'un mot : Pour se convaincre du puissant attrait que le mensonge et la fourberie avoient pour les Grecs on n'a qu'à se rappeler le passage d'Hésiode où il fait connoître le jour le plus favorable pour mentir et pour tromper, comme il marque les jours les plus propres pour semer et pour recueillir les fruits (77).

Côté favorable du caractère des anciens Grecs.

Nous avons dit au commencement de ce chapitre que, sous le rapport de la violence de leurs passions et de la simplicité de leurs moeurs, les anciens Grecs étoient semblables à toutes les nations encore sauvages et peu civilisées. Les traits que nous venons de rassembler jusqu'ici ont, je crois, assez bien confirmé cette assertion, et peut-être même que nos lecteurs seroient tentés de demander où donc se trouve cette humanité des Grecs dont tous les auteurs parlent à l'envi. Mais nous avons aussi remarqué que même dans ces siècles de barbarie et de violence les Grecs ont fait entrevoir qu'ils deviendroient un jour le peuple le plus humain et le plus sensible à la beauté dont l'antiquité ou plutôt l'histoire de tous les siècles fasse mention.

L'extrême simplicité des Grecs, qu'ils ont gardée même dans les siècles les plus civilisés de leur histoire, est déjà un trait de caractère qu'on ne peut entièrement expliquer par les circonstances extérieures dont nous avons tâché de donner une esquisse. Les traits dont nous allons nous occuper dans ce moment prouveront encore mieux qu'il y a dans le caractère des Grecs, comme dans celui de toutes les nations, quelque chose dont on ne sauroit indiquer l'origine; et, ce qu'il y a de remarquable, ces traits touchent presque tous le côté favorable de leur caractère, tandis que leurs défauts peuvent s'expliquer bien plus facilement par l'influence des circonstances extérieures, comme nous venons de le voir, de sorte qu'on pourroit

(77) Hesiod. Op. D. 790, 791.

dire des Grecs que leurs défauts sont les mêmes que ceux des autres nations, placées dans les mêmes circonstances, mais qu'ils doivent entièrement à eux-mêmes leurs vertus et leurs bonnes qualités.

Hospitalité. Nous ne rangerons pas sous ce titre l'hospitalité des anciens Grecs. L'hospitalité est une vertu des individus qui tire sa source de l'enfance de la société. On la trouve chez toutes les nations peu civilisées. Les poëmes d'Homère fournissent les exemples les plus frappants de l'influence bienfaisante que cette vertu exerçoit sur les moeurs de ce siècle. Aussitôt que Télémaque aperçoit Minerve, qui, sous la forme d'un étranger, se présente à la porte de son palais, il se hâte de l'introduire et se donne toutes les peines possibles pour empêcher que les amusements bruyants des prétendants de sa mère ne lui causent le moindre désagrément. Nestor est indigné que son fils ne lui amène pas à l'instant l'étranger qui s'arrête devant son palais. Eumée se désole de ce que ses chiens auroient pu faire du mal au mendiant qui vient chercher un refuge dans sa maison. Télémaque assure le même mendiant de sa protection, parcequ'il l'a reçu comme son hôte. Jamais on ne demande à un étranger ni son nom, ni le but de son voyage, avant qu'il n'ait pleinement satisfait à tous ses besoins. Jamais on ne le laisse partir, sans lui faire quelque présent, et souvent même on l'accompagne jusqu'à une certaine distance. Il y avoit même dans ces siècles des hommes qui se faisoient un plaisir d'héberger les étrangers ou de les ramener dans leur patrie. Il suffit de rappeler ici à la mémoire de mes lecteurs la conduite d'Alcinoüs et du noble Axylus, qui avoit fixé sa demeure expressément à côté du grand chemin, pour être en état de recevoir et de soigner les voyageurs (78). Mais l'influence bien-

(78) Hom. Il. Z. 12. Euripide a fait le plus bel éloge de cette vertu des anciens Grecs dans son Alceste. Admète, quoique plongé dans la plus grande affliction, ne veut pas que son ami Hercule

faisante de cette vertu ne se bornoit pas seulement au moment où on l'exerçoit. Elle étoit la source d'une alliance sacrée, qui portoit des fruits pour toute la vie. Jamais on n'auroit osé faire violence à celui qu'on avoit une fois fait asseoir à sa table, lors même qu'on avoit eu le motif le plus juste d'être mécontent de lui (79). Thémison n'osa pas même manquer à la parole qu'il avoit donnée à son hôte, lorsqu'il apprit que ce qu'on désiroit de lui étoit un crime qu'il détestoit, avant que d'avoir renié solennellement l'alliance d'hospitalité qu'il avoit contractée avec lui (80). Ces alliances se propageoient de père en fils. Au milieu des horreurs de la guerre Glaucus et Diomède, au lieu de s'attaquer, se tendent la main et échangent leurs armes, aussitôt qu'ils apprennent que leurs grands-pères ont été unis par le lien sacré de l'hospitalité.

Mais cette vertu des anciens peuples est si connue, et son éloge a été fait si souvent qu'il peut paroître superflu de nous y étendre davantage.

Gaîté. Sociabilité.

Nous nous hâtons d'en venir à ces qualités qui étoient bien plus la propriété des Grecs que l'hospitalité, quoique leur humanité naturelle, dont nous parlerons dans la suite, contribua beaucoup à les rendre plus propres à exercer une vertu qui étoit d'ailleurs, comme nous venons de le dire, plutôt une suite des circonstances et leur étoit commune avec presque tous les peuples de l'Orient.

Quoique la gaîté et la sociabilité, qui règnent dans les tableaux décrits par Homère, surtout dans l'Odyssée, doi-

passe sa maison, et, afin de ne lui causer aucune peine, il cache sa douleur et défend expressément à ses domestiques de découvrir à son hôte le malheur qui vient d'arriver. Voyez entr'autres Alc. 540 sq.

(79) Voyez la conduite de Prétus et d'Amphianax envers Bellérophon (Il. Z. 167 sq.), et comparez la remarque que fait, à ce sujet, Tzetzès, ad Lycophr. 17. p. 3 fin.

(80) Herod. IV. 154.

vent être regardées en grande partie comme l'expression du sentiment du poëte, il est néanmoins très probable qu'il n'aura pas dépeint ses compatriotes d'une manière entièrement contraire à leur caractère. Les charmants tableaux dans le bouclier d'Achille, les nôces, la danse, les vendanges, qui nous représentent un peuple gai et ami des arts, peuvent être flattés plus ou moins par le pinceau du poëte: le caractère des Grecs, tel qu'il se montrera dans la suite, nous est garant que, même dans ces siècles de grossièreté, ces peuples auront déjà manifesté quelques traces de cette gaîté et de cette humeur sociable qui les ont distingués dans la suite. S'il nous étoit permis de citer ici les divinités qu'Homère a souvent dépeintes d'une manière évidemment populaire, le boiteux Vulcain lui seul, amusant l'Olympe par sa complaisance et son empressement, suffiroit pour nous faire connoître les Grecs sous ce rapport ([81]).

On dit que Thésée, de retour de la Crête, se mit à la tête des jeunes gens qu'il avoit sauvés de la dent du Minotaure et exécuta une danse avec eux autour de l'autel de Vénus ([82]). La manière dont Homère représente ses Grecs nous engage à croire que cette tradition pourroit bien renfermer une vérité historique ([83]).

Humanité. Lorsque Jupiter demanda à Deucalion, échappé au déluge, ce qu'il désiroit, il répondit,

([81]) Le scholiaste d'Homère (ad Il. *B*. 212 ed. Wassenb.) croit que Thersite avoit accompagné les héros dans leur expédition pour les *amuser*. Cette opinion n'est pas moins ridicule que Thersite lui-même: mais toujours est il vrai que le plaisir que sa punition causa aux Grecs nous fait reconnoître dans les hommes qu'Homère dépeint le même trait qu'il a eu soin de faire remarquer dans le caractère des dieux.

([82]) Callimaque s'est servi de cette tradition, Hymn. in Del. 306—313.

([83]) M. Winckelman (Gesch. der Kunst, T. II. p. 6) trouve la cause principale de la gaîté des Grecs dans la beauté du climat, quoique, dans un autre endroit (p. 9 sq.), il reconnoisse cette gaîté comme une qualité indépendante de l'influence des circonstances extérieures.

d'après la tradition: »des hommes" [84]. Il me semble qu'on ne sauroit mieux caractériser le naturel des Grecs que ne l'a fait cette tradition. Les Grecs étoient, comme nous l'avons vu, violents et féroces, lorsqu'ils n'écoutoient que leurs passions; mais, dès les temps les plus anciens, on trouve dans leur histoire et dans les traditions qui s'y rapportent des traits qui prouvent dans leur caractère un fonds d'humanité qui n'attendoit que le moment propice pour se développer. On racontoit que les eaux du fleuve Hélicon, en Macédoine, se cachèrent dans le sein de la terre, lorsque les femmes qui avoient tué Orphée voulurent s'y purifier du sang innocent qu'elles venoient de répandre [85]. Persée refusa, dit-on, d'accepter l'hérédité de son grand-père, puisqu'il avoit été la cause, quoiqu'entièrement innocente, de sa mort [86]. Nous avons déjà dit pourquoi nous ne nous arrêtons pas ici à détailler les preuves évidentes d'humanité, de modestie et de discrétion qu'on trouve dans les poëmes d'Homère: mais, nous le répétons, on ne sauroit les négliger entièrement, puisqu'il n'est pas probable que ce poëte ait représenté le peuple dont l'histoire lui fournit le sujet de son épopée d'une manière tout-à-fait contraire à la vérité. Par exemple, lorsqu'Ajax dit au héraut Idée que c'est à Hector à faire le premier la proposition de mettre fin au combat, puisqu'il avoit défié les Grecs, il est plus que vraisemblable que le poëte ne fait parler son héros de la sorte que d'après une coutume établie et généralement reçue [87].

On trouve un exemple frappant de l'humanité et de la sensibilité des anciens Grecs dans le récit des adieux d'Icare et de Pénélope. Lorsqu'Icare eut donné sa fille Pénélope à Ulysse, ce tendre père, ne pouvant se résoudre

(84) Apollod. I. 7. 2.

(85) Paus. IX. 30. 4. (86) Apollod. II. 4. 4.

(87) Hom. Il. *H*. 283. sq. Voyez d'ailleurs mon Essai sur Homère.

à s'éloigner de sa fille chérie, tâcha d'abord de persuader à son gendre de s'établir dans son voisinage, mais, lorsqu'il vit que toutes ses tentatives étoient inutiles, il accompagna les jeunes époux à une certaine distance, et au moment de se séparer il fit encore un dernier effort pour les retenir. Ulysse, fatigué de ses instances, laissa à Pénélope le choix de rester avec son père ou de le suivre en Ithaque. Pénélope, c'est ainsi que poursuit l'ancienne tradition, ne répondit rien, mais se couvrit de son voile. Icare, comprenant la résolution de sa fille, n'insista plus et érigea une statue à la Pudeur, à l'endroit où Pénélope s'étoit couverte de son voile (88).

C'étoit cette humanité qui distinguoit les Grecs des barbares, dès les temps les plus anciens. Homère nous fait remarquer cette différence dans la marche réglée et tranquille des Grecs, comparée aux clameurs bruyantes des Troyens (89); et, lorsque nous réfléchissons aux moeurs des peuples orientaux, même les plus civilisés, la sévérité et la cruauté de leurs lois pénales, les effets terribles de l'ambition de leurs princes, les révolutions sanglantes qui souillent leur histoire, nous ne pouvons nous dispenser d'avouer que les Grecs, même dans ces siècles primitifs et nonobstant toute la férocité et la grossièreté de leurs moeurs, étoient sensibles et humains, en comparaison de ces peuples. Et, à mesure que nous avançons dans leur histoire, à mesure que leurs institutions s'affermissent, la barbarie primitive fait place à l'humanité et à la civilisation. Toutes les traditions sur Hercule attribuent à ce héros l'usage des flèches empoisonnées (90) : l'Odyssée, au contraire, nous offre déjà l'exemple d'un prince qui regardoit cette coutume barbare comme un mal qui pourroit lui attirer la colère des dieux (91).

(88) Paus. III. 20. 10. (89) Hom. Il. *Γ*. init.
(90) P. e. Apoll. II. 5. 2. (91) Hom. Od. *Α*. 260 sq.

De tous les peuples de la Grèce ce furent les Athéniens qui les premiers commencèrent à se civiliser. Tandis qu'on trouve encore dans l'Arcadie des exemples de sacrifices humains, Cécrops enrichit Athènes d'institutions qui feroient honneur aux nations les plus éclairées (92). Les Athéniens furent les premiers, d'après le témoignage de Thucydide, qui abrogèrent la coutume de porter toujours des armes; et les progrès de la civilisation parmi eux rendoient aussi cette précaution inutile, reste de la nécessité dans laquelle on se trouvoit, dans les siècles primitifs, d'être continuellement en garde contre les attentats de la brutalité et de la violence (93) Ce fut à Athènes, d'après le témoignage presqu'unanime des auteurs anciens, qu'une jurisdiction réglée remplaça le premier la vengeance particulière des familles, source féconde de désordres et de crimes. On place dans le siècle dont nous parlons l'origine de la coutume remarquable de citer devant le tribunal jusqu'aux objets inanimés qui avoient été la cause de la mort d'un citoyen (94). Les nombreuses traditions qui signalent l'hospitalité des Athéniens et la facilité avec laquelle ils prêtoient du secours à des princes et à des nations opprimées, à Oedipe, à Adraste, aux Héraclides etc., quoique sans doute augmentées et embellies par les poëtes, qui se servirent de ce moyen pour flatter l'amour-propre et la vanité de leurs compatriotes, ne semblent cependant pas mériter d'être reléguées parmi les fables, lorsque l'histoire des siècles postérieurs nous offrent des

(92) Il est certain qu'on a exagéré les services que Cécrops rendit aux Athéniens, mais il est également impossible de nier qu'il ait jeté les premiers fondements de ces lois et de ces institutions qui ont valu aux Athéniens la place distinguée qu'ils occupèrent plus tard parmi les peuples de la Grèce. Il en sera encore question dans la suite.

(93) Thucyd. I. 6.

(94) Pausanias (I. 28. 11) la rapporte à un évènement qui eut lieu sous le règne d'Érechthée.

exemples non moins frappants des mêmes vertus chez ce peuple célèbre.

Sentiment du tragique.

Il y a un autre trait dans le caractère des Grecs, et surtout des Athéniens, dont je crois déjà apercevoir les traces dans le commencement de leur histoire. Les Grecs connoissoient le prix de l'hospitalité, de la sociabilité et de toutes les vertus qu'on peut désigner sous la dénomination générale d'humanité, et cependant, comme nous l'avons vu, ils avoient des passions violentes qui les rendoient parfois injustes, inhumains et même cruels. D'un autre côté les Grecs étoient gais, folâtres et enjoués, et cependant ils étoient très accessibles aux sensations sombres et mélancoliques, et ils ne ressentoient pas seulement tout le malheur d'une infortune qui les frappoit eux-mêmes, mais ils étoient aussi prêts à répandre des larmes sur les malheurs d'autrui et même au simple récit ou à la simple représentation des catastrophes qui n'avoient aucune réalité ou qui étoient arrivées depuis longtemps à des personnes qu'ils n'avoient jamais connues. Prêts à recevoir toutes les impressions et variables, comme l'enfant, qui bondit de joie un moment après avoir fondu en larmes, les Grecs, et non seulement les Grecs de ces siècles encore peu policés, mais aussi ceux qui vécurent dans l'époque brillante où Athènes et Sparte avoient atteint le plus haut degré de civilisation, étoient tour à tour impétueux et doux, durs et sensibles, cruels et humains. Prompts à laisser éclater la joie et le plaisir, enchantés et transportés par la moindre bagatelle agréable, doués d'une extrême facilité pour saisir le ridicule et se livrant sans réserve à la manie peu généreuse de railler, il arrivoit souvent qu'un moment après ils étoient pénétrés d'une pitié sincère pour le malheur de leurs semblables et ramenés aux réflexions les plus sérieuses sur l'incertitude du sort des hommes, sur la vanité et la fragilité des plaisirs de cette vie si courte et si incertaine et sur les dangers auxquels

chacun voit exposés à tout moment son bonheur et son existence.

Pour bien juger le caractère des Grecs, et dans la suite celui surtout des Athéniens, il est absolument nécessaire d'avoir égard à cette brusque variabilité de sensations; car sans cela on seroit sans cesse tenté de douter de la justesse des observations qu'on viendroit de faire ou de la vérité des témoignages qui nous offrent à chaque moment des traits qui paroissent entièrement incompatibles les uns avec les autres.

Comment pourrions nous concilier autrement les exemples de générosité et d'humanité avec les traits de cruauté et de barbarie que nous offre l'histoire de la Grèce, même dans des siècles bien plus civilisés que ceux dont nous nous occupons dans ce moment? Comment seroit-il possible sans cela de comprendre que le même public ait pu applaudir avec le même enthousiasme aux productions sublimes de Sophocle et aux impudentes bouffonneries d'Aristophane?

Quant à la susceptibilité pour les émotions tragiques, ce n'est pas seulement le succès qu'obtinrent les chefs-d'oeuvre de Sophocle et d'Euripide et même la haute vénération qu'on témoigna pour les immortelles productions du génie d'Homère, où ces émotions ne trouvent peut-être pas moins d'aliment que dans les tragédies les plus touchantes, qui constatent ce trait distinctif du caractère des Grecs: mais les anciennes traditions nous offrent déjà quelques vestiges de cette sensibilité et prouvent que les poëtes, en touchant si souvent cette corde, ne le faisoient que parcequ'ils étoient persuadés de l'harmonie qui s'établissoit entre eux et le sentiment qui animoit leurs auditeurs.

L'incertitude des relations sociales, les révolutions subites dans les empires, les vicissitudes continuelles qu'éprouvèrent les fortunes les mieux établies, dans ces siècles

barbares, l'aspect même de quelques sites du pays ont certainement pu contribuer pour beaucoup au développement de cette susceptibilité dont nous parlons; mais il n'est pas moins évident que les Grecs, plus qu'aucune autre nation, et par la suite surtout les Athéniens, avoient une disposition particulière à s'apitoyer sur les malheurs auxquels le genre humain est sans cesse en butte, et à ressentir ce plaisir presque inexplicable que trouve un coeur sensible aux récits ou aux représentations de ces catastrophes qui changent souvent la joie en deuil et les cris d'alégresse en torrents de larmes.

Quelle susceptibilité pour ces émotions ne montre pas la touchante fable d'Aurore et de Tithon! Le sensible Grec, bien qu'attaché sincèrement à la vie, savoit trop bien que son corps fragile et exposé à toutes les injures du temps devoit à la fin lui rendre cette vie insupportable. Ni les précautions les plus minutieuses, ni les soins les plus assidus ne peuvent abriter notre frêle machine des infirmités et des maladies auxquelles le plus petit dérangement de ses organes si subtils l'expose à tout moment; et, quand même on seroit assez heureux que d'échapper aux dangers qui nous environnent, comment éviter le délabrement graduel de notre économie et les infirmités qui en sont les suites naturelles. Aurore, qui aimoit tendrement Tithon, frémissant à l'idée de perdre cet amant adoré, avoit obtenu pour lui de Jupiter l'immortalité; mais la déesse imprévoyante n'avoit pas pensé que Tithon, quoique immortel, resteroit toujours homme, et qu'ainsi il ne pourroit jamais échapper au triste sort auquel une longue vie expose ordinairement les foibles mortels. Par conséquent le bienfait de Jupiter devint pour l'infortuné Tithon une source inépuisable de chagrins et de douleurs. Succombant sous le fardeau des années qui s'accumuloient sans cesse sur sa tête, il perdit sa vigueur, ses forces et sa beauté et, avec elles, l'attachement de la déesse, par le

moyen même qu'elle avoit cru le plus propre à le conserver à son amour (95).

Certainement la nation dont les traditions nous offrent des histoires comme celles d'Endymion, qui avoit reçu, comme un bienfait, de Jupiter la faculté de mourir lorsqu'il le jugeroit à propos (96), devoit bien être persuadée que la mort est souvent le seul remède aux calamités de cette vie.

Le même esprit règne dans l'histoire de Chiron, qui, blessé par Hercule et souhaitant vainement la mort qu'il ne put rencontrer, parcequ'il étoit immortel, reçut avec transport l'offre que lui fit Prométhée d'accepter de lui ce présent dangereux et de le faire rentrer ainsi dans le sort commun des hommes, que tous redoutent, mais auquel à la fin nul ne voudroit échapper, refuge le plus efficace contre des douleurs qui lui rendroient l'existence insupportable (97).

La persuasion où nous sommes de l'incertitude de notre sort se montre d'une manière très évidente dans le récit populaire qui a donné lieu au proverbe: *Il y a encore une grande distance entre les lèvres et la coupe* (98). An-

(95) Voyez le récit simple et naïf de cette touchante fable Hymn. Hom. III. 221 sq. Suivant quelques-uns Tithon lui-même avoit prié Jupiter de lui accorder l'immortalité, mais il avoit oublié qu'il auroit dû demander une jeunesse éternelle. Eustath. ad Il. p. 756. l. 30. Endymion ne l'oublia pas, mais, du moins comme son histoire est rapportée par Apollodore (I. 7. 5), il paroît qu'il ne prit pas beaucoup d'intérêt à l'immortalité et à la conservation de ses forces, qui lui avoit été assurée, puisqu'il demanda la faculté de *dormir* perpétuellement.

(96) Pherec. fr. 38. ed. Stürz. Parmi les histoires plus récentes, celle de Cléobis et de Biton est dans le même genre, comme celle que rapporte Cicéron à l'égard de Trophonius et d'Agamède, laquelle diffère cependant trop des traditions qu'on trouve, sur leur compte, chez les auteurs grecs, pour que nous soyons à portée d'en faire usage dans ce moment.

(97) Apollod. II. 5. 4. cf. Heyn. ad h. l.

(98) *πολλὰ μεταξὺ χείλους καὶ ποτηρίου.*

cée avoit planté un beau cep de vigne. Un de ses serviteurs, qui avoit le don de lire dans l'avenir, lui prédit qu'il mourroit avant qu'il eût goûté du fruit de sa vigne. Cependant les raisins parvinrent à la maturité, sans qu'il arrivât rien qui semblât confirmer la vérité de cette fatale prédiction. Ancée, se croyant déjà hors de tout danger, fait appeler son serviteur, et, ayant pris une grappe de ses raisins, il en exprime la liqueur dans un vase, et, tenant la coupe devant sa bouche, il dit: »Tu le vois, le fruit est mûr, je vis et je vais boire la liqueur." — »Il y a," répondit avec beaucoup de circonspection le serviteur, »il y a encore une grande distance entre les lèvres et la coupe." Et à peine eut-il prononcé ces paroles que quelqu'un, accourant hors d'haleine, vient annoncer qu'un sanglier qui s'étoit introduit dans la vigne d'Ancée la détruiroit entièrement, s'il n'en étoit chassé au moment même. Ancée pose sa coupe sur la table, prend son glaive et vole à la défense de sa vigne. Mais l'animal féroce, au lieu d'attendre l'attaque, se jette sur lui et le déchire sur la place. Ainsi fut accomplie la prédiction du serviteur, et Ancée ne goûta jamais du fruit de sa vigne (99).

Pouvons-nous douter que ces expressions du sentiment des vicissitudes et des malheurs de la vie qu'on retrouve si souvent chez les poëtes, telle que la sentence que le plus grand bonheur est de n'avoir jamais reçu l'existence, et celui qui en approche le plus, de mourir au plutôt (100), ou celle que personne ne doit se glorifier de son bonheur, avant d'avoir atteint le terme de la vie (101), peut-on douter

(99) Aristot. ap. Schol. Apoll. Rhod. I. 185 e cod. Paris. J'ai toute raison de croire que ce conte a déjà été mentionné par Phérécyde. Voyez Eust. ad Il. p. 682. l. 30.

(100) Soph. Oed. Col. 1288 sq. fr. Eur. T. II. ed. Barn. p. 432. n°. 16. p. 436 in. p. 486 in. p. 489. n°. 148. cf. Troad. 631 sq. Bacchylides in Anthol. Graec. Brunck. T. I. p. 83. Theognis, Brunck. Poët. Gnom. p. 18. Posidippus, ib. p. 135.

(101) Oed. Tyr. fin. Solon ap. Herod. I. Eur. Troad. 509. cf. 1203 sq. Heracl. 865 sq.

que ces expressions, qui ont une vigueur de proverbes, ne soient des sentences populaires dont l'origine se perd dans les temps les plus anciens, ou qui naissent, pour ainsi dire, avec la nation chez la quelle on les trouve.

En général, nous trouvons, tant dans la poësie des Grecs que dans leurs traditions, une réunion remarquable d'idées gaies et riantes et de sentiments tragiques; et nulle part peut-être le génie de la poësie grecque et le caractère de la nation ne se trouvent mieux caractérisés que dans cet hymne où les Muses, au milieu des réjouissances des habitants de l'Olympe, chantent l'infortune des mortels qui, ignorants du sort qui les attend et impuissants à éviter les malheurs qu'ils prévoyent, n'ont aucun moyen d'échapper à la vieillesse ni à la mort (102).

Sensibilité pour les beautés de la nature et des arts.

La même vivacité de sensations qui rendoit les Grecs aussi propres aux plaisirs d'une vie sociable et pacifique et les prédisposoit à la vengeance des outrages qu'ils venoient de recevoir, la même vivacité qui excitoit tour à tour leur joie et provoquoit leurs larmes, leur donnoit aussi un sentiment exquis pour les beautés de la nature et pour les plaisirs qu'offrent les arts à ceux qui les cultivent. C'est sous ce rapport principalement qu'il faut tenir compte de l'action immédiate d'une nature bienfaisante, que ni les circonstances extérieures ni même le climat ne peuvent suffisamment expliquer. Il est vrai, comme nous l'avons vu plus haut, que le climat y entre pour beaucoup, mais cependant aucune nation, ni même aucune de celles qui peuvent se vanter d'avoir été placées dans des circonstances non moins avantageuses et de vivre sous un ciel non moins beau que celui de la Grèce, n'a jamais donné des marques si frappantes de susceptibilité pour les douces émotions que procurent la contemplation des beautés de la nature et de

(102) Hymn. Hom. I. 189 sq.

l'art, ni manifesté un esprit si subtil, un goût si pur, un sentiment si profond que les habitants de la Grèce.

On pourra douter, il est vrai, que cet éloge pût s'appliquer aux anciens habitants de ce pays, si l'on fixe les regards sur quelques-unes de leurs traditions; et, après ce que nous venons de dire de leur férocité et de leur grossièreté, il pourroit même paroître étrange de trouver déjà chez eux des traces de cette sensibilité qui fit la gloire de leurs descendants. Les monstres de l'ancienne mythologie, les Grées et les Gorgones, les Échidna, les Scylla, les Typhon et plusieurs autres ne semblent indiquer rien moins qu'un goût épuré. La composition du philtre que le centaure Nessus recommanda à Déjanire (103), par exemple, ne semble pas indiquer un grand fonds de délicatesse et de décence. Mais il faut remarquer d'abord que la coutume de s'exprimer librement sur les besoins de la nature, dont nous avons parlé auparavant, fut cause qu'on parût souvent moins cultivé qu'on ne l'étoit en effet. En second lieu, ce fut souvent l'amour du merveilleux et, plus encore, le désir d'exprimer d'une manière énergique les qualités soit blâmables, soit ridicules de quelque objet, qui porta les anciens Grecs à admettre dans leur mythologie des personnes et des fables qui certainement ne sont pas marquées au coin du bon goût et de la décence.

Il suffira d'ailleurs d'ajouter aux exemples que nous venons de citer quelques autres qui attestent si bien que le sentiment du beau n'étoit pas étranger aux anciens Grecs, que les exceptions dont nous venons de parler ne nous paroîtront pas plus démontrer le contraire que plusieurs fables des temps postérieurs ne peuvent prouver que les contemporains de Phidias et de Polyclète n'étoient pas extrê-

(103) Diod. T. I. p. 281. *παρεκελεύσατο οὖν λαβοῦσαν τὸν ἐξ αὐτοῦ πεσόντα γόνον, καὶ τούτῳ προσμίξασαν ἔλαιον, καὶ τὸ ἀπὸ τῆς ἀκίδος ἀποστάζον αἷμα, χρῖσαι τὸν χιτῶνα τοῦ Ἡρακλέους.* Sophocle a sagement omis cette particularité, dans ses Femmes trachiniennes, vs. 573 sq.

mement sensibles aux beautés de la nature et de l'art.

La beauté et l'élégance des formes est une des premières conditions des divinités d'Homère. Chacune a sa beauté particulière, comme nous verrons dans la suite. La taille majestueuse et le bras blanc de Junon, les yeux brillants de Minerve, le sein voluptueux de Vénus, la jeunesse vigoureuse d'Apollon, la gravité sublime de Jupiter et de Neptune, Hébé attachée aux festins des dieux et les Grâces occupées à tisser les vêtements de Vénus, quel contraste avec les formes roides des divinités égyptiennes et les compositions absurdes de la mythologie des peuples asiatiques. Certainement Homère a embelli ces formes, mais il est impossible d'imaginer qu'un poëte qui auroit vécu parmi une nation dénuée de tout sentiment de beauté eût créé de son chef des divinités aussi belles et aussi élégantes. Homère nous a rendu les dieux de ses compatriotes, et, aussi peu qu'il se seroit avisé de représenter une de leurs divinités se démenant d'une manière ridicule dans le banquet de l'Olympe, sans qu'il eût déjà trouvé ce dieu éclopé tout fait dans leur mythologie, aussi peu est-il probable qu'il auroit créé des Vénus et des Grâces parmi un peuple accoutumé à adorer des divinités à tête de taureau et d'épervier.

Jamais une telle nation n'auroit pu avoir un poëte qui chantât à toute occasion la beauté de ses héros comme une qualité essentielle, et qui représentât une assemblée de graves vieillards émerveillée à tel point de la beauté de la perfide Hélène qu'elle n'hésita pas de déclarer que des charmes aussi ravissants méritoient que deux peuples se fissent pour elles une guerre acharnée, pendant dix années consécutives (104). Voilà donc aussi pourquoi je crois qu'on

(104) Ceci a été imité par Philostrate (Heroïc. 2. 18), lorsqu'il fait déclarer Protésilas, au moment où il rencontre Hélène dans l'empire des morts, qu'il ne se repent pas d'avoir subi la mort pour elle.

peut très bien ranger parmi les traditions anciennes celle qui représente Ménélas laissant tomber le glaive qu'il avoit saisi pour punir son épouse infidèle, au moment où le charme de son regard semble lui en faire un reproche ([105]), et celle suivant laquelle Minos ne put résister à la tentation de conserver le beau taureau que Neptune avoit fait sortir pour lui du fond des mers, malgré le voeu qu'il avoit fait de le sacrifier en son honneur ([106]).

Il est même remarquable que, s'il y a des formes laides et hideuses dans les anciennes traditions, les poëtes des temps postérieurs, non contents de l'antique simplicité de ces figures, aient encore renchéri quant à leur extérieur rebutant. Il suffit de citer ici Typhon, qui, pour sa tête auparavant assez laide, en reçut cinquante et même cent dans la suite, et les Furies, qui de belles qu'elles étoient devinrent des monstres. Mais nous reviendrons là dessus dans le chapitre des divinités de la Grèce.

Remarquons enfin la différence qui existoit à l'égard du sentiment pour la beauté, aussi bien que sous les autres rapports, entre les différentes nations de la Grèce. Dans l'Attique Cérès est une femme d'une forme belle et majestueuse : en Arcadie elle s'offre à nos yeux comme une aggrégation absurde d'un corps de femme et d'une tête de cheval ([107]).

Sensibles pour les beautés de la nature et du corps humain, les anciens Grecs ne l'étoient pas moins pour les plaisirs qu'offre à leurs adorateurs l'exercice des arts. Ce sont particulièrement la poësie et la musique qui méritent ici de fixer notre attention. Nous ne voyons pas qu'on ait fait des progrès bien sensibles dans les autres arts, dès les temps héroïques.

([105]) cf. Eurip. Andr. 630. Stésichore attribue cette émotion à ceux qui avoient été chargé de la lapider (ap. Schol. Eur. Or. 1287).
([106]) Apollod. II. 5. 7.
([107]) Paus. VIII. 4. 2. Cette différence se remarque dans toute la tradition à son sujet.

Dans les poëmes d'Homère on ne trouve pas seulement des poëtes qui égayent de leurs chants les banquets des princes([108]), ces princes eux mêmes charmoient leurs ennuis par les accords de la lyre, lorsqu'ils avoient déposé les armes ([109]) ou lorsqu'ils gardoient leurs troupeaux ([110]). Les agriculteurs recueilloient les grains ou les fruits de la vigne au son des instruments([111]). On attribuoit déjà à la musique et à la poësie une influence si marquée sur les moeurs qu'Agamemnon crût ne pouvoir mieux s'assurer de la vertu de son épouse Clytemnestre qu'en la laissant dans la compagnie d'un poëte ; et Clytemnestre ne prêta l'oreille à la voix séduisante d'Égisthe qu'après avoir imposé silence aux sons doux et persuasifs du précepteur de la vertu ([112]).

Nous pouvons donc facilement ajouter foi à ces traditions qui représentent la musique comme faisant partie de l'éducation des jeunes héros, aussi bien que le maniement des armes et les exercices du corps. C'est ainsi qu'on racontoit que Linus avoit enseigné à Hercule l'art de jouer de la lyre, et que Chiron avoit montré à Achille à jouer de la flûte ([113]).

Les anciens philosophes et les précepteurs des peuples étoient poëtes. D'après une tradition d'origine apparemment grecque l'habileté de Thamyris à jouer de la lyre lui valut la dignité royale, et ce poëte osa même défier les Muses à s'engager avec lui dans un combat musical ([114]). Chiron, dont on vante le mérite dans la médéci-

([108]) Phémius et Démodocus dans l'Odyssée.

([109]) Achille dans l'Iliade. cf. Philostr. Heroïc. 19. 2, où on lui attribue le même délassement dans les îles des bienheureux (ib. 19. 17). Il n'est donc pas étonnant que les Muses pleurassent sa mort, chez les poëtes moins anciens. Lycophr. 273.

([110]) Hymn. Hom. III. 80.

([111]) Hom. Il. Σ. 569 sq.

([112]) Hom. Od. Γ. 265 sq.

([113]) Apollod. II. 4. 9.

([114]) La peine que les Muses lui firent subir pour cette témérité est encore une preuve de la férocité de cet âge. Elles le privèrent

ne, cultivoit la musique. Les merveilles qu'on racontoit des effets de la divine poësie d'Orphée et d'Amphion, merveilles qui paroissent prouver encore plus pour le peuple qui les racontoit que pour les poëtes dont on vouloit ainsi honorer la mémoire, sont bien connues. Les rossignols, disoit-on, qui avoient fait leur nid sur le tombeau d'Orphée, avoient une voix plus douce et plus agréable que les autres (115). La pierre sur la quelle Apollon avoit déposé sa lyre, pour aider Alcathos à bâtir l'acropole de Mégare, résonnoit encore, lorsqu'on la frappoit légèrement (116), comme les murailles de Lyrnesse, du côté où la tête d'Orphée les avoit touchées (117).

Mais, bien loin d'attribuer le goût pour cet art divin seulement à ces hommes qui en faisoient leur profession, on nous représente ceux même qui d'ailleurs ne sont connus que par leur témérité et leur barbarie pénétrés de respect pour le culte des Muses. Otus et Éphialte, qui dans leur audace n'avoient pas même tremblé pour les foudres de Jupiter, consacrèrent à ce culte le mont Hélicon, en Béotie, et offrirent leur hommage aux trois déesses Mnémé, Mélété, et Aoedé, les seules connues, dans les temps les plus anciens, comme les déesses du chant et de la musique (118).

Les Nymphes aidant Térambus à garder ses troupeaux, pour avoir le plaisir de l'entendre jouer de la lyre ou de la flûte, et dansant aux sons de son instrument (119), la nature embellie et, pour ainsi dire, rajeunie par les effets merveilleux des chants divins des Muses, et les nuages qui couvrirent la surface de la terre, aussitôt que les filles de Piérus, qui avoient osé leur disputer la palme, se firent entendre (120), quelle simplicité naïve, jointe à un ardent a-

de la vue. Con. narr. 7. Paus. IX. 30. 3. Nous reviendrons sur cette tradition.

(115) Paus. IX. 30. 3. (116) Paus. I. 42. 1.
(117) Philostr. Heroïc. 10. 7. (118) Paus. IX. 29. 1, 2.
(119) Anton. Lib. 22. (120) Nicander ap. Anton. Lib. 9.

mour des arts ne montrent pas ces aimables traditions, qui, quoique peut-être d'une date plus récente, mériteroient certainement d'être placées à côté de celles d'Amphion et d'Orphée. Au reste, il en est de ce trait distinctif du caractère des Grecs comme de bien d'autres dont nous avons déjà parlé : il est difficile de déterminer le temps où il a commencé à se développer, mais les chefs-d'oeuvre des poëtes des siècles postérieurs, que nous avons journellement sous les yeux, les productions incomparables des artistes, dont les moindres restes excitent encore l'admiration de quiconque est en état d'en juger, tout cela doit nous faire croire que, si les Grecs ont surpassé dans la suite tous les peuples de la terre, il n'est pas moins probable qu'ils auront différé des autres nations sous ce rapport, comme sous bien d'autres, dans les temps dont il est question dans cette première partie de notre ouvrage, et qu'il seroit même étrange si l'on n'y découvroit pas déjà quelques traces des qualités éminentes qui les ont distingués dans la suite.

En résumé : les anciens Grecs, comme toutes les nations encore peu civilisées, étoient grossiers, violents, féroces. Ils l'étoient tant par la vivacité naturelle de leur caractère que par le désordre de la société et les violentes commotions des premiers siècles de leur histoire. Par les mêmes raisons ils étoient pauvres et ne connoissoient pas le luxe, mais la simplicité des moeurs qui en formoit la suite étoit bien plus dans leur caractère que la férocité et la violence. Enfants de la nature, ils s'exprimoient sans réserve, et, s'abandonnant à l'impression du moment, ils étoient tantôt folâtres et enjoués, tantôt entrainés par les émotions tendres et mélancoliques, quelquefois bouillants d'emportement et de colère, d'autres fois doux et humains, tour à tour grossiers et délicats, sacrifiant le bon goût à leur amour du merveilleux ou du ridicule, et en même temps adorateurs zélés des beautés de la nature et de l'art. En un

mot, les Grecs de ces premiers siècles ont tous les défauts des nations peu policées, mais leur caractère offre pourtant déjà les traces de ces qualités éminentes par lesquelles la nature bienfaisante les a élevés audessus de toutes les nations connues([121]).

([121]) Pour se convaincre combien le jugement sur le caractère des anciens Grecs doit être incertain et différer, d'après le point de vue dont on l'envisage, lorsqu'on oublie ce trait distinctif, l'extrême mobilité et la variété de leurs émotions, on n'a qu'à comparer les observations de M. Köppen sur l'Iliade avec l'éloge que fait M. Gillies, dans son Histoire de la Grèce, des temps héroïques.

CHAPITRE VI.

Traditions concernant les princes qui ont civilisé les anciens Grecs. —Prométhée.—Phoronée.—Pélasgus.—Cécrops.—Cadmus.—Minos.—Jugement sur sa législation.—Manière singulière dont on dirigeoit, en Crête, l'amour des mâles vers un but moral et politique. — Thésée. — Confédérations Amphictioniques. — Héros qui, par leur courage, contribuèrent à l'établissement de l'ordre public. — Réunions d'hommes éminents par leurs connoissances et leur habileté. — Curètes. — Corybantes. — Telchines. — Dactyles du mont Ida. — Cercopes. — Cyclopes. — Cabires. — Résultats des recherches sur ces personnages. — Réunions de prêtres dans la Grèce proprement dite. — Différence entre ces réunions et la caste sacerdotale de l'Égypte et de l'Orient. — Preuves servant à démontrer que les Athéniens n'étoient pas divisés en castes. — Preuves servant à démontrer que les Grecs n'ont jamais eu de caste sacerdotale.

Traditions concernant les princes qui ont civilisé les anciens Grecs.

Jusqu'ici nous avons parlé, en général, de la civilisation de la nation grecque, sous le rapport moral, des traits distinctifs de son caractère et de l'influence qu'ont pu avoir sur elle les circonstances extérieures. Mais, comme chaque nation a eu ses grands hommes qui, soit par leurs institutions, soit par leur exemple, soit enfin par leurs talents et les productions de leur génie, ont pu avoir sur elle une influence plus ou moins grande, nous allons maintenant examiner ce que l'histoire nous a appris, sous ce rapport, à l'égard des anciens Grecs, examen qui est surtout d'une grande importance pour les siècles que nous parcourons à présent, par ce que l'influence dont nous parlons est d'autant plus grande que les nations sont plus proches de l'état de l'enfance, et par conséquent plus ouvertes à toutes les impressions et plus susceptibles à se laisser diriger par l'intelligence et l'exemple d'hommes éminents.

Lorsque nous avons parlé de l'origine des différentes nations qui peuplèrent la Grèce, nous avons déjà fait men-

tion de quelques princes qui, par leurs lois et leurs institutions, travaillèrent à tempérer la férocité primitive de ces nations, de les accoutumer à l'ordre social et de leur apprendre à satisfaire à leurs besoins d'une manière commode et agréable. Nous avons remarqué alors les noms de Prométhée, de Phoronée et de Pélasgus, de Cécrops, de Cadmus et de Danaüs.

Mais nous avons aussi fait observer à nos lecteurs que ces noms appartiennent plutôt a la mythologie qu'à l'histoire, et nous n'avons pas caché les doutes qui se sont élevés, par rapport à l'origine des traditions qui s'y rapportent, chez des savants dont l'autorité est d'un grand poids dans ces matières. Cependant, comme nous l'avons fait jusqu'ici, parcourons toujours ces traditions, qui nous apprendront au moins ce que les Grecs pensoient eux-mêmes de la manière dont ils furent civilisés; et, comme nous savons que ces traditions, quoique souvent obscures et incertaines, ne sont pas des fables entièrement inventées à loisir, et qu'elles ont toujours quelque fondement dans des événements dont la mémoire ne nous a pas été conservée, elles pourront nous servir en même temps à nous donner quelques indices par rapport à la manière dont les premiers rayons de la civilisation se répandirent dans la Grèce.

Prométhée. La mythologie représente Prométhée, si non comme le créateur du genre humain, du moins comme un être divin qui, entr'autres bienfaits, apprit l'usage du feu aux hommes encore ignorants et barbares. Mais Prométhée, auquel la mythologie assigne un rang si élevé, appartient, par ce rang même, aux dieux plutôt qu'aux hommes. Il est très possible qu'un des premiers législateurs ou instituteurs des Grecs aît été élevé à cette dignité par une postérité reconnoissante : mais nous ne voulons pas commencer par imiter Euhémère; et, comme l'histoire nous offre un assez grand nombre de mortels qui se sont chargés

de la tâche honorable d'instruire et d'éclairer leurs contemporains, il est nullement nécessaire de priver la mythologie de ses dieux, ni Prométhée de l'éclat de son illustre naissance ou de la place qu'il a toujours occupée parmi les divinités qui régnoient dans le ciel, même avant Jupiter.

Cependant nous n'avons pu nous dispenser de faire ici quelque mention de cet être divin, parceque la tradition attribue à des hommes le même bienfait qu'on disoit avoir reçu de lui, tandis que ceux qui veulent que tous les dieux des Grecs n'aient été que des hommes déifiés prétendent qu'on soit redevable de ce même bienfait à des êtres qui autrement ne sont représentés que comme des divinités. Les Argives prétendoient que leur roi Phoronée, et non Prométhée, étoit l'inventeur du feu (1); et, dans la théogonie crétoise qu'on trouve chez Diodore, c'est Saturne qu'on représente comme le premier bienfaiteur du genre humain (2). Nous pouvons même citer l'exemple de ces poëtes grecs qui attribuent à Prométhée des inventions appartenant de droit aux hommes qui le premier ont éclairé et instruit les habitants de la Grèce. Chez Éschyle, par exemple, Prométhée n'enseigne pas seulement aux hommes tous les arts à l'exercice desquels le feu est nécessaire, mais aussi l'architecture, l'astronomie, l'arithmétique et l'art d'écrire, la navigation, la divination, la médecine etc. (3). En réunissant en sa personne toutes les inventions que les traditions attribuent à différents personnages, le poëte nous fournit, pour ainsi dire, dans Prométhée le prototype des premiers précepteurs de la Grèce. Voilà

(1) Paus. II. 19. 5. Comparez l'endroit du scholiaste de Sophocle, cité à cette occasion par Siebelis.

(2) Diod. Sic. T. I. p. 383. Polybe (ap. Strab. p. 43) applique ce principe à la mythologie en général.

(3) Æsch. Prom. 248 sq. 252 sq. 442—506. cf. Eurip. Suppl. 201 sq., où l'agriculture, l'art de se vêtir, la navigation, la divination etc. sont représentées comme les inventions d'une divinité, qui probablement n'est autre que Prométhée.

donc aussi pourquoi nous faisons mention de ce tableau poëtique, dans le commencement de nos recherches à leur égard.

Phoronée. Des mortels Phoronée fut le premier fondateur d'une société plus ou moins réglée parmi les Grecs. On dit qu'il rassembla les habitants dispersés de l'Argolide et qu'il leur donna des institutions tant civiles que religieuses (4).

Pélasgus. En Arcadie ce fut Pélasgus qui apprit aux habitants encore sauvages de cette contrée à bâtir des maisons ou plutôt des cabanes, à se faire des vêtements de peaux de porc et à se nourrir de glands, au lieu de racines et d'herbes malsaines, dont ils avoient fait usage jusqu'alors. On voit bien que ce n'étoient que les premiers pas sur le chemin de la civilisation; et les améliorations de Pélasgus ne doivent pas nous donner une grande idée de l'état de ses compatriotes avant qu'il entreprit de les policer (5). Son fils Lycaon, bien qu'il bâtit des villes et des temples et qu'il instituât des jeux à l'honneur de Jupiter, étoit encore si barbare qu'il souilla de sang humain l'autel de ce même dieu (6), et ce ne fut que son petit-fils Arcas qui enseigna à ses sujets l'agriculture, l'art de faire le pain et de tisser le vêtement, ce qui, toutefois, rend extrêmement douteux les progrès qu'auroit faits Lycaon, suivant ces traditions.

Cécrops. Tandis qu'en Arcadie Lycaon sacrifioit des hommes, Cécrops auroit défendu en Attique tout sacrifice sanglant et n'auroit offert aux dieux que des gâteaux. On

(4) Paus. II. 15 fin. Hygin. fab. 143, 225. Porphyre (Abstin. III. 15 fin.) attribue cet honneur à son fils Apis. Chez Éschyle (Suppl. 265 sq.) cet Apis est un des plus grands bienfaiteurs des Argives, mais il n'est pas le premier fondateur de l'ordre social parmi eux. (5) Paus. VIII. 1. 2. cf. not. Sieb.

(6) Paus. VIII. 2. 1. cf. Hyg. fab. 237. Suivant d'autres ce furent les fils de Lycaon qui commirent ce crime, cf. auct. laud. ad Hyg. fab. 176. et Pcët. astron. 4.

dit aussi qu'il fut le premier qui appela Jupiter le Très-haut (7), qu'il institua le mariage, jusqu'alors inconnu en Attique (8), qu'il divisa cette contrée en douze bourgs ou cantons (9) et qu'il régla le culte de Minerve, de Saturne et de Rhéa (10). Ces traditions paroissent au moins aussi douteuses que celles d'Arcas. Peut-on croire, en effet, que du temps de Cécrops, où l'on trouve déjà quelques indices d'une succession réglée des princes de cette contrée, les Athéniens eussent encore vécu comme les Scythes et les Agathyrses (11)? Quant aux sacrifices, Eusèbe dit justement le contraire, assurant que ce fut Cécrops qui le premier érigea des statues et des autels en l'honneur des dieux et qui leur offrit des victimes (12), tandis que ce ne fut que Triptolème qui, ayant vécu après lui, ordonna qu'on honorât les dieux en leur offrant des fruits (13).

Après ces réflexions il ne sera pas nécessaire d'insister sur l'incertitude des récits qui rapportent aux temps de ce prince l'origine de l'Aréopage et de plusieurs autres institutions (14). Il suffit de l'avoir signalé comme l'un de ces

(7) Paus. l. l. cf. Euseb. P. E. X. p. 486, qui prétend que Cécrops institua le culte de Jupiter, jusqu'alors entièrement inconnu.

(8) Athen. XIII. 2. Justin. II. 6. Tzetz. Chil. V. 17. ad Lyc. 111.

(9) Strab. p. 609. A.

(10) Macrob. Saturn. I. 10. p. 252.

(11) M. Raoul Rochette, dans son Histoire critique de l'établissement des colonies grecques (T. I. p. 119), émet le même doute. Suivant Eustathe (ad Il. 1498. l. 10.) l'institution de Cécrops n'auroit consisté que dans l'abrogation de la bigamie.

(12) Euseb. Chron. prooem. p. 55.

(13) Triptolème défendit en général que l'on maltraitât les animaux. Ces deux lois et celle d'honorer ses parents sont conservées par Porphyre, Abstin. IV. 22. p. 378.

(14) M. Raoul Rochette (l. l. T. I. p. 71, 72) a cité encore d'autres endroits qui ne contribuent pas peu à augmenter cette incertitude; mais il va trop loin, lorsqu'il prétend que Cécrops offrit aux dieux des sacrifices humains. On n'en trouve pas un seul mot, ni dans le passage de Clément d'Alexandrie, cité par lui (où d'ailleurs il est incertain s'il faut lire *Cécrops* ou *Mérops*), ni dans l'endroit d'Eusèbe, que j'ai cité plus haut.

princes qui les premiers contribuèrent, par leurs institutions, à civiliser les Grecs. Car, quoique les traditions qui se rapportent à lui soient incertaines et obscures, il est difficile de se persuader que les éloges qu'on lui a donnés, fussent entièrement dénués de fondement[15].

Cadmus. Nous n'avons pas plus de certitude à l'égard du bienfait dont les Grecs, selon quelques auteurs, seroient redevables à Cadmus, savoir la communication de l'art d'écrire. Hérodote[16], Dénys de Milet[17] et Éphore[18] lui attribuent cet honneur. D'autres prétendent que Cadmus n'a été regardé comme le premier inventeur de l'art d'écrire que parcequ'avec le déluge de Deucalion la connoissance de cet art s'étoit perdue[19]. Nous ne nous occuperons pas de ces écrits avant Deucalion, mais nous ne pouvons nous dispenser de faire observer que les lettres ont été appelées dans la suite lettres Pélasgiques, et qu'on en donne pour raison que les Pélasges ont été les premiers qui en aient fait usage[20]. Ceci ne peut manquer d'exciter quelque doute à l'égard des témoignages que nous venons de citer; car, comme le remarque très bien M. Wesseling[21], les Pélasges

(15) Quelques-uns veulent restreindre ses mérites à quelques institutions concernant l'agriculture et la sépulture. cf. Nitsch, Beschreibung, etc. T. IV. p. 34, 35.

(16) Herod. 58—60.

(17) Ap. Diod. Sic. T. I. p. 236 cf. p. 377.

(18) Ap. Clem. Alex. Strom. I. p. 362. Il y a *Euphorus*, mais on croit qu'il faut lire *Ephorus*.

(19) Diod. Sic. T. I. p. 376.

(20) Diod. Sic. T. I. p. p. 236. cf. p. 390 in.

(21) Ad Diod. l. l. Eustathe (ad Il. p. 358, cité par lui) assure positivement que les Pélasges avoient conservé la connoissance des lettres, qui, suivant lui, datoit déjà des temps avant Deucalion. Quelques-uns font venir les lettres immédiatement de la Chaldée (Theoph. ad Autol. p. 139 fin., 140). Nous ne dirons rien de Phénix, de Palamède, ni d'autres prétendus inventeurs ou restaurateurs de l'alphabeth grec. On peut consulter, au besoin, Plin. *H. N.* VII. 57. Tacit. Ann. XI. 14. et auct. ib. laud. ab Ernest. Tzetz. Chil. XII. 67. hist. 398. cf. X. 440 sq. V. 804 sq. cf. Goguet, Orig. des lois, des arts et des sciences, T. IV. p. 66.

étoient bien plus anciens que Cadmus, et ils ne demeuroient pas dans son voisinage; et d'ailleurs il seroit assez étrange que les lettres fûssent appelées d'après ceux qui les premiers s'en sont servis, et non d'après l'inventeur.

D'un autre côté, le témoignage de Flave Josèphe et l'explication du passage connu du sixième livre de l'Iliade par le scholiaste publié par M. Villoison, ont donné sujet à Wood, Wolff et d'autres savants de placer l'invention de l'art d'écrire longtemps après les temps de Cadmus, et de prétendre que même les poëmes d'Homère n'aient pas été d'abord transmis par écrit. Ce ne peut être mon intention de m'engager ici dans cette question. Mais je dois avouer franchement que, plus je réfléchis à cette opinion, qui, chez plusieurs savants, a été reçue comme une vérité dont on ne peut plus raisonnablement douter, plus elle me paroît absurde, et que je ne vois pas pourquoi on ne pourroit pas admettre que l'art d'écrire ait été introduit dans la Grèce, soit du temps de Cadmus soit même avant lui (22).

Minos.

Quoiqu'il en soit, les relations à l'égard des Phoronée, des Cécrops, des Cadmus peuvent tout au plus nous informer de l'idée que se formoient les Grecs des premiers instituteurs de leurs ancêtres. Les mérites de Minos, roi de Crête, sont bien plus avérés. Il est vrai que les traditions qui se rapportent à lui ne sont pas moins mêlées de fables que celles des princes dont nous venons de parler, mais ses lois, qui lui survécurent, appartiennent au domaine de l'histoire.

Minos, que nous avons déjà signalé comme l'un des princes qui contribua le plus à la civilisation de la Grèce, en purgeant la mer des pirates qui l'infestoient et en facilitant ainsi le commerce entre les différentes nations de

(22) Voyez, hormis l'ouvrage de M. Sainte-Croix contre M. Wolff, le traité de M. Clavier, dans le commencement du troisième volume de son Histoire des premiers temps de la Grèce, et M. S. I. Wiselius, Vertoog over de hooge oudheid van het letterschrift.

la Grèce, Minos fut le premier législateur dont l'histoire de ce pays fasse mention, le premier prince qui, par ses institutions, exerça une influence marquée sur la religion aussi bien que sur les moeurs de ses sujets, et qui, par cela seul prouvant l'autorité qu'il attribuoit à la religion dans les matières d'état, s'en servit pour affermir les lois qu'il avoit dictées à ses peuples (23).

Jugement sur sa législation.

Les auteurs grecs parlent ordinairement avec beaucoup d'éloge des lois de Minos. Et, certes, on ne sauroit disconvenir que ce législateur n'ait parfaitement atteint le but qu'il s'étoit proposé. Il dirigea toute son attention vers l'état, et il paroît qu'il n'envisagea l'intérêt des individus que comme subordonné à celui de son pays. Sous ce point de vue les lois de Minos étoient admirables. Il les avoit composées dans l'intention d'assurer la tranquillité intérieure, aussi bien que l'indépendance et la liberté de l'état, dans ses rapports avec les autres nations. Pour atteindre à ce but, il avoit dirigé d'abord toute son attention vers l'éducation des jeunes gens. Elle étoit entièrement guerrière. L'abstinence et le besoin devoient les prémunir contre les appâts du luxe et de la volupté et les accoutumer aux fatigues et aux privations de la guerre. La coutume de manger ensemble et en public devoit faire naître un sentiment d'égalité parmi les citoyens, et, en prévenant ainsi les prétentions de

(23) Hom. Od. *T.* 178 sq. Il nous est entièrement indifférent si Minos inventa lui-même ses lois, ou s'il les calqua sur celles d'un législateur plus ancien appelé Rhadamanthe, ou, encore, si son frère Rhadamanthe l'assista dans l'application et l'exécution de ses ordonnances. Voyez, sur lui, Strab. p. 730. Diod. Sic. T. I. 394, 395. cf. p. 304. cf. Apollod. III. 1. 2. M. Clavier (Hist. des prem. temps de la Grèce, T. I. p. 339, 340) croit que Rhadamanthe, frère de Minos, composa les lois qui sont connues dans l'antiquité sous le nom de lois de Minos, et qu'elles ne furent appelées ainsi que parceque ce prince étoit alors à la tête du gouvernement. On voit aussi que quelques-unes de ces lois sont attribuées directement à Rhadamanthe.

l'orgueil et de la vanité, contribuer efficacement à la concorde et à la tranquillité intérieure de l'état. Mais, si nous envisageons ces lois du point de vue dont nous aimons à considérer les institutions politiques, et dont certainement les citoyens même d'un pareil état ont dû les envisager, nonobstant la force de la coutume et de l'exemple, si nous demandons quel soin le législateur a eu pour le bonheur et l'indépendance des individus, le jugement que nous pourrons en porter ne sera certainement pas aussi favorable. En effet, il est difficile de croire qu'on ait jamais pu prendre pour de la liberté une contrainte aussi fatigante que celle à laquelle les sujets de Minos étoient assujettis; et, dans un état où personne n'a le droit de prendre ses repas à l'heure et de la manière qu'il juge convenable, où l'on est forcé de se marier à point nommé et où il n'est pas même libre aux parents de soigner eux-mêmes l'éducation de leurs enfants, il faut avouer que dans un tel état il n'y a pas même l'ombre de la liberté. D'ailleurs il n'est pas difficile d'imaginer quel a pu être le soin qu'on prenoit pour cultiver l'esprit, dans une éducation dont le but principal étoit de fortifier le corps et le rendre propre à soutenir les fatigues des expéditions militaires. Aussi paroît-il, par la manière dont les auteurs anciens s'expriment à ce sujet, que l'on se bornoit à apprendre aux enfants à lire, à réciter ou plutôt à chanter les lois et à se servir de quelque instrument de musique (24).

Mais, si les lois de Minos, envisagées sous ce point de vue, ne nous paroissent pas mériter les éloges qu'en font la plupart des auteurs anciens et plusieurs des écrivains modernes, il faut avouer qu'elles ne peuvent manquer d'emporter tous les suffrages, aussitôt qu'on réfléchit au soin particulier que le législateur paroît avoir eu des moeurs

(24) Voyez, à ce sujet, Strab. p. 739. *B.* Ælian. *V. H.* II. 39. Héraclides Ponticus (cité par Perizonius) dit expressément: *γράμματα δὲ μόνον παιδεύονται, καὶ ταῦτα μετρίως.*

et de l'ordre dans la société, qualité qui d'ailleurs fait le caractère distinctif de la législation des anciens peuples et forme une différence essentielle entr'elles et nos codes modernes. Ceux-ci, il est vrai, intiment bien plus de respect pour la liberté individuelle des citoyens, mais elles se contentent d'indiquer la manière dont il faut punir les crimes qui peuvent être commis, tandis que les législateurs anciens tâchoient aussi de les prévenir, pour ne pas dire que leurs codes mentionnoient des fautes qui ne nous semblent être aucunement de la compétence des magistrats.

Le législateur crétois avoit prescrit la quantité de vin qu'on pourroit accorder aux jeunes gens, lorsqu'ils seroient admis aux repas publics. Dans ces repas il ne leur étoit pas permis de s'asseoir à table avec les hommes faits, ni de se mêler dans leurs discours, sans qu'on leur eût adressé la parole (25). Il leur étoit expressément interdit de donner leur avis sur les lois et la constitution de l'état (26), et les hommes d'âge avoient soin de n'en parler jamais en leur présence. On attribue à Rhadamanthe en particulier des dispositions sur le droit de défense individuelle (27) et contre la coutume d'employer des noms de dieux dans le serment (28).

Mais c'est surtout par l'humanité de quelques institutions crétoises qu'elles méritent notre attention, à cause de l'influence qu'elles peuvent avoir eue sur la civilisation sous le rapport moral.

D'abord ces institutions paroissent indiquer un plus

(25) Eustath. ad Hom. Od. p. 689. l. 40.

(26) Plat. Leg. I. Plût à Dieu que cette loi fût introduite en France et dans quelques états de l'Allemagne!

(27) Apollod. II. 4. 9.

(28) Rhadamanthe voulut qu'on se servit de noms d'animaux. Voyez les auteurs cités par Jablonski, Panth. Ægypt. V. I. § 5. Il est assez singulier que cet auteur conclut de cette particularité que Rhadamanthe étoit Égyptien, comme si justement en Égypte les animaux n'avoient pas été regardés comme des divinités.

grand respect pour le beau sexe qu'on n'en trouve ordinairement dans les premiers siècles de l'histoire des Grecs. Dans les repas publics, la distribution des portions paroît avoir été confiée aux femmes, et, par la manière dont les auteurs en parlent, on voit qu'elles donnoient les morceaux les plus délicats à ceux qui s'étoient distingués par leur hardiesse et leur courage (29). Les femmes assistoient aux jeux publics (30), et d'ailleurs les institutions de Lycurgue, qui, nonobstant l'inhumanité et la cruauté qui en fait le caractère distinctif, démontrent une grande déférence pour le beau sexe, semblent nous donner le droit de présumer qu'il en aura été de même dans la législation que Lycurgue avoit choisie pour modèle.

Les anciens Crétois méritent aussi les plus grands éloges à l'égard de la manière dont ils s'acquittoient des devoirs sacrés de l'hospitalité. Les auteurs font mention d'hôtelleries destinées à recevoir les étrangers et de tables séparées, dans les repas publics, dressées expressément pour eux (31).

Et, si nous pouvons en croire l'historien Éphore, les Crétois traitoient aussi leurs Hélotes (on les appelloit Clarotes) avec bien plus d'humanité que ne le faisoient les Spartiates. Il y eut, selon lui, des fêtes à Cydonia, dans lesquelles les esclaves avoient la permission de se réjouir et de se faire servir par leurs maîtres, à peu près de la même maniere dont on le pratiqua par la suite à Rome, dans les Saturnales (32). Il est vrai que ces sortes de fêtes peuvent facilement dégénérer en de vaines formalités, mais il n'est pas moins certain que les Spartiates étoient bien loin d'accorder à leurs esclaves même cette ombre de liberté.

(29) Eustath. ad Hom. Od. p. 689. l. 40. Voyez l'endroit de Dosiadas, cité par Meursius, Creta, p. 173.

(30) Plut. Thes. 19.

(31) Dosiadas, cité par Meursius, Creta, p. 172. Il ne me paroît pas certain néanmoins que ces institutions soient toutes de Minos.

(32) Athenée, cité par Meursius, ib.

Si les institutions dont nous venons de parler ne sont pas toutes de Minos, elles paroissent prouver au moins que ses lois avoient eu une influence très favorable sur le caractère et les moeurs des Crétois. Mais il est d'autant plus étonnant que dans la suite ces mêmes Crétois n'ont guère soutenu la réputation qu'ils avoient acquise et qu'ils se sont même fait remarquer par des défauts qu'on chercheroit en vain, à un tel degré, chez les autres nations de la Grèce.

Manière singulière dont on dirigeoit, en Crète, l'amour des mâles vers un but moral et politique.

Si nous recherchons l'influence des institutions crétoises sur les moeurs, il est impossible de passer sous silence la manière singulière dont ces institutions sembloient encourager un vice qui dans la suite ne fut que trop commun à tous les habitants de la Grèce. On sent que je veux parler de l'inclination infâme des hommes pour les jeunes gens de leur sexe. Il n'y a presque pas de sujet aussi difficile à traiter que cette qualité distinctive du caractère des Grecs, car, tandis que, d'un côté, nos moeurs, le bon sens et la nature elle même nous inspirent une juste horreur pour cette inclination, il faut avouer que, chez les anciens, elle a été la source de plusieurs grandes actions et du plus noble désintéressement, et qu'elle a été d'une grande utilité pour la conservation de l'indépendance des différents états de la Grèce.

Si nous pouvons en croire l'un des auteurs qui a parlé avec le plus de détail des moeurs des Crétois, on ne pouvoit faire un plus grand honneur à un adolescent que de se déclarer l'amant de sa personne. Une pareille déclaration devoit précéder le commerce entre les deux amis, qui commençoit toujours par un enlèvement. Si l'amant ne plaisoit pas aux parents du jeune homme ou si sa naissance et son rang étoient inférieurs, il n'y avoit pas lieu de l'enlever; mais, si la personne de l'amant leur étoit agréable, ils ne défendoient le jeune homme qu'autant qu'ils le croyoient

nécessaire pour obéir à la décence. Aussi ne leur étoit-il pas permis de le cacher ni de le soustraire à ses occupations ordinaires. Après avoir vécu pendant deux mois avec son amant, l'adolescent retournoit chez ses parents, ordinairement comblé de présents. Il invitoit alors ces parents à un banquet, où il sacrifioit à Jupiter un boeuf, que l'amant étoit toujours obligé de lui donner. A cette occasion il leur rendoit compte de la manière dont on l'avoit traité. Aussi avoit-il la faculté de poursuivre son amant devant les tribunaux, s'il avoit contre lui quelque sujet de plainte. Depuis ce moment le jeune homme étoit décoré d'un vêtement particulier, en témoignage de la distinction qu'il avoit reçue, et on lui cédoit l'une des premières places dans les assemblées du peuple, avec le titre de *Célèbre* (33). S'il est vrai, comme l'assure Éphore, qui nous a transmis ces particularités, que les amants ne se laissoient pas diriger dans leur choix par la beauté, mais par le courage et la bonne conduite des jeunes gens, nous croirons sans peine qu'une pareille institution a pu contribuer à encourager la jeunesse crétoise à se rendre digne d'une distinction qui étoit regardée comme le témoignage le plus flatteur de leur vertu, et qu'on méprisoit celui qui n'avoit pu obtenir l'amitié de quelque homme illustre et respecté parmi ses concitoyens. Mais il ne sera pas inutile de faire remarquer qu'il y a des auteurs qui parlent d'une manière bien différente de cette coutume. Aristote prétend que le législateur crétois l'introduisit pour empêcher les progrès de la population, qui menaçoit à devenir à charge pour le pays. Héraclide dit que les Crétois furent les premiers qui se livrérent à cette passion, et il ajoute, comme une chose digne de remarque, qu'ils ne la regardoient pas comme une inclination déshonnête. Sextus Empiricus en parle dans le même sens, et plusieurs autres assurent que

(33) Ephorus ap. Strab. p. 735 fin.—741.

les Crétois se livroient à ces turpitudes sans aucune réserve. Le savant Meursius, qui a rassemblé tous ces témoignages (34), se fondant sur le récit d'Éphore et sur un passage de Maximus Tyrius, ne veut pas qu'on ajoute foi à ces accusations. Et, certes, si l'inclination dont il est question ici n'a été qu'une passion vulgaire et ignoble, la particularité dont parle Éphore, c'est à dire qu'on regardoit comme une honte de n'avoir pas pu trouver d'amant, prouveroit jusqu'à l'évidence que la corruption des moeurs dans l'île de Crête étoit parvenue à une hauteur dont il seroit difficile de trouver un autre exemple dans l'histoire du genre humain. Quoiqu'il en soit, il n'est pas besoin d'en rejeter toute la responsabilité sur le législateur. Il est très possible qu'il ait voulu diriger vers un but utile une passion à la quelle ses sujets étoient livrés depuis longtemps, et que, par une telle institution, il ait voulu en empêcher les débordements ou même la réduire aux termes d'une honnête amitié. Mais toujours est-il vrai que, même dans cette supposition, on pourroit demander si, en agissant ainsi, il ne s'étoit pas trompé dans les moyens, et si le remède ne fut pas pire que le mal.

Thésée. Thésée, roi d'Athènes, mérite une place à côté de son contemporain, Minos. Comme celui-ci mit un frein à l'audace des pirates, Thésée contribua à assurer la sûreté du commerce par terre, en exterminant les brigands et les bêtes féroces (35). Ce fut Thésée qui fit cesser les hostilités entre les différents bourgs de l'Attique, et qui, en centralisant le gouvernement dans la ville d'Athènes, les réunit tous dans un même corps d'état, institution qu'on peut regarder à juste droit comme l'une des

(34) Creta, p. 186.

(35) Le scholiaste d'Eschyle (Eum. 13) rapporte que la théorie que les Athéniens envoyoient à Delphes étoit toujours précédée d'hommes munis de haches, en mémoire des hauts faits de Thésée, lorsqu'en voyageant de Trézène à Athènes il délivra la route par laquelle il passa des brigands et des monstres qui l'infestoient.

principales causes de la grandeur et de la puissance de la république d'Athènes. Thésée jeta aussi les fondements de cette liberté politique qui contribua beaucoup aux progrès des arts et des sciences dans cette ville, et qui auroit été pour les Athéniens, s'ils en avoient fait un usage prudent et modéré, un des plus grands bienfaits, sous tous les rapports. Thésée ne se servit de sa puissance que pour forcer les riches et les nobles à approuver les ordonnances qu'il avoit faites en faveur du peuple, ne demandant pour lui même que l'honneur de faire respecter la constitution et de montrer à son peuple le chemin de la gloire dans les combats. Mais pour empêcher, d'un autre côté, que la liberté ne dégénérât en licence et en désordre, il indiqua à chaque citoyen sa place dans l'état et tâcha autant qu'il le pût de rendre équivalents les avantages qu'il attacha à chaque condition. Ainsi que Minos, Thésée consacra ses institutions par l'autorité de la religion. Lorsqu'il abrogea tous les prytanées et toutes les assemblées des différentes communes de l'Attique, en les soumettant tous au prytanée d'Athènes, il affermit le lien politique par lequel il réunit tous les habitants de l'Attique par une fête commune et par un sacrifice solennel, destinés à conserver le souvenir de l'origine et du but de ses institutions politiques [36].

Les temples qu'on érigea en l'honneur de Thésée, les fêtes qu'on institua pour célébrer sa mémoire, et surtout la coutume de regarder son monument funèbre comme un lieu sacré où les esclaves et les pauvres pouvoient trouver un refuge contre la violence de leurs maîtres ou des riches qui les opprimoient [37], tout cela est la preuve la

[36] *Παναθήναια. Μετοίκια.* Voyez Plut. Thes. 24, 25. Diod. Sic. T. I. p. 306. Paus. VIII. 2. 1. Thucyd. II. 15, où l'on trouve une description intéressante de l'ancien état d'Athènes et de l'Attique et un exposé très clair des changements qu'y apporta Thésée.

[37] Plut. Thes. 36. Diod. Sic. T. I. p. 306 fin.

plus sûre de l'impression favorable que les bienfaits de ce prince avoient faite sur ses sujets, impression que l'oracle d'Apollon jugea si forte qu'il crut pouvoir s'en servir pour ranimer le courage des Athéniens, en prédisant qu'ils se rendroient maîtres de l'île de Scyros, lorsqu'ils auroient transporté à Athènes les ossements de Thésée, qui y avoient été ensevelis ([38]).

Mais il restera néanmoins toujours difficile de bien juger des mérites de Thésée, à cause de l'obscurité qui règne dans l'histoire de ces siècles reculés et des fables dont elle est mêlée. Autrement les conclusions que nous pourrions tirer de la conduite privée de ce prince, telle que les traditions nous la représentent, ne seroient pas très propres à nous donner une grande opinion de l'influence que son exemple au moins a pu exercer sur les moeurs de ses sujets. En effet, si l'on a raison de louer le désintéressement de Thésée, dans la distribution des différents pouvoirs de l'état, et l'humanité qui le porta à adoucir les maux de la guerre ([39]) et à assujetir à des règles les jeux de la lutte, où jusqu'ici la victoire n'avoit dépendu que de la taille et de la force de corps des combattants ([40]), que dirons-nous des rapts et des autres violences dont il donna de si fréquents exemples ([41]), et qui non seulement exposèrent sa patrie à une guerre pernicieuse, mais le couvrirent lui-même d'opprobre, le privèrent du trône et l'obligèrent à terminer ses jours dans l'exil. Mais, si nous pouvons nous servir de ces exemples pour signaler l'esprit du siècle, nous nous garderons bien de les regarder comme des

([38]) C'est ainsi que Pausanias raconte ce fait (III. 3. 6). Selon Plutarque Cimon transporta ces ossements de Scyros à Athènes, après la prise de cette île.

([39]) On dit que ce fut lui qui introduisit la coutume de rendre aux vaincus les morts qui étoient restés sur le champ de bataille. D'autres font honneur de cette institution à Hercule. Plut. Thes. 29. fin. cf. Ælian. *V. H.* XII. 27.

([40]) Paus. I. 39. 3. ([41]) Plut. Thes. 29.

vérités historiques, et d'autant moins que la réputation d'un prince d'ailleurs aussi renommé que Thésée en dépend. Mais aussi nous observerons la même prudence à l'égard des éloges dont les auteurs athéniens, et surtout les poëtes tragiques, ont comblé la mémoire de ce prince. Cependant ni ces éloges ni les récits de ses crimes ne seront entièrement dénués de fondement, et semblent toujours nous donner le droit de nous représenter Thésée comme un des plus grands hommes de l'antiquité reculée, et qui, sans être entièrement libre des fautes si communes à son siècle, contribua cependant beaucoup, par ses sages institutions, à jeter les fondements de la civilisation dans sa patrie, sous le rapport moral aussi bien que sous le rapport religieux.

Confédérations Amphictioniques.

Lorsque nous parlons des princes et des chefs qui, en facilitant le commerce des nations les unes avec les autres et en assurant la tranquillité intérieure des états, ont été en même temps les auteurs de la civilisation morale des individus, nous ne pouvons pas omettre de parler de l'instituteur ou des instituteurs des confédérations Amphictioniques. Sans vouloir décider si cet instituteur fut effectivement Amphictyon, fils de Deucalion (42), ou un prince du même nom qui vécut quelque temps après lui, je crois que nous ne nous tromperons pas en admettant cette institution comme très ancienne. Peut-être même seroit-il plus prudent de n'en pas attribuer l'origine à un seul personnage, et de suivre l'opinion d'Androtion (43) et de l'historien Anaximène (44), qui prétendent qu'on ne doit pas écrire *Amphictyons*, mais *Amphictions*, parceque ce mot est dérivé du mot grec

(42) La tradition nomme Pylade, l'ami d'Oreste, comme le premier qui plaida sa cause devant l'assemblée des Amphictions de Delphes, après le meurtre de Clytemnestre. Agathon ap. Schol. Soph. Trach. 634. p. 141. ed. Erf.

(43) Ap. Paus. X. 8. 1. (44) Ap. Harpocr. in voce.

κτίζω, de sorte qu'il ne signifieroit que *les voisins*, opinion qui est confirmée par le fait, d'abord parcequ'il est constant qu'il y eut de semblables assemblées dans plusieurs endroits de la Grèce(45), ce qui rend très invraisemblable qu'elles aient été toutes fondées par une seule et même personne, et d'ailleurs parceque dans les commencements ces assemblées n'étoient composées que de ceux qui habitoient autour d'un certain temple et qui se réunissoient pour délibérer sur les moyens nécessaires à entretenir l'édifice sacré et pour régler le culte de la divinité qu'on y adoroit. On voit d'ailleurs par là que ces assemblées étoient d'abord des institutions religieuses; et ce ne fut qu'après que plusieurs états de la Grèce eurent pris part aux délibérations de ces congrès, en y envoyant leurs députés, qu'elles commencèrent aussi à s'immiscer dans les affaires politiques (46). Et, quoique ceux au moins de ces états qui appartenoient à l'assemblée de Delphes s'obligeassent mutuellement par un serment solennel à entretenir une alliance défensive, l'intérêt du temple et sa défense étoient toujours le but essentiel de cette réunion (47). D'ailleurs l'histoire est là pour démontrer, par des exemples assez connus, qu'une institution qui, par l'égalité des suffrages de tous les membres, sembloit devoir être l'un des plus puissants moyens de conserver l'équilibre et la concorde entre les différentes républiques de la Grèce ne fut souvent dans la main de l'ambition qu'un instrument, pour exécuter ses projets d'agrandissement et de conquête. Mais il suffit d'avoir fait remarquer le but et l'origine de cette institution. Ce ne sera que dans la seconde partie de cet

(45) Strabon (p. 574) parle d'un congrès d'Amphictions dans l'île de Calaurie, qui prenoit soin du temple de Neptune, et d'un autre à Oncheste, dans la Béotie, dévoué au service du même dieu. p. 632. C. (46) Cf. Dion. Hal. p. 229.

(47) Voyez ce serment chez Éschine, de fals. leg. T. IV. p. 392. ed. Auger.

ouvrage que nous pourrons traiter ce sujet plus en détail (48).

Héros qui, par leur courage, contribuèrent à l'établissement de l'ordre public.

Nous venons de voir comme plusieurs princes tâchèrent, par leurs institutions, d'adoucir les moeurs des anciens habitants de la Grèce et de les accoutumer à se soumettre aux lois et à l'ordre si nécessaire pour la conservation des états et la sûreté des individus. Il y en eut d'autres qui, les armes à la main, chatièrent les tyrans et les usurpateurs qui, ne se fondant que sur le droit qu'ils croyoient avoir reçu de la nature dans la force d'un bras vigoureux, s'efforçoient à démontrer par le fait que ces lois et cet ordre n'avoient pas été faits pour contenir leur audace. D'autres encore facilitèrent les relations mutuelles des nations par des travaux utiles, en frayant des chemins, en dérivant le cours des rivières ou en desséchant des marais qui séparoient les différentes provinces.

Nous avons déjà vu que l'antiquité place Minos et Thésée parmi ces vaillants défenseurs de l'ordre public. Elle nomme encore parmi eux Orion (49) et Argus (50); mais de tous ceux qui ont bien mérité de la Grèce encore inculte et sauvage c'est Hercule dont la gloire efface celle de tous les autres. D'après les traditions ce fut lui qui mit un frein à l'audace des tyrans, qui rendit habitables des

(50) Voyez, sur les Amphictions, Tittman, über den Bund der Amphictyonen, W. Leignes Bakhoven, de concilio Amphictyonum Delphico, Mitford, Hist. of Greece, T. I, et Potter, Archæol. Græca. Sur les Amphictions de l'île Calaurie, voyez C. Müller, Æginetica, p. 30 sq.

(51) Eratosth. Catast. 32 (p. 26) cf. Schol. Arat. 636. Diodore (T. I. p. 327 fin. 328) le fait même bâtir le port de Zanclé (Messène).

(52) Suivant Apollodore (II. 1. 2.) il tua un taureau qui infestoit l'Arcadie et se vêtit de sa peau, comme Hercule de la peau du lion qu'il avoit terrassé, il vainquit le tyran Satyre, renversa le monstre Échidna, etc.

contrées jusqu'alors incultes, tant en exterminant les bêtes féroces qui l'infestoient qu'en établissant de nouveaux moyens de communication entre les peuplades voisines, et qui fit cesser les coutumes barbares des anciens habitants, tels que les sacrifices humains et les cruautés inutiles dans les combats. En un mot, l'antiquité nous offre, dans la personne d'Hercule, l'image d'un héros bienfaisant qui, par son courage et sa force, vouloit atteindre le même but que d'autres, par leur sagesse et leur éloquence; et, sans vouloir expliquer à la manière d'Euhémère tous les travaux que les auteurs lui attribuent ([51]), ou sans lui accorder une place à côté des personnages historiques, les récits des hauts faits d'Hercule pourront toujours nous donner une idée de la manière dont les Grecs se représentoient ces anciens héros à qui ils étoient redevables du premier établissement de la tranquillité et de l'ordre public.

Réunions d'hommes éminents par leurs connoissances et leur habileté.

Dans nos recherches sur l'Égypte, le chapitre qui nous occupe rouloit presque entièrement sur les ministres de la religion, parceque la caste des prêtres y étoit la seule dépositaire de toutes les connoissances. Nous verrons bientôt qu'il en fut tout autrement dans la Grèce. Malgré cela il y eut anciennement chez les Grecs des réunions d'hommes éminents par leurs connoissances, qui, suivant la plupart des auteurs, étoient attachés au culte de quelque divinité et qui, sous quelques rapports, ressembloient aux pontifes de l'Égypte et de l'Orient. Je veux parler

([51]) Comme l'ont fait, p. e., Diodore (T. I. p. 263, 264) et Dénys d'Halicarnasse (p. 33). Tzetzès dépasse encore toutes les bornes (comme de coutume) en représentant Hercule comme un philosophe, un astrologue, un poëte, un médecin et même un mage. Chil. V. 130 sq.

πάνσοφος γὰρ ὑπῆρχε,
Σὺν ἀστρολόγῳ ποιητὴς, φιλόσοφος καὶ μάγος,
Καὶ ἰατρός.

des Curètes, des Corybantes, des Telchines et des Dactyles de l'Ida.

Curètes. La tradition la plus connue représente les Curètes comme des jeunes gens armés qui, en gardant la caverne où Rhéa avoit caché Jupiter encore enfant, pour le soustraire aux recherches de Saturne, empêchoient celui-ci de le découvrir, en couvrant ses cris par le cliquetis de leurs armes et par une musique bruyante (52), précaution qui ne les préserva point de la vengeance de Jupiter, lorsqu'ils eurent caché Épaphus, fils de ce dieu et d'Io, à la demande de Junon. On dit que Jupiter les punit de mort (53).

Quelques-uns admettent neuf Curètes et prétendent qu'ils furent fils de la Terre ou descendants des Dactyles (54). D'autres les regardent comme des dieux, ou au moins comme des hommes déifiés (55), ce qui explique comment on a pu assurer que l'un d'eux fut le père des Titans, qu'il eut de Titéa (56). Quelques-uns ajoutent plus de foi à une tradition qui cependant contredit le récit vulgaire que nous venons d'exposer: cette tradition les représente comme fils de Jupiter lui-même, et au nombre de dix (57). D'autres vont encore plus loin et prétendent qu'ils ne furent que fils d'Apollon et d'une nymphe crétoise, nommée Danaïs (58). Il y en a enfin qui, sans faire mention de leur origine, disent que les Cu-

(52) Apollod. I. 1. 3. Strab. p. 718. Callim. Hymn. in Jov. 52 sq. On trouve la même tradition chez les Messéniens, qui prétendoient que Jupiter étoit né dans leur pays. Paus. IV. 33. 2. Ils employèrent le même moyen pour dérober à la connoissance de Junon la naissance d'Apollon et de Diane. Strab. p. 948. *A.* On dérive leur nom de κȣ̃ρος, κόρος, *jeune homme*, ou parcequ'ils étoient jeunes eux-mêmes ou parcequ'ils avoient gardé le *jeune* Jupiter. Strab. p. 718.

(53) Apollod. II. 1. 3.

(54) Diod. Sic. T. I. p. 382. Strab. p. 726. *A. B.*

(55) Hesiod. ap. Strab. p. 723 *B.*

(56) Diod. Sic. l. l. fin.

(57) Diod. Sic. T. I. p. 230. T. II. p. 634.

(58) Tzetz. ad Lyc. 77.

rètes furent des ministres de Jupiter, comme les Silènes et les Satyres le furent de Bacchus ([59]). Dans les siècles postérieurs le nom de Curètes passa à un collège de prêtres qui résidoit à Éphèse et qui y institua des sacrifices mystiques ([60]).

Il y a aussi quelque différence d'opinion par rapport à la demeure des Curètes, quoique la plupart des auteurs les placent dans l'île de Crête, tandis qu'on a tâché de concilier cette opinion avec celle qui les place en Phrygie, en disant que Rhéa les transporta de la Phrygie en Crête ([61]).

Quoiqu'il en soit, suivant la tradition des Crétois ces Curètes avoient appris à leurs ancêtres à dompter les animaux féroces et à rassembler les boeufs et les moutons en troupeaux, pour les faire servir à l'usage de l'homme. Aussi leur apprirent-ils à prendre soin des abeilles. Ils inventèrent les armes et les danses armées ([62]). On les voit aussi faire fonction de devins, dans le cas où ils indiquèrent à Minos le moyen de retrouver son fils Glaucus, qu'il venoit de perdre ([63]). Avec tout cela, il doit néanmoins paroître assez singulier que des hommes aussi habiles n'eussent pas encore trouvé le moyen de se loger commodément, puisqu'il est dit que, faute de maisons, qu'on n'avoit pas encore appris à bâtir, les Curètes vécurent dans les bois et les cavernes ([64]).

D'après la manière dont Strabon parle des Curètes, dans cette partie de son ouvrage où il traite en détail de ces prêtres, des Corybantes, des Telchines etc., il paroît qu'on les regardoit comme les plus anciens investigateurs de la nature, dans l'Asie-mineure et dans l'île de Crête. Au milieu de leurs courses à travers les bois et sur les montagnes, ayant découvert des mines de métaux et s'é-

([59]) Strab. p. 715, 718.
([60]) Strab. p. 948. *B.* ([61]) Strab. p. 723. *B.*
([62]) Diod. Sic. T. I. p. 382. ([63]) Apollod. III. 3. 1.
([64]) Voyez note 62.

tant rendus familières les causes et la nature de plusieurs phénomènes physiques, ils avoient acquis de la célébrité, soit par la communication de leurs découvertes, soit par l'ostentation de leur sagesse, qui les mettoit en état de prédire des révolutions dans la nature dont l'observation avoit échappé au commun du peuple, de sorte qu'ils furent regardés non seulement comme des devins, mais même comme des magiciens ou des hommes en état d'opérer des choses surnaturelles, prévention qu'ils tâchèrent d'entretenir par l'institution de cérémonies mystiques et bizarres, accompagnées de danses et d'une musique bruyante de tambours, de flûtes, de sonnettes et de cymbales, ce qui a fait que les auteurs parlent souvent de ces personnages comme de ministres des mystères de Bacchus et de l'île de Samothrace, aussi bien que des Corybantes, des Telchines etc. ([65]). Quelques-uns, par exemple, ne les croient pas différents des Corybantes, que la plupart des auteurs regardent comme des prêtres de Rhéa, en Phrygie, dont le culte a un rapport très intime avec celui de Bacchus ([66]). On veut même que tous ces Curètes, Corybantes, Cabires, Telchines, Dactyles aient été originairement les mêmes et ne soient distingués que par les pays qu'ils habitoient, comme les Curètes en Crête, les Corybantes en Phrygie, les Telchines dans l'île de Rhodes et les Cabires à Samothrace. L'identité du nom des montagnes de la Phrygie et de l'île de Crête (le mont Ida) fait qu'on n'est pas aussi bien d'accord par rapport

([65]) Strab. 715, 726. Eur. Bacch. 120 sq. et fragm. p. 438. n°.2. T.II. ed. Barn.) On les appelle μεταλλεῖς, γόητες, φαρμακεῖς, ἐνθουσιαστικοὶ, βάκχοι. On leur attribuoit dans la suite, comme à Pan et à Hécaté, le pouvoir d'ébranler l'esprit des hommes par des frayeurs subites et par des fureurs semblables à celles qui attaquoient les ministres de Cybèle et de Bacchus. Eur. Hippol. 143.

([66]) Strab. p. 719, 725. *A.* Van Staveren a compulsé plusieurs auteurs qui prétendent que les Curètes et les Corybantes furent les mêmes et d'autres qui les distinguent, ad Hygin. fab. 139. p. 245. not. 9.

aux Dactyles de l'Ida, quoique la tradition qui place les Curètes en Phrygie, avant qu'ils abordassent en Crête, pourroit peut-être servir à lever ces doutes d'une manière analogue (67).

Corybantes. Les Corybantes étoient les ministres de Rhéa, en Phrygie (68), d'où ils passèrent en Samothrace et en Crête. On les trouve déjà dans la première de ces îles, au rapport de Phérécyde, qui ajoute qu'ils furent au nombre de neuf et fils d'Apollon et de Rhytia (69). Diodore les place dans la même île, mais il les nomme fils de la mère des dieux. Le nom de leur père ne fut révélé, selon lui, qu'aux initiés (70). Suivant d'autres les Corybantes avoient emprunté leur nom à Corybas, fils de Iasion et Cybèle, qui auroit transporté de Samothrace en Phrygie les mystères qu'ils desservoient (71).

Il est évident que ces traditions s'entremêlent encore, pour ainsi dire, avec celles qui ont rapport aux Cabires; car Athénion appelle Cabires ce même Iasion et son frère Dardanus, fils de Jupiter et d'Électre, l'Atlantide (72), et quelques-uns même assuroient que les Corybantes et les Cabires étoient absolument les mêmes personnages (73).

(67) Strab. p. 715. *A.* Schol. Arat. 33 fin. Le scholiaste de Sophocle (ad Aj. 685. p. 337. ed. Erf.) appelle les gardiens de Jupiter Corybantes, au lieu de Curètes. Callimaque (Hymn. in Jov. 46.) place des Corybantes à Crête. cf. Etym. M. in v. κορύβαντες.

(68) Strab. p. 723. *B.*

(69) Ap. Strab. p. 724. C. cf. Pherec. fr. 31. ed. Stürz. Apollodore dit qu'ils étoient fils d'Apollon et de Thalie. Quelques-uns les nomment fils du Soleil et de Minerve, d'autres de Jupiter et de Calliope, d'autres encore de Saturne. Strab. p. 723. C. Il y en a qui font les Corybantes ou Curètes (ils sont encore les mêmes ici) ministres d'Hécaté. Ib. p. 724. *A.*

(70) Diod. Sic. T. I. p. 224.

(71) Ib. p. 370.

(72) Ap. Schol. Apoll. Rhod. I. 915. Il faut néanmoins remarquer qu'Athénion les fait venir de l'Asie pour s'établir en Samothrace, ce qui est contraire au rapport de Diodore.

(73) Strab. p. 723. C. Nous verrons bientôt que l'identité des Cabires avec les autres personnages dont nous nous occupons ici

Telchines. Les Telchines, quoique pris encore pour les Curètes qui auroient accompagné la déesse Rhéa dans l'île de Crête ([74]), sont placés par la plupart des auteurs dans les îles de Rhodes et de Chypre. Il paroît le plus vraisemblable que les Telchines faisoient partie des Curètes, et qu'après avoir passé de l'île de Crête à celle de Rhodes ils prirent le nom de Telchines. Suivant la tradition, conservée par Diodore, les Telchines prirent à Rhodes le même soin de l'éducation de Neptune que les Curètes à Crête de celle de Jupiter. Ils y sont représentés comme fils de la mer et d'ailleurs caractérisés de la même manière que les Curètes. Ils inventèrent les arts et particulièrement le travail des métaux et l'art de la sculpture ([75]), mais ils exerçoient aussi la magie. On leur attribue le pouvoir de faire naître les brouillards, la pluie, la grêle et la neige, et même de changer leur figure. Diodore, qui les compare sous ce rapport avec les mages, y ajoute encore un trait assez remarquable, qui constitue un point de ressemblance entre ces prêtres et les pontifes égyptiens et orientaux. Il dit qu'ils n'aimoient pas à communiquer leurs connoissances à d'autres ([76]), témoignage qui est confirmé par Nicolas de Damas ([77]) et par Strabon ([78]), ce qui, vraisemblablement, a été la cause qu'on

n'est pas si facile à prouver qu'il paroîtroit d'après de semblables témoignages. ([74]) Strab. p. 723. *C.*

([75]) Plusieurs statues de divinités portoient leur nom, Apollo Telchinius, Minerva Telchinia, etc. Diod. Sic. T. I. p. 374.

([76]) Diod. Sic. ib. *εἶναι φθονερὸς ἐν τῇ διδασκαλίᾳ τῶν τεχνῶν.* La soeur de ces Telchines, Halia, est représentée ici comme le même personnage que la déesse Leucothée.

([77]) Nicol. Dam. fr. p. 146. ed. Orell. *βάσκανοι τε σφόδρα ἦσαν καὶ φθονεροί.*

([78]) Strab. p. 966. *B. C.* Il dit aussi qu'ils passèrent de Crête en Chypre et de Chypre à Rhodes. Pausanias (IX. 19. 1.) croit que le temple de Minerve Telchinie à Teumessus, en Béotie, a été bâti par ceux des Telchines qui étoient venu de Chypre. Leur souvenir s'est aussi conservé dans la Sicyonie (Sicyon Telchinia). Eustath. ad Il. p. 220. l. 30.

ne les regardoit plus comme des hommes utiles, mais plutôt comme des magiciens qui abusoient de leur pouvoir pour faire du mal aux animaux et aux plantes. Suivant Strabon quelques-uns attribuent cette mauvaise réputation à l'envie de leurs rivaux qui voulurent envain les égaler (79). Il se peut aussi que l'humeur peu communicative de ces derniers ait déplu aux Grecs, dont l'esprit n'étoit pas fait pour sentir l'avantage d'un semblable monopole, et qui, comme nous le verrons bientôt, préféroient contribuer au développement des connoissances humaines, en leur laissant un libre cours et en les répandant parmi le peuple, que de ne paroître habiles que par l'ignorance de leurs semblables.

(79) Outre les endroits cités de Diodore, de Nicolas de Damas et de Strabon, qui attestent la mauvaise réputation des Telchines, nous ajouterons encore un passage de Tzetzès, qui les appelle *φθονεροὶ δαίμονες, ἀλάστορες, παλαμναῖοι*, qui arrosoient les champs des eaux du Styx, pour les rendre stériles (Chil. VII. 123 sq.), et un autre du même auteur, où il attribue le malheur de Bellérophon à l'envie d'esprits malins qu'il appelle Telchines et Érinnyes (ib. 862. cf. XII. 835 sq.). Eustathe admet deux sortes de Telchines, les uns habiles ouvriers, les autres magiciens (*γοῆται, φαρμακεῖς*). Ceux-ci, fils de la mer, comme chez Diodore, avoient inventé la harpé (la faucille) de Saturne (ce qui s'accorde avec le témoignage de Strabon) et l'art de travailler les métaux. Il y en eut trois qui s'appelloient par conséquent *χρυσὸς*, *ἄργυρος* et *χαλκὸς* (*or*, *argent* et *cuivre*), d'après les métaux qu'ils avoient découverts. Ils pouvoient se changer en poissons et en serpents. Ils avoient une coupe enchantée et ils savoient le moyen de diriger ou même de produire la foudre. D'après sa description leur extérieur étoit des plus singuliers. Aussi avoit-on imaginé des fables assez absurdes sur leur compte. Quelques-uns croyoient qu'ils étoient les chiens d'Actéon, métamorphosés en hommes. On racontoit même que, pour les punir de tous leurs forfaits, Jupiter les avoit fait périr par un ouragan, ou Apollon par ses flèches. D'après le même auteur le poëte Stésichore avoit si mauvaise opinion des Telchines qu'il donna leur nom aux Kères ou déesses de la mort (ad Il. p. 679. l. 40—680. in.). Dans un autre endroit (p. 915. l. 1.) il les appelle sans façon des esprits malins. Suidas (in voce) fait connoître les noms de deux de ces Telchines: Nicon et Simon, et en même temps le proverbe dont on se servoit pour indiquer un homme malin et astucieux: *Je connois Simon, et Simon me connoît, moi.* cf. Hesychius et Etymol. Magn. in voce.

Dactyles du mont Ida.

Comme les Corybantes, les Dactyles étoient attachés au culte de la mère des dieux. Ils habitoient au pied du mont Ida, dont quelques-uns dérivent leur nom de Dactyles ([80]), tandis que d'autres prétendent qu'ils ont été nommés ainsi parcequ'ils étoient au nombre de dix, nombre égal à celui des doigts ([81]). D'autres en admettent onze, d'autres cinquante-deux ([82]), d'autres encore jusqu'à cent. Suivant Éphore ces Dactyles étoient encore venu de la Phrygie et s'étoient établis dans l'île de Crête et dans celle de Samothrace, où ils avoient institué les mystères qu'ils y enseignèrent à Orphée ([83]). Comme les Curètes, ils prirent soin de Jupiter, à la demande de Rhéa, et le transportèrent en Élide, suivant la tradition des Eléens ([84]).

Les Dactyles, de même que les Telchines etc., furent encore des inventeurs en métallurgie ([85]), et furent re-

([80]) Parceque *δάκτυλοι* signifie l'extrême pente de la montagne. Strab. p. 725.

([81]) Strab. p. 725. Si l'on veut d'autres explications, on les trouvera chez le scholiaste d'Apollonius de Rhodes (I. 1131.) et dans l'Etymologicon.

([82]) Pherec. ap. Schol. Apoll. Rhod. I. 1131. cf. Pherec. fr. ed. Stürz, p. 146.

([83]) Le mont Ida en Crête a fait que souvent on les a crus originaires de cette île. Diod. Sic. T. I. p. 381. M. Hoeck (Creta, p. 260 sq. cf. p. 322 sq.) fait remarquer que l'Ida de la Crête n'a point de mines comme la montagne du même nom en Phrygie.

([84]) Paus. V. 7. 4. Ils y sont même nommés Curètes. Chez Apollonius (I. 1134 sq.) les Argonautes exécutent la danse guerrière en l'honneur de la mère des dieux et des Dactyles, danse qu'on attribuoit, comme nous l'avons vu plus haut, à l'invention des Curètes.

([85]) Les noms, rapportés par Strabon, semblent indiquer cette qualité: Salaminus, Damnaneus et Acmon. p. 725. Par la comparaison du scholiaste d'Apollonius (l. l.) et des marbres de Paros (p. 94.), Casaubon prétend pouvoir lire *Celionis*, au lieu de *Salaminus*. Les noms qu'on trouve chez Pausanias semblent les caractériser comme médecins: Paeonius, Epimedes, Iasus et Idas ou Acesidas. Paus. V. 7. 4. et Siebelis ad h. l. cf. 14. 5. cf. Hoeck, Creta, p. 326 sq.

gardés comme des magiciens, avec cette différence néanmoins que leur mémoire étoit plus en honneur que celle des Telchines et qu'on disoit même qu'ils avoient été mis au rang des dieux, en récompense des choses utiles qu'ils avoient inventées (86). Apollonius, dans ses Argonautiques, représente Iason et ses compagnons de voyage invoquant les Dactyles Titias et Cyllenus, à l'occasion du sacrifice en l'honneur de Cybèle, et leur donnant le titre de dispensateurs du sort des villes et ministres de la mère des dieux (87).

Un des Dactyles, mentionnés par Pausanias et Strabon, étoit cet Hercule qu'on appeloit Hercule de l'Ida, pour le distinguer du fils d'Alcmène. Ce fut à lui que les Éléens attribuèrent l'institution des jeux olympiques (88). Aussi voyoit-on dans l'Altis des autels consacrés à cet Hercule et à ses frères, les Dactyles (89). Diodore nous apprend que les femmes portoient des amulettes qu'il avoit composées, ce qui le caractérise assez comme magicien (90). Il étoit aussi connu en Béotie comme un personnage déifié. L'on disoit qu'il fermoit tous les soirs

(86) Voyez, sur tout ceci, les endroits de Strabon, de Phérécyde et de Diodore, cités dans les notes 81, 82 et 83. Tous les nomment *γόητες*. Spécialement chez Phérécyde: *γόητες δὲ ἦσαν καὶ φαρμακεῖς, καὶ δημιουργοὶ σιδήρου λέγονται πρῶτοι καὶ μεταλλεῖς γενέσθαι.* cf. Schol. Apoll. Rhod. I. 1131 fin. Quelques-uns leur font inventer des rhythmes dans la musique et les caractères Éphésiens, une sorte de formules d'enchantement. Clem. Alex. Strom. I. p. 360.

(87) Apoll. Rhod. I. 1126. *πολέων μοιρήγεται ἠδὲ πάρεδροι Μητέρος Ἰδαίης.* Ils sont ici fils de la nymphe Anchiale. Le scholiaste ajoute que dans la suite les Milésiens honoroient aussi la mémoire de Titias et de Cyllenus, lorsqu'ils offroient des sacrifices à Cybèle. Titias seroit le fils de Jupiter, suivant quelques-uns.

(88) Paus. V. 7. 4. Strab. p. 544. *A.*

(89) Paus. V. 8. 1. cf. 14. 5. Il y portoit le nom de Parastates. Il avoit encore un autel dans le gymnase à Élis. Paus. VI. 23. 2.

(90) Diod. Sic. T. I. p. 382 in. cf. p. 243. Dans l'un et l'autre de ces passages il est appelé *γοήτης*.

le temple de Cérès à Mycalesse et qu'il l'ouvroit tous les matins[91], et Pausanias croit même que le temple de Thespies, qui, suivant les Thespiens, étoit destiné au culte du fils d'Alcmène, avoit été consacré originairement à l'Hercule de l'Ida[92].

Cercopes. Cyclopes.

Hormis les Telchines et les autres personnages dont nous venons de parler, il est encore fait mention des Cercopes, qui, comme eux, sont caractérisés magiciens et imposteurs[93], et des Cyclopes Chirogastères[94], qu'on disoit avoir bâti ces murailles gigantesques qui ont été désignées dans l'antiquité sous le nom de murailles Cyclopéennes[95], pour ne pas parler

(91) Paus. IX. 19. 4 fin.

(92) Paus. IX. 27. 5. Je crois cependant que cet auteur se trompe, lorsqu'il dit que le temple d'Hercule à Érythres appartenoit au même Hercule de l'Ida. cf. VII. 5. 3. La particularité qu'il ajoute, savoir que l'image d'Hercule y aborda sur un radeau, venant de Tyr en Phénicie, doit nous faire soupçonner que cet Hercule fût le Melkarth des Phéniciens. On n'a qu'à jeter les yeux dans un autre endroit du même auteur (V. 25. 7.) pour s'en convaincre. Hérodote (II. 44.) parle aussi d'un temple de l'Hercule Phénicien à Thasus. (93) Eustath. in Od. p. 695. l. I.

(94) *Ἐγχειρογαστέρες* ou *γαστεροχείρες, τρεφόμενοι ἐκ τῆς τέχνης*, ainsi des hommes qui se nourrissoient par leur travail. Strab. p. 572. *B.* cf. Eustath. in Il. p. 216. l. 40. Suivant Pollux (Onom. II. 156.) les Dactyles avoient reçu ce nom parcequ'ils étoient les doigts, les mains de Rhéa, puisqu'ils travailloient pour elle. Le scholiaste d'Euripide (ad Or. 963.) dit que ces Cyclopes, qu'il appelle de bons ouvriers, étoient originaires de la Thrace. Ils sont représentés dans cet endroit comme une peuplade qui, chassée du pays qu'elle habitoit, s'étoit établie dans plusieurs parties de la Grèce, entr'autres en Étolie, d'où ils vinrent au secours de Prétus, dans la guerre qu'il eut à soutenir contre son frère Acrisius. Ils bâtirent pour lui les murs de Mycène, ce qui fit appeler l'Argolide *γᾶ Κυκλωπεία*, comme le fait ici le poëte. Le même scholiaste les confond mal-à-propos avec les Cyclopes d'Hésiode, qui fabriquèrent la foudre pour Jupiter. Je crois que Gérestus, dont parle Apollodore (III. 15. 8.), appartenoit à ces Cyclopes Chirogastères, comme aussi ceux qui accompagnèrent Persée dans l'Argolide. Pherec. fr. p. 73. ed. Stürz.

(95) Paus. II. 16. 4. ib. 20. 5. ib. 25. 7. VII. 25. 3. Apollod. II. 2. 1.

des habitants de Lemnos, les Sintiens, renommés par l'invention de l'art de fabriquer des armes (96).

Cabires. On a vu que quelques auteurs regardoient les Cabires comme les mêmes personnages que les Curètes etc. Je crois cependant que c'est une erreur. Les Cabires, les principaux au moins, n'étoient ni des prêtres, ni des hommes déifiés. Ils étoient de véritables divinités. Hérodote parle de divinités égyptiennes, enfants de Phtha (Vulcain), qui portoient ce nom (97). Suivant le même auteur et Dénys d'Halicarnasse les Pélasges adoroient des dieux du même nom à Samothrace, où l'on célébroit des mystères en leur honneur (98). On disoit même que les deux principaux Cabires étoient Jupiter et Bacchus (99), et Mnaséas en nomme trois, Axierus, Axiorcersa et Axiorcersus, qui ne seroient autres que Cérès, Proserpine et Pluton. Dionysodore y en ajoute un quatrième, c'est Casmilus, nom qui, selon lui, désigne Mercure (100), témoignage qui paroît se confirmer par l'inscription de la statue de Méthapus, qui transporta les mystères des Cabires à Thèbes. Dans cette inscription on trouve les noms de Mercure, de Cérès et de Proserpine (101).

Nous n'osons pas affirmer cependant que le titre de Ca-

(96) Erastosth. ap. Schol. ad Hom. Il. *Α.* 594. ed. Wassenb. *γόητες, ἐπεὶ εὗρον δηλητήρια φάρμακα.* Porphyr. ib. cf. Schol. Od. *Θ.* 294. ed. Buttm. et Eustath. ad Il. p. 119. l. 30.

(97) Herod. III. 37. Il est néanmoins évident, par l'endroit du même auteur, cité dans la note suivante, que le culte des Cabires chez les Grecs n'est pas d'origine égyptienne, mais pélasgique.

(98) Herod. II. 51. Dion. Hal. p. 19.

(99) Strab. p. 724. *B.*

(100) Ap. Schol. Apoll. Rhod. I. 915.

(101) Paus. IV. 1. 5. Voyez les corrections de ce passage dans la note de Siebelis. Remarquons cependant que Pausanias distingue le temple de Cérès Cabire et de Proserpine Cabire de celui des Cabires à Thèbes. Pour autant qu'il nous est permis de tirer quelque conclusion de ce passage corrompu, Pausanias paroît admettre une peuplade de Cabiréens ou de Cabires, à laquelle Cérès auroit enseigné ses mystères. Paus. IX. 25. 5, 6.

bire n'ait jamais été donné à des hommes déifiés. Au moins suivant le scholiaste d'Apollonius, Iasion et Dardanus le portoient([102]), et, selon Phérécyde, il y eut trois Cabires et trois nymphes Cabiréennes, qui étoient les enfants de Vulcain et de Cabire, fille de Protée([103]) et qui avoient des temples dans les îles de Lemnos et d'Imbros([104]). Nonnus fait mention de deux Cabires, auxquels il attribue les mêmes parents. Il les nomme Alcon et Eurymédon([105]). Acusilaüs dit que les Cabires étoient les petit-fils de Vulcain, et que leur père se nommoit Camilus, tandis que les nymphes étoient leurs filles([106]). Il n'y auroit rien de bien étrange dans tout ceci, ni même que les Dioscures aient porté le nom de Cabires, comme nous le verrons dans la suite, s'il est vrai ce que nous disent les Orientalistes, que le nom Cabire soit dérivé de *Cabar*, ce qui ne signifie autre chose que *Seigneur* ou *Être puissant*, de sorte que ce nom sembleroit n'être qu'un titre, qu'on a pu donner à des hommes déifiés aussi bien qu'à des dieux([107]).

Néanmoins, comme la plupart des Cabires ou les principaux d'entr'eux paroissent avoir été des divinités, comme nous venons de le prouver, nous pouvons nous excuser d'en dire davantage pour le moment. Nous n'en avons fait mention ici que parcequ'ils ont été quelquefois confondus

([102]) Schol. Apoll. Rhod. I. 915.

([103]) Ap. Strab. p. 724. *C.* cf. Pherec. fr. 31. ed. Stürz. On voit que Phérécyde a eu égard aux Cabires de l'Égypte.

([104]) Cf. Eustath. ad Il. p. 977. l. 30. On trouve aussi leur culte sur les côtes de l'Asie. Paus. I. 4. 6.

([105]) Nonn. Dion. XIV. 17 sq.

([106]) Ap. Strab. p. 724. *B.* Je ne comprends pas pourquoi M. Stürz (in. fr. Pherec. 31. et Acus. 12.) a mis *τῶν* au lieu de *τοῦ*. *Τοῦ*, qui est la leçon de Strabon, se rapporte à Camilus: *τῶν* ne donne aucun sens.

([107]) Quelques-uns veulent que leur nom soit emprunté à la montagne Cabirus, dans l'Asie-mineure. Schol. Apoll. Rhod. I. 915. Strab. p. 724. *B.* Mais le nom de cette montagne peut bien sortir de la même origine, ou peut-être faut-il le dériver plutôt de celui des personnes mêmes.

avec les Curètes etc. et parcequ'il est possible qu'il y ait eu des hommes qui, par des inventions semblables à celles de ces personnages, aient mérité d'être décorés d'un titre qui d'ailleurs n'appartenoit qu'à des divinités.

Résultats des recherches sur ces personnages.

Quant à ces Curètes mêmes et aux autres personnages dont nous venons de parler, les témoignages que nous venons de citer et qu'on pourroit facilement augmenter (ce qui toutefois ne me paroissoit pas nécessaire) peuvent nous convaincre qu'ils furent des hommes éminents par leurs connoissances et leur adresse qui communiquèrent plusieurs inventions utiles aux habitants encore sauvages de la Phrygie, de Crête et de Rhodes, qui leur enseignèrent non seulement les arts de la paix, mais aussi l'usage des armes, pour se défendre dans la guerre et contre les bêtes féroces, inventions qui, tout en excitant l'admiration de leurs contemporains, paroissent aussi les avoir exposés à l'envie, qu'ils ne semblent pas avoir diminuée par le soin qu'ils prenoient de cacher aux yeux du public les principales manoeuvres par lesquelles ils obtenoient les résultats qui assuroient leur renommée, renommée dont ils cherchoient encore à augmenter l'influence par des cérémonies mystérieuses qu'ils introduisirent dans le culte de Rhéa et Jupiter, auquel ils étoient attachés ([108]); tandis que la postérité, qui ne considéroit que l'utilité de leurs découvertes et qui n'avoit plus les mêmes raisons pour les haïr ou les envier, éleva au rang des dieux les mêmes hommes qui de leur vivant avoient été considérés comme des magiciens et des imposteurs.

En remontant à l'origine de ces prêtres-industriels, toutes nos recherches aboutissent à la Phrygie et à Samothra-

([108]) Voyez, à ce sujet, Hoeck, Creta, T. I. p. 197 sq. Je ne comprends pas trop bien pourquoi cet auteur regarde les Curètes comme des hommes déifiés, et les Dactyles comme des dieux représentés comme des hommes (vermenschlichte Götter), p. 311.

ce. Les Corybantes et les Dactyles en sont indigènes. Les Curètes même, qui appartiennent à la Crête, sont originaires de la Phrygie, et les Telchines, qui s'établirent à Rhodes et à Chypre, y avoient abordé de la Crête, de sorte que je ne suis pas éloigné de croire que tous ces personnages aient été membres d'une seule et même tribu de travailleurs, d'artistes ou de prêtres, conjecture qui est presque mise hors de doute par les nombreux témoignages qui prouvent que les anciens mêmes ont souvent cru qu'il n'y avoit aucune différence entre ces personnages[109]. Seulement on voit que les Corybantes et les Dactyles sont plus souvent représentés comme attachés au culte de la mère des dieux, les Curètes comme prêtres de Jupiter et les Telchines comme ministres de Neptune. Ajoutons que, les institutions religieuses de la Phrygie et de Samothrace étant originaires des contrées situées au nord de la Grèce, comme la suite de ces recherches le prouvera, il y a toute apparence que ces anciens précepteurs des Grecs de l'Asie et des îles ont tiré leur origine de ces mêmes cantons, d'où sont aussi sortis les poëtes qui donnèrent la première idée de la civilisation aux habitants de la Grèce proprement dite, savoir Orphée, Musée, Thamyris etc., comme nous le verrons bientôt, et que par conséquent, bien que leur réunion en une sorte de corps et surtout leur intérêt à cacher leurs connoissances semblent indiquer quelque ressemblance avec les castes sacerdotales de l'Orient, il est cependant impossible de présumer qu'ils aient eu quelque rapport avec eux et bien moins encore qu'ils en aient jamais fait partie.

Les Curètes et leurs collègues méritoient d'autant plus d'être mentionnés dans ces recherches qu'ils paroissent

(109) Ajoutons encore à ceux que nous venons de citer celui de Nonnus, qui donne aux Dactyles le nom de Corybantes et leur attribue les mêmes fonctions dont s'acquittent ailleurs les Curètes. XIV. 23 sq.

avoir été au nombre des premiers fondateurs des cérémonies religieuses dont nous nous occuperons dans la seconde partie de cet ouvrage, à laquelle nous remettons tout ce que nous aurons à dire sur les Cabires et leurs mystères, dont on ne peut traiter sans s'occuper en même temps des mystères d'autres divinités, et dont les effets sur les moeurs ne deviennent sensibles qu'après les temps héroïques.

Réunions de prêtres dans la Grèce proprement dite.

Les réunions des Curètes, Corybantes, Dactyles et Telchines nous ont paru ressembler sous quelques rapports aux familles ou tribus sacerdotales de l'Orient. Mais, tandis que ces tribus de l'Orient et de l'Égypte jouissoient de l'estime de leurs compatriotes et exerçoient la plus grande influence, non seulement sur la religion, mais aussi sur la politique et même sur la personne du roi, les prêtres qui, dans l'Asie-mineure et sur les îles, paroissent avoir fait des tentatives pour s'assurer une égale autorité, ont été regardés comme des malfaiteurs et des magiciens ([110]).

La Grèce proprement dite avoit ses réunions de prêtres aussi bien que l'Asie et les îles. Si nous pouvions croire ce que Diodore rapporte de Cadmus, en disant qu'il laissa dans l'île de Rhodes des prêtres de Neptune qui, s'étant réunis à quelques habitants de cette île, auroient formé une société sacerdotale, dont les membres transmettoient régulièrement leurs dignités à leurs descendants ([111]), on pourroit bien présumer que ce prince n'en agit pas d'une autre manière dans l'état qu'il fonda en Grèce. Mais, sans nous arrêter à ces traditions de Cadmus, qui, comme nous l'avons vu plus haut, sont assez incertaines, nous

([110]) Nonnus va plus loin que tous les autres: il appelle les Telchines *μανιώδεες*. Il fait aussi mention de la vengeance qu'ils exercèrent sur les fils du Soleil, en arrosant des eaux du Styx les campagnes de Rhodes. XIV. 36.

([111]) Diod. Sic. T. I. p. 377.

n'avons qu'à nous rappeler les Eumolpides, les Céryces, les Étéobutades d'Athènes, pour nous convaincre qu'il y eut en effet de ces réunions dans la Grèce proprement dite ([112]). Les Selles ou Helles de Dodone, prêtres de Jupiter, formoient pareillement une association séparée, mais nous ne savons pas si la dignité sacerdotale y étoit héréditaire ([113]). Nous sommes dans la même incertitude par rapport aux Lycomides ou Lycodrymides, qui chantoient les hymnes de Cérès à Éleusis ([114]). Cela me paroît plus probable relativement aux Euangélides, descendants d'Euangélus, qui desservoient l'oracle d'Apollon à Didymes près de Milèt ([115]), mais leur origine est assurément plus récente.

Différence entre ces réunions et la caste sacerdotale de l'Égypte et de l'Orient.

Si l'on en croit les prêtres égyptiens, ces compagnies ou familles ne seroient que des imitations de leur caste en Égypte ([116]). Il suffiroit peut-être de leur opposer l'opinion de Diodore, qu'ils n'auront certainement pas accusé d'indocilité sur leurs insinuations. Diodore croit que ces Égyptiens, en jugeant ainsi, consultoient plutôt leur amour-propre que la vérité ([117]). Dans un autre endroit le même auteur, qui est un admirateur déclaré des institu-

([112]) Les Eumolpides, aussi bien que les Céryces, étoient des familles dans lesquelles la dignité sacerdotale étoit héréditaire. Nous reviendrons bientôt sur les premiers. Voyez, sur les derniers, Wessel. ad Diod. T. I. p. 34, Potter, Archæologia Græca, II. 3. p. 218 sq. et les auteurs cités par Stürz, ad Hellan. fr. 94. p. 118. Les Étéobutades étoient les descendants de Butès, fils de Pandion, roi d'Athènes, qui succéda à son père dans le sacerdoce de Minerve Polias et de Neptune, tandis que son frère Érechthée obtint la dignité royale. Apollod. III. 15. in. Harpocration, in voce, cf. Spanh. ad Callim. Pallad. lav. 34. p. 568.

([113]) Hom. Il. *Π.* 234 sq. Soph. Trach. 1168. Callim. *H.* in Del. 286. Strab. p. 505. Eustath. in Il. p. 1074. l. 30.

([114]) Paus. I. 22. 7. IV. 1. 4, 5. cf. Benj. Constant, de la Religion cet. T. II. p. 311. not. 1. (éd. de Bruxelles).

([115]) Con. nar. 44. ([116]) Diod. Sic. T. I. p. 34.

([117]) Ib. *Φιλοτιμότερον ἤπερ ἀληθινώτερον.*

tions orientales et égyptiennes, fait remarquer combien ces institutions étoient préférables à ce qui se pratiquoit en Grèce; et, pour faire sentir cette différence, il dit que chez les Chaldéens, par exemple, les connoissances sont transmises de père en fils, que ces fils peuvent s'appliquer de bonne heure aux études, qu'ils s'y livrent entièrement et que leurs pères mêmes les instruisent, tandis que les Grecs qui se vouent à l'étude des sciences commencent trop tard, qu'ils sont souvent distraits de cette occupation par les soins auxquels les oblige le travail nécessaire à leur subsistance, et qu'ils font souvent servir à cette fin leurs études mêmes, cause fréquente des innovations et des changements continuels que subit la philosophie chez les Grecs (118). Il n'est pas besoin maintenant de dire notre avis sur ce jugement de Diodore, mais ce jugement même prouve assez que cet auteur croyoit les familles sacerdotales en Grèce n'avoir aucune influence sur la direction de l'étude des sciences et de la philosophie. Et, quant aux prêtres mêmes, en parlant de la différence qu'il y eut entre ceux de la Grèce et de l'Égypte, le même auteur fait observer très à propos que chez les Grecs il n'y avoit ordinairement qu'une femme ou un homme attaché au culte de quelque divinité, tandis que dans l'Égypte cette dignité étoit commune à plusieurs personnes et que les fils succédoient toujours aux pères dans leurs offices (119). On voit qu'il ne juge pas même nécessaire de parler des exceptions à la règle générale.

Ce jugement d'un auteur qui s'efforce toujours de faire remarquer la conformité des institutions grecques et égyptiennes et du culte des divinités des deux peuples pourroit paroître suffisant pour nous convaincre que ces familles éparses de prêtres qu'on trouve chez les Grecs n'ont rien de commun avec la caste sacerdotale des Égyp-

(118) Diod. Sic. T. I. p. 142, 143.
(119) Diod. Sic. T. I. p. 84 fin.

tiens et des Orientaux : mais, quand même l'opinion de Diodore ne nous engageroit pas à admettre cette vérité, la chose est assez évidente par elle-même. Dans l'Orient et en Égypte tous les prêtres appartenoient à la caste privilégiée. Cette caste n'étoit pas une famille séparée, mais une tribu, une partie considérable de la nation; ses membres n'étoient pas seulement les seuls prêtres, mais aussi les seuls savants de l'état, et il ne leur étoit pas plus permis de changer de condition, ou de choisir un autre genre de vie pour leurs fils, qu'il n'étoit permis aux membres des autres castes de s'initier dans leurs fonctions.

En Grèce, au contraire, et dès les temps mêmes dont nous nous sommes occupés jusqu'ici, il y eut une infinité de prêtres, de devins, de poëtes, de médecins qui n'appartenoient pas aux familles héréditaires dont nous venons de parler. Ces familles ne faisoient qu'une exception à la règle générale, et leur origine étoit même entièrement accidentelle. La prérogative des Eumolpides, par exemple, étoit l'effet d'une convention entre les Athéniens et Eumolpus, après la guerre dans laquelle celui-ci avoit assisté les Éleusiniens contre Athènes, suivant quoi Éleusis se soumit à Athènes, tandis qu'Eumolpus obtint pour lui et ses descendants le sacerdoce de Cérès à Éleusis (120). Les Étéobutades n'étoient prêtres de Minerve que par suite d'une séparation de la dignité royale et sacerdotale, après la mort de Pandion, qui jusqu'ici les avoit réunies en sa personne (121).

Et, comme tous les prêtres ou savants n'appartenoient pas aux familles privilégiées, de même tous les membres de ces familles n'étoient pas prêtres. On pourroit même citer des familles dans lesquelles l'art de

(120) Paus. I. 38. 3. Suivant le même auteur Céryx, dont descendoient les Céryces, étoit fils d'Eumolpus, quoiqu'ils prétendissent eux-mêmes que l'auteur de leur famille étoit fils de Mercure et d'Aglauros, fille de Cécrops.

(121) Voyez note 112.

prédire l'avenir ou celui de guérir les maladies paroissoit un apanage héréditaire, parceque plusieurs de ses membres s'illustroient par ce moyen, sans que pour cela cet art leur fut commun à tous également. Tels étoient les Iamides, descendants de Iamus, fils d'Apollon ([122]), les Amythaonides, qui n'étoient pas moins célèbres, à cause de leur sagesse, que les Æacides par leur valeur et les Atrides par leurs richesses ([123]), et les Asclépiades, qui, non moins que les Curètes, furent jugés dignes des honneurs de l'apothéose ([124]); mais combien n'y eut-il pas de membres de ces familles qui ne suivirent pas les traces de leurs pères; et ces familles, que sont-elles en comparaison de cette infinité d'autres individus qui se vouoient aux mêmes sciences et aux mêmes travaux.

([122]) Ἐξ οὗ πολύκλειτον καθ' Ἕλ-
λανας γένος Ἰαμιδᾶν.
ὄλβος ἅμ' ἕσπετο. Τιμῶντες δ' ἀρετὰς
ἐς φανερὰν ὁδὸν ἔρχονται. Pind. Ol. VI. 120. cf. 73 sq. cf. Paus. VI. 2. 3., qui fait souvent mention des membres de cette famille longtemps jalouse de sa renommée. Voyez III. 11. 6. ib. 12. 7. IV. 16. 1. VI. 2. 2. Satyrus, quoique de la même race, ne paroît pas avoir exercé la divination. VI. 4. 3.

([123]) Ἀλκὴν μὲν γὰρ ἔδωκεν Ὀλύμπιος Αἰακίδαισι,
Νοῦν δ' Ἀμυθαονίδαις, πλοῦτον δὲ παρ' Ἀτρείδῃσι.
Hesiod. ap. Nicol. Dam. fr. ed. Oretl. p. 40. Les noms de Mélampus, Amphiaraüs, Polyïde, Théoclymène, qui appartiennent tous à la même famille, sont assez connus.

([124]) Machaon et Podalire sont connus par les poëmes d'Homère. Le premier eut au moins quatre fils qui s'illustrèrent de la même manière. Pausanias le dit positivement de Polémocrate (II. 38. 6). Il rapporte que son frère Alexanor fut adoré après sa mort; et, quoiqu'il n'ajoute pas expressément le motif de ce culte, il est bien probable qu'Alexanor fut médecin comme les autres. (II. 23. 4. cf. ib. 11. 6.) A Phérès, en Messénie, on avoit érigé un temple en l'honneur de deux autres fils de Machaon, Nicomaque et Gorgasus, qu'on y adoroit pour la même raison qui avoit fait décerner les honneurs de la divinité à leur père et à leur grand-père (Paus. IV. 3. 2 fin. cf. ib. 30. 2. et ib. 3. 2). Machaon avoit lui-même un temple dans la Laconie (Paus. III. 26. 7).

Preuves servant à démontrer que les Athéniens n'étoient pas divisés en castes.

On me dira peut-être que les Athéniens furent divisés en castes, d'abord par Ion, qui les partagea en agriculteurs, en artisans, en prêtres et en militaires (125), et dans la suite par Thésée, qui les distingua en Eupatrides ou nobles, en agriculteurs et en artisans (126), et on s'appuiera sur l'opinion des Égyptiens, qui prétendoient encore que cette division n'étoit qu'une copie de leur constitution (127). Je crois que les réflexions suivantes suffiront pour renverser tout ce système.

Si les habitants de l'Attique eussent été distingués en castes, comme les Égyptiens, Ion ni Thésée n'auroient été obligés de les séparer. Diodore nous assure que, d'après la division de Thésée, les agriculteurs étoient en même temps militaires. Qu'on s'imagine un roi d'Égypte s'être mis dans la tête de retrancher une caste entière, avoir réuni les membres de deux castes, de manière qu'ils n'en fissent qu'une, ou en créer une nouvelle: quelle affreuse agitation, quels troubles une telle audace n'eût-elle pas excitées! Non, disons plutôt qu'il eut été entièrement impossible à un roi d'Égypte, quelque puissant qu'on se l'imagine, de bouleverser un ordre de choses qui ne dépendoit ni de quelque convention ni de la volonté du souverain, mais qui étoit fondé sur les habitudes, l'industrie, les occupations des différents membres de la nation et déterminé tant par la nature des différentes provinces qu'ils habitoient que par des coutumes qui datoient, pour ainsi dire, du moment même où la nation avoit reçu son existence (128).

(125) Strab. p. 588. *A.* cf. Herod. V. 66. Eurip. Ion, 1575 sq. Plut. Sol. 23.

(126) Plut. Thes. 25.

(127) Diod. Sic. T. I. p. 33.

(128) M. Hüllmann (Anfänge der Griechischen Geschichte, p. 88 sq.) ne fait pas la moindre difficulté d'attribuer cette dernière distinction à Cécrops, et de le faire accompagner, à son départ de

Encore, où est l'état dont les citoyens sont tous de la même condition et ne diffèrent pas les uns des autres, tant par leurs moyens de subsistance que par leurs occupations? Et d'ailleurs qui a jamais entendu dire que Thésée, en distinguant ses sujets d'après leurs professions, leur ait ordonné de s'en tenir toujours, eux et leurs descendants, à celle que chacun d'eux avoit d'abord choisie?

Il ne sera pas nécessaire, je pense, de parler ici de la division des Athéniens en tribus, dont quelques-uns cherchent l'origine dans la division même d'Ion. Ces tribus différoient, en diverses époques, autant par le nombre que par les dénominations. Elles portoient tantôt des noms de héros, une autre fois de divinités; il arriva qu'on les désigna tour à tour d'après les principales fonctions de leurs membres et d'après les lieux où ils avoient fixé leur demeure. Ces tribus ressemblent autant à des castes que les poëtes grecs, qui étoient en même temps poëtes, acteurs, ambassadeurs et généraux, ressemblent aux hiérophantes des mystères de l'Égypte ([129]).

l'Égypte, par des membres de deux castes égyptiennes, celles des prêtres et des agriculteurs. Il est pourtant vrai que Plutarque ne dit pas un mot de Cécrops, et qu'il assure que Thésée fit cette disposition pour éviter toute confusion dans l'état et pour prévenir une trop grande égalité parmi les citoyens. Il est d'ailleurs assez remarquable que Hésychius (in *Εὐπατρίδαι*) appelle ces prétendus prêtres égyptiens des autochthones, qualité qu'Apollodore donne à Cécrops lui-même, comme nous l'avons vu plus haut.

([129]) On trouve les preuves de ce que je viens de dire dans le passage remarquable de Pollux, VIII. 109—111, passage que M. Hüllmann n'eut jamais dû citer, ne fut ce que par prudence; car il suffit seul pour détruire tout son système. Les Eupatrides et les autres castes de Thésée étoient des *ἔθνη* ou *γένη*, des classes de citoyens de différente condition, tout-à-fait autres que les tribus (*φυλαί*). Ces tribus, de quatre, qu'elles étoient, furent portées à dix par Clisthène. Herod. V. 66. Ces tribus s'appeloient tantôt Cecropis, Autochthon, Achæa, Paralia, tantôt Cranaïs, Atthis, Mesogæa, Diacris, etc. On n'a qu'à penser à la signification de ces noms pour se persuader qu'il n'y pas une ombre de division en castes, dans ces distinctions. Et, s'il m'est permis de dire librement

Preuves servant à demontrer que les Grecs n'ont jamais eu de caste sacerdotale.

Revenons aux prêtres. Nous venons de voir que les familles de prêtres, dans lesquelles cette dignité étoit héréditaire ne ressemblent aucunement à une caste telle que nous la trouvons dans l'Égypte ([130]). Il ne nous reste qu'à prouver qu'hormis ces familles, la dignité sacerdotale n'étoit rien moins qu'héréditaire en Grèce, et que les devoirs

mon opinion par rapport aux classes d'Ion, je dois avouer que tout ce prétendu partage d'après les professions ne me paroît autre chose qu'une explication étymologique des noms des fils d'Ion, auxquels ces classes empruntèrent les leurs, suivant le témoignage d'Hérodote (V. 66.) et d'Euripide (Ion, 1575 sq.), *῞Οπλῆται, ᾿Εργαδεῖς, Τελέοντες* ou *Γελέοντες* et *Αἰγικορεῖς*. Personne, à mon avis, n'a mieux débrouillé ce chaos que Musgrave, dans sa note sur le passage cité d'Euripide. Mais malheureusement, au moment d'en venir à la conclusion à laquelle son raisonnement même eut dû le conduire, il s'arrête tout court, ou, pour mieux dire, il bouleverse ses propres arguments, en supposant que les fils d'Ion ont reçu les noms des tribus, au lieu de dire que les tribus ont emprunté les leurs à ces princes. Un jeune savant (M. Ilgen, le fils du célèbre éditeur des Scolia), bien qu'il ne tienne plus à l'origine égyptienne de ces tribus et qu'il rejette même l'existence d'une classe séparée de prêtres, n'a cependant pu se défendre de cette erreur, commune à plusieurs littérateurs, et cependant si évidente, qui est de regarder les distinctions d'Ion comme une division en castes. Disquisitionis de tribubus Atticis earumque partibus specimen. Lips. 1826.

([130]) Si l'on vouloit suivre l'exemple de M. Ritter (Vorhalle Europ. Geschichte vor Herodotos, p. 429—431), on pourroit augmenter facilement le nombre de ces familles. M. Ritter, ayant lu dans Callimaque que l'île de Délos fut jadis l'habitation des foulques ou poules d'eau, il se rappelle à cette occasion un endroit de Lycophron, qu'il qualifie de poëte initié dans l'antiquité la plus reculée (ein in das altväterisches Alterthüm eingeweihter Dichter), où il compare Dardanus, passant de Samothrace en Asie-mineure, à *une foulque qui traverse les eaux à la nage*, et cette comparaison lui paroît suffisante pour nous faire pénétrer dans le sens mystérieux de ces importantes expressions orphiques, et pour nous faire soupçonner qu'avant la naissance d'Apollon et de Diane il ait existé à Délos une ancienne famille de prêtres, qui avoit conservé, dans sa simplicité patriarchale, la tradition du déluge, et enseignoit à ses disciples que le monde avoit été tiré du sein des eaux par le Créateur. Voilà donc une famille sacerdotale, des dogmes et des traditions qui doivent leur origine à une foulque.

en furent souvent remplis par des personnes d'une condition entièrement différente.

Quoique nous trouvions dans les poëmes d'Homère des devins et des prêtres, cependant les rois eux-mêmes y offrent des sacrifices ([131]). L'armée des Grecs s'acquitte elle même du devoir de la lustration et offre des hécatombes à Apollon: il n'y est pas question de prêtres ([132]). Les rois de la Messénie offroient annuellement un sacrifice au fleuve Pamisus, d'après l'ordonnance du roi Sybotas ([133]). Et, quoiqu'on consultât les devins pour connoître la signification des présages et des prodiges, on voit assez souvent des hommes qui n'avoient pas le don de la divination, des femmes même, qui ne trouvent aucune difficulté à interpréter ces signes et communiquer cette explication aux autres. Il suffit de citer Polydamas, dans l'Iliade ([134]), et Hélène, dans l'Odyssée. Hélène ajoute même qu'elle parlera d'après l'inspiration des dieux immortels, preuve qu'on ne croyoit pas les devins être les seuls que les dieux honoroient de la révélation de l'avenir ([135]). Quelle ne fut pas la réputation de Pitthée dans la prescience de l'avenir et dans toutes les connoissances à portée de ces siècles reculés ([136]). Les traditions n'auroient certainement pas attribué une si haute sagesse à Palamède, si l'on eût cru que les connoissances et le savoir n'étoient que l'apanage des prêtres ([137]). Amphiaraüs obtint tout-à-coup le don

([131]) Agamemnon, Hom. Il. *Β.* 402 sq. Nestor et ses fils; Od. *Γ.* 430 sq.

([132]) Hom. Il. *Α.* 313 sq. ([133]) Paus. IV. 3 fin.

([134]) Hom. Il. *Μ.* 217 sq. Le scholiaste (ad vs. 231) fait la même observation.

([135]) Hom. Od. *Ο.* 172 sq. ——— ὡς ἐνὶ θυμῷ
ἀθάνατοι βάλλεσι.

Selon Nicandre (ap. Ant. Lib. 14.) Munichus, roi des Molosses, étoit en même temps un excellent devin.

([136]) Euripide ne fait que suivre cette ancienne prévention en sa faveur, lorsqu'il représente Égée consultant Pitthée sur l'oracle qu'il avoit reçu. Med. 683—686.

([137]) Fr. Soph. ed. Brunck, T. III. p. 429—431. Schol. Eur.

de la prophétie, après qu'il eut couché dans une maison à Phlius ([138]). Et, de même qu'Io, la fille du roi d'Argos, étoit prêtresse de Junon ([139]), de même Æsacus, le fils de Priam, avoit appris l'art d'interpréter les songes de son oncle Mérops ([140]). Cassandre, Hélénus, Oenone avoient le don de la prophétie ([141]). Et même ceux qui n'étoient ni prêtres ni devins demandoient souvent aux dieux la faveur de leur révéler leur volonté par quelque signe ([142]). D'ailleurs combien de fois les dieux ne viennent-ils pas eux-mêmes manifester leurs intentions à toutes sortes d'hommes indistinctement. C'étoit même une opinion généralement reçue qu'au moment où l'ame alloit se séparer du corps, elle étoit éclaircie au point de pouvoir connoître l'avenir. Patrocle et Hector, dans l'Iliade, et l'Oedipe de Sophocle, dans la tragédie qui en porte le nom, en sont des exemples ([143]). Mais nous ne voyons pas seulement les rois offrir de temps en temps des sacrifices, quelquefois on en trouve d'attachés, en qualité de prêtres, au culte d'une divinité spéciale. Pandion avoit été prêtre de Minerve et de Neptune, et ce ne fut qu'à sa mort que la dignité royale et la sacerdotale furent séparées et divisées entre ses fils ([144]). Le titre de roi (*βασιλεύς*) que porta le second Archonte à Athènes, qui étoit chargé du soin de régler les fêtes religieuses, de faire les offrandes au nom de l'État et de prendre connoissance du crime de profanation ([145]), ce nom

Or. 432. fr. Eur. ed. Barn. T. II. p. 460. Palam. n°. 2. Eustath. ad Il. p. 172. l. 40. Schol. Æsch. Prom. 458. Le portrait le plus chargé des connoissances de ce prince se rencontre dans Philostrate (Heroïc. cap. 10), avec lequel on peut comparer Tzetz. Antehom. 266 sq. 286—296. 311 sq.

([138]) Paus. II. 13. 6. ([139]) Apollod. II. 1. 3.

([140]) Ib. III. 12. 5. (p. 248). ([141]) Ib. III. 12. 5, 6.

([142]) Hom. Il. Ω. 292 sq. 310 sq. Od. Γ. 173 sq. Υ. 98 sq.

([143]) Aristote donne, comme règle générale, que les rois offroient aux dieux les sacrifices qui n'étoient pas du département des prêtres. *κύριοι θυσιῶν, ὅσαι μὴ ἱερατικαι.* Rep. III. 14. On voit que cette règle avoit ses exceptions.

([144]) Apollod. III. 15 init. ([145]) Potter, Archæol. Gr. p. 65.

démontre assez que les anciens rois avoient aussi la direction du culte public. On donnoit le même titre aux descendants d'Androclus, fils de Codrus, fondateur d'Éphèse, qui présidoient au culte de Cérès Éleusine. Ils portoient même les insignes de la dignité royale, consistant en un vêtement de pourpre et un sceptre (146). Aussi les prêtres et les devins ne s'en tenoient pas toujours à cette qualité seule. Ennomus, qui étoit devin, étoit en même temps général des Mysiens (147). Le célèbre Amphiaraüs marcha avec Adraste contre Thèbes. Les fils ne choisissoient pas toujours l'emploi du père. Les fils de Darès, prêtre de Vulcain, avoient choisi la carrière des armes (148). Hypénor, fils de Dolopion, prêtre du Scamandre (149), Laogoras, fils d'Onétor, prêtre de Jupiter (150), les fils de Mérops, le devin (151), avoient fait de même. Enfin on ne choisissoit pas toujours les prêtres dans les mêmes familles. Les Troyens avoient nommé Théano, épouse d'Anténor, prêtresse de Minerve (152). Dans les temps postérieurs les prêtres et les prêtresses de

(146) Strab. p. 938. *B.* Voyez la savante note de Casaubon, à cet endroit. Le cas étoit bien différent, lorsque le prêtre de quelque temple renommé étoit en même temps souverain de la ville et de son territoire. On en trouve des exemples assez nombreux dans l'Asie-mineure. C'est ainsi que le prêtre de Jupiter, à Olbus en Cilicie, étoit le souverain de la province Trachiotis, et portoit ordinairement le nom de Teucer ou d'Ajax, d'après Teucer, fils d'Ajax, qui auroit bâti ce temple. Strab. p. 989. *B.* Dans les siècles postérieurs on voit des pontifes (p. e. celui de Comana en Cappadoce, Strab. p. 809. *B. C.*, celui de Jupiter en Morimène. ib. 811. *B.*) qui jouissoient d'une autorité à peu près souveraine, qui tiroient les revenus des terres sacrées et qui avoient souvent une armée d'esclaves à leurs ordres. C'étoient en quelque sorte des princes patriarches, des prêtres qui étoient princes en même temps, et nullement des rois qui offroient des sacrifices. On pourroit facilement augmenter ces exemples, mais je crois qu'ils pourront suffire pour faire voir la différence entre ce qui se pratiquoit dans les siècles héroïques et les institutions des temps qui ont suivi.

(147) Hom. Il. *B.* 858. (148) Hom. *E.* 9 sq.

(149) Hom. Il. *E.* 76 sq. (150) Hom. Il. *Π.* 603 sq.

(151) Hom. Il. *B.* 832. *Λ.* 329. (152) Hom. Il. *Z.* 300.

Bacchus, à Patres, étoient choisis parmi les familles les plus illustres de la ville ([153]). La prêtresse de Diane Triclaria étoit une vierge, qui se démettoit de sa dignité lorsqu'elle se marioit ([154]). En Messénie les prêtres ou les prêtresses qui étoient mariés faisoient la même chose lorsqu'ils avoient le malheur de perdre un enfant ([155]). Mais où finirions nous, si nous voulions citer tous les exemples que les temps postérieurs nous fournissent. Ceux dont nous venons de parler peuvent suffire pour prouver la constance de la conduite des Grecs à cet égard ([156]).

J'ai cru devoir m'étendre un peu plus sur cette question, parce qu'il y a des savants qui, se fondant sur l'existence d'une caste de pontifes dans l'ancienne Grèce, s'efforcent de prouver par là l'existence d'une philosophie qu'on enseignoit avant les siècles d'Homère. La caste n'a jamais existé, comme nous venons de le voir. Et d'ailleurs, comme nous l'avons vu plus haut, le climat de la Grèce, la variété des productions de chaque province, qui a dû rendre impossible toute séparation de professions chez les habitants, et le caractère turbulent et mobile de ces habitants mêmes doivent nous convaincre que la division en castes, comme nous la remarquons dans l'Inde et dans l'Egypte, est entièrement étrangère aux Grecs. Et, quant à la philosophie dont nous parlons, comme nous le verrons dans la suite, bien loin qu'elle pût dater des siècles avant Ho-

(153) Paus. VII. 20 init. (154) Paus. VII. 19. 1.
(155) Paus. IV. 12. 4.

(156) cf. Müller, Proleg. zu einer wissensch. Mythologie, p. 249—253. Voyez aussi Benjamin-Constant, de la Religion, T. II. p. 302 sq. Mais cet auteur admet l'existence d'une caste sacerdotale dans les siècles primitifs, et se donne ensuite beaucoup de peine pour découvrir comment les Grecs se sont affranchis de cette influence. Voyez Livr. V. chap. 2. Il eût pu s'épargner cette peine, s'il s'en fût tenu aux preuves historiques qu'il vient de donner lui-même. Ces preuves auroient pu lui suffire pour se persuader que l'existence d'une caste sacerdotale en Grèce n'est pas moins chimérique qu'il est absurde de chercher dans les Titanomachies

mère, elle est plutôt l'ouvrage de philosophes et de grammairiens qui vécurent longtemps après lui, et qui, par des explications forcées, tâchoient de voiler l'absurdité de l'ancienne mythologie ([157]).

Nous pourrions passer tout de suite à l'examen de l'autorité et de l'influence qu'avoient les prêtres chez les anciens habitants de la Grèce: mais les prêtres ne constituent encore qu'une petite partie des anciens pères de la nation. Les pontifes égyptiens et orientaux étoient en même temps les savants, les astronomes, les devins, les médecins, les naturalistes de ces peuples. Tous ces personnages étoient séparés l'un de l'autre, chez les Grecs; et, si l'on trouve chez eux des hommes éminents qui réunissoient en leur personne plusieurs de ces qualités, c'étoit plutôt l'effet du hasard que la suite d'une convention préméditée. D'ailleurs on trouve à ce sujet la même inconstance et la même variété qui caractérisent les moeurs et les coutumes des Grecs et les distinguent des peuples orientaux. Il est donc absolument nécessaire de nous occuper séparément de ces autres personnages, avant que de pouvoir examiner quelle a pu être l'influence qu'ont eue sur les anciens Grecs les hommes qui, par leurs connoissances et leur sagesse, se distinguoient de la masse du peuple.

---

des vestiges d'une lutte entre les militaires et les prêtres. M. Benjamin-Constant avoue lui-même que le souvenir de ces prêtres remonte à des temps dont nous n'avons aucune notion. Mais comment donc est-il possible d'en parler? M. Benjamin-Constant nous répond: »Une révolution violente détruisit cette religion et ses pontifes avec toute la civilisation dont ils étoient les auteurs." p. 336. Mais de cette manière il ne seroit pas difficile d'écrire une histoire des habitants de la lune.

([157]) Voyez le même auteur, Livr. IV. ch. 1—8.

CHAPITRE VII.

Suite. — Remarques générales sur les précepteurs des peuples anciens. — Application de ces réflexions aux anciens Grecs. — Devins. — Les devins pratiquant souvent l'art de guérir. — Les mêmes professant aussi la magie. — Les mêmes aussi poëtes. — Nature de la sagesse et de l'instruction des premiers précepteurs des anciens Grecs. — Sentences ou maximes. — Énigmes. — Fables. — Pratiques parlant aux sens. — Résultats. — Remarques générales sur l'influence qu'ont pu exercer sur leurs contemporains les ministres de la religion et les sages de ces siècles, d'abord par rapport à la moralité. — Leur influence sur le sort des peuples et des individus. — Influence des poëtes sur la moralité. — Exigences des prêtres et des prophètes. — Moyens dont ils se servoient pour maintenir et étendre leur autorité. — Résistance qu'offroient les peuples et les princes à ces prétentions extravagantes.

Suite. Remarques générales sur les précepteurs des peuples anciens.

On sait que, parmi les nations sauvages et ignorantes, la réputation de savoir et de sagesse s'acquiert facilement. Celui qui, dans ses courses sur les montagnes, avoit trouvé une plante, propre à guérir les plaies, à calmer les douleurs et à étancher le sang étoit d'abord regardé comme un bienfaiteur du genre humain. La sagesse de Tiphys, qui, par une observation attentive des changements dans l'atmosphère, étoit en état de prédire les tempêtes aux Argonautes, et qui régloit la course de leur vaisseau, par la contemplation des mouvements et des positions relatives des astres, n'étoit qu'une partie des connoissances qu'on exigea dans la suite dans chaque navigateur [1]. Il n'est pas difficile d'imaginer que l'étonnement, excité par les résultats de recherches ou d'observations qui ne nous paroissent pas avoir dû exiger de grands efforts, étoit suffisant pour

[1] Apoll. Rhod. I. 107 sq. C'est la science enseignée dans la suite par Aratus, dans ses Diosemea.

faire soupçonner à un esprit encore peu cultivé l'existence d'une sagesse plus qu'humaine; et, comme tout ce qui surpasse le pouvoir de l'homme est propre à lui donner l'idée d'une puissance surnaturelle, par la même raison celui qui avoit appris à prédire les effets de quelque phénomène étonnant, et, plus encore, celui qui étoit en état soit de les prévenir soit de les modifier ou de les faire servir à quelque dessein utile ne pouvoit manquer de se faire admirer comme un mortel honoré de la confiance des êtres qu'on regardoit comme les causes de ce même phénomène. Il est difficile de déterminer jusques où put aller la confiance d'un peuple encore ignorant et barbare dans la sagesse et le pouvoir de celui qui s'étoit annoncé de cette manière comme l'interprète et l'exécuteur de la volonté divine. L'opération la plus simple, l'effet le plus ordinaire des lois de la nature a pu le faire regarder comme un magicien; la prédiction la moins étonnante de phémonènes dont les signes presque certains avoient échappé à l'attention du vulgaire a pu être suffisante pour lui assurer le titre de devin et d'augure. Il n'est donc pas étonnant que, lorsqu'on croyoit avoir à craindre les effets de la colère ou de la vengeance des êtres puissants qu'on regardoit comme les causes des phénomènes terribles ou surprenants dans la nature, on eut également recours à ces hommes sages et divins qui savoient si bien les prédire et en prévenir les effets nuisibles. On devoit naturellement croire que l'homme qui jouissoit de l'intimité des dieux et qui connoissoit si bien leurs volontés seroit aussi le plus propre à indiquer les moyens de se rendre agréable à leurs yeux, d'expier les fautes dont on pourroit être coupable ou d'obtenir une grâce qu'on leur sollicitoit.

Et, si nous pouvons admettre que la distinction que lui assuroient ses connoissances et ses talents a dû flatter l'amour-propre de celui qui les employoit pour le bien-être de ses semblables, si nous réfléchissons à la nécessité, dans

laquelle il a dû souvent se trouver, de se conserver cette prévention favorable, nous ne nous étonnerons pas non plus que l'homme habile dont nous parlons se soit empressé de s'étayer sur son influence et son autorité, et qu'entr'autres moyens il n'ait pas manqué de se servir de celui que lui fournissoit la disposition même de l'esprit du peuple sur lequel il vouloit agir. Il ne pouvoit pas, en effet, débiter ses prédictions ou l'explication des signes de la volonté des dieux, dans une langue vulgaire et banale. Celui qu'on croyoit inspiré par la divinité devoit bien exprimer, par ses paroles, l'enthousiasme qu'on croyoit nécessaire à la pénétration des secrets de l'avenir. Les cérémonies et la musique devoient accompagner les prières qu'il adressoit au ciel pour le bonheur du peuple. Et même, plus ces cérémonies paroissoient singulières et bizarres, plus elles sembloient indiquer quelque chose de caché et de mystérieux, plus elles devoient opérer efficacement sur l'esprit du vulgaire. Une simple incision, l'application d'une plante salutaire ne pouvoit plus suffire pour guérir une plaie : il falloit des gestes mystérieux, des paroles inintelligibles. En un mot, l'homme qui d'abord n'avoit excellé que par quelque talent ou quelque connoissance utile devint poëte, musicien, médecin, interprète de la volonté des dieux, des songes et des visions, explicateur des phénomènes de la nature, du cours des astres, et l'intercesseur pour ses semblables auprès de la divinité, par le moyen de purifications et de cérémonies mystérieuses (2).

C'est à peu près de cette manière qu'on pourra se représenter la réunion de ces différentes qualités dans un seul et même personnage, sans qu'il soit pourtant nécessaire de s'en tenir à l'ordre que nous avons suivi, en les énumérant. Chez les nations graves et superstitieuses le

(2) cf. Gedachten over het verband tusschen de godsd. en zed. beschaving der Egyptenaren, p. 47, 48. Creuzer, Historische Kunst der Griechen, p. 3.

devin et le prêtre auront formé, pour ainsi dire, le fonds du personnage que nous avons tâché d'esquisser. Chez les peuples vifs et irritables l'influence que la poësie et la musique exercent sur des coeurs sensibles et ouverts à chaque impression aura été suffisante pour les engager à attribuer les qualités les plus éminentes, le savoir le plus étendu et les talents les plus admirables à celui qui, par les sons harmonieux de sa lyre et par les paroles persuasives d'une poësie animée, maîtrisoit l'ame de ses auditeurs, réveilloit leur courage ou domptoit leurs passions.

Aussi n'est-il pas nécessaire de supposer que toutes ces qualités se soient toujours trouvées ensemble dans le même personnage. Différentes circonstances auront pu contribuer à modifier cet assemblage de talents, d'ailleurs assez naturel dans les instituteurs des peuples encore peu policés. Il devoit surtout en être ainsi chez les nations où le développement des talents n'étoit pas entravé par des institutions embarrassantes ou par des préjugés, où le mérite seul décidoit de la supériorité à laquelle pouvoit atteindre quiconque avoit les moyens de se rendre nécessaire.

Application de ces réflexions aux anciens Grecs.

Je ne crois pas qu'il soit nécessaire de faire observer à mes lecteurs qu'en faisant les deux dernières réflexions je pensois spécialement à la nation dont nous nous occupons dans cet ouvrage. Nous verrons bientôt que les poëtes n'avoient souvent pas moins d'influence sur les anciens Grecs que les prêtres et les magiciens sur les Barbares. Et, quant à la réunion des différentes qualités dont nous avons fait mention, il est très remarquable qu'elle est d'autant plus sensible chez les Grecs que nous remontons plus haut dans leur histoire, tandis qu'à mesure que le peuple avance en civilisation, que le nombre de ceux qui cherchent à utiliser leurs talents s'augmente et que, par une suite très naturelle, les

titres à l'estime publique deviennent plus difficiles à acquérir, on trouve aussi, dans la même proportion, un plus grand nombre d'exemples de la séparation des différentes connoissances qui dans le commencement étoient pour l'ordinaire étroitement unies. Il y a encore ici une différence sensible entre le développement de la civilisation des peuples de l'Orient et des Grecs. Là tout le savoir, tous les talents restoient toujours l'apanage d'une classe privilégiée de savants et de prêtres. Ce savoir et ces talents ne pouvoient se répandre parmi le peuple, et restoient par conséquent toujours concentrés dans le même foyer. Chez les Grecs ils prirent un libre essor, se développèrent, à mesure qu'un plus grand nombre d'individus s'y appliquèrent, et se séparèrent, à mesure que les progrès qu'on y avoit fait le rendoient plus difficile de se les approprier tous à un égal degré. Ce que nous venons de dire sur les Curètes et leurs collègues et ce que nous dirons dans la suite sur Orphée et quelques autres anciens savants et poëtes nous offre encore l'image de la réunion de talents dont nous venons de parler. Ces premiers précepteurs des Grecs étoient naturalistes, médecins, astrologues, magiciens, prêtres et poëtes. Dès les temps dont parle Homère tout cela avoit subi un changement considérable. Achille conseille à Agamemnon de consulter ou un devin, ou un prêtre, ou un interprétateur de songes, sur la cause de la colère des dieux (3). Ennomus (4) et Hélénus étoient augures (5), Eurydamas interprétateur de songes (6); l'un

(3) Il. *A*. 62. *ἀλλ' ἄγε δή τινα μάντιν ἐρείομεν ἢ ἱερῆα ἢ καὶ ὀνειροπόλον.*
Quelques-uns prennent *μάντις* pour la dénomination générique, *ἱερεὺς* et *ὀνειροπόλος* pour celles de l'espèce. Je ne vois pas trop pourquoi. L'auteur des Argonautica attribués à Orphée représente Mopsus, le devin, conseillant aux Argonautes de prier Orphée, qui étoit prêtre, d'apaiser le courroux de Diane. Orph. Argon. 944 sq.

(4) Il. *B*. 858. *οἰωνιστής.*

(5) Il. *Z*. 76. (6) Il. *E*. 149.

des prétendants de Pénélope exerçoit l'extispice ([7]). Priam parle aussi séparément de devins, de prêtres et de ceux qui lisoient l'avenir dans les entrailles des victimes ([8]). Et cependant on trouve, même plus tard encore, des devins offrir des sacrifices ([9]). Le devin Calchas étoit un autre personnage que Machaon, le médecin, et celui-ci étoit encore différent des poëtes Phémius ou Démodocus, ce qui n'empêche pas qu'on rencontre dans la suite des exemples de poëtes qui, faisant en même temps l'office d'augures et de médecins, alloient jusqu'à sacrifier. C'est encore ici la même inconstance, la même variabilité, effet naturel du caractère des Grecs, que nous avons déjà remarquées plusieurs fois. Anciennement les différentes qualités étoient ordinairement réunies; dans la suite on les trouvoit plus souvent chez différents personnages: mais cette règle générale souffre une infinité d'exceptions.

Devins. Nous allons examiner un peu plus en détail les différents personnages dont les traits réunis forment le tableau que nous avons voulu esquisser.

Dans le chapitre précédent nous avons déjà parlé des

([7]) Od. *Φ*. 145. Je rends ainsi *θυοσκόος*, quoique quelques savants nient que l'extispice fût déjà connu du temps d'Homère, p. e. Lobeck (Aglaoph. T.I. p. 262) et Perizonius (ad Ælian. *V. H.* II. 31 not. 7). On n'a qu'à jeter un coup d'oeil dans les passages de Pausanias, cités par le dernier, pour se convaincre que l'extispice étoit très ancien dans la Grèce; d'ailleurs *θυοσκόος* est écrit en quelques éditions *θυοσκόπος*, ce qui signifie bien certainement un extispex. Eustathe, lorsqu'il dit que *θυοσκόος* signifie *λιβανόμαντις*, attribue aux siècles héroïques un personnage qui ne leur appartenoit certainement pas. Il veut que *ἱερεὺς* ait été un sacrificateur qui voyoit l'avenir dans les entrailles des victimes. (ad Il. p. 1478 init.) Le savant Heyne (ad Il. *Ω*. 221) permet aussi qu'on explique le mot *θυοσκόος* par un homme qui devinoit l'avenir *ἐκ τῶν θυομένων* en général. Le scholiaste d'Homère (ad Il. *Α*. 462) le prend simplement pour un sacrificateur.

([8]) Il. *Ω*. 221.

([9]) Paus. IV. 16. 1. cf. Eur. Heracl. 402. *θυηπολεῖται δ'ἄςυ μΰντάων επο.*

prêtres et de ceux qui étudioient la nature. Nous venons de voir que de l'étude de la nature à la préscience de ses phénomènes il n'y eut qu'un pas à faire, et que la confiance qu'elle excitoit n'étoit que trop portée à exiger les mêmes lumières à l'égard des évènements. Cependant, comme il arrive quelquefois que la perspicacité d'un homme d'expérience prévoit de loin la fin d'une entreprise dont les résultats restent entièrement impénétrables au vulgaire des hommes, le devin est d'abord celui qui surpasse les autres dans la connoissance du passé, et qui, par là, est le mieux en état de juger non seulement du présent, mais même de prédire l'avenir. C'est ainsi qu'Homère représente Calchas, qui accompagnoit l'armée des Grecs ([10]). Mais il s'en fallut beaucoup qu'on se contentât de cette explication naturelle de l'origine de son savoir. Tant que l'ignorance du vulgaire ne sortit pas de ses ténèbres, la sagesse de l'homme de talents dût paroître plus extraordinaire, et de plus la paresse naturelle d'un esprit peu accoutumé à exercer ses facultés, jointe à l'amour du merveilleux, étoit d'autant plus portée à attribuer à des causes surnaturelles ce qu'on ne pouvoit comprendre, au lieu de chercher à l'expliquer et à l'approfondir. Le devin étoit donc regardé ou comme initié dans un art merveilleux et difficile à apprendre, ou même comme le confident de ces êtres puissants auxquels on attribuoit la direction des choses humaines. Sa prévoyance ne pouvoit être que l'effet de sa familiarité avec les dieux, ou de

([10]) Hom. Il. *A*. 70. *Ὅς ᾔδη τά τ' ἐόντα, τά τ' ἐσσόμενα, πρό τ' ἐόντα.* Ptolémée a très bien observé cette origine de la divination, dans le conte où Apollon conseille à Vénus de se précipiter du rocher de Leucade, pour se délivrer du chagrin que lui fait la mort d'Adonis. Vénus lui ayant demandé par quel moyen il avoit connoissance de l'efficacité de ce rémède, Apollon lui répond que, *comme il étoit devin*, il savoit que Jupiter s'en étoit servi (*ὡς μάντις ὢν ἐγνώσκει διότι ὁ Ζεὺς*, etc. Hist. poët. scr. ant. p. 336 fin.) Ici Apollon est devin par la seule connoissance du passé.

la facilité rare et difficile à acquérir de connoître l'avenir dans l'observation des signes par lesquels ces dieux le manifestoient. Cette distinction est nécessaire parcequ'on la voit observée scrupuleusement par les anciens. Le devin qui connoissoit l'avenir par l'explication de signes que lui fournissoient les objets extérieurs étoit encore en quelque sorte semblable à l'homme que la connoissance du passé et l'observation constante des phénomènes physiques met en état de juger par analogie de l'avenir. Aussi étoit ce un art qu'on pouvoit enseigner aux autres. La révélation immédiate suppose un rapport intime entre l'homme et la divinité. Suivant l'opinion des Grecs ce rapport étoit très facile, dans les premiers siècles, et ne supposoit rien d'extraordinaire. On ne croyoit pas les hommes si éloignés de leur origine divine qu'ils ne pussent jouir du commerce des dieux, comme puissances qui leur étoient plus ou moins familières. Dans la suite, lorsque la distance parut plus grande, on ne put croire que la nature humaine fût capable de soutenir l'impression de la divinité sans une secousse violente, qui la transportât, pour ainsi dire, hors d'elle-même. C'étoit là cette inspiration divine, cet enthousiasme, par lequel on expliquoit la faculté de prédire l'avenir, dans les prophètes et les Pythies. En effet, cette différence est assez remarquable. Dans les temps les plus anciens il n'est jamais question de cet enthousiasme, non seulement lorsque la connoissance de l'avenir s'est bornée à l'explication des signes extérieurs, mais même dans le cas de révélation immédiate. Calchas explique avec le plus grand calme le prodige que Jupiter avoit envoyé aux Grecs. Il n'en est pas autrement des devins dont les autres auteurs font mention [11]. De même Hélénus, qui apprit, sans le secours d'aucun signe extérieur, le résultat de la délibération des dieux, n'éprouva rien qui ressemblât à une inspiration divine. Il dit simplement

[11] p. e. Apollod. II. 6. 5. init.

qu'il a entendu la voix des dieux ([12]). Aussi voyons-nous le commerce des dieux avec les hommes extrêmement facile et même familier. Lorsque Minerve éclaircit la vue à Diomède, celui-ci n'éprouve aucune sensation désagréable. Les hommes reconnoissent les dieux à leur voix, à leur beauté ou à leur démarche; mais tout ce qu'ils éprouvent en leur présence n'est qu'un profond respect et quelquefois une frayeur salutaire. Je crois donc que cet enthousiasme est d'une origine plus nouvelle, et qu'il se bornoit, dans les temps les plus anciens, aux prophètes et aux oracles, supposition qui me paroît presque mise hors de doute par un endroit de Pausanias, où il dit: »Hormis ceux qu'on disoit être animés par Apollon, il n'y eut anciennement aucun devin qui possédât véritablement le don de prédiction. Leur connoissance se bornoit à l'explication des songes, à l'observation du vol des oiseaux et à l'inspection des entrailles des victimes" ([13]).

Pour ne rien omettre, il faut que nous ajoutions encore aux différentes méthodes énumérées ici par Pausanias celle de l'observation du cri des oiseaux. Tirésias, qui, étant aveugle, ne pouvoit observer le vol des oiseaux, se

([12]) Hom. Il. *H.* 44. sq. cf. 53. Il est vrai que Diodore, (T. 1. p. 311) représente Daphné, fille de Tirésias, comme transportée d'une fureur sacrée, lorsqu'elle s'exhaloit en oracles: mais je ne crois pas que ce témoignage de Diodore puisse paroitre d'un assez grand poids pour l'emporter sur celui d'Homère. Euripide a bien mieux observé l'esprit des siècles héroïques, lorsqu'il représente Théonoé révélant à Hélène et à Ménélas le sujet des délibérations des habitants de l'Olympe. Hel. 884sq. On ne m'objectera pas, sans doute, que Ménélas dut contraindre Protée à lui prédire l'avenir. Il est vrai que dans la suite on dût souvent contraindre les prophètes à rendre leurs oracles, parceque l'enthousiasme nécessaire à pénétrer dans les desseins des dieux avoit toujours une influence très pernicieuse sur leur individu même: mais Protée étoit un personnage d'origine céleste. Le cas étoit le même avec Nérée, qu'Hercule força à lui découvrir le lieu où se trouvoient les pommes des Hespérides. Apollod. II. 5. 11. (p. 137).

([13]) Paus. I. 34. 3. *χωρὶς δὲ πλὴν ὅσους ἐξ Ἀπόλλωνος μανῆναι λέγουσι τὸ ἀρχαῖον, μάντεών γ' οὐδεὶς χρησμολόγος ἦν*, etc.

servoit de ce signe pour connoître l'avenir (14). Et, comme l'on étoit très porté, dans ces siècles reculés, à donner un tour merveilleux aux circonstances les plus ordinaires, il n'étoit pas étonnant que, non content d'attribuer aux devins la faculté de trouver des signes de l'avenir dans les cris des oiseaux, on ajoutât qu'ils en entendoient le langage, nouvelle preuve de la simplicité et de la naïveté de ces siècles primitifs, où l'on personnifioit les objets inanimés et l'on supposoit l'animal pouvoir s'entretenir avec l'animal. Le célèbre Mélampus possédoit ce talent au plus haut degré. On disoit que ses oreilles avoient été léchées et, pour ainsi dire, purifiées par des serpents (15). Il n'étoit pas seulement en état de comprendre le langage des oiseaux, mais aussi celui d'autres animaux. Pour se con-

(14) Æschyl. VII. c. Theb. 24 sq. Le poëte l'appelle dans cet endroit *οἰωνῶν βοτὴρ*, un homme qui nourrit les oiseaux, ce qui lui donne quelque ressemblance avec les augures romains. Sophocle lui donne un observatoire (*θᾶκος, ὀρνιθοσκόπος*), par où il observoit les cris des oiseaux.

(15) Apollod. I. 9. 11. Il paroît qu'on croyoit que les serpents, qu'on a regardé aussi, dès les temps les plus anciens, comme les symboles de la santé et du bien être, avoient une influence miraculeuse sur les facultés de l'esprit. Les interprètes d'Homère rapportent une tradition, suivant laquelle Hélénus et Cassandre, encore enfants, ayant été oubliés dans un temple d'Apollon, y avoient été trouvés la tête enveloppée de serpents, qui léchoient doucement leurs yeux et leurs oreilles, et que depuis ce moment ils avoient été en état de voir et d'entendre des symboles de l'avenir dont la signification étoit cachée au vulgaire. Eustath. ad Il. p. 531. in. Anticlides ap. Schol. Hom. Il. H. 44. Le scholiaste d'Euripide (ad Hec. 87.) dit que, par cette opération, ils obtinrent la faculté de connoître les délibérations des dieux, ce qui les mit en état de prédire tous les évènements futurs. Remarquons cependant que ce récit n'est pas conforme à la tradition plus connue, d'après laquelle Apollon auroit donné à Cassandre le don de la prophétie, pour prix de ses faveurs, qu'elle lui avoit promises. M. Heyne (dans sa note sur le passage cité d'Apollodore) croit qu'on se servoit des serpents comme pour présager quelques changements dans la température de l'air, et que cette particularité a donné lieu à l'opinion que ces animaux étoient en état de communiquer aux hommes le don de la prédiction.

vaincre jusqu'où pouvoit aller la crédulité de ces siècles, on n'a qu'à jeter les yeux sur la fable qu'on trouve chez Phérécyde, où Mélampus entend l'entretien de quelques vers cachés dans une poutre, au moment où ils prennent la résolution de la percer, ce qui le met en état de prédire l'écroulement de l'édifice au milieu duquel il se trouvoit. La fable de l'assemblée d'oiseaux que le même devin consulta sur le moyen de remédier au malheur d'Iphiclus, qui se désoloit de n'avoir pas d'enfants, est peut-être encore plus ridicule. Il n'y eut aucun des oiseaux présents capable de lui donner un conseil utile : on alla donc requérir le vautour, qui le tira d'affaire (16).

Il n'est pas étonnant que les poëtes des temps postérieurs n'aient tâché de renchérir sur ces miracles. Chez Apollonius de Rhodes, Mopsus, à qui Apollon lui-même avoit enseigné la divination (17), n'apprit pas seulement, par les cris d'un oiseau, qu'il étoit nécessaire d'offrir un sacrifice à la mère des dieux (18), mais il entendit aussi le discours d'une corneille, qui conseilla de procurer à Iason un tête-à-tête avec Médée, pour rendre cette princesse plus libre dans l'expression de ses sentiments envers ce chef des Argonautes (19). Il est vrai que Mopsus n'eut certainement pas besoin de l'avertissement d'une corneille pour comprendre cela, mais c'est l'affaire du poëte. Il nous suffit de voir qu'il a adopté l'opinion dont nous venons de parler.

Il est assez remarquable que, dans les poëmes d'Homère, on ne trouve aucun exemple d'astrologie. On ne sauroit y rapporter l'énumération des jours bons et mauvais, chez Hésiode, car les raisons que le poëte donne de la propriété de ces jours n'ont aucun rapport avec l'observation des

(16) Pherec. ap. Schol. Od. *Λ*. 289. cf. fr. Pherec. 26. ed. Stürz. Apollod. I. 9. 12.

(17) Apoll. Rhod. Argon. I. 65.

(18) Ib. I. 1080 sq.

(19) Ib. III. 927 sq.

astres. Chez Éschyle, Prométhée enseigne aux mortels à observer le lever et le coucher des étoiles, mais seulement pour distinguer les saisons (20). Le premier qui fasse mention de l'astrologie est, je crois, Euripide (21). Les poëtes postérieurs, particulièrement ceux qui appartiennent à l'école d'Alexandrie, en parlent souvent. Quintus de Smyrne l'attribue à Calchas (22). L'auteur des Argonautica, attribués à Orphée, représente Ancée comme astrologue (23). Les Dionysiaques de Nonnus offrent de nombreux exemples d'astrologie. De même Diodore l'attribue aux Héliades de Rhodes (24).

Les devins pratiquant souvent l'art de guérir.

Mais on n'exigeoit pas seulement des devins l'explication des prodiges et des signes, on attendoit presque aussi souvent de leur sagesse l'indication des moyens de se délivrer d'un mal présent ou de prévenir celui qu'on croyoit avoir à craindre. Et, comme la superstition conduisoit naturellement à la crainte des effets immédiats de la colère des dieux, dans des malheurs dont on ne pouvoit pas approfondir les causes, il arrivoit que les maladies internes et surtout celles qui affectoient les facultés de l'esprit étoient fréquemment rapportées à cette origine. On employoit donc de préfé-

(20) Æsch. Prom. 454—458. Lorsqu'il parle de la divination, il n'est nulle part question de l'astrologie.

(21) Eur. fr. T. II. p. 455. n°. 27. ed. Barn., où il dit de Hippo, apparemment la soeur de Mélanippe:

ἡ πρῶτα μὲν τὰ θεῖα προμαντεύσατο
χρησμοῖσι σαφέσιν, ἀςέρων ὑπ' ἀντολαῖς.

(22) XII. 4 sq. *εὖ εἰδὼς ἀνὰ θυμὸν, ὑπ' ἐννεσίῃς Ἑκάτοιο,*
πτήσιας οἰωνῶν, ἠδ' ἀςέρας, ἄλλα τε πάντα
σήμαθ', ὅσ' ἀνθρώποισι θεῶν ἰότητι πέλονται.

(23) vs. 208 sq. ——— *ὅς ῥα πορείας*
ὀρανίας ἄςρων ἐδάη, κύκλυς τε πλανήτας.
δίζετο γὰρ τά τ' ἐόντα τά τ' ἐσσομεν' ἀνθρώποισιν.

(24) Diod. T. I. p. 375 fin. Les interprètes d'Homère s'occupoient aussi de l'astrologie. Ils proposèrent la question de savoir comment Hector et Polydamas pouvoient tant différer l'un de l'autre, étant nés dans la même nuit, et par conséquent sous la même étoile. Schol. Hom. Il. Σ. 251.

rence les sacrifices, les manipulations et les enchantements plutôt que les remédes topiques, ou au moins, par ces moyens, on cherchoit à en augmenter l'efficacité.

Apis, qu'on trouve désigné par le titre de *médecin-prophète*, délivra le Peloponnèse, pays qui jadis portoit son nom (Apia), par des purifications et des cérémonies propres à conjurer la colère divine, des reptiles et des insectes nuisibles qui l'infestoient, parceque ces animaux avoient été engendrés par la Terre, irritée d'une effusion de sang qui n'avoit pas encore été expiée [25]. De même Chiron, qui fut un des médecins les plus célèbres des temps mythiques, est représenté quelquefois comme devin ou doué de la prédiction [26]. Mélampus guérit de la phrénésie les filles de Prétus, par des prières et des sacrifices à Junon, parcequ'on croyoit que cette maladie étoit un effet de la colère de cette déesse, les filles de Prétus ayant osé préférer le palais de leur père, dont elles vantoient la magnificence, au temple de Junon [27]. Nous avons déjà parlé de la méthode extraordinaire qu'il employa pour guérir Iphiclus. On lui attribuoit même la découverte de guérir les maladies par des cérémonies purificatoires [28], comme il fut aussi l'instituteur de cérémonies religieuses [29]. En un mot, sa réputation étoit si grande qu'on lui décerna les honneurs de l'apothéose. Il avoit un temple et des fêtes annuelles à Mégare [30]. Un autre de-

[25] Æsch. Suppl. 265 sq. *ἰατρόμαντις. ἰατρικὴ καὶ μαντικὴ κοιναὶ εἶσι τέχναι.* Eustath. ad Il. p. 36. l. 40.

[26] P. e. Schol. Apoll. Rhod. I. 23. Quelques-uns racontent qu'il rendit l'art de la divination à Tirésias, qui l'avoit entièrement perdue. Eust. ad Od. p. 407. Tzetzès le représente prédisant à Thétis le sort d'Achille. Antehom. 180.

[27] Pherecyd. ap. Schol. Od. *Λ.* 225. cf. Pherec. fr. ed. Stürz, p. 124, 125.

[28] Apollod. II. 2. 2. Quelques-uns pretendent même qu'il inventa l'art de meler le vin avec l'eau. Eustath. ad Od. p. 625. l. 30.

[29] Herod. II. 49. Diod. T. I. p. 109.

[30] Paus. I. 44. 8. Il doit donc paroître d'autant plus étonnant

vin de la même famille, Polyïdus, s'acquit aussi une grande célébrité dans la médecine ([31]).

Ajoutons encore à cette digression, contre notre plan de ne pas parler encore des divinités, qu'Apollon, qui étoit le prophète de l'Olympe, étoit en outre médecin, et que, même dans les siècles postérieurs, les malades cherchoient le remède à leurs maux dans l'incubation, qui étoit une sorte de divination, dans les temples d'Esculape, de Machaon, etc.

Les mêmes professant aussi la magie.

Les exemples que nous fournissent les traditions du pouvoir miraculeux des devins pour guérir les maladies nous empêchent de nous étonner que la crédulité de ces temps n'allât plus loin encore et n'attribuât à ces hommes extraordinaires des merveilles qui les mettent entièrement au rang des magiciens: Si Médée avoit guéri Hercule de la rage dans laquelle il avoit tué sa femme et ses enfants ([32]), si elle avoit inventé des breuvages propres à faire cesser la stérilité d'une manière miraculeuse ([33]), on pouvoit bien croire aussi qu'elle put rendre aux vieillards les forces et la fraicheur de la jeunesse, et qu'elle eut le moyen de changer sa propre forme ou celle des autres. On attribuoit ce pouvoir aux divinités, comme nous le verrons dans la suite; et, comme nous savons qu'on croyoit les hommes de ces siècles reculés leur ressembler bien plus, sous plusieurs rapports, que ceux des temps postérieurs, il n'est pas étonnant qu'on les crut en état d'opérer des miracles qui d'ailleurs ne paroitroient pouvoir être que l'effet de la puissance divine. Les divinités d'un rang inférieur, les Protée et les Circé,

qu'on ne rendit point d'oracles dans son temple, comme dans celui d'Amphiaraüs et dans l'antre de Trophonius.

([31]) Eustath. ad Il. p. 36. l. 40.

([32]) Diod. Sic. T. I. p. 299. Chez Euripide (Herc. fur.) c'est Minerve qui opère ce miracle, par le moyen d'une pierre enchantée, appelée σωφρονιστήρ, qu'elle lui jette sur la poitrine.

([33]) Eurip. Med. 717 sq.

constituoient, pour ainsi dire, la classe intermédiaire entre les dieux et les magiciens (34).

Or, si l'on croyoit qu'il fut possible de changer la forme d'un homme, on devoit croire qu'il ne seroit pas plus difficile de faire paroître des figures qui n'avoient aucune réalité (35); et, si l'on voyoit se rétablir des malades attaqués de maux qu'on avoit cru incurables jusqu'alors, l'exagération des poëtes ou l'admiration crédule du peuple n'eut qu'un pas à franchir pour croire des médecins doués du pouvoir de ressusciter les morts ou d'évoquer leurs ombres (36). Et, cependant, même dans les relations de ces oeuvres miraculeuses, on s'aperçoit encore de la persuasion où l'on étoit que l'adresse des magiciens n'étoit fondée que sur une observation attentive des phénomènes de la nature. Minos, désolé de la mort de son fils Glaucus, enferma, dit-on, le devin Polyïdus avec le cadavre, afin de l'obliger à faire tous ses efforts pour le ressusciter. Polyïdus crut sa mort assurée, mais heureusement il vit un serpent, qui, en frottant d'une certaine plante le cadavre d'un animal de son espèce, le rendit à la vie. Le devin ne manqua pas à faire bientôt son profit de cette leçon, et c'est ainsi qu'il ressuscita le fils de Minos et se sauva soi-même d'une mort certaine (37). On raconte encore qu'un pêcheur, qui portoit le même nom que le fils de Minos, ayant vu revenir à la vie un poisson mort, par le simple attouchement d'une plante, sur la quelle il l'avoit jeté, il en conclut que ce qui pouvoit ren-

(34) Les interprètes d'Homère regardent Protée comme un magicien. Tzetz. Chil. II. 626 sq. Eustathe en cite plusieurs, à cette occasion, qui se sont illustrés dans la suite, Scymnus de Tarente, Philippide de Syracuse, Héraclite de Mitylène (ad Od. p. 178. l. 10).

(35) Suivant Diodore (T. I. p. 294 fin., 295) Médée possédoit encore cet art dans la perfection.

(36) Eurip. Alc. 1131 cf. Schol.

(37) Apollod. III. 3. 1. cf. Palæph. 27. Nonnus rapporte une fable à peu près semblable, XXV. 451 sq.

dre la vie aux morts, pourroit aussi bien servir à la perpétuer dans les vivants. L'expérience réussit à merveille, mais, comme Glaucus ne connoissoit point de plante qui pût le garantir des infirmités de la vieillesse, il se jeta dans la mer, où dans la suite il rendit des oracles (38).

C'est ainsi, comme nous venons de le voir, que l'explication des songes et des signes et le traitement des maladies menèrent à la magie et à l'évocation des morts.

Dans son origine primitive ce pouvoir miraculeux étoit considéré comme un instrument de la bienveillance et de l'amour pour le genre humain. Les fils d'Autolycus, par des incantations, arrêtèrent le sang qui découloit de la plaie du jeune Ulysse (39). Selon Pindare, Esculape rendit les malades à la santé par de douces incantations et des amulètes (40). Le voile de Leucothée, dans l'Odyssée, qui apaisa la fureur des tempêtes, qu'étoit-il autrement qu'un talisman, dont se servit la déesse pour sauver la vie à Ulysse? Il n'est donc pas étonnant que dans la suite on racontât d'Empédocle, ce philosophe si célèbre par ses connoissances physiques, qu'il pouvoit exorciser les tempêtes, et qu'il y eut à Corinthe des hommes qui se vantoient de posséder ce même art (41). Les poëtes re-

(38) Tzetz. ad Lyc. 754. Ce dernier Glaucus n'appartient certainement pas aux temps dont il est ici question; mais j'ai cru pouvoir faire mention de son histoire dans cet endroit, parceque je soupçonne que ces deux récits n'ont qu'une même origine.

(39) Hom. Od. *T*. 458. —— *ἐπαοιδῇ δ' αἷμα κελαινὸν ἔσχεθον*. ——

(40) Pind. Pyth. III. 91. —— *τὺς μὲν μαλακαῖς ἐπαοιδαῖς ἀμφέπων*.
Je crois qu'on peut très bien rendre par *amulètes* ce qui suit, *γυίοις περιάπτων πάντοθεν φάρμακα*, comme l'ont fait quelques interprètes. Eustathe (ad Il. p. 1378. init.) croit que le Péan n'étoit pas seulement une hymne qu'on chantoit en l'honneur d'Apollon, mais aussi une incantation.

(41) Eustath. ad Od. p. 379 in. Les interprètes d'Homère regardent même comme un exorcisme le mouvement qu'Ulysse fit de son épée, dans son entrevue avec Circé. Tzetzès veut même qu'Éole fut

présentent Orphée calmant, par ses incantations, la tempête qui accabloit les Argonautes. La ceinture de Vénus, dans l'Iliade, étoit bien certainement une sorte de talisman; et l'herbe moly, qu'étoit-ce autrement qu'une amulète ou antidote contre les incantations de Circé (42)? Les sceptres des dieux enfin, et surtout celui de Mercure, peut-on les regarder autrement que comme des baguettes magiques (43)? La reconnoissance excitée par les effets inattendus d'une heureuse opération ou de l'application de quelque plante salutaire, jointe au soin que prirent sans doute les philosophes de ce temps de faire valoir leurs mérites, devoit d'abord faire regarder comme des miracles des opérations très ordinaires (44); et bientôt l'amour du merveilleux y ajouta de nouvelles qualités, qui n'avoient jamais existé que dans l'imagination de ceux qui les prônoient, de même que les premiers essais dans des arts jusqu'alors peu cul-

un magicien, parcequ'on croyoit qu'il étoit possible d'exciter les vents par le moyen de la peau d'un dauphin. ad Lyc. 738. cf. Schol. Od. *K*. 2. p. 331 fin. ed. Buttm.

(42) Cf. Eustath. ad Od. p. 235 fin. Selon les médecins grecs l'herbe moly (*ἄγριον πήγανον*, le *peganum harmala* de Linnée) étoit un antidote contre les morsures de reptiles vénéneux et pouvoit servir de remède contre les douleurs de la poitrine, l'otalgie, l'obscurcissement de la vue etc. On croyoit, au contraire, que cette plante devenoit mortelle pour celui qui l'auroit arrachée avec sa racine. Schol. Od. *K*. 305. Les allégoristes supposent qu'Orphée guérit Eurydice de la morsure d'un serpent, par le moyen d'une incantation. Tzetzès, qui en parle, cite l'exemple de Saül, dont la fureur se calma par les incantations de David. Chil. II. 843 sq.

(43) Schol. Od. *K*. 238.

(44) Les qualités encore inconnues de plusieurs plantes ont dû paroître autant de miracles à ceux qui jamais ne les éprouvèrent. L'opium a pu facilement donner lieu à des récits comme celui d'Homère, à l'égard de la plante népenthès. Un sel digestif a pu faire naître l'histoire de ce sel miraculeux de Nérée dont nous avons déjà parlé plus haut, et il n'a certainement pas coûté beaucoup à ceux qui en exagéroient les vertus de forger une histoire semblable à celle de ce roi de Lydie, Camblites, qui devint si affamé par un enchantement, comme il le croyoit lui-même, qu'il dévora sa propre femme. Xanth. Lyd. ap. Athen. X. p. 414. Nicol. Dam. fr. p. 36 fin. ed. Orell. Ælian. *V. H.* I. 27.

tivés valurent à ceux qui les exerçoient la réputation d'une intelligence plus qu'humaine. Qui ne se rappelle les statues ambulantes de Dédale, ses ailes et tous les autres prodiges de son art, qui, pour le dire en passant, n'étoient encore qu'une imitation de celles de Vulcain, dans Homère(45)?

Mais, comme nous l'avons déjà remarqué, en parlant des Telchines, il s'en fallut beaucoup qu'on supposât toujours à ces magiciens une intention aussi bénigne. Il est si naturel à l'homme d'abuser de son pouvoir, et l'expérience l'a si bien prouvé, depuis les temps les plus anciens, qu'on ne doit pas blâmer les anciens Grecs d'avoir nourri les mêmes soupçons à l'égard des personnes dont l'adresse et les connoissances les remplirent d'étonnement, quoiqu'il est possible que l'envie ait aussi contribué beaucoup à décrier des hommes qu'on auroit vainement voulu imiter.

Homère nous fournit un exemple remarquable d'une magicienne qui abusoit de ses connoissances, dans la personne de Circé. Ce qu'il en raconte semble nous donner le droit de ranger parmi les traditions anciennes ce qu'on nous rapporte des enchantements de Médée (46). Dans la suite ce pouvoir d'opérer des miracles tomba même dans un tel discrédit que l'on se servit presqu'exclusivement du nom de magicien ou de mage, pour désigner quelqu'un qui en abusoit pour faire du mal, et souvent par

(45) Chez Euripide (Hec. 836 sq.) Hécube compare le talent de Dédale au pouvoir des dieux immortels.

(46) Les poëtes plus récents n'ont pas peu contribué, par leurs inventions, à augmenter le merveilleux de l'histoire de Médée. Apollonius, par exemple, en fait une magicienne, telle que la Thessalie en produisit plusieurs par la suite. Dans son poëme elle possède des herbes pour éteindre le feu, pour détourner le cours des rivières, pour arreter la lune et les astres dans leur course (III. 531; comparez le discours assez comique de la lune à Médée, IV. 57 sq.). L'herbe produite par le sang de Prométhée la rend invulnérable (III. 844 sq.). Il n'y a aucune porte, quelque bien fermée qu'elle soit, qui tienne contre ses enchantements (IV. 42). Ces mêmes enchantements assoupissent des dragons (IV. 145 sq.), evoquent les déesses de la mort (IV. 1665 sq.), attirent des bêtes féroces (IV. 442 sq.) etc.

simple ostentation, et sans aucun dessein: par exemple ce mage qui excita les désirs des étalons pour la jument de cuivre, dans l'Altis à Olympie [47]. Et c'est ainsi qu'on se servit même quelquefois de la dénomination de *mage*, par opposition à celle de *devin*. Apollodore dit, par exemple, qu'il se présenta dans l'armée des Héraclides un devin, qu'on prit pour un mage envoyé par les ennemis, pour les induire en erreur [48].

Les mêmes aussi poëtes.

Or, si les devins se servoient d'incantations [49], et si la poësie elle même, aussi bien que le don de la prophétie, fut regardée comme l'effet d'une révélation divine, rien n'étoit plus naturel que de voir réunir le personnage de devin à celui de poëte [50]. On n'a qu'à se rappeler les noms assez connus d'Orphée, de Musée, de Lycus, de Bacis, de Phémonoé et des Sibylles [51]. Hésiode prétendit avoir reçu des Muses la connoissance du passé et de l'avenir ainsi qu'Homère l'attribue au devin Calchas [52]. Les oracles des anciens pro-

(47) Paus. V. 27. 2. cf. 3.

(48) Apollod. II. 7. 3. C'est ainsi que le scholiaste d'Apollonius (I. 932.) attribue la laideur de Priape à un enchantement que Junon opéra sur Vénus, sa mère, lorsqu'elle étoit enceinte (*μεμαγευμένη τῇ χειρὶ τῆς γάςρους ἥψατο*). Cependant on se servoit aussi quelquefois de cette expression sans y attacher une signification défavorable: p. e. Paus. VI. 20. 8.

(49) Le mot *ἀοιδὸς*, dans l'acception de magicien qui se sert d'incantations, étoit synonyme de médecin ou chirurgien. Soph. Trach. 1004 sq.

Τίς γὰρ ἀοιδὸς, τίς ὁ χειροτέχνης
Ἰατορίας, ὃς τήνδ' ἄτην
Χωρὶς Ζηνὸς κατακηλήσει;

(50) Strab. p. 508. *B.* *ὅτι τὸ παλαιὸν οἱ μάντεις καὶ μυσικὴν εἰργάζοντο.* Philostr. Heroïc. p. 667 in. *πρὸ Πριάμυ καὶ Τροίας ὐδὲ ῥαψῳδία τις ἦν — ποιητικὴ μὲν γὰρ ἦν περὶ τὰ μαντεῖα.*

(51) On trouve une énumération assez complète de ces personnes chez Pausanias, pour autant qu'elles lui étoient connues, X. 12. cf. Tzetz. ad Lyc. 1278, 1464. Clem. Alex. Strom. I. p. 398—400. En général on peut consulter Fabricius, Bibl. Græca, Lib. I. cap. 29, 30.

(52) Hes. Theog. 32. ——— *ἐνέπνευσαν δέ μοι αὐδὴν Θείην, ὡς κλείοιμι τά τ' ἐσσόμενα πρό τ' ἐόντα.*

phètes, qu'on gardoit avec soin et que l'on consultoit quand l'occasion se présentoit, étoient tous versifiés ([53]). Cette forme étoit de rigueur pour les oracles qu'on inventa dans la suite, et qui auront sans doute composé le plus grand nombre; au moins ceux qui les récitoient étoient toujours des chantres uniquement destinés à cet office ([54]). Encore, les devins étant médecins, et les médecins se servant d'incantations, on trouve presque aussi souvent la poësie et la médecine exercées, ainsi que la poësie et la divination, par le même personnage. Apollon, pour nous servir encore de cet exemple, étoit aussi bien poëte que devin et médecin; et Chiron, qui exerçoit la médecine et l'enseigna à plusieurs héros, fut non moins célèbre par l'invention de l'art de jouer de la lyre ([55]).

Enfin la poësie avoit un rapport intime avec le culte public, et les prêtres étoient presque aussi souvent poëtes ou musiciens (ce qui, dans ces temps, revenoit au même) que

Il attribue la même connoissance aux Muses, vs. 38. cf. Hom. Il. *A.* 70. Il ne sera pas sans utilité pour la suite de faire connoître à mes lecteurs que, relativement à l'authenticité du proœmium de la Théogonie, je partage l'opinion du savant F. A. Wolf, qui le regarde, sinon comme l'ouvrage d'Hésiode, du moins comme celui d'un poëte ancien. Voyez son édition de la Théogonie, p. 59, 60.

([53]) Voyez les oracles (*χρήσμοι*) de Bacis et de Lycus, chez Pausanias, IV. 27. 2. X. 14. 3. IV. 20. 2.

([54]) Dans les Héraclides d'Euripide Démophon, roi d'Athènes, fait convoquer tous les déclamateurs d'oracles, pour apprendre comment on pourroit éviter les dangers qui menaçoient l'état (vs. 404 sq.). C'est ainsi qu'Iophon récitoit les oracles (*χρησμοὶ*) d'Amphiaraüs (Paus. I. 34. 3.) et Onomacritus ceux de Musée (Herod. VII. 6.). On appeloit ces déclamateurs *χρησμολόγοι*, nom qu'on donnoit aussi aux prophètes, et *ἐξηγηταὶ* ou *διαθέται τῶν χρησμῶν*. cf. Sieb. ad Paus. l.l. Ajoutons qu'il y eut aussi des devins ou prophètes qui présidoient aux temples où se rendoient des oracles, comme Mopsus, qui obtint l'oracle d'Apollon à Clarus (Con. 6.), et Tenerus, fils d'Apollon, qui présidoit à l'oracle de ce dieu sur le mont Ptoüs, en Béotie. Ces personnages étoient également prêtres et devins. On les appeloit *προφῆται τȣ̃ μαντείȣ*. Srab. p. 633. *B.* cf. Paus. IX. 10 fin. Tzetz. ad Lyc. 1211.

([55]) Eustath. ad Il. p. 353 in. L'auteur des Argonautica Orphica représente Chiron récitant un poëme historique, vs. 415 sq.

les devins et les médecins. Olen composa des hymnes pour les fêtes que célébroient les habitants de Délos en l'honneur de Lucine ([56]); Eumelus fut l'auteur d'une ode que les Messéniens chantoient à la fête d'Apollon ([57]); Pamphus fit des hymnes pour les Athéniens ([58]). Soit donc que les devins empruntassent à la poësie ses expressions figurées, pour annoncer leurs oracles, soit que les médecins accompagnassent de ses sons harmonieux l'application de leurs remèdes, soit enfin que les prêtres fissent retentir des accents de la poësie les voûtes du sanctuaire, pour chanter la gloire des dieux immortels, toujours étoit-elle attachée à la religion, et cette destination primitive fournit pendant longtemps à ceux qui la cultivoient les sujets de leurs productions. Ils célébroient, de préférence, l'origine et les hauts faits des habitants de l'Olympe ([59]). Et même lorsque la poësie se détacha entièrement de la religion, même dans les poëmes historiques, tels que l'Iliade et l'Odyssée, combien de part la mythologie et les idées religieuses n'eurent-elles pas à l'économie et aux détails de ces productions.

Nature de la sagesse et de l'instruction des premiers précepteurs des anciens Grecs.

Nous venons de parcourir les différentes classes d'hommes qu'on peut considérer comme les premiers instituteurs des anciens Grecs. Examinons maintenant quelle

([56]) Paus. I. 18. 5. VIII. 21. 2. cf. Sieb. ad h. l.

([57]) Paus. IV. 4. 1. ([58]) Paus. VII. 21. 3.

([59]) Je pense ici aux Théogonies et à ces hymnes qu'on pourroit appeler historiques, en comparaison de ceux qui ne contenoient que des prières et des invocations à quelque divinité. Les hymnes qu'on appelle Homériques fournissent des exemples du premier genre, les Orphiques de l'autre. Quant aux Théogonies, il n'y eut presque pas de poëte qui n'en composât. On n'a qu'à jeter un coup d'oeil dans les titres d'ouvrages perdus qu'ont rassemblés les auteurs des Histoires littéraires. Les poëtes plus récents observoient cette coutume, en faisant chanter des théogonies par les héros et les dieux mêmes. Dans l'hymne homérique à Mercure ce dieu chante une théogonie, vs. 427—435. Orphée traite le même sujet, dans les Argonautica Orphica, et jusqu'à Pàris même, chez Tzetzès, Antehom. 66 sq.

a été l'influence que ces instituteurs (qu'on veuille bien me permettre de les comprendre sous cette dénomination générale) que ces instituteurs, dis-je, ont eue sur la civilisation du peuple. Tâchons d'abord de nous former une idée de la hauteur à laquelle étoit parvenue la civilisation intellectuelle de ces hommes éminents eux-mêmes, et des moyens dont ils ont pu se servir pour éclairer leurs contemporains. Il est nécessaire que nous nous occupions préalablement de cet examen, car sans cela il seroit difficile de déterminer jusqu'où pût s'étendre l'influence dont nous parlons.

Après toutes les preuves que nous avons déjà citées de la simplicité des anciens Grecs, il est évident que, même en parlant des sages les plus fameux de ces siècles reculés, il ne sauroit être question d'une philosophie abstraite et contemplative.

Lorsque Phérécyde nous apprend que l'un des problèmes qui occupoient deux des devins les plus renommés de ce siècle, Calchas et Mopsus, étoit de savoir quel étoit le nombre des foetus que portoit une truie, sur le point de mettre bas, et que celui qui avoit proposé la question mourut de chagrin, lorsque la réponse de l'autre fut confirmée par l'évènement, assurément nous n'aurons pas une grande idée des recherches de ces sages de l'antiquité. Le même auteur raconte, d'après Hésiode, que Calchas auroit proposé à Mopsus de deviner le nombre des fruits que portoit un figuier sauvage, qu'il lui indiqua. Mopsus répondit qu'il y en avoit dix mille, qui feroient justement un setier, plus une figue, évaluation qui fut pleinement confirmée par le dénombrement qu'on en fit. Calchas, ne pouvant supporter l'idée de se voir surpasser dans l'art qu'il professoit, mourut, d'après un oracle dont parle Sophocle et suivant lequel il finiroit sa carrière, lorsqu'il auroit trouvé son maitre dans l'art de deviner [60].

[60] Quelques-uns veulent que le premier problème fût proposé

Sentences ou maximes.

Avouons cependant qu'il est probable que la philosophie exotérique de ces savants hommes aura valu mieux que leurs méditations. Nous verrons bientôt qu'on les consultoit souvent sur les entreprises qu'on s'étoit proposé d'exécuter, qu'on demandoit leur conseil lorsqu'on avoit à prendre quelque résolution importante etc. Dans ces cas leur expérience, jointe à la confiance qu'inspiroit la persuasion où l'on étoit que leur perspicacité alloit jusqu'à voir dans l'avenir, a pu les mettre en état d'être utiles à ceux qui les consultoient. Il faut juger aussi qu'ils se seront prévalus de ces occasions pour donner des leçons utiles et même une direction générale dans la règle de conduite de leurs disciples (si je puis me servir ici de cette locution), genre d'enseignement qu'il faut surtout attendre des poëtes.

S'il nous est permis d'admettre quelque instruction de cette espèce, elle aura été sans doute extrêmement simple. Les indices assez rares que nous trouvons, à ce sujet, chez les auteurs anciens doivent nous faire croire que les leçons des premiers sages de la Grèce auront consisté dans des sentences ou principes, énoncés brièvement et faciles à retenir. Plutarque donne, par rapport à cette question, une indication très importante. Parlant de la sagesse de Pitthée, grand-père de Thésée, il dit: »La sagesse de ces siècles paroît avoir été de la même espèce que les sentences qu'on trouve dans les Oeuvres et Jours d'Hésiode, par lesquelles ce poëte assuroit sa réputation." Plutarque cite en même temps une sentence de Pitthée, qui étoit

par Calchas et l'autre par Mopsus, et que Calchas ne put résoudre le sien. On trouve tout ceci dans Strabon, p. 951 *C*. 952. *A*. *B*. cf. fr. Pherec. 44. ed. Stürz, p. 171. Nous avons parlé plus haut d'une autre édition de ce conte, suivant laquelle Hercule auroit tué Calchas, par dépit de ne pas avoir pu lui donner un démenti. Lycophr. 980 et Tzetz. ad h. l. Suivant Conon (narr. 6) Calchas se seroit donné la mort, après la défaite d'Amphimaque, roi des Lyciens, auquel il auroit prédit la victoire, tandis que Mopsus auroit prévu ce malheur.

conçue en ces termes: »Que la récompense, destinée à ton ami, lui soit suffisante" ([61]). Quelques-uns attribuent au même Pitthée la sentence qu'on représente ordinairement comme inventée par un des sept sages de la Grèce: »Rien de trop" ([62]). D'autres en font même honneur à Sisyphe, que nous avons caractérisé plus haut; de même celle-ci: »Évite les procès" ([63]), sentence qui cadre très bien avec cette autre: »Donne caution pour quelqu'un, et le malheur ne sera pas en retard" ([64]).

Je n'ose affirmer cependant que toutes ces sentences soient aussi anciennes qu'on le prétend, mais la suite et surtout ce que nous savons des sept sages de la Grèce prouve assez que cette méthode ne se borna pas à ces siècles primitifs, tandis qu'il me semble que, si nous pouvons admettre dans ces temps quelque communication d'idées un peu plus élevées que celles qui se rapportent immédiatement aux besoins matériels, nous avons le droit de croire que ces sortes de leçons auront été en usage dès la plus haute antiquité ([65]). On sait d'ailleurs quelle étoit la vénération

([61]) Plut. Thes. 3. Les savants interprètes de Plutarque, MM. Wassenbergh et Bosscha, traduisent *ἄρκιος* par *prêt:*

'tVerdiende loon zij steeds voor uwen vriend gereed.

Ils comparent cet endroit avec le passage de Lévitique, XIX. 13. Le célèbre professeur van Lennep, dans sa charmante traduction des Oeuvres et Jours d'Hésiode, où se trouve le même vers (vs. 370), lui donne un sens entièrement différent; c'est celui-ci: »Ne manque jamais d'arrèter d'avance le salaire, même avec un ami." (Maak vooraf steeds over dienstloon vast beding, ook met een' vriend.) On ne peut nier que ce sens ne cadre parfaitement avec l'esprit des autres leçons qu'on trouve dans le même endroit. Au moins peut-on traduire: »Que le salaire, que tu auras stipulé avec ton ami, soit suffisant," c'est à dire: »tiens toi à ta stipulation, alors il n'aura plus rien à prétendre." Clericus est du même avis que M. Wassenbergh, et, parmi les anciens, Moschopulus; mais Proclus me paroît approcher plutôt de la traduction, telle que l'a donnée M. van Lennep. ([62]) *Μηδὲν ἄγαν.* Ne quid nimis.

([63]) *Μηδὲ δίκαν δικάσῃς.* ap. Schol. Eur. Hipp. 264.

([64]) *'Εγγύα, πάρα δ' ἄτα.* Eustath. ad Od. p. 313. l. 20.

([65]) Les philosophes barbares se servoient aussi de cette mé-

qu'on avoit pour ces sentences, vénération qui alloit si loin qu'on en décora l'entrée des temples, afin de rappeler à ceux qui venoient consulter les dieux quelque maxime utile, qui probablement leur aura été plus profitable que les oracles obscurs et équivoques qu'on leur débitoit dans le sanctuaire. Et Pitthée, qui n'étoit pas moins célèbre par sa sagesse que par les temples et les autels qu'il avoit fait bâtir, étoit si honoré que, même du temps de Pausanias, on montroit encore à Trézène le banc de marbre où il s'asseyoit, lorsqu'il jugeoit les différends qu'on soumettoit à sa décision, et qu'on racontoit qu'il avoit donné des leçons d'éloquence et écrit un livre, que Pausanias prétend avoir lu, sans qu'il paroisse qu'il ait eu aucun doute sur son authenticité, ce qui toutefois ne prouve pas très fort en faveur de sa critique (66).

Pour en revenir aux sentences, comme Plutarque cite les Oeuvres et Jours d'Hésiode à cette occasion, j'ose croire qu'on pourra consulter avec fruit ce poëme délicieux, pour y trouver d'autres exemples de maximes, dont la simplicité me paroît être un sûr garant de leur haute antiquité, et qui au moins peuvent être rapportées au même temps où l'on place celles de Pitthée. Je me contenterai d'en citer quelques-uns: »Invite surtout ton voisin. Car, s'il t'arrive quelque malheur, le voisin accourt sans ceinture, tandis que les parents sont encore occupés à la ceindre" (67). »L'honneur est le partage de quiconque s'est acquis

thode. Diogène Laërce en cite quelques-uns (procem. p. 2. C.), comme: Honorez les dieux! Ne faites aucun mal! Soyez courageux! etc. (66) Paus. II. 31, 3, 4, 8.

(67) Op. 343 sq. *Τὸν δὲ μάλιστα καλεῖν, ὅστις σέθεν ἐγγύθι ναίει.*
Εἰ γάρ τοι καὶ χρῆμ' ἐγχώριον ἄλλο γένηται.
Γείτονες ἄζωστοι ἔκιον, ζώσαντο δὲ πηοί.

D'après l'élégante traduction de M. van Lennep:
Hem, vóór and'ren, zult gij nooden, die uw naaste buurman is;
Want, verlangt gij iemands bijstand tegen ras geboren leed,
Vrienden moeten eerst zich kleeden, buren komen ongekleed.

un bon voisin" ([68]). »Ne cherche pas de mauvais gain. Le mauvais gain est semblable à la perte" ([69]). »Aime celui qui t'aime. Fréquente celui qui te fréquente" ([70]). »Donne à celui qui te donne; ne donne pas à celui qui ne donne pas" ([71]). »Un présent est bon; la rapine est mauvaise, car elle apporte la mort" ([72]). »Ne ménage pas ta provision, en commençant ou en finissant le baril, mais sois sobre au milieu. L'épargne, quand tu vois le fond, est misère" ([73]). »Ne te raille pas même avec ton frère, sans témoins" ([74]).

Énigmes. Ces maximes sont assez claires. Mais il ne paroîtra pas étonnant qu'elles intéressoient davantage lorsqu'elles paroissoient avoir quelque obscurité ou même quelque chose de mystérieux. L'amour de tout ce qui est rare et étrange, si naturel à l'homme, le besoin non moins naturel d'occuper les facultés de l'esprit, évident jusques dans les peuples les plus sauvages, le plaisir qu'on trouvoit à découvrir le sens caché de quelque expression énigmatique, tout cela étoit cause que les nations encore peu civilisées regardoient ces sortes de sentences comme le plus haut degré de la sagesse. Nous en trouvons encore quelques exemples chez Hésiode. »Les insensés,

([68]) Ib. 347. *Ἔμμορέ τοι τιμῆς, ὅς τ' ἔμμορε γείτονος ἐσθλοῦ.*

([69]) Ib. 352 sq. *Μὴ κακὰ κερδαίνειν· κακὰ κέρδεα ἶσ' ἄτῃσιν.*
Denk dus om geen kwade winsten, want zij schaden u veel meer.

([70]) *Τὸν φιλέοντα φιλεῖν, καὶ τῷ προσιόντι προσεῖναι.*
Toon den vriend een vriendlijk wezen, ga weèr groeten die u groet.

([71]) *Καὶ δόμεν ὅς κεν δῷ, καὶ μὴ δόμεν ὅς κεν μὴ δῷ.*
Aan den gever zult gij geven, niet aan hem, wiens hand zich sloot.

([72]) Ib. 356. *Δὼς αγαθὴ, ἅρπαξ δὲ κακὴ, θανάτοιο δότειρα.*
Gulle giften zijn tot zegen. Roof is kwaad en werkt den dood.

([73]) Ib. 368 sq. *Ἀρχομένȣ δὲ πίθȣ, καὶ λήγοντος κορέσασθαι·*
Μεσσόθι φείδεσθαι· δειλὴ δ' ἐνὶ πυθμενὶ φειδώ.
Schep u ruim, als 't vat nog vol is, ruim ook, als het loopt op 't end;
Spaarzaam moet gij zijn in 't midden; op den bodem is 't ellend.

([74]) *Καί τε κασιγνήτῳ γελάσας ἐπὶ μάρτυρα θέσθαι.*
Weet dat, ook waar broeders jokken, soms wel een getuige dient.

qui ne savent pas combien la moitié surpasse le tout, et comme la mauve et les affodilles sont salutaires" ([75]), ce qui signifie qu'un profit modique est souvent plus utile qu'un grand gain, et que la tempérance nous apprend à modérer nos désirs et à fuir l'injustice.

De ces sentences plus ou moins enveloppées ou obscures la transition étoit facile dans ce genre de propositions qui indiquoient un certain objet par des expressions figurées, lesquelles d'abord faisoient penser à des choses tout-à-fait différentes, mais qui, comparées avec l'objet qu'on vouloit désigner, se trouvoient en être une expression fidèle. On comprend aisément que je veux parler des énigmes, l'amusement des enfants et des nations encore peu policées, la gloire de la sagesse de l'Orient, le sujet d'émulation des princes et des savants ([76]).

La célèbre énigme du Sphinx, dont nous avons déjà parlé plus haut, peut servir de preuve de l'importance qu'on attachoit à ce jeu d'esprit. Suivant les traditions le salut de l'état et la vie des individus en dépendoit, et la dignité royale et la main d'une reine-veuve devoient récompenser celui qui l'auroit devinée. Les Grecs s'occupèrent beaucoup, surtout dans la suite, à inventer et à ré-

([75]) Ib. 40 sq. *Νήπιοι οὐδ' ἴσασιν ὅσῳ πλέον ἥμισυ πάντος,*
Οὐδ' ὅσον ἐν μαλάχῃ τε καὶ ἀσφοδέλῳ μέγ' ὄνειαρ.

Dwazen, onbewust hoe 't halfje meer en beter is dan 't heel,
Maat verkieslijk boven onmaat, moeskruid boven s' vorsten deel.
cf. Horat. »me pascant olivae, me cichorea levesque malvae," et les autres endroits, cités par Heinsius, à cette occasion.

([76]) Est-il besoin de rappeler à mes lecteurs les entretiens du roi Salomon avec la reine de Saba, ou son commerce avec le roi Hiram, ou Amasis, le roi d'Égypte, qui envoya une victime à Pittacus, avec l'invitation de lui renvoyer la partie la plus mauvaise et la meilleure, ce que fit Pittacus en lui renvoyant la langue. Proclus ad Hes. Op. p. 92 fin. ed. Ven. On pourroit encore ajouter l'ambassade des Éléens aux Égyptiens, pour les défier de trouver quelque chose de plus admirable que l'institution des jeux olympiques. Herod. II. 160.

soudre des énigmes ([77]); et, quoiqu'il puisse paroître que ce jeu d'esprit fût moins à la portée d'un peuple encore à demi-barbare, l'histoire nous fournit des preuves assez convaincantes que non seulement chez les Grecs les énigmes remontent à la plus haute antiquité, mais que plusieurs autres peuples s'en sont occupés dès les premiers siècles de leur existence ([78]). Aussi n'avons-nous qu'à jeter les yeux sur plusieurs de ces propositions énigmatiques, pour nous assurer qu'elles peuvent très bien avoir été inventées par un peuple encore peu cultivé ([79]). Avons-nous besoin de rappeler le stratagème insipide d'Ulysse, lorsqu'il dit au Cyclope qu'il se nommoit *Personne*, ce qui fit que, lorsque les autres Cyclopes, accourus aux cris de leur camerade, ayant appris que *Personne* le maltraitoit, se retirèrent aussitôt. Sophocle donne encore un exemple de cette ancienne manière de s'exprimer, dans l'Ajax. Dans cette tragédie Ménélas, se disputant avec Teucer, lui propose une énigme. »J'ai connu," dit-il, »un patron de navire qui étoit très habile à encourager

([77]) Voyez l'énigme de Sappho. Eustath. ad Il. p. 480. l. 10. cf. p. 488. l. 10. et plusieurs autres, mentionnées par le même auteur, p. 599. l. 20. p. 1098. l. 10. p. 1227. l. 10.

([78]) Voyez ce que Diodore dit des Gaulois, T. I. p. 354.

([79]) Elles sont pour la plupart très simples et très insipides. Nous n'en citerons que celles-ci, qu'on trouve chez Eustathe (voyez note 77). »Le fils de la terre et du feu." — »Un pot." — »Un être qui n'est ni mortel ni immortel, et qui naît et meurt alternativement." — »Le sommeil." Eustath. ad Il. p. 1463. l. 20. »L'être qui est le plus grand, en naissant et en mourant" — »L'ombre." Eustath. ad Od. p. 69. l. 50. Il y en a aussi qui ne sont fondées que sur des équivoques, p. e.: »Un vieillard qui vole sans ailes," ce qui se rapporte à la double signification du mot γέρων, qui signifie autant un vieillard que le flocon ou la touffe de l'aube-épine. κἂν γέρων ᾖ, ἄπτερος ὢν, κοῦφον πέτεται. Eustath. ad Il. p. 1473. l. 10. Voyez encore les énigmes rapportées par le même auteur, ad Od. p. 69. l. 50. p. 456. l. 10, et celle que le roi d'Éthiopie proposa à Amasis, Plut. VII. sap. conv. T. VI. p. 573 sq. (ed. Reisk.). Eustathe assure que les énigmes étoient d'abord tres faciles. On les appeloit σχεδῆ. Épicharme les nomme très à propos λόγον ἐν λόγῳ. Eustath. ad Od. p. 362.

les matelots, dans le calme; mais à peine la tempête commençoit-elle à gronder qu'il se cachoit dans un coin et supportoit avec patience toutes les insolences de son équipage." Teucer, qui est la personne désignée, lui rend la pareille par une comparaison piquante de sa façon, qu'il oppose à la sienne ([80]).

Fables. Les énigmes proprement dites, quoique faisant une partie très importante de la sagesse de ces siècles reculés, doivent cependant être considérées plutôt comme des amusements propres à aiguiser l'esprit que comme des moyens d'instruction. Par la manière à laquelle appartient le dernier exemple que nous venons de citer, il étoit plus facile d'atteindre ce but, car alors elles approchoient plus de ces contes, inventés pour communiquer quelque leçon utile, que nous appelons fables.

Nous en trouvons le premier exemple chez Hésiode. Pour faire sentir, par une image, l'injustice de ses oppresseurs, le poëte invente un entretien entre un autour et un rossignol, dans lequel le premier, qui tient l'autre dans ses serres, lui recommande de se tenir tranquille et de se soumettre à son sort, puisqu'il est en son pouvoir et qu'il disposera de lui d'après son bon plaisir ([81]). Hérodote a conservé une fable où l'on remarque le même esprit de simplicité et de naïveté, et qui, pour cela, mérite ici une place, quoiqu'elle soit d'une date bien plus récente encore que celle d'Hésiode.

Cyrus, roi de Perse, pendant la guerre avec Crésus, roi de Lydie, avoit envain sollicité les colonies grecques de l'Asie mineure de se détacher de l'empire Lydien et d'embrasser son parti. Mais, lorsque Cyrus eut défait le roi de Lydie, ces colonies envoyèrent des ambassadeurs

([80]) Soph. Aj. 1131 sq.

([81]) Hesiod. Op. 202 sq. C'est la fable la plus ancienne que nous connoissions, après celle de Jotham, Jud. IX. 7. cf. van Lennep, Werken en Dagen van Hesiodus, p. 54, not. 13.

au vainqueur, pour se soumettre à ses armes victorieuses et pour implorer sa clémence, le conjurant de daigner les recevoir comme ses sujets, aux mêmes conditions que Crésus leur avoit accordées auparavant. Cyrus, dit Hérodote, ayant écouté attentivement le discours des ambassadeurs, leur répondit: »Un joueur de flûte, voyant les poissons dans la mer, commença à jouer, pensant que les poissons viendroient sur la plage, pour l'écouter. Mais, se voyant trompé dans son attente, il jeta des filets dans la mer et prit ainsi un grand nombre de poissons. Les voyant alors gambiller et frétiller sur le rivage, il leur dit: A présent vous pouvez bien vous épargner la peine de danser. C'est ce qui auroit été à propos, lorsque je jouois de la flûte, mais alors vous n'avez pas même voulu quitter la mer pour m'entendre" ([82]).

Pratiques parlant aux sens.

Mais rien n'a dû être aussi propre pour persuader de quelque vérité une multitude encore ignorante et barbare qu'une action qui tomboit sous les yeux et qui signifioit d'une manière plus ou moins directe la leçon qu'on vouloit lui donner: par exemple, lorsque, d'après le même auteur, le même prince dont il raconte la fable citée à l'instant, pour faire sentir aux Perses la différence de ce qu'ils avoient à espérer lorsqu'ils seroient ses sujets et de l'esclavage dans lequel ils gémissoient sous le roi des Mèdes, les occupa d'abord une journée entière à faucher des champs tout couverts de ronces et d'épines, et les régala splendidement le lendemain, après quoi il leur permit de choisir lequel de ces deux jours ils préféroient ([83]).

Lycurgue, selon Nicolas de Damas, se servit d'un semblable expédient, pour persuader les Spartiates, encore assez peu policés, de l'importance de l'éducation pour le caractère et les moeurs d'un peuple. Il fit venir dans l'assemblée du peuple deux chiens jumeaux,

([82]) Herod. I. 141. ([83]) Herod. 125, 126.

dont l'un avoit été élevé dans la domesticité avec toutes sortes de friandises, tandis que l'autre avoit été employé constamment à la chasse. Après avoir fait amener quelques chèvres et des viandes bouillies, il lâcha les chiens; et aussitôt le premier commença à se régaler de viande cuite, tandisque le chien de chasse tomba sur l'une des chèvres et la mit en pièces ([84]).

Pour démontrer à son armée, composée d'hommes peu civilisés de presque toutes les provinces de l'Espagne et de l'Afrique, l'utilité de la concorde, Sertorius ordonna à un captif foible et de petite stature d'épiler, sous leurs yeux, la queue d'un cheval fort et vigoureux, et en même temps à un autre captif, qui etoit très robuste, d'extirper d'un trait la queue d'un cheval maigre et de mauvaise mine ([85]). Il ne sera pas nécessaire d'ajouter ni l'effet de cette expérience ni la conclusion qu'il en tira.

Nous avons cité ici ces exemples, quoiqu'ils n'appartiennent ni aux temps ni au peuple dont nous nous occupons, pour donner une idée de cette dernière methode. Nous pourrions facilement trouver des exemples qui appartiennent aux Grecs en propre, mais, comme ils ont tous plus ou moins de rapport aux cérémonies symboliques du culte public, nous réservons ce que nous avons à remarquer à ce sujet pour cette partie de notre ouvrage où nous traiterons ces cérémonies en détail.

Résultats. Rémarques générales sur l'influence qu'ont pu exercer sur leurs contemporains les ministres de la religion et les sages de ces siècles, d'abord par rapport à la moralité.

Il résulte des réflexions qu'on vient de lire que la sagesse des premiers précepteurs de la Grèce n'étoit pas très élévée, qu'elle se bornoit ou à des principes généraux de morale, ou à des conseils pour diriger la conduite de ceux qui les consultoient, ou enfin à des jeux puérils d'esprit seulement admirés dans ces siècles reculés à cause du peu de culture de ceux qui devoient en juger, puisqu'ils

([84]) Nicol. Dam. fr. ed. Orell. p. 46—49. ([85]) Plut. Sert. 23.

regardoient comme des productions de génie les résultats d'une attention et d'une finesse d'esprit assez médiocres. Ensuite, nous avons vu que, si nous pouvons admettre que les hommes éminents de ce siècle ont effectivement voulu instruire le peuple, ils se seront servi à cet effet de maximes courtes et précises, de fables et de contes, et d'actions qui rendent sensibles aux yeux les vérités dont ils ont cherché à le persuader.

Je dis expressément, si nous pouvons admettre qu'ils ont voulu instruire le peuple, parcequ'il nous manque des rapports certains à cet égard. Cependant, lorsqu'on pense à la peine que se sont donnée plusieurs hommes illustres, tant pour accoutumer le peuple à un genre de vie plus réglé et plus commode que pour lui donner de bonnes institutions sociales, il est impossible d'imaginer que les législateurs, les sages et les poëtes de ces temps n'aient tâché d'obtenir quelque influence utile sur l'esprit du vulgaire; et il faut avouer que les moyens dont nous avons parlé sont entièrement en rapport avec la civilisation peu avancée tant de ces sages eux mêmes que du peuple qu'ils vouloient instruire.

Quant aux ministres de la religion, il n'est malheureusement que trop probable qu'ils s'en soient tenus presqu'exclusivement à l'extérieur du culte. Nous en trouverons des preuves éclatantes dans la suite de cette histoire; et la marche ordinaire du développement de la civilisation, sous le rapport tant intellectuel que religieux, ne nous permet pas de croire qu'il en ait été autrement dans les siècles bien plus ignorants dont nous nous occupons maintenant. Pour les devins et les naturalistes ou magiciens, nous avons vu que leur autorité reposoit presqu'entièrement sur la superstition et la crédulité du peuple, et nous ne pouvons pas douter raisonnablement qu'ils aient négligé de se prévaloir de ces avantages.

Cependant les prêtres pouvoient d'abord avoir quelque

influence sur la moralité du peuple, par les cérémonies mêmes dont nous venons de parler. Les libations et les sacrifices, par exemple, qu'on faisoit à l'occasion de la ratification d'un traité pouvoient, par leur signification symbolique, rappeler à ceux qui s'engageoient d'une manière aussi solennelle les devoirs qu'ils contractoient les uns envers les autres. Dans les prières qu'on faisoit alors, les prêtres, ou disons plutôt les sacrificateurs de quelque condition qu'ils fussent, pouvoient fixer l'attention des auditeurs sur l'importance à remplir fidèlement des engagements envers les dieux et les hommes, sur la vengeance divine, en cas de désobéissance, et sur les récompenses qu'ils pouvoient espérer, s'ils remplissoient leurs devoirs. Nous ne faisons qu'effleurer ce sujet, parceque nous en parlerons plus en détail, lorsque nous examinerons l'influence de la religion sur les moeurs. Ce sont ici les personnes mêmes qui demandent toute notre attention.

Il est vrai que ces personnes n'étoient pas toujours également recommandables par leurs vertus, et que par conséquent elles ne confirmoient pas toujours leurs institutions ou leurs leçons par la force de l'exemple. On se rappellera ici sans doute ce que nous avons observé plus haut par rapport à Thésée. Pitthée, son grand-père, fut consulté à cause de sa piété, il est vrai (86), et Mélampus étoit, pour la même raison, le favori d'Apollon (87): mais on sait, par Homère, que cette piété se bornoit encore principalement aux offrandes et à l'observation des devoirs de la religion. Le devin Trophonius, qu'on adora après sa mort, étoit un voleur, et, ayant été attrapé avec son frère, il ne sauva sa vie qu'en sacrifiant celle de son frère (88). Mais, pour ne pas dire qu'il seroit téméraire de vouloir tirer quelque conclusion de ces traditions éparses, et que d'ailleurs ces

(86) Eur. Med. 684.
(87) Diod. Sic. de virt. et vit. T. III. p. 546.
(88) Paus. IX. 37. 3.

exemples sont de tous les temps et de tous les lieux, nous pourrions y opposer avec le même droit des traditions qui démontrent qu'on avoit une grande opinion de l'influence salutaire que les instructions des anciens sages et devins pouvoient avoir sur les moeurs de leurs contemporains. Je veux parler des récits qui représentent les princes de ces temps confiant à ces hommes illustres l'éducation de leurs enfants.

C'est ainsi que, selon Euripide, Pélée confia l'éducation de son fils Achille à Chiron, célèbre par son talent pour la médecine, la musique et la divination, pour le préserver des mauvais exemples qui pourroient le corrompre [89], ce qui s'accorde très bien avec le témoignage d'Homère, qui, en rapportant que Chiron enseigna la médecine à Achille, l'appelle le plus juste des Centaures [90]. Et, si nous réfléchissons à la conduite de ce héros dans l'Iliade, nous pouvons très bien croire ce que quelques auteurs rapportent à ce sujet, que Chiron avoit eu soin d'inspirer à son disciple l'amour pour la vertu qu'il exerçoit si bien lui-même. En général la réputation du Centaure étoit si assurée à cet égard qu'on lui donna les plus illustres héros de l'antiquité pour disciples, comme Hercule, Iason, Thésée, Télamon, Palamède, Protésilas, Ajax, Pélée [91], Esculape [92], Bacchus [93], Aristée [94].

[89] Eurip. Iph. in Aul. 709. cf. 926 sq.

[90] Il. *Λ*. 832. Chez Philostrate Chiron lui enseigne aussi la musique (Heroïc. 19. 2.) et lui donne des leçons de morale (ib. 6). L'auteur de la Titanomachie (ap. Clem. Alex. Strom. I. p. 360 fin. 361 in.) représente Chiron comme l'inventeur des offrandes, du serment, etc.

[91] Philostr. Heroïc. 9. Schol. Hom. Od. *M*. 70. Schol. Arat. 436. Tzetz. Chil. III. 959 sq. Eustath. ad Il. p. 34. l. 20.

[92] Erat. Catast. 40. Tzetz. Chil. VI. 989 sq. X. 710 sq.

[93] Ptolem. Hephaest. fil. IV. (Hist. poët. Scr. ant. p. 321).

[94] Apollon. Rhod. II. 509, 510. Ératosthène va si loin que de donner à Chiron la gloire d'avoir surpassé tous les hommes en justice: *δικαιοσύνῃ δὲ ὑπερενέγκας πάντας ἀνθρώπους.*

Phénix avoit pris un soin particulier de l'éducation d'Achille [95]. Hippolyte fut le disciple du sage Pitthée [96].

Cependant, il faut avouer que les exemples de l'influence exercée par les sages de cette époque sur la moralité de leurs contemporains sont malheureusement assez rares, et Chiron lui même doit certainement plus aux auteurs d'une date récente qu'aux anciennes traditions.

Leur influence sur le sort des peuples et des individus.

Ordinairement les hommes sont plus portés à profiter des leçons de la sagesse, lorsqu'il s'agit de leurs intérêts, que pour devenir plus justes et plus vertueux; et souvent ceux qui sont capables de diriger autrui par leurs conseils s'attachent plutôt aux besoins matériels de leurs disciples qu'à ennoblir leurs sentiments et à leur inspirer l'amour de la justice. Or, s'il en a été ainsi dans tous les siècles, sans en excepter les plus civilisés, pouvons-nous nous étonner qu'il en fût de même dans les temps de barbarie et de violence dont nous nous occupons dans ce moment. Les exemples de l'influence des devins et des ministres des religions sur la politique et sur le sort des individus sont bien plus fréquents que les traditions qui déposent de l'instruction qu'ils leur donnèrent pour former leurs coeurs et les rendre plus justes et plus sages.

Selon la tradition, rapportée par Apollodore, les indications d'un devin déterminèrent Adraste à donner en mariage ses filles à Tydée et à Polynice, alliance dont la cé-

[95] Hom. Il. I. 443.

[96] Eur. Hippol. 11. Les auteurs plus récents ont imaginé une sorte de gouverneurs (μνήμονες), qui accompagnèrent les héros dans la guerre de Troye, et qui leur rappeloient sans cesse leurs devoirs. Selon Asclépiade Nestor avoit fait accompagner son fils Antiloque par un certain Chalcon. Suivant Étésias Dardanus de Thessalie dirigea, par ses conseils, la conduite de Protésilas, et, d'après Antipater d'Acanthe, Darès de Phrygie, assez connu par l'histoire de la guerre de Troye qu'on lui a attribuée, fut le conseiller d'Hector. Eustath. ad Od. p. 453. l. 30.

lèbre guerre contre Thèbes fut la suite immédiate [97]. Suivant Dénys d'Halicarnasse les Arcadiens qui passèrent en Italie, sous la conduite d'Évandre, furent dirigés par le conseil de la mère de ce héros, qui possédoit le don de la prophétie, dans le choix du lieu le plus propre à la fondation d'une ville [98]. Calchas dirigeoit presqu'entièrement les opérations des Grecs, dans le siège de Troye [99]. Ces mêmes Grecs n'attachoient pas moins d'importance aux prédictions d'Hélénus [100]. Il paroît même que l'on consultoit les devins pour s'assurer si quelqu'un avoit commis le crime dont on l'accusoit [101].

Il n'est certainement pas étonnant que les prêtres et les devins eussent la plus grande autorité dans tout ce qui concernoit la religion. Calchas, qui indiqua aux Grecs le moyen d'apaiser la colère d'Apollon [102], Hélénus, qui conseilla aux Troyens d'offrir un sacrifice à Minerve [103], Mopsus, qui ordonna aux Argonautes de célébrer un service funèbre en l'honneur des mânes de Sthénélus [104] et plusieurs autres exemples pourroient nous en convaincre au besoin. Mais, comme ces actes de dévotion eurent souvent la plus grande influence sur les évènements, l'autorité des ministres de la religion dans tout ce qui s'y rapportoit servoit souvent beaucoup à assurer leur influence sur la politique et le sort des individus. Nous en dirons davantage, lorsque nous rechercherons le rapport entre la religion et les moeurs.

Influence des poètes sur la moralité.

Mais, comme nous venons de le voir, les anciens précepteurs des Grecs ne faisoient

(97) Apollod. III. 6. I. (98) Dion. Hal. p. 24 fin. 25.
(99) Hom. Il. *A*. 71 sq.
(100) Voyez entr'autres Soph. Phil. 601 sq.
(101) Hippolyte reproche à Thésée, son père, de l'avoir condamné sans l'avoir entendu et même sans avoir consulté les devins. Eurip. Hippol. 1055 sq. Diane fait de même, vs. 1321 sq.
(102) Hom. Il. *A*. vs. 92—100. (103) Hom. Il. *Z*. 77 sq.
(104) Apoll. Rhod. II. 922 sq.

pas seulement servir la religion à leur influence sur le peuple. Chez une nation aussi sensible à la beauté et aux douces sensations qu'excitent dans le coeur de l'homme la musique et la poësie, ce furent surtout ces mêmes arts par lesquels on devoit espérer d'agir favorablement sur ces esprits encore turbulents, mais faciles à conduire par de douces émotions. Aussi les traditions qui prouvent qu'on ne négligea pas ce moyen ne nous manquent pas. Nous n'avons qu'à nous rappeler l'histoire assez connue d'Orphée, l'un des plus célèbres devins et poëtes de cette époque. Les traditions suivant lesquelles il adoucit les moeurs de ses compatriotes encore barbares et sauvages, les récits fabuleux des effets miraculeux de sa musique divine et de celle d'Amphion ([105]) démontrent combien on attachoit d'importance à l'influence de cet art sur les moeurs. L'opinion du géographe Strabon à cet égard est très remarquable. Il est d'avis que l'usage de la musique, dans les fêtes religieuses, est prescrit par la nature même des choses, parceque cet art, en excitant le sentiment de la beauté et en faisant éprouver les plus vives émotions au coeur de l'homme, le rapproche de la divinité, ce qui fut aussi, selon lui, la raison pourquoi Pythagore et Platon donnoient le nom de musique (μουσικὴ) à la philosophie, et pourquoi ils supposoient l'existence d'une certaine harmonie dans l'univers, parcequ'ils considéroient comme une oeuvre divine tout ce qui a rapport à la musique, comme ils attribuoient aussi à cet art une grande

([105]) Homère ne parle pas de cette tradition. Hésiode est le premier à en faire mention. cf. Palæph. 42. Apollod. III. 5. 5. Pherec. ap. Schol. Hom. Il. Ν. 302. cf. fr. Pherec. 29. ed. Stürz. Tzetz. Chil. I. 316 sq. Quelques-uns attribuent à sa musique les mêmes effets qu'à celle d'Orphée. Paus. IX. 5. 4. Selon Myro de Byzance Amphion fut le premier qui érigea un autel en l'honneur de Mercure, piété qui fut récompensée par la lyre miraculeuse dont il se servit pour construire les murs de Thèbes. Voyez la manière dont Apollonius a orné cette fable. I. 738 sq.

influence sur les moeurs. Strabon, quoique un peu trop enclin à la philosophie d'Épicure, lorsqu'il dit que les hommes ressemblent encore plus aux dieux lorsqu'ils sont heureux que lorsqu'ils exercent la vertu, a cependant en ce peu de mots caractérisé d'une manière admirable le génie des institutions religieuses des Grecs ([106]); et il est bien certain que, si les Grecs doivent une partie de leur civilisation aux hommes éminents qui vécurent parmi eux dans les siècles dont il est à présent question, ce fut parceque ces hommes employoient la poësie et la musique comme un aliment à leur sensibilité naturelle, et que, si jamais la religion a eu quelque influence favorable sur leurs moeurs, ce fut principalement parceque cette religion leur procuroit les plaisirs innocents à la jouissance desquels ils étoient, pour ainsi dire, destinés par la nature.

Le poëte qu'Agamemnon laissa auprès de son épouse, lequel eut une influence si marquée sur sa conduite qu'elle ne se laissa séduire par la voix attrayante du vice qu'après avoir éloigné celui qui jusqu'ici l'avoit défendue contre son propre coeur, nous offre bien l'une des preuves les plus frappantes de l'impression que pouvoient faire la musique et la poësie sur le coeur des hommes dans ces anciens siècles ([107]); et les effets surprenants de la poësie de Tyrtée sur les Lacédémoniens, dont l'histoire des siècles postérieurs nous a conservé le souvenir, nous donnent le droit de croire que les exemples, que nous fournissent les traditions fabuleuses de l'antiquité, ne sont pas entièrement dénués de fondement ([108]). Les poëtes, même lorsque leur art n'étoit plus si intimement lié avec la religion, avoient de fréquentes occasions d'inspirer à leurs auditeurs un noble enthousiasme pour imiter l'exemple des héros dont ils chantoient les hauts faits, dans les ban-

([106]) Strab. p. 717. ([107]) Hom. Od. Γ. 265 sq.
([108]) Paus. IV. 15. 3. ib. 16. 1, 3. ib. 18. 2.

quets des princes ([109]), ou les vertus de ceux qui s'étoient distingués par leur piété ou leur dévouement, dont ils célébroient la mémoire dans les fêtes religieuses. Je crois du moins que l'endroit remarquable dans l'Alceste d'Euripide, où le choeur exprime que les poëtes chanteroient à la gloire de la vertueuse Alceste dans les Carnées, fête célèbre des nations doriennes ([110]), nous donne quelque indication des sujets que choisissoient les poëtes dans les combats de musique, et je ne vois pas pourquoi on ne pourroit pas supposer qu'ils l'auront déjà fait dès les temps dont nous parlons maintenant. Mais aussi, même lorsque le poëte n'étoit plus devin, son art étoit toujours d'origine céleste ([111]), et il ne célébroit pas seulement les actions des hommes, mais aussi celles des dieux ([112]). Aussi voyons-nous qu'ils étoient très estimés. En effet, les anciens poëtes étoient les véritables philosophes de ces siè-

([109]) On sent que je pense ici à Phémius et Démodocus, dans l'Odyssée, *Α*. 153 sq. 325 sq. *Δ*. 17 sq. *Θ*. 44, 62 sq. 477 sq. On choisissoit par préférence les évènements les plus récents, comme sujet de ces poëmes, p. e. Od. *Α*. 351 sq. Quelquefois les hôtes donnoient un sujet au poëte, qu'il traitoit alors en véritable improvisateur. Od. *Θ*. 492 sq.

([110]) Eur. Alc. 447 sq.

([111]) Ulysse dit à Démodocus que tous les hommes ont une grande considération pour les poëtes et les traitent avec respect, parcequ'ils tiennent leur art des Muses. Od. *Θ*. 479 sq. Eumée compare l'admiration avec laquelle il avoit écouté les discours d'Ulysse à celle qu'on ressent pour le poëte, qui, inspiré par les dieux mêmes, chante des poëmes qu'on ne se lasse jamais d'entendre. Od. *Ρ*. 518—521. Phémius attribue à son talent une origine céleste, et il représente à Ulysse, qui voulut le tuer, qu'il s'en repentiroit dans la suite, lorsqu'il se rappeleroit qu'il avoit arraché la vie à un homme qui chantoit les dieux et les hommes. Od. *Χ*. 344 sq.

([112]) Od. *Α*. 338 ἔργ' ἀνδρῶν τε θεῶν τε, τά τε κλείουσιν ἀοιδοί. Il est vrai que les actions des dieux qu'ils célébroient n'étoient pas toujours également propres à inspirer l'amour de la vertu et de la tempérance; mais c'étoit alors plutôt la faute du sujet que celle du poëte, et le mauvais effet que cela a pu produire doit être imputé au génie du polythéisme bien plus qu'à quelque mauvaise intention du poëte.

cles, qui n'avoient pas seulement la plus grande influence sur les moeurs des individus, mais aussi sur le maintien des lois et de l'ordre social ([113]); et c'est ainsi que nous verrons dans la suite les philosophes recommander à leur tour la musique pour calmer la fougue des passions.

Il me semble assez évident, par tout ce que nous venons de remarquer, que les poëtes étoient bien plus estimés et honorés que les prêtres et les devins, et que l'influence qu'ils exerçoient sur les moeurs des individus étoit aussi bien plus sensible, circonstance qui toutefois s'explique facilement par le caractère des Grecs, plus sensibles pour les beautés de la musique et celles de la poësie qu'aucune autre nation, et bien plus propres à recevoir avec docilité les leçons de la sagesse lorsque le charme de ces arts enchanteurs en dissipoit l'âpreté que lorsqu'elles leur étoient présentées sous la forme de commandements sévères, émanés de la bouche d'un grave interprète de la volonté divine. L'incertitude de l'avenir, la crainte de quelque malheur, l'espérance de trouver quelque remède à leurs maux leur pouvoient inspirer du respect pour ces hommes distingués par leur sagesse et leur connoissance de l'avenir, mais, comme cette sagesse et cette connoissance n'étoient pas l'apanage d'une caste privilégiée, et comme les prêtres et les devins de la Grèce ne purent jamais se réunir en un corps séparé qui trouvât dans l'ignorance de leurs compatriotes un sûr moyen de s'assurer de la prééminence sur le reste du peuple, le respect dont je parle étoit plutôt une suite de l'intérêt particulier de ceux qui avoient besoin des services de ces interprètes de l'avenir que fondé sur l'intime persuasion de leur di-

([113]) Voyez les justes remarques du scholiaste d'Homère, ad Od. Γ. 267. Eustathe (ad Od. p. 126. l. 10.) dit des poëtes: ἐν φιλοσόφων μοίρᾳ ταττόμενοι καὶ διδασκάλων τῶν τε θείων καὶ ἀνθρωπίνων. Ce que les deux auteurs ajoutent dans cet endroit nous paroîtra certainement moins probable, de ce que quelques-uns croyoient que les ἀοιδοὶ étoient des εὐνοῦχοι.

gnité et de leurs vertus. Il en étoit bien autrement avec les poëtes. Les poëtes n'avoient pas d'abord les mêmes prétentions que les devins et les prêtres. Or il est assez connu que l'homme est communément d'autant moins disposé à accorder qu'on exige davantage. Les poëtes ne prétendoient qu'à amuser leurs auditeurs. La déférence que ceux-ci avoient pour eux étoit fondée dans la reconnoissance pour le plaisir qu'ils leur procuroient. On écoutoit les poëtes par choix; on consultoit les devins par nécessité. On suivoit les préceptes des poëtes parcequ'on n'étoit pas forcé à leur obéir; on ne suivoit les conseils des devins que parcequ'on croyoit qu'il seroit dangereux de les négliger. Les devins étoient écoutés comme des maîtres, les poëtes comme des amis, et, tandis qu'on méprisoit souvent les uns, lorsqu'ils n'étoient pas en état de satisfaire aux exigences extravagantes de l'avidité ou de l'ambition, il ne manqua presque jamais qu'on ne se sentit le coeur échauffé par l'admiration pour quelque vertu, en se pénétrant des accents divins des autres.

Exigences des prêtres et des prophètes. Moyens dont ils se servoient pour maintenir et étendre leur autorité.

Je crois qu'il ne paroîtra pas hors de propos de confirmer, par quelques exemples, les réflexions qu'on vient de lire. Voyons d'abord quelles furent les prétentions des devins et des prêtres et comment ils tâchoient de maintenir et d'étendre leur autorité, pour examiner ensuite quelle fut la conduite du vulgaire à leur égard. Ce que nous avons à dire par rapport aux poëtes fera le sujet d'un nouveau chapitre, où nous passerons en revue les plus illustres des anciens poëtes de la Grèce.

Si les prêtres et les prophètes de la Grèce ne jouissoient pas des mêmes avantages que ceux de l'Égypte et de l'Orient, il n'y eut certainement pas de leur faute. D'abord les prêtres ne manquoient pas d'exploiter à leur profit la crédulité de la multitude. L'auteur de l'hymne homérique à Apollon nous en fournit une indication assez naïve. Le

chef des Crétois, qui avoient accompagné le dieu à Delphes, lui ayant fait l'observation qu'il seroit difficile de trouver de quoi subsister, sur les rochers arides du Parnasse, Apollon lui répond qu'il n'a aucune raison de s'inquiéter à cet égard, puisque, pour trouver une ample subsistance, il ne leur faut qu'un couteau pour dépécer les victimes ([114]). L'histoire est là pour confirmer par de nombreux exemples qu'Apollon n'avoit pas trompé ses fidèles serviteurs. Nous n'en citerons qu'un seul, puisqu'ils appartiennent tous à l'époque suivante. Les prêtres de Cérès à Éleusis, en déclarant que les étangs de Rheiti, entre cette ville et Athènes, étoient consacrés à Cérès et à Proserpine, se réservoient le droit exclusif de la pêche dans ces eaux ([115]).

Les devins ne cédoient en rien aux prêtres. Apollonius représente Phinée nourri par les pieux qui venoient le consulter ([116]); et, lorsqu'on voit dans les traditions comme Mélampus sut mettre à profit la confiance qu'avoit le roi d'Argos dans son habileté, il faut croire qu'Apollonius a très bien saisi le génie du siècle dont il perpétua le souvenir dans ses poëmes, ou même qu'il n'a fait que suivre une ancienne tradition. Pour prix des soins qu'il rendroit aux filles du roi d'Argos, en proie à une étrange maladie, Mélampus ne demanda rien moins que la troisième partie du royaume de leur père, qui refusa d'abord d'écouter une proposition aussi absurde, mais, se trouvant contraint par la phrénésie toujours croissante de ses filles à recourir de nouveau à la sagesse du prophète-médecin, il le trouva encore plus intraitable que la première fois et se vit dans la nécessité d'obtempérer non seulement à sa demande, mais de céder une autre troisième part de ses états à son frère Bias ([117]).

([114]) Hymn. Hom. I. 524—541. ([115]) Paus. I. 38. 1.
([116]) Apoll. Rhod. II. 185 sq. cf. 450 sq.
([117]) Apollod. II. 2. 2.

Hérodote compare, très à propos, à cette conduite de Mélampus celle de Tisamène, devin de la famille des Iamides, qui, invité par les Lacédémoniens à accompagner leur armée dans la guerre contre les Perses, refusa de se rendre à leurs voeux, à moins qu'ils ne lui accordassent les droits de citoyen de Sparte. Les orgueilleux Spartiates, qui n'avoient jamais accordé cet honneur à aucun étranger, rejetèrent d'abord sa proposition avec mépris. Mais, comme ils savoient que l'oracle de Delphes avoit prédit que la présence de Tisamène assureroit la victoire, dans cinq batailles, à l'armée qu'il accompagneroit, et qu'ils redoutoient non sans raison la puissance du roi de Perse, ils résolurent enfin d'accepter la proposition du devin; mais celui ci, devenu plus exigeant par leur indulgence, refusa sur les mêmes termes de traiter avec eux et ne voulut les accompagner dans leurs expéditions qu'ils n'eussent accordé la même faveur à son frère Hagias. Aussi furent-ils les seuls étrangers que les Spartiates reçurent comme citoyens de leur ville (118). Cette histoire d'un siècle plus récent peut servir à prouver que celle de Mélampus, quoique appartenant aux temps fabuleux, est cependant entièrement conforme à la manière d'agir des anciens prophètes de la Grèce. Il est en effet assez probable que, si dans le temps de la guerre des Perses un devin osa demander, pour prix de ses services une faveur aussi insigne que l'étoit alors le droit de cité de Sparte, un autre a bien pu demander une partie d'un royaume, dans les siècles reculés dont nous nous occupons dans ce moment.

On racontoit encore que Mélampus, ayant été informé d'une manière miraculeuse que la toiture de la prison où le roi Iphiclus le tenoit enfermé étoit prête à s'écrouler, sut si bien arranger les affaires qu'un homme à qui il avoit de l'obligation fût sauvé, et qu'une femme qui

(118) Herod. IX. 33—35.

l'eut maltraité fut écrasée par une des poutres de l'édifice ([119]).

Je ne crois pas qu'il soit besoin d'indiquer le but qu'on se proposoit en répandant de pareilles fables, et que là où on avoit la crédulité d'y ajouter foi les devins n'avoient pas besoin d'autres moyens pour affermir leur autorité.

On peut faire la même réflexion par rapport à la tradition suivant la quelle Apollon punit les Doriens, à cause du meurtre du devin Carnus par Hippotès, fils de Phylas, un de leurs chefs, ce qui porta cette nation à décerner des honneurs funèbres à la mémoire de ce prophète, afin d'apaiser ses mânes et la divinité qui le protégeoit ([120]).

Le devin Polyïdus, étant forcé par Minos à communiquer les mystères de son art à son fils Glaucus, eut soin que le jeune prince oubliât quelque temps après tout ce qu'il avoit appris ([121]). Voilà certes un devin qui marcha sur les traces des savants Égyptiens.

Dans le ton que prend Tirésias envers les rois de Thèbes, tant dans l'Oedipe que dans l'Antigone, Sophocle a exprimé d'une manière admirable l'orgueil de ces interprètes de la volonté divine. Il est vrai que Tirésias n'est ici rien moins qu'un imposteur, mais les paroles qu'il adresse à Oedipe: »Je ne suis pas votre serviteur, mais seulement celui d'Apollon" ([122]), contiennent la somme des prétentions non seulement des anciens prêtres mais de tous les ministres du

([119]) Pherec. ap. Schol. Od. *Λ*. 289. cf. Pherec. fr. 26. ed. Stürz.

([120]) Paus. III. 13. 3. C'est le même devin qu'on prit pour un mage et dont nous avons déjà parlé plus haut. cf. Apollod. II. 7. 3. Conon (narr. 26.) parle d'une tradition qui représente ce Carnus comme une apparition qui poursuivit l'armée des Héraclides. La vengeance d'Apollon n'en fut pas moins terrible. cf. Schol. in Callim. H. in Apoll. 71.

([121]) Tzetz. ad Lyc. 811 fin.

([122]) Soph. Oed. T. 409. *ȣ γάρ τι σοὶ ζῶ δȣ̃λος, ἀλλὰ Λο-*

ciel qui, par leur rapport avec la divinité, croient seuls pouvoir se soustraire aux lois dont dépendent tous les autres membres de la société.

Résistance qu'offroient les peuples et les princes à ces prétentions extravagantes.

On voit que les prétentions des prêtres et celles des prophètes n'étoient pas moindres en Grèce que partout ailleurs. Mais nulle part peut-être leurs efforts n'ont eu moins de succès. Le caractère de la nation, le pays même qu'elle habitoit, si contraire comme nous l'avons vu, à la division en castes, le climat sous lequel elle vivoit, si propre à exciter et entretenir l'activité des facultés de l'esprit et l'irritabilité naturelle des sensations, et par là même une des causes les plus efficaces de cet esprit d'indépendance et de liberté qui a toujours distingué les habitants de la Grèce, enfin les émigrations et les mouvements continuels des peuplades qui avoient occupé ces contrées, tout cela a dû offrir autant d'obstacles invincibles à l'extension de cette autorité sacerdotale qui, sous le ciel brûlant de la Thébaïde et dans les monarchies absolues de l'Orient, parvint presque sans efforts à enchainer l'opinion publique et à se rendre maître non seulement de l'exercice des plus hautes fonctions mais même du privilège exclusif de cultiver les facultés de l'esprit et de rechercher la vérité.

Les anciens Grecs, il est vrai, n'étoient rien moins que des esprits forts tout comme leurs descendants, et ce fut là sans doute une des causes les plus efficaces de l'autorité de ceux qu'on regardoit comme les interprètes de la volonté divine, autorité qui, sans cela, n'auroit jamais pu s'établir parmi eux. Mais ce qui met une différence essentielle entre les Grecs et les Orientaux c'est que les Grecs, bien que très

ξίᾳ. Tirésias a ici le même titre qu'Apollon, savoir celui de ἄναξ. Ib. 283. ἄνακτ' ἄνακτι ταὔθ' ὁρῶντ' ἐπίσταμαι
μάλιστα Φοίβῳ Τειρεσίαν.
Lui seul connoit la vérité. Ib. 298. Voyez aussi le discours d'Oedipe qui suit immédiatement ce passage.

attachés à la religion et même souvent très superstitieux, avoient trop de discernement pour ne pas faire quelque distinction entre la religion et ses ministres, entre les dieux et leurs serviteurs. Une des principales causes de cette différence étoit encore (car il faut toujours en revenir là) que les prêtres et les devins n'étoient pas les seuls dépositaires de toutes les connoissances utiles, et que la sagesse même qui les distinguoit de la multitude n'étoit point l'apanage d'une classe privilégiée de la nation, mais accessible, au contraire, à des hommes de toutes les conditions. Quant au fait que nous alléguons, il est constaté par plusieurs endroits des auteurs anciens. Lorsque Hécube cherche à détourner Priam de la résolution qu'il a prise d'aller conjurer Achille de lui rendre le corps d'Hector, Priam lui répond que, si un homme, un devin ou un prêtre, lui avoit donné ce conseil il s'en défieroit, mais qu'à présent que la voix même de la divinité lui a suggéré cette résolution, il ne doit plus hésiter à l'exécuter ([123]). Dans l'Oedipe de Sophocle le choeur distingue aussi très exactement les dieux et leurs serviteurs. Il avoue que Jupiter et Apollon connoissent l'avenir, et que les hommes même peuvent se surpasser les uns les autres en sagesse, mais il ne veut aucunement convenir qu'un devin, par cette qualité seule de devin, soit plus sage que les autres mortels ([124]); et Iocaste va même si loin qu'elle doute de la véracité de l'oracle d'Apollon, à Delphes, parce qu'elle regarde ses prédictions non comme des paroles divines, mais comme des inventions humaines ([125]). Chez Euripide Oreste dit: »Les oracles d'Apollon sont infaillibles, mais je n'ai aucune estime pour la divination des hommes" ([126]). Aussi

([123]) Il. Ω. 220 sq. ([124]) Soph. Oed. T. 495 sq.

([125]) Ib. 702. *χρησμὸς γὰρ ἦλθε Λαΐῳ πότ', οὐκ ἐρῶ*
Φοίβου γ' ἀπ' αὐτοῦ, τῶν δ' ὑπηρετῶν ἄπο, cet.

([126]) Eur. El. 400. —— *Λοξίου γὰρ ἔμπεδοι*
χρησμοί, βροτῶν δὲ μαντικὴν χαίρειν ἐῶ.

croyoit-on que, d'un côté, les devins révéloient quelquefois aux hommes ce que les dieux auroient voulu tenir secret ([127]), et que, d'un autre côté, ils les trompoient par de fausses prédictions ([128]).

Il n'est donc pas étonnant qu'on ait souvent traité avec peu de ménagement les prêtres et les devins. Nous n'avons qu'à nous rappeler la conduite d'Agamemnon envers le prêtre d'Apollon et le devin Calchas, dans le commencement de l'Iliade. Le reproche qu'il fait à ce dernier de ce qu'il lui prédit toujours des évènements fâcheux ([129]) porte l'empreinte tant de la grossièreté que de la simplicité de ces siècles. C'est absolument de cette manière qu'agiroit un enfant gâté, en s'en prenant aux objets innocents, pour se venger de quelque contrariété dont il ne peut attribuer la faute à personne.

Dans l'Odyssée les prétendants de Pénélope se moquent des prophéties d'Halithersès et parlent avec le dernier mépris du devin Théoclymène ([130]), et même l'honnête Eumée range les devins parmi les artistes, et les considère

([127]) On le racontoit, par exemple, de Tirésias, à qui les dieux avoient ôté la vue, pour le punir de ce crime. Apollod. III. 6. 7. On disoit la même chose de Phinée. Apollon. Rhod. II. 179 sq. cf. Schol. ad h. l. p. 136.

([128]) Voyez entr'autres Æsch. Ag. 1196, où Clytemnestre dit: ἢ ψευδόμαντίς εἰμι θυροκόπος φλέδων. cf. vs. 1274. Oedipe, en colère, appelle Tirésias *μάγος μηχανοῤῥάφος, δόλιος, ἀγύρτης*. Oed. T. 386.

([129]) Hom. Il. *Α*. 106 sq. *Μάντι κακῶν* etc. Malheureusement les Grecs conservèrent très longtemps, ou, pour mieux dire, toujours les défauts aussi bien que les bonnes qualités de l'enfance. Les Lacédémoniens mirent à mort le devin crétois Épiménide, qu'ils avoient fait prisonnier de guerre, parceque ses prédictions n'étoient pas à leur gré. Paus. II. 21. 4. La meme erreur fut cause qu'on décerna des récompenses aux devins dont les prédictions favorables avoient été confirmées par l'évènement. Chez Euripide Tirésias assure qu'il a reçu une couronne d'or des Athéniens, parcequ'il a prédit la victoire qu'ils venoient de remporter sur Eumolpe et les Éleusiniens. Phœn. 861 sq.

([130]) Hom. Od. *Β*. 201. *Υ*. 158 sq. 376 sq.

non seulement comme égaux aux poëtes et aux médecins, mais même à ceux qui façonnent le bois ([131]).

On trouve les mêmes opinions chez les poëtes tragiques. Les princes qui assiègent Thèbes n'ont aucun respect pour leur allié, le devin Amphiaraüs, quoiqu'il faut avouer que, pour les injures, celui-ci ne reste pas en défaut ([132]). L'entretien de Créon et de Tirésias, dans l'Antigone de Sophocle, celui d'Oedipe avec le même devin, dans l'Oedipe Roi, pourroient en fournir des exemples assez frappants([133]). Étéocle parle avec beaucoup de mépris de la divination, dans la présence de Tirésias ([134]). Agamemnon accuse d'ambition les devins ([135]), et Achille assure que les devins sont des gens qui distribuent au hasard peu de vérités et beaucoup de mensonges ([136]). Il est vrai que la ma-

([131]) Antinoüs, un des prétendants, ayant blâmé Eumée de ce qu'il vient d'amener Ulysse, qui s'est présenté sous la forme d'un mendiant, Eumée lui répond que certainement personne ne s'aviseroit d'attirer des étrangers, à moins qu'ils ne professassent quelque art utile, par exemple un médecin, un ouvrier, un poëte ou un devin. Il les comprend tous sous la dénomination générale de *δημιοεργοί*. Od. *P*. 380 sq.

([132]) Aesch. VII. c. Theb. 362 sq. 555 sq. Tydée accuse Amphiaraüs de vouloir fléchir la mort en sa faveur, par de lâches flatteries. Amphiaraüs appelle Tydée un homicide, un perturbateur de l'ordre public, un homme qui enseigne le mal aux autres, qui attire sur eux la colère des Furies, etc.

([133]) Créon entr'autres accuse les devins d'avarice (Ant. 1040, 1041): *Τὸ μαντικὸν γὰρ πᾶν φιλάργυρον γένος.* De même Oedipe (Oed. T. 387), *ὅςις ἐν τοῖς κέρδεσιν μόνον δέδορκε.* On voit bien que le respect que l'un et l'autre témoigne d'abord à Tirésias n'avoit pas un fondement bien solide.

([134]) Eurip. Phoen. 779 sq.

([135]) Eur. Iph. *A*. 520. *Τὸ μαντικὸν πᾶν σπέρμα φιλότιμον κακόν.*

([136]) Ib. 956 sq. —— *τίς δὲ μάντις ἔστ' ἀνήρ;*
"Ος ὀλίγ' ἀληθῆ, πολλὰ δὲ ψευδῆ λέγει Τυχών.

Ici, comme dans plusieurs autres endroits, Euripide rend avec exactitude les opinions des siècles qui lui fournissent le sujet de ses poëmes, mais souvent aussi ne donne-t-il que ses propres opinions. Par exemple, on reconnoit facilement le disciple d'Anaxagore aux invectives du messager, dans l'Hélène, et dans la remar-

nière dont s'expriment les personnages, dans les poëmes soit épiques soit tragiques, manière qui porte naturellement l'empreinte de leur situation et de leur caractère, ne sauroit avoir la même autorité que des faits historiques: mais les poëtes ne leur auroient certainement pas osé attribuer de pareilles expressions, s'ils eussent été persuadés qu'on n'en entendoit jamais de pareilles dans la vie réelle, ou que, par leur absurdité, elles pourroient choquer les auditeurs. Mais d'ailleurs les preuves historiques ne nous manquent pas, même dans des siècles plus récents. On me permettra, j'espère, d'anticiper sur l'ordre que je me suis prescrit, en empruntant à ces siècles un ou deux exemples qui confirment si évidemment ce que nous avons remarqué ici, par rapport à l'émulation réciproque du sacerdoce et des autres classes de citoyens, qu'il seroit dommage de ne pas les alléguer immédiatement après les réflexions qu'on vient de lire, et nous le faisons avec d'autant moins de scrupule que les temps auxquels elles appartiennent touchent encore, pour ainsi dire, aux siècles héroïques, et leur ressemblent aussi sous plusieurs rapports. Je veux parler de l'époque des guerres messéniennes.

que qu'il fait que, si l'on veut défendre les devins contre l'accusation de nous dérober une partie de ce qui nous seroit utile à savoir, en disant que les dieux mêmes ne nous ont pas voulu tout révéler, on fera mieux de ne pas chercher à découvrir les secrets de la providence, d'honorer les dieux, de leur demander de nous accorder ce qu'ils croient utile pour nous et de soigner en attendant soi-même ses intérêts. Eur. Hel. 759.

Τί δῆτα μαντευόμεθα; τοῖς θεοῖσι χρὴ
Θυόντας αἰτεῖν ἀγαθὰ, μαντείας δ' ἐᾷν.

———— ———— ———— ————

Γνώμη δ' ἀρίςη μάντις ἤτ' εὐβουλία.

La réponse du choeur est bien assurément aussi une réponse du poëte:

— τοὺς θεοὺς ἔχων τὶς ἂν
Φίλους, ἀρίστην μαντικὴν ἔχοι δόμοις.

Parmi les fragments du Philoctète on trouve encore un discours à quelques devins, à ce qu'il paroît, lequel n'est rien moins qu'obligeant et n'indique aucunement une foi trop implicite à leurs oracles. ed. Barn. T. II. p. 464. n°. 6.

L'oracle de Delphes, consulté par les Messéniens, dans la situation critique où ils se trouvoient, par la supériorité toujours croissante des Lacédémoniens, avoit exigé le sacrifice d'une vierge de la race illustre des Épytides. Cet oracle avoit été communiqué aux Messéniens par un devin. Ce fut un devin qui interposa son autorité pour récuser la victime désignée par le sort; et, lorsqu'Aristodème, l'un des Epytides, fut assez dénaturé non seulement pour offrir sa propre fille en remplacement, mais même pour lui plonger son épée dans le sein, lorsque son amant, pour la sauver, prétendit qu'elle étoit grosse, ce fut encore le même devin qui déclara que la mort de la fille d'Aristodème ne sauroit satisfaire les dieux infernaux, parceque cette mort n'avoit pas été l'effet d'un sacrifice, mais plutôt d'un meurtre; ce qui eut d'abord une influence si puissante sur le peuple que l'amant de l'infortunée échappa à peine à sa fureur. Et, cependant, l'autorité du roi et des Épytides prévalut sur le pouvoir sacerdotal et la superstition de la multitude, et ils réussirent à empêcher l'exécution de leurs desseins pernicieux (137).

Dans l'autre exemple que je voulois alléguer ce fut le peuple qui résista avec succès au pouvoir des prêtres et des devins. Après la mort du roi Euphaës, qui n'avoit point laissé d'enfants mâles, le même Aristodème se rangea parmi les candidats à cette dignité. Les devins, toujours prêts à se faire valoir, et nullement accoutumés à en passer par l'humiliation qu'ils avoient reçue, mirent tout en oeuvre pour faire obtenir la couronne à un autre, et alléguèrent contre Aristodème qu'un homme souillé d'un parricide n'étoit pas digne de la porter. Mais tous leurs efforts ne purent les empêcher de recevoir un nouvel échec. Le peuple, qui favorisoit Aristodème, l'emporta et lui décerna la couronne (138).

(137) Paus. IV. 9. (138) Paus. IV. 10.

La suite de cet ouvrage, où nous traiterons de ces institutions religieuses qui étoient destinées exclusivement à éclaircir l'avenir, nous fournira un ample commentaire sur les réflexions qu'on vient de lire. Les oracles, selon mon opinion, n'appartiennent pas à cette époque, parcequ'il est impossible de juger de leur influence sur la civilisation, d'après des traditions. Les traditions peuvent nous instruire par rapport au caractère du peuple, à ses opinions et même à ses relations avec les hommes illustres et les savants qui cherchèrent à les civiliser, par des institutions religieuses et politiques: mais, pour bien juger de l'influence des oracles sur les évènements, sur les moeurs et sur les idées de la nation, il faut d'abord être certain que les oracles dont les auteurs font mention aient été rendus effectivement, et, en second lieu, que les évènements qui en sont représentés comme les suites soient arrivés. Et d'ailleurs ce n'est que dans l'époque suivante que les oracles commencent à exercer une influence marquée tant sur le sort des Grecs que sur leurs moeurs et leur religion. Enfin les exemples les plus frappants appartiennent pour la plupart à la seconde partie de cet ouvrage, ce qui fait que, si nous voulions nous occuper dès à présent de cette importante portion de notre travail, nous ne pourrions jamais lui donner le développement nécessaire, sans outrepasser à chaque pas les limites chronologiques que nous nous sommes prescrites. Nous réservons donc pour la seconde partie le peu de détails que pourroit nous offrir, à ce sujet, l'époque dont nous nous occupons dans ce moment.

Pour compléter cet examen des premiers précepteurs et instituteurs des anciens Grecs, il nous reste encore, comme nous l'avons remarqué plus haut, à faire quelques réflexions sur les rapports entre les poëtes et le peuple, et sur leurs mérites en ce qui concerne la civilisation. Je crois que nous atteindrons plus facilement à ce but, en

passant en revue les poëtes les plus illustres de cette époque, ce qui nous fournira en même temps l'occasion d'entrer dans quelques détails qui auroient entrecoupé le fil de notre raisonnement, dans l'exposition générale que nous venons d'achever, et qui sont néanmoins absolument nécessaires pour l'intelligence de cette partie de nos recherches.

CHAPITRE VIII.

Examen particulier des principaux sages de cette époque, célèbres surtout comme poëtes. — Olen. — Linus. — Pamphus. — Philammon. — Thamyris. — Musée. — Orphée. — Erreur commune à quelques auteurs modernes sur l'examen historique de l'époque qui a précédé le siècle d'Homère. — Orphée théologien, devin, médecin, magicien, poëte. — Exagérations du mérite d'Orphée par les traditions populaires et les fictions des poëtes. — Philosophie d'Orphée. — Mérites d'Orphée, par rapport à la civilisation morale de ses contemporains. — Résultats de notre examen comparés aux vues de quelques savants modernes.

Examen particulier des principaux sages de cette époque, célèbres surtout comme poëtes.

Ce que nous avons à dire à l'égard des premiers poëtes de l'ancienne Grèce nous fournira une nouvelle preuve de cette réunion de différentes qualités dans un seul et même personnage que nous venons de signaler dans le chapitre précédent. Quelques-uns de ces poëtes furent en même temps et devins et prêtres, mais la postérité a préféré les désigner par le talent qu'elle estimoit le plus et qu'elle étoit le mieux en état d'apprécier.

Olen.

C'est ainsi qu'Olen, suivant quelques-uns natif de Lycie, suivant d'autres des contrées au nord de la Grèce, exerça aussi bien l'art de la divination que celui de la poësie. On croit que le premier il composa des hymnes pour le service du culte public [1].

Linus.

Il n'en fut pas autrement à l'égard de Linus, dont le talent poëtique donna naissance à la fable qu'il fut le fils d'une des Muses [2], avec lesquelles il partagea,

[1] Paus. IX. 27. 2. X. 5. 4. Herod. IV. 35. Callim. H. in Del. 304 sq.

[2] Suivant Pausanias (IX. 29. 3.) d'Uranie, suivant Tzetzès (ad Lycophr. 831.) de Clio, suivant Apollodore (I. 3. 2.) de Calliope, suivant Suidas (in v.) de Terpsichore. Quelques-uns admettent

après sa mort, célébrée par tous les autres poëtes ([3]), les honneurs du culte public, jusques dans les siècles où la Grèce n'avoit conservé de son antique gloire que les souvenirs. L'on voyoit encore sa statue sur l'Hélicon, dans le voisinage du bois sacré des déesses de la poësie et de la musique. Suivant les charmantes traditions de l'ancienne Grèce, Linus, aussi bien qu'Orphée et Thamyris, avoit aidé ces déesses à retrouver l'harmonie perdue par le désespoir d'Apollon, qui, se repentant de sa cruauté envers Marsyas, avoit rompu les cordes de sa lyre ([4]). On racontoit qu'il fut l'inventeur du rhythme et qu'il appropria à l'usage des Grecs les lettres introduites par Cadmus ([5]). Ces traditions, aussi bien que celles qui représentent Linus comme le précepteur tant d'Orphée que d'Hercule, qui l'auroit mis à mort dans un mouvement d'impatience, causé par une réprimande un peu trop sévère, prouvent assez qu'on en a agi avec Linus comme avec son disciple, c'est à dire qu'on a réuni sous un nom plusieurs traditions qui se rapportent à des personnages entièrement différents l'un de l'autre ([6]). Que dire en effet, lorsqu'on attribue à un poëte de ces temps reculés non seulement des poëmes sur la cosmogonie, mais même sur le cours du soleil et de la lune, sur l'origine des animaux et des plantes, et jusqu'à l'invention du système de

deux poëtes du nom de Linus, l'un, le plus ancien, fils d'Uranie, l'autre, plus jeune, de Terpsichore. cf. Suid. ib. Paus. IX. 29. 3. (T. IV. p. 104. ed. Sieb.) et Eustath. ad Il. p. 1222. l. 50.

([3]) Hesiod. ap. Eustath. ad Il. p. 1222. l. 40. cf. ed. Heins. p. 328. Paus. IX. 29. 3. Conon (narr. 19.) parle d'un autre personnage dont la mort donna naissance au chant lugubre qui portoit le nom de Linus; mais on nous excusera de la peine que nous avons à accorder ces variantes.

([4]) Diod. Sic. T. I. p. 228.

([5]) Diod. T. I. p. 236. D'après Suidas (in v.) ce fut lui qui porta les lettres en Grèce.

([6]) Voyez les notes précédentes. Eustathe (ad Il. p. 1223. l. 10.) parle de trois poëtes du nom de Linus.

philosophie enseigné dans la suite par Anaxagore! (7).

Pamphus. Après Linus l'antiquité nomme Pamphus comme l'un des plus anciens poëtes de la Grèce et comme le premier qui composa des hymnes pour les Athéniens (8).

Philammon. Philammon, fils d'Apollon et de cette Philonis dont l'éclatante beauté manqua d'allumer la guerre entre les dieux, est signalé comme un sage, comme l'instituteur des choeurs de vierges (9) et des mystères qu'on célébra dans la suite près du lac de Lerne (10).

Thamyris. Son fils Thamyris fut encore plus célèbre, mais il dut une partie de sa renommée à son orgueil et à ses déréglements (11). On racontoit qu'il n'avoit pas seulement osé défier les Muses à s'engager avec lui dans un combat musical, et à des conditions qu'on eut attendu plutôt d'un Hercule que d'un sage de l'antiquité (12), mais

(7) Diog. Laërt. procœm. p. 1 fin. p. 2 init.

(8) Paus. IX. 27. 2. ib. 29. 3. ib. 31 fin. ib. 35. 1. Philostrate (Heroïc. cap. 2. § 19 fin.) a conservé deux vers qu'il prétend être de Pamphus, mais qui ressemblent bien plus à l'ouvrage de quelque auteur comique ou esprit-fort, tel qu'Aristophane ou Lucien. C'est une parodie d'un vers très connu d'Homère:

Ζεῦ κύδιςε, μέγιςε θεῶν, εἰλυμένε κόπρῳ
Μηλείῃ τε καὶ ἱππείῃ, καὶ ἡμιονείῃ.

Philostrate lui-même y voit une expression allégorique du panthéisme ou du moins de la force vitale dans les animaux. S'il en est ainsi, l'authenticité de ces vers n'en seroit assurément pas mieux prouvée.

(9) Pherec. ap. Schol. Od. *T.* 432. cf. fr. Pherec. 18. ed. Stürz.

(10) Paus. II. 37. 3. Voyez néanmoins ses doutes à l'égard de cette tradition, ib.

(11) On prétend que Thamyris étoit natif de Thrace. Voyez les traditions à l'égard de son origine dans Pausanias (IV. 33. 4.) et Conon (narr. 7.), suivant quoi les Thraces lui décernèrent la dignité royale par admiration pour son talent. Selon Eustathe (ad Il. p. 226. l. 10.) il régnoit sur le canton voisin du mont Athos.

(12) Homère, dans le témoignage le plus ancien que nous connoissions à l'égard de Thamyris, en parlant de ce combat et du supplice assez inhumain que lui firent subir les Muses, ne dit rien de cette condition (Il. *B.* 594—600.). On la trouve chez Apollodore, I. 3. 3. *ἂν μὲν κρείττων εὑρεθῇ, πλησιάσειν πάσαις.* cf. Schol. Il. *B.* 595. ed. Wassenb. Il y a une autre tradition,

aussi qu'il avoit donné le premier exemple d'une inclination infame qui dans la suite ne servit que trop à la corruption des moeurs des habitants de la Grèce([13]). Il seroit facile de réfuter la dernière accusation par l'observation que dans les poëmes d'Homère, qui vécut longtemps après Thamyris, on ne trouve aucun vestige de ce vice. Mais ces traditions prouvent au moins qu'on ne regardoit pas toujours les poëtes comme des modèles de chasteté et de tempérance. En effet, Thamyris avoit une très mauvaise réputation ([14]), et ses fautes furent si graves que les dieux lui ôtèrent non seulement la vue, mais jusqu'à son bon sens et au talent même qui l'avoit illustré ([15]). Aussi le comptoit-on parmi le petit nombre de malheureux dont le supplice se prolongeoit jusques après la mort, dans le royaume des ténèbres([16]), quoique Polygnote, dans le

où il est un peu plus modéré dans ses désirs. Il s'y contente de n'exiger qu'une Muse, pour l'épouser. Aussi n'y perd-il qu'un oeil. Eustath. ad Il. p. 226 in. cf. Schol. ad Il. *B.* Catal. 102. Pausanias vit encore sa statue sur l'Hélicon. Il y étoit représenté aveugle, tenant dans la main une lyre brisée. IX. 30. 2.

([13]) Apollod. I. 3. 3. *πρῶτος ἀρξάμενος ἐρᾷν ἀῤῥένων.* Suidas (in v.) a même les noms de ses favoris. Mais, tandis qu'il rapporte quelques autres anciens Grecs qu'on a accusés d'avoir donné le premier exemple de ce déréglement, il finit par nous tranquilliser, en déclarant que le premier auteur de ce vice ne fut autre que Jupiter lui-même, l'amant de Ganymède.

([14]) Comme si l'infortuné Thamyris n'en eut pas déjà assez sur son compte, Terpsichore, dans Euripide, lui donne encore la faute de sa propre imprudence. Rhes. 915 sq. Cette accusation est assez comique, mais assurément non sans exemple.

([15]) Schol. Hom. Il. 595. ed. Wassemb. *καὶ τȣ̃ νȣ̃ ἐςέρησαν.*

([16]) Prodicus ap. Paus. IV. 33. 7. Pausanias nous donne ici une explication de cette fable de sa façon, dont nous nous occuperons aussi peu que de celle de Tzetzès (Chil. VII. 92 sq.). Ce dernier auteur attribue à Thamyris une Cosmogonie de 5000 vers. Suidas (in v.) se contente de 3000 vers, et il donne à ce prétendu ouvrage de Thamyris le nom de *Theologia*, tandis qu'il l'appelle lui-même *ἐποποιός.* Un savant distingué (M. Müller, Orchom. p. 388.) est aussi de l'avis que Thamyris appartenoit aux poëtes épiques.

tableau dont il a orné la Lèsché, à Delphes, n'ait pas suivi cette tradition ([17]).

Musée. Quoique quelques-uns veuillent que Musée fut fils d'Orphée ([18]), nous l'ajouterons aux poëtes moins connus dont nous venons de parler, pour nous occuper ensuite exclusivement d'Orphée, le plus célèbre de tous.

Musée fut encore plus célèbre par sa divination que les poëtes précédents, qualité qui l'enorgueillit au point qu'il refusa de concourir avec eux, en prenant part au combat musical à Delphes. On en raconte de même d'Orphée, nouvelle preuve des folles prétentions de ces interprètes de l'avenir ([19]). On sait aussi qu'Onomacrite se servoit du nom de Musée, pour donner de l'autorité aux oracles qu'il avoit inventés lui-même, ce qu'il put faire avec d'autant moins de scrupule qu'on croyoit effectivement que Musée avoit écrit des oracles et qu'ils existoient encore du temps d'Onomacrite ([20]). Il avoit même sous ce rapport une plus grande renommée qu'Orphée. Orphée est célèbre spécialement comme théologien et instituteur des mysté-

([17]) Paus. X. 30. 4. Il a représenté Thamyris dans le royaume des morts aveugle, il est vrai, triste et mal-vêtu, une lyre brisée à ses pieds, mais d'ailleurs dans la même situation et le même lieu que les autres poëtes.

([18]) Diod. Sic. T. I. p. 271 in. Selon Suidas (in v.) il fut le fils d'un certain Antiphème et disciple d'Orphée, ou même plus ancien que ce poëte. L'auteur des Argonautica Orphica (310) et Pausanias (X. 3. 5.) appellent le père de Musée Antiophème. Diogène Laërce prétend que Musée fut le fils d'Eumolpe (procem. p. 1 fin.), tandis que Suidas veut qu'Eumolpe fut le fils de Musée. Quelques-uns coupent court à toutes ces difficultés, en le représentant comme autochthone, Aristoxenus ap. Harpocr. in v.

([19]) Paus. X. 7. 2.

([20]) Herod. VII. 6. Hérodote parle ici de ces oracles comme d'une chose très connue et dit seulement qu'ils furent interpolés et falsifiés par Onomacrite. cf. IX. 43. Pausanias (I. 22. 7.) est d'avis qu'il n'y eut aucun poëme qu'on put attribuer avec quelque fondement à Musée, excepté une hymne à Cérès, et que tout le reste étoit l'ouvrage d'Onomacrite.

res, Musée comme devin et (remarquons le encore) comme médecin (21). Cependant nous trouverons les mêmes qualités attribuées à Orphée; et, en général, l'un aussi bien que l'autre peut encore servir d'exemple de cette réunion de différents talents qui distinguoit les plus anciens précepteurs des Grecs, comme nous venons de le remarquer dans le chapitre précédent. Musée, par exemple, fut médecin, devin, poëte (22) et de plus magicien (23).

Orphée. Nous ne nous arrèterons pas aux autres poëtes de ces siècles reculés, Olympe, Thymète, Pronapidès, Phémonoë, Hélène etc. Nous n'en connoissons guères plus que les noms (24). Hâtons-nous d'en venir au plus célèbre de tous, à Orphée.

(21) Voyez p. e. Aristoph. Ran. 1064, 1065. Philostr. Heroïc. c. 2. § 19. p. 693 in. On attribuoit à Musee un ouvrage, sous le titre de ἀκέσεις νοσῶν. Eustath. ad Il. p. 3. l. 10.

(22) On lui attribuoit des theogonies (Diog. Laërt. procem. p. 1 fin.), des titanographies (Schol. Apoll. Rhod. III. 1179.), des poëmes eumolpiques etc. (Paus. X. 5. 3.). Diogène (l. l.) le représente comme philosophe: φάναι τε ἐξ ἑνὸς πάντα γίνεσθαι, καὶ εἰς ταὐτὸν ἀναλύεσθαι.

(23) On disoit que Borée lui avoit accordé la faculté de voler. Suivant Pausanias (I. 22. 7.) Onomacrite fut l'inventeur de ce conte. cf. IV. 1. 4.

(24) Diodore (T. I. p. 236 sq.) donne le contenu d'un poëme de Thymète, dont le titre étoit *poëme phrygien*. Ce poëme phrygien n'est autre chose qu'une exposition euhémérique de la mythologie, telle qu'on en trouve plusieurs dans les ouvrages de Diodore, et par conséquent bien postérieur au siècle dont il s'agit. M. Bode (Orpheus, poët. graec. antiquissimus, p. 76, 77.) croit qu'Olen, Linus et Philammon sont les représentants, pour ainsi dire, de la poësie qui se rapporte au culte public, et spécialement à celui d'Apollon, tandis qu'Orphée, Musée, Eumolpe et Pamphus représentent les poëtes des mystères consacrés au culte de Cérès et de Bacchus. Cet auteur, qui surpasse peut-être tous ses compatriotes en libéralité, par rapport aux citations, donne ici un répertoire complet de passages tirés d'auteurs anciens et modernes qui se rapportent aux poëtes de cette époque, p. 77. not. 54.

Erreur commune à quelques auteurs modernes, sur l'examen historique de l'époque qui a précédé le siècle d'Homère.

Le nom d'Orphée et les traditions qui se rapportent à lui sont si connues que rien ne paroît d'abord plus facile que de les répéter. Mais ces traditions ont donné lieu aux auteurs modernes d'émettre des opinions si opposées, que ce qui paroît d'abord n'offrir aucune difficulté doit faire hésiter d'en émettre aucun jugement à quiconque craindroit de s'exposer au blâme de négliger les recherches de ses prédécesseurs. Tandis qu'une partie des écrivains modernes représente la sagesse d'Orphée comme l'écho de la sagesse non moins vantée par les mêmes auteurs des prêtres de l'Égypte et de l'Orient, et nous assure qu'elle renfermoit un système complet des explications les plus sublimes des anciennes fables, explications ignorées ou oubliées par le jeune Homère, dont les poëmes, remplis des erreurs du polythéisme et de l'anthropomorphisme, sont les preuves les plus sûres de sa grossière ignorance : d'autres voudroient nous prouver, par les mêmes poëmes, où il n'est fait aucune mention d'Orphée, ni des mystères, que tout ce qu'on en raconte n'est qu'une vaine chimère, qu'il n'exista ni Orphée, ni mystères avant Homère, et que les poëtes lyriques ont été les inventeurs des fables qui se rapportent à ce prétendu sage de la plus haute antiquité (25).

(25) Je crois devoir faire remarquer en passant que le scholiaste d'Apollonius nous donne lieu de soupçonner qu'on ait déjà fait mention d'Orphée avant les lyriques. Ce scholiaste (ad I. 23.) parle d'un endroit de Phérécyde, où cet auteur auroit tâché de prouver que ce ne fut pas Orphée, mais Philammon, qui accompagna les Argonautes (cf. fr. Pherec. 18. ed. Stürz.). Or, comme il est évident que Phérécyde parle ici d'une opinion reçue parmi ses contemporains, il est impossible que l'invention de l'histoire d'Orphée (si invention il y a) ne soit plus ancienne que l'âge de Phérécyde. Mais je ne saurois même me former une idée d'une semblable invention. Je dois cette remarque à Voss, Mythol. Briefe, T. I. p. 32. Bode l'a commentée et confirmée. Orpheus, p. 11.

Il est absolument nécessaire de dire un mot de cette controverse, pour ne pas laisser nos lecteurs dans l'incertitude à l'égard de notre opinion sur un problème qui touche de si près l'authenticité des sources où nous puisons, que la manière dont on croit devoir le résoudre détermine le point de vue où il faut se placer pour porter un jugement équitable de nos recherches. Quant à la philosophie orphique, sacerdotale, proto-homérique, ou de quel autre nom qu'on voudra la désigner, je ne crois pas qu'il soit nécessaire de faire connoître mon opinion à son égard. Mes recherches sur les Égyptiens et mes remarques sur le Panthéon de Champollion ont pu convaincre le public que je ne suis pas grand partisan de cette philosophie *ancienne*, puisée dans les ouvrages de Jamblique et dans les livres du prétendu Hermès; et les recherches dont nous nous occupons dans ce moment me semblent fournir des preuves assez convaincantes que je ne dois avoir aucune raison de me repentir de cette manière de voir. D'ailleurs nous reviendrons là-dessus à la fin de ce chapitre. Mais, en me déclarant contre le système de ceux qui commettent un si grave anachronisme dans l'histoire du développement de l'esprit humain, je ne prétends nullement défendre l'opinion des sectateurs du parti contraire, qui semblent croire ne pouvoir réfuter leurs adversaires qu'en coupant court à toute dispute à l'égard des anciens sages de la Grèce, par la supposition aussi téméraire qu'absurde que ces sages mêmes n'aient jamais existé. Je crois qu'il y a lieu ici de déclarer mon opinion à l'égard de ce nouveau système. Ce que j'en dirai a autant de rapport à la méthode que j'ai cru devoir suivre dans tout le cours de ces recherches qu'à la manière dont j'envisage l'histoire d'Orphée.

L'auteur illustre de la Symbolique, précédé par le célèbre Heyne, et les savants qui ont marché dans leurs traces, ont confondu tous les âges et tous les systèmes, en attri-

buant aux poëtes d'un peuple à peine sorti de l'état de barbarie les explications forcées de philosophes qui vécurent dans un siècle où l'on commençoit à entrevoir l'absurdité des traditions populaires, et les subtilités de grammairiens qui abusoient du temps qu'ils avoient de reste, pour forger des allégories plus absurdes que les fables qu'ils prétendoient ainsi corriger.

Plusieurs savants ont entrevu les suites facheuses de cette méthode, mais, pour y subvenir, ils ont inventé un système qui n'est guère plus soutenable. Ils ont cru que, pour connoître l'âge des fables et des traditions de l'ancienne Grèce, il ne falloit que lire les auteurs d'après l'ordre chronologique, persuadés que l'âge de l'auteur est la mesure certaine de l'âge de la fable ou de la tradition dont il parle, et que son silence est une preuve indubitable ou qu'une tradition qu'on trouve dans un auteur plus récent n'existoit pas encore de son temps, ou, au moins, que l'auteur plus ancien l'ignoroit. Il est vrai que, lorsqu'un auteur ancien ne fait aucune mention d'une fable, d'une personne, d'un évènement, d'une ville etc. dont personne n'a parlé avant lui, il faut des recherches scrupuleuses avant que d'oser assurer que cette fable, ou cette personne etc. ait existé, mais il ne seroit pas moins imprudent de croire cette seule preuve suffisante pour assurer qu'elles n'existassent pas encore ou qu'elles ne fussent pas connues de l'auteur dont il s'agit. Il n'est pas nécessaire d'énumérer ici toutes les particularités aux quelles on doit avoir égard pour résoudre de semblables questions. La critique et le bon sens les indiquent. Mais il est certain que l'âge seul des auteurs est un guide peu sûr pour déterminer l'âge des hommes ou l'origine des évènements, des traditions ou des opinions qui font l'objet de nos recherches. Cette méthode est bonne lorsqu'on se propose de composer des index, mais lorsqu'on veut examiner plus à fond les progrès des peuples, il ne suffit pas seulement de faire des extraits

des auteurs anciens, il faut aussi être attentif au développement naturel des facultés de l'esprit, à l'histoire du coeur humain, telle que nous l'offrent tant les annales des peuples que l'expérience journalière et l'étude de nous mêmes, il faut compter les suites ordinaires de certaines causes, en un mot, la philosophie doit venir au secours de l'histoire, et, tout en évitant de vouloir subvenir, par des hypothèses, au défaut de connoissances positives, elle doit nous aider à remplir les lacunes qui interrompent le cours de nos recherches, et à nous indiquer l'ordre des faits, lorsque les dates et les renseignements chronologiques nous manquent (26).

(26) M. Lobeck, dont l'ouvrage intitulé Aglaophamus est rempli de vues lumineuses, mais qui me paroît être un de ceux qui a le plus abusé de l'application du principe dont il est ici question, blâme, à mon avis, très mal-à-propos ces paroles du savant Heyne: »Quod Hesiodum primum fabulae de Gorgone et Perseo auctorem edunt viri docti, auctore Hesychio, parum docte faciunt, qui Homerum fabulas has ignorare, h. e. iis non uti, ait." M. Lobeck fait ici la réflexion suivante: »Num, quia non demonstrari potest Homerum haec ignorasse, credendum est, eum non ignorasse?" Non, certes; mais n'auroit-on pas le même droit de demander: »Num, quia non demonstrari potest Homerum haec non ignorasse, credendum est, eum ignorasse?" L'un est aussi impossible à prouver que l'autre. Si Hésiode est le premier qui parle de Persée et de Gorgo, le savant qui en conclut qu'Homère n'ait pas connu ces personnages tombe dans la même faute que celui qui assure qu'il les a connus. Voyez Lobeck, Aglaoph. T. I. p. 317. not. sq. Comment donc! ce principe est-il donc si sûr dans l'application et le seul moyen de s'assurer de l'âge et de l'origine des objets de nos recherches; ce principe est-il donc la barrière (criticorum repagula, ib. p. 318) qui, une fois écartée, laisse le champ libre aux hypothèses les plus absurdes et permet d'attribuer aux poëtes les plus anciens les inventions les plus récentes, jusqu'à l'imprimerie et les diligences! Est-il possible qu'un homme aussi judicieux que M. Lobeck oublie cette règle si connue: *Abusus non tollit usum;* et faut-il donc rejeter le principe, bien que vrai en soi-même, parcequ'on est allé trop loin dans l'application? Certes, les partisans du système de Creuzer auroient ici une belle occasion d'user de représailles, car, en rejetant leur principe, à cause de l'abus qu'ils en ont fait, M. Lobeck leur donne le même droit, puisqu'il est tombé dans la même faute.

Certes, il est aussi imprudent de nier l'existence d'Orphée avant Homère, parceque son nom ne se trouve nulle part dans l'Iliade ou l'Odyssée, que de prétendre que les mystères n'avoient pas encore été institués, parcequ'Homère n'en a pas parlé. Homère, dans les quarante-huit livres de ses poëmes ne parle qu'une seule fois de la ville de Thèbes, en Égypte, et du poëte Thamyris, et il n'en parle qu'en passant et, pour ainsi dire, par hasard. Ne seroit-il pas été très possible que le poëte eût omis la comparaison qui lui donne lieu de parler de Thèbes, ou qu'il ne lui fut pas venu dans l'idée de faire mention de Thamyris, à l'occasion de ce lieu qui le fait ressouvenir de son histoire. En suivant la règle dont nous venons de parler, il faudroit alors conclure qu'Homère n'eût connu ni Thèbes ni Thamyris, et rapprocher la connoissance, voire même l'existence, tant de la ville que du poëte, de l'âge des auteurs où il en est fait la première mention ([27]).

Parceque, dans l'Iliade et l'Odyssée, les poëtes, les médecins, les devins sont des personnages différents, est-il pour cela impossible que dans un siècle plus reculé ces qualités fûssent réunies dans une seule et même personne. Mais — après Homère, les Épiménide, les Pythagore, les Empédocle nous offrent encore des exemples de cette réunion.

Les nombreuses traditions que l'on trouve chez Pausanias, dont plusieurs n'ont été mentionnées par personne avant lui, sont-elles toutes d'invention aussi récente que l'auteur qui nous les fait connoître? Lorsqu'Aristote nous communique des particularités à l'égard de la constitution de plusieurs républiques de la Grèce, dont nous ne trouvons pas un seul mot chez d'autres auteurs, ces auteurs, pour autant qu'ils ont écrit avant le philosophe de Stagire, les ont-ils ignorées, ou ces constitutions elles mêmes ne

([27]) Voyez là-dessus Bode, Orpheus, p. 143.

datent-elles que du siècle d'Aristote? S'il en est ainsi, les contemporains seuls peuvent mériter quelque confiance, et les recherches historiques des auteurs plus récents sont perdues pour nous. Alors Dénys d'Halicarnasse ne pourra plus nous instruire des lois et des usages de l'ancienne Rome; Plutarque ne sera d'aucune autorité, lorsqu'il nous apprend les institutions de Solon et de Numa. Il faut être plus prudent, il est vrai, à mesure que les auteurs sont plus éloignés du siècle dont ils rapportent les faits, mais il n'est pas moins certain que la critique de l'histoire seroit un art de bien peu d'importance, et les éloges qu'on a prodigués à ceux qui l'ont employé avec fruit, pour résoudre des questions obscures et difficiles, seroient bien peu mérités, s'il ne s'agissoit que de classer des noms et des mots d'après un ordre chronologique. Non, certes, aussi peu qu'il est permis de faire passer pour des opinions anciennes soit de prêtres égyptiens soit de philosophes grecs les idées que l'on trouve dans des ouvrages écrits évidemment sous l'influence des systèmes des Gnostiques, des Juifs ou des Chrétiens, aussi peu pouvons-nous approuver la méthode de ces auteurs qui rejettent comme nouvelles toutes les traditions que l'on trouve chez des écrivains plus récents, sans avoir aucun égard ni à l'autorité de ces écrivains, ni à la conformité de ces traditions avec le génie du siècle auquel elles se rapportent, et sans considérer que, dans le grand nombre des ouvrages qui ont été perdus, il est presque impossible de savoir si ces traditions n'ont pas été mentionnées auparavant (28). Encore une fois, il y a ici des particularités à observer qu'il n'est pas besoin d'énu-

(28) Qu'il me soit permis de citer ici les paroles du célèbre Wolff, homme que personne n'accusera sans doute d'une trop grande crédulité: »Falsa," dit-il, »est eorum opinio qui sola longinquitate temporis universae historiae fidem infringi, et, ut quidque novissime gestum sit aut scriptum, ita verissimum maximeque genuinum habendum putent." Prolegg. ad Hom. p. xxxv.

mérer, et jamais on ne parviendra qu'à la probabilité, mais n'est ce pas le sort attaché à presque toutes les connoissances humaines [29]?

Pour moi, je crois avoir fait preuve de constance à ne pas croire les auteurs plus récents sur leur parole, et que ni les rêveries de Jamblique, ni les jeux d'esprit des scholiastes m'ont paru appartenir au siècle d'Homère et encore moins à l'époque qui l'a précédé. Mais je crois aussi que la nouvelle méthode dont je viens de parler peut nous induire en des erreurs non moins graves que celles dont elle prétend nous affranchir. Les contemporains (qu'on me permette d'ajouter encore ceci pour rendre un compte succinct de la méthode que j'ai cru devoir suivre) les contemporains ont toujours la préséance. Suivent les traditions mentionnées par des historiens et des antiquaires dignes de foi. Les poëtes plus récents et les mythographes, qui ne donnent que des extraits d'ouvrages de poëtes plus anciens, ne méritent de la confiance qu'à mesure que leurs rapports sont conformes au génie du siècle, tel que les auteurs cités nous l'ont fait connoître. Qu'on remarque bien que je parle du génie du siècle et nullement des faits historiques. Ce seroit, en effet, le comble de l'absurdité de vouloir traiter les malheurs des anciennes familles royales d'Argos et de Thèbes comme nos guerres avec l'Espagne et l'Angleterre, mais aussi pour quiconque s'aviseroit de le faire Homère seroit un guide aussi peu sûr qu'Apollodore ou Conon. Mais, lorsqu'on trouve dans ceux-ci des traditions qui répètent les mêmes opinions, les mêmes moeurs, les mêmes coutumes que les rapports plus anciens et plus avérés, pourquoi ne seroit-il pas permis de les mettre les uns à côté de l'autre. On ne sauroit jamais prouver la vérité historique des faits, mais ce n'est pas non plus ce que

[29] On consultera avec fruit, par rapport à la question que nous venons d'aborder, Müller, Proleg. zu einer wissensch. Mythologie, § 5 sq.

l'on doit exiger dans l'histoire du coeur humain. Cela seul que ces contes existent prouve qu'on envisageoit ainsi les choses dont il y est question. Même s'il n'étoit pas sûr que ces traditions fussent aussi anciennes qu'il paroîtroit d'abord, leur conformité avec le génie des siècles auxquels elles se rapportent, prouveroit au moins que le résultat des observations faites par les inventeurs plus récents sur ces temps reculés est le même que celui que nous croyons avoir obtenu par l'étude de la même époque.

Après cette profession de foi critique il est temps d'en revenir à notre sujet.

Orphée théologien, devin, médecin, magicien, poëte.

Les modernes ne sont pas les seuls qui aient douté de l'existence d'Orphée, quoiqu'il est très vraisemblable que les doutes des anciens auteurs portent plutôt sur l'authenticité des écrits attribués à ce poëte que sur sa personne ([30]).

Quoiqu'il en soit, rien ne nous empêche d'examiner les traditions qu'on trouve chez les auteurs anciens, qui se rapportent à une personne qu'ils ont nommée Orphée, traditions qui nous offrent un tableau détaillé des qualités qu'on attribuoit aux premiers instituteurs des anciens Grecs.

([30]) Je me contente de renvoyer le lecteur à l'ouvrage cité plus haut de M. Lobeck, Aglaoph. T. I. p. 347 sq. Cet auteur interprète aussi le passage connu d'Hérodote (II. 53.) des ouvrages plutôt que des auteurs. Voyez aussi le commencement de l'ouvrage de M. Tiedemann, Griechenland's erste Philosophen. Bode (Orpheus, p.47—56) traite tous ces passages en détail, et croit qu'Aristote, dans l'endroit connu, cité par Cicéron, a voulu dire qu'il ne croit pas que tous les poëmes attribués à Orphée soient les productions d'un seul et même poëte. Je doute fort que ce soit là le sens de ses paroles. Voyez encore, à ce sujet, Fuhrman, Handl. tot de geschied. der klass. letterkunde, traduit de l'allemand par M. d'Engelbronner, T. I. p. 91, et Schoell, Geschichte der Griech. Literatur, traduit du françois par M. Schwarze, T. I. p. 25. not. 1. Je me fais un devoir de rapporter ici les paroles de mon illustre précepteur, le célèbre Wyttenbach, qui, dans ses leçons sur l'histoire de la philosophie, s'est exprimé en ces termes au sujet d'Orphée: »De quo an fuerit minus etiam dubitari potest quam de quovis alio hujus aetatis doctore."

Ces traditions existent, et l'on nous permettra, j'espère, de suivre l'exemple des auteurs les plus illustres de l'antiquité, en conservant le nom d'Orphée au poëte qu'elles concernent.

D'un autre côté j'espère également qu'on me permettra de passer sous silence les écrits de ce poëte. Je crois au moins que nous sommes assez avancés maintenant que de pouvoir tenir pour avéré que les prétendus poëmes orphiques n'ont pas été écrits avant Homère, mais longtemps après lui, et que quelques-uns sont même d'une date très récente. Nous ne dirons donc rien des cosmogonies et des théogonies, des poëmes magiques et des épodes, des ouvrages de physique et de médecine, des épopées et des hymnes qu'auroit écrits Orphée; mais, lorsque nous lisons dans l'Iliade que jadis vécut un poëte, appelé Thamyris, lequel osa entrer en lice avec les Muses elles-mêmes, il n'y a rien qui nous empêche de croire que, dans des temps plus anciens encore, il existât un autre poëte non moins célèbre, quel que fût d'ailleurs son nom; et, lorsque nous nous rappelerons les traditions concernant les Telchines et les Dactyles de l'Ida, il ne nous en coûtera pas plus de croire que ce poëte fut en même temps devin, médecin et inventeur de cérémonies religieuses, et nous ne trouverons même rien d'absurde dans le rapport qu'il fut lui-même le disciple de ces Dactyles et qu'il communiqua le premier aux Grecs les mystères que ses précepteurs lui avoient enseignés ([31]).

Il ne nous importe guères de savoir si Orphée tint ces mystères de son père, qu'on dit avoir régné sur une partie de Thrace, de sorte qu'Orphée n'en seroit l'inventeur

([31]) Diod. Sic. T. I. p. 381. Suivant Bode (Orpheus, p. 167) le témoignage le plus ancien de l'institution des mystères par Orphée est celui d'Eumelus, poëte cyclique, qui vivoit vers le commencement des Olympiades. ap. Schol. Hom. Il. *Z.* 130.

qu'en tant qu'il y auroit fait quelques changements[32], ou s'il les inventa lui-même [33], ou même s'il les apprit des Égyptiens [34], ce qui toutefois est le moins probable, comme nous le verrons dans la suite. Il nous suffit de savoir qu'on regardoit Orphée soit comme l'instituteur soit comme le restaurateur de ces cérémonies religieuses que les Grecs ont appelées de son nom orphiques et qui ressembloient aux institutions de la secte de Pythagore [35], tandis que les traditions fréquentes à l'égard de fêtes instituées et de temples bâtis par Orphée, dans différentes parties de la Grèce, démontrent assez évidemment que le souvenir des institutions de cet ancien philosophe étoit très répandu dans ce pays [36].

[32] Diod. Sic. T. I. p. 234. Bacchus les auroit enseignés au grand-père d'Orphée, qui les transmit à son fils.

[33] Apollod. I. 3. 2.

[34] Diod. Sic. T. I. p. 26 fin. 27. cf. p. 271. Nous reviendrons sur la prétention des Égyptiens qu'Orphée auroit été l'auteur des idées concernant l'empire des morts et qu'il les auroit empruntées aux cérémonies funèbres pratiquées en Égypte. ib. p. 103, 107, 108.

[35] Herod. II. 81. cf. Paus. I. 37. 3.

[36] Les Éginètes prétendoient que les fêtes annuelles en l'honneur de leur principale divinité, Hécaté, avoient été arrangées par Orphée. Paus. II. 30. 2. Suivant quelques-uns le temple de Proserpine à Sparte avoit été bâti par Orphée. ib. III. 13. 2. Selon les Lacédémoniens Orphée fut l'auteur du culte de Cérès Chthonia. ib. III. 14. 5. Pausanias croit que l'attitude dans laquelle Polygnote a représenté, dans son tableau à Delphes, Orphée, tenant la lyre d'une main et touchant de l'autre les feuilles d'un saule, ait rapport au culte de Proserpine, à qui cet arbre étoit consacré. X. 30. 3. On voyoit le Mystère (τελετή) à côté de sa statue placée sur le mont Hélicon. ib. IX. 30. 3. Il n'y aura pas besoin, je crois, de faire remarquer qu'il est plus que probable que ces prétentions n'ont aucun fondement solide. Aussi Pausanias ne cache-t-il aucunement ses soupçons à l'égard de ces sortes de traditions, à l'occasion d'une semblable relation touchant Philammon. II. 37. 3. Mais, ne fussent-elles que des erreurs populaires, elles prouvent toujours ce que j'ai voulu démontrer, savoir que plusieurs peuplades de la Grèce avoient conservé le souvenir des institutions d'un ancien poëte ou devin, connu sous le nom d'Orphée.

Orphée ne fut pas seulement célèbre comme prêtre et auteur de cérémonies religieuses, il fut aussi prophète [37]. Après tout ce que nous avons remarqué plus haut à l'égard des différents talents qui assuroient la réputation de ces hommes plus avancés dans la connoissance de la nature que leurs contemporains barbares et ignorants, ceci ne nous paroîtra pas plus incroyable que le rapport de Pausanias, qu'Orphée fut honoré de la confiance de ses compatriotes, parcequ'on étoit persuadé qu'il fut en état non seulement de guérir les maladies mais aussi d'apaiser la colère des dieux et de délivrer les âmes de la crainte des peines que leurs crimes leur faisoient appréhender [38]. Et, si l'admiration de l'expérience et des talents des Dactyles de l'Ida avoit pu faire croire au vulgaire qu'ils avoient le pouvoir d'opérer des miracles, pourquoi n'auroit-on pas pu croire la même chose de leur disciple [39].

[37] Philochorus ap. Schol. Eur. Alc. 985. cf. Clem. Alex. Strom. I. p. 400. [38] Paus. IX. 30. 3.

[39] On regardoit Orphée comme magicien, aussi bien que les Telchines et les Dactyles. Paus. VI. 20 fin. Eustathe le représente comme un devin et magicien ambulant: *τὰ πρῶτα μὲν ἀγυρτείων διέζη*, et un peu plus loin: *ἀνηρ γοής*. ad Il. p. 226. cf. p. 10 fin. cf. Tiedemann, Griechenl. erste Philosophen, p. 26 sq. Ne seroit-il pas permis de croire que la tradition de sa mort, suivant laquelle il auroit été mis en pièces par des femmes thraces, contienne une histoire véritable, et que ce meurtre atroce fût amené par la découverte de ses artifices ou bien par une prédiction mal accomplie? Pausanias veut que les femmes en vinssent à cette extrémité, parcequ'Orphée les avoit privées de la compagnie de leurs époux (IX. 30. 3.), ce qui ne diffère pas beaucoup du témoignage de Conon (narr. 45), qui dit que les femmes des Thraces furent si acharnées contre Orphée de ce qu'il ne les avoit point voulu admettre aux cérémonies mystérieuses qu'il célébroit avec leurs maris. Éschyle (ap. Eratosth. Catast. 24) attribue la fureur de ces femmes, vouées au culte de Bacchus, à leur intolérance, parcequ'elles ne pouvoient souffrir qu'Orphée fût plus zélé pour le culte du Soleil que pour celui du dieu qu'elles adoroient. Quoiqu'il puisse paroître étrange qu'on accusât d'irréligion envers Bacchus l'instituteur même de ses mystères, cependant plusieurs autres auteurs parlent de la même tradition. Apollodore appelle ces femmes des Ménades (I. 3. 2.). Un habitant de Larisse en Thessalie raconta

Enfin le rapport que nous avons remarqué entre la religion et la poësie chez les Grecs doit nous faire présumer qu'un homme, tel que les témoignages cités jusqu'ici dépeignent Orphée, n'aura pas négligé cet art, ou même il pourroit paroître étrange s'il ne l'eût pas exercé. Aussi est-il assez connu qu'Orphée ne fut pas moins célèbre par sa poësie et sa musique que par ses autres talents.

Pausanias a caractérisé la poësie d'Orphée d'une manière qui ne nous laisse aucun doute sur la justesse de son observation. Il dit que les hymnes d'Orphée étoient très courts et en petit nombre (40). En effet, si jamais Orphée composa des hymnes, il faut avouer qu'il n'est pas probable qu'il en ait composé en nombre, ni qu'ils aient été très étendus. Un petit nombre d'invocations succinctes et brèves, accompagnées d'une musique simple mais touchante, voilà ce qu'on peut attendre du talent même du plus grand poëte de ces siècles reculés, et voilà aussi ce qui a pu pleinement satisfaire aux besoins de cette époque et même

à Pausanias que l'oracle de Bacchus en Thrace avoit prédit aux Libéthriens que leur ville seroit ruinée lorsque le *Soleil* auroit vu les os d'Orphée (Paus. IX. 30. 5.). Hygin (Astron. 7) parle même de la colère de Bacchus contre Orphée. Mais, quant aux femmes, ce ne fut pas, selon cet auteur, la haine qui les porta à cette extrémité envers le poëte, mais un amour excessif, parceque, toutes l'aimant également, elles le dilacérèrent en se le disputant, quoique cet amour même fût encore un effet de la colère de Vénus. M. Levesque, dans sa dissertation ajoutée au Vol. III de sa traduction de Thucydide, compare Orphée aux Chamanes des Indiens, qui furent des magiciens et prétendoient que les dieux leur avoient accordé le pouvoir de guérir des maladies, de ressusciter les morts, de délivrer les hommes des peines méritées par leurs forfaits. Ils célébroient des cérémonies accompagnées d'une musique bruyante et de plusieurs prétendus miracles, tandis qu'ils observoient une diète extrêmement sévère. Il me paroît que ces dernières particularités surtout ont plus de rapport aux sectateurs plus récents d'Orphée qu'à ce poëte lui-même.

(40) Paus. IX. 30. 5 fin. 6. cf. ib. 27. 2. Voyez les doutes de cet auteur sur les ouvrages qu'on attribuoit mal-à-propos à Orphée, I. 14. 2.

suffire pour justifier les éloges qu'un peuple encore ignorant et barbare a prodigués à un homme aussi extraordinaire à ses yeux, éloges qui, répétés et multipliés par une postérité avide du merveilleux, ont donné lieu, par leur extravagance même, aux doutes qui, en ne portant d'abord que sur le mérite du poëte, ont fini par ébranler la foi même en l'existence de la personne.

Exagérations du mérite d'Orphée, par les traditions populaires et les fictions des poëtes.

En effet, ce sont ces exagérations qu'il faut bien distinguer des simples éléments de l'histoire d'Orphée, tels que nous venons de les présenter au lecteur, et qui, à notre avis, ne contiennent rien d'invraisemblable ou d'incohérent avec le génie des siècles dont nous nous occupons dans ce moment.

Ce sont ces exagérations qui représentent Orphée calmant la fureur des tempêtes, par l'efficacité de ses voeux aux dieux de Samothrace, au culte desquels lui seul parmi tous les Argonautes, qu'il accompagnoit, étoit initié (41). Ce sont ces exagérations qui dépeignent le dieu Glaucus sortant du sein des flots, par considération pour Orphée, pour prédire aux Argonautes le sort qui les attendoit (42). Ce sont les mêmes exagérations qui font de cet ancien prophète un homme dont la connoissance de l'avenir et des desseins de la divinité étoit si étendue qu'elle fit ombrage à cette divinité même, de sorte qu'il ne fallût rien moins que le feu céleste, pour faire taire cette bouche qui alloit trahir les secrets de l'Olympe (43). Et, quelle a pu être l'habileté d'Orphée dans la médecine, on comprend aisément que ce n'a été que l'ignorance de ses contemporains et la reconnoissance exagérée de la postérité qui a pu mettre les connoissances du précepteur des Thraces au niveau des révélations divines dont Apollon lui-même auroit honoré les Asclépiades (44).

(41) Diod. Sic. T. I. p. 287. (42) Ib. p. 291 fin. 292.
(43) Paus. IX. 30. 3.
(44) Le choeur dans l'Alceste d'Euripide (969 sq.) dit qu'on ne

En général, les poëtes, qui de tout temps ont contribué considérablement à augmenter le merveilleux des anciennes fables, n'ont pas manqué de rehausser le mérite de leur prédécesseur.

Chez Apollonius Orphée adresse pour les Argonautes des voeux aux Hespérides (45) et chante un hymne en l'honneur de Diane (46). C'est lui qui apprend à ses compagnons de voyage les moyens de se rendre agréable à Apollon (47), d'obtenir de la faveur divine un heureux succès de leur expédition dans le lac Tritonis (48) et de se préserver, par des cérémonies religieuses, de tous les dangers qui pourroient les menacer (49).

Dans le poëme épique attribué au poëte même dont nous nous occupons dans ce moment, il est encore hiérophante (50), devin, interprète de songes, inventeur des lustrations, des cérémonies expiatoires et funèbres (51). C'est lui qui préside à la solennité par laquelle les héros s'engagent, sous les auspices de la religion, à ne jamais s'abandonner et à se prêter un secours mutuel dans les dangers qui les attendent (52); c'est lui qui, à leur demande, intercède pour eux auprès de la divinité (53) et qui évoque les dieux infernaux (54); c'est lui enfin qui purifie

peut trouver de remède contre la nécessité ni dans les ouvrages d'Orphée, ni parmi les médicaments qu'Apollon a fait connoître aux Asclépiades. Le même poëte désigne les incantations en général par la dénomination d'incantation orphique, Cycl. 642 sq.

(45) Apoll. Rhod. IV. 1409 sq. (46) Ib. I. 569 sq.

(47) Ib. II. 684 sq. 703 sq. (48) Ib. IV. 1547 sq.

(49) Ib. I. 915 sq. cf. Orph. Argon. 469 sq. Savoir par les mystères de Samothrace. (50) Orph. Argon. 9 sq.

(51) Ib. 33 sq. La conjecture de Gesner, qui veut lire ici ἰδάης, est confirmée par le vs. 46. Ici Orphée n'emprunte pas son savoir aux Égyptiens, mais il leur prêche lui-même des oracles, 43 sq. 103 sq. L'astrologie, dont il est fait mention dans ce passage, est un anachronisme. L'auteur du traité sur l'astrologie attribué à Lucien tombe dans la même faute (Luc. de astrrol. 10).

(52) Ib. 312 sq. (53) Ib. 619 sq. 944 sq.

(54) Ib. 953 sq.

ses compagnons des souillures qu'ils venoient de contracter (55), en un mot, Orphée est ici la véritable image d'un prêtre de l'Égypte ou de l'Orient : il est le guide et le conducteur de ses semblables, le sage interprète de l'avenir, l'intercesseur auprès de la divinité, l'intermédiaire entre elle et les foibles mortels.

Il en est de même des éloges qu'on a attribués à Orphée, comme poëte. Qu'on le regardât comme le fils d'Apollon ou de l'une des Muses, cela n'étonnera quiconque sait que c'étoit une tradition commune à l'histoire de presque tous les poëtes illustres de l'antiquité (56). On sentira mieux quelle fut l'admiration des Grecs pour le talent poëtique d'Orphée, lorsqu'on se rappelle les traditions connues des animaux féroces, émus par sa musique et accourus pour entendre les sons divins de sa lyre (57), des Argonautes enchantés de ces sons au point qu'ils n'écoutèrent pas même les chants d'ailleurs irrésistibles des Sirènes (58), et de l'émotion que sa musique causa aux divinités inexorables du sombre séjour des morts, émotion qui les porta à

(55) Ib. 1371 sq.

(56) Pherec. ap. Schol. Apollon. Rhod. I. 23. cf. Pherec. fr. 18. ed. Stürz. Apollod. I. 3. 2.

(57) Apollod. I. 3. 2. Diod. Sic. T. I. p. 271. Eratosth. Catast. 24. Con. narr. 45. Simonides ap. Tzetz. Chil. I. 310 sq. Sa statue sur le mont Hélicon étoit entourée de bêtes féroces, qui paroissent prêter une oreille attentive à ses chants. Paus. IX. 30. 3. Cet ornement étoit de rigueur, pour ainsi dire, pour les images d'Orphée. Lucian. de astrol. 10. cf. Albric. philos. de deor. imag. 18. On racontoit qu'une population entière accourut en foule et se disputa les places pour entendre seulement les hymnes d'Orphée, chantés par un autre. Paus. IX. 30. 5.

(58) Apollod. I. 9. 25. Apollonius lui fait réduire les Sirènes au silence à force de crier. Argon. IV. 903 sq. Suivant Hérodore ce fut là le principal motif qui l'engagea à accompagner les Argonautes, par ce que ses chants seuls surpassoient ceux des Sirènes. Schol. ad Apoll. Rhod. I. 23. Dans les Argonautica Orphica les Sirènes se taisent d'elles mêmes, et, avouant leur défaite, elles se plongent dans la mer, vs. 1283 sq.

lui accorder la faveur de ramener son épouse Eurydice qu'il venoit de perdre par une maladie [59].

Les mythes astronomiques, inventés dans la suite, honorent le talent poëtique d'Orphée, en racontant que Jupiter plaça dans les cieux la lyre, fabriquée par Mercure et améliorée par Orphée, jugeant qu'après ce poëte personne ne fut plus digne de se servir de cet instrument [60].

Ce fut surtout dans la patrie d'Orphée et dans les cantons limitrophes qu'on avoit conservé des traditions qui font presqu'autant d'honneur à ceux parmi lesquels elles prirent naissance qu'au poëte dont elles renouvelèrent le souvenir. Les Thraces racontoient que les rossignols chantoient plus agréablement sur le tombeau d'Orphée qu'ailleurs. On montroit aux étrangers le lieu où Orphée avoit été tué, et on disoit que l'Hélicon, l'une des rivières de cette contrée, dont les eaux s'engouffrent dans une caverne, se seroit ainsi soustraite à la souillure des

[59] Diod. Sic. T. I. p. 271. Conon narr. 45. Apollod. I. 3. 2. On a expliqué cette fable très mal à propos par l'effet de l'incantation sur une maladie ou sur une plaie causée par la morsure d'un serpent. Tzetz. Chil. II. 851. D'autres y voient une évocation de l'ombre d'Eurydice. Paus. IX. 30. 3. Mais il n'y a peut-etre aucune explication aussi plaisante que celle de M. Del. de Sales, Hist. de la Grèce, T. II. p. 145. » Il est probable" dit cet auteur, » qu'Orphée sût, par l'étude des simples et de la machine humaine, tirer Eurydice d'une maladie jugée mortelle, et qu'il ne la reperdit que pour avoir voulu en jouir, avant d'avoir affermi sa convalescence." M. de Sales a eu le bonheur de n'éprouver rien de l'embarras dans lequel une histoire aussi fabuleuse et aussi ancienne que celle d'Orphée a jeté quiconque a entrepris d'en dire son opinion. Il parle des voyages d'Orphée en Égypte, de ses études etc. comme s'il nous racontoit l'histoire d'une de ses connoissances les plus familières. Aussi ne paroît-il pas qu'il ait douté un moment de l'authenticité du prétendu fragment d'Orphée chez l'auteur du livre de mundo, attribué à Aristote. Voyez à cet égard la judicieuse remarque de son traducteur hollandois, Geschied. van Griekenl., vert. door Mr. S. I. Wiselius, T. II. p. 129.

[60] Eratosth. Catast. 24. cf. Diod. Sic. T. I. p. 228.

femmes qui avoient tué le poëte sacré et qui avoient voulu se purifier dans ses ondes du sang innocent qu'elles venoient de répandre (61). On veut aussi qu'on eut consacré à sa mémoire un temple dont l'entrée étoit défendue aux femmes (62). L'admiration des mérites d'Orphée alloit même si loin qu'on crût la devoir célébrer par des contes plus ridicules encore que fabuleux. Tel est celui que sa tête, séparée du corps, ne cessoit de chanter (63), qu'elle rendoit, dans une caverne à Lesbos, des oracles, qui obscurcirent la gloire de ceux d'Apollon et qui annonçèrent l'avenir au roi des rois, l'illustre Cyrus (64), et que les murailles de Lyrnesse, par le seul contact de cette tête, firent entendre des sons harmonieux (65).

On ne pouvoit attendre rien moins des poëtes. Chez Apollonius Orphée est représenté, à chaque occasion, la lyre à la main (66). C'est lui qui, par ses doux accords, calme l'exaspération de ses compagnons de voyage (67), qui adoucit leurs travaux, en dirigeant le mouvement des rames, par la cadence de son instrument (68). Ici ce ne sont pas seulement les poissons (69) mais jusqu'aux arbres qui accourent pour écouter cette musique céleste (70). Dans le poëme soi-disant orphique Iason prie le poëte de l'accompagner, par considération pour son talent admirable (71).

(61) Paus. IX. 30. 4.

(62) Con. narr. 45. cf. August. C. D. XVIII. 14. On sait qu'Alexandre Sévère avoit dans son lararium les images d'Orphée, d'Abraham, d'Apollonius et de Jésus-Christ à côté l'une de l'autre.

(63) Con. ib. Lucian. adv. indoct. 11, 12. (ed. Hemst. T. III. p. 109. 110).

(64) Philostr. vit. Apoll. IV. 14. Heroïc. cap. 5. § 3.

(65) Philostr. Heroic. cap. 10. § 7.

(66) P. ex. Apoll. Rhod. IV. 1159 sq. 1193 sq.

(67) Ib. I. 494 sq. (68) Ib. I. 540 sq. (69) Ib. I. 572 sq.

(70) Ib. I. 23 sq. Les arbres sont transplantées ici de Piérie en Thrace. Quintus de Smyrne rapporte le même effet de sa musique sur les fleuves et les vents, III. 637 sq. cf. Orph. Argon. 435 sq.

(71) Orph. Argon. 70 sq. 88 sq.

C'est aussi par ce talent qu'il ranime les forces des héros, à peine suffisantes pour mettre à flot l'énorme navire destiné à leur expédition (72). Ce sont ses chants divins qui triomphent de la passion qui tenoit enchainés ces héros, dans l'île de Lemnos, auprès des charmantes hôtesses qui les avoient si bien reçus (73). En un mot, jusqu'aux Symplégades même, tout obéit à sa voix (74).

Philosophie d'Orphée.

J'ai tâché de représenter Orphée, tant d'après le résultat probable que l'historien peut tirer des traditions qui couroient à son égard que d'après les exagérations inventées par les poëtes et une postérité reconnoissante. Quant aux autres devins et poëtes de l'antiquité, nous ignorons absolument quel a été le contenu de leurs poëmes ou des instructions qu'ils donnèrent au peuple. Orphée est le premier dont l'antiquité ait mentionné la doctrine, s'il m'est permis de me servir ici de cette expression; et, quoiqu'il soit impossible d'entrer dans des détails à ce sujet, lorsque nous parlerons des autres poëtes et philosophes de la Grèce, ce qui d'ailleurs n'est nullement nécessaire, il vaut bien la peine d'examiner ce que les auteurs anciens nous apprennent de la philosophie d'Orphée, tant parceque les premiers pas dans la civilisation sont toujours les plus importants que parceque c'est de cette partie de notre examen surtout que dépend la manière dont il faudra résoudre la grande question agitée parmi les savants, pour savoir si Orphée a été plus avancé qu'Homère dans la science des choses divines et humaines. Il se pourroit même qu'on s'étonnât que nous employions ici le mot philosophie. Il y a cependant des auteurs qui nous parlent de la philosophie d'Orphée, comme s'il s'agissoit d'un système comme celui de Wolf ou

(72) Ib. 250. Tout est ici bien plus miraculeux que chez Apollonius. Orphée adresse la parole au bois parlant dont fut bâti le navire Argo, et ce bois entend très bien ce qu'il dit.

(73) Ib. 482 sq. (74) Ib. 707 sq.

de Kant. Je ne crois pas que mes lecteurs me sussent gré de vouloir leur exposer en détail la théologie orphique, telle que la rapportent Damascius et Athénagoras, ou si je leur parlois de ses trinités, de son Phanès et de son Éricapée, de ses Chronus, Éther et Chaos, et de cet oeuf si célèbre, l'origine de l'univers. Damascius, il est vrai, se fonde sur le témoignage d'Hellanicus, pour démontrer qu'on croyoit qu'Orphée avoit enseigné que l'eau et la matière sont les éléments primitifs, qu'ils avoient produit, pour troisième principe, le temps ou Hercule, sous la forme d'un dragon ailé, surmonté de la tête d'un taureau, de celle d'un lion et d'une figure humaine, etc. etc. [75] : mais on n'a qu'à jeter les yeux sur ces absurdités pour se convaincre qu'elles appartiennent en partie aux interprétations allégoriques des Alexandrins et des auteurs plus récents encore, en partie à ces méditations philosophiques sur l'origine des choses dont on ne trouve point d'exemple au moins avant Hésiode, et qui d'ailleurs, quelque mal fondées qu'elles doivent nous paroître, ne sont en aucune proportion avec le degré de développement des facultés de l'esprit des siècles de barbarie qui font le sujet de cette première partie de nos recherches.

Ceci démontre évidemment que, si Hellanicus a écrit

[75] Damasc. de princip. in Wolff. Anal. Gr. T. III. p. 198—200. 209 sq. Athenag. Legat. pro Christ. p. 144. cf. Stürz, fr. Pherec. p. 54. not. i. On peut comparer la doctrine d'Orphée rapportée par Suidas (in v.); cf. Jablonski, Panth. Ægypt. I. 1. § 11. ib. 2. § 8. Je crois que, dans le passage de Damascius, le temps est désigné par le dragon, puisqu'il faut lire sans doute *χρόνον ἀγήραον* au lieu de *χθόνον ἀγήρατον*. Jablonski a fait la même conjecture. Panth. Ægypt. P. I. p. 191. Les pères de l'église, qui parloient d'ailleurs avec assez peu de modération d'Orphée et des autres poëtes et philosophes grecs, lui attribuent néanmoins, dans d'autres endroits, la connoissance du Père et du Fils, comme, p. e., Clément d'Alexandrie, Strom. V. p. 718 fin. Il croit aussi qu'Orphée a connu Abraham ou Isaac, ib. p. 723. Le célèbre Valckenaer a démontré que cela a été emprunté à l'imposteur Aristobule, de Aristob. Jud. p. 13 sq.

quelque chose de pareil, il n'a certainement prétendu que rapporter les opinions de ceux qui attribuoient une semblable doctrine à Orphée ; mais je dois avouer que je doute fort qu'Hellanicus ait jamais pu écrire ce que Damascius lui attribue. Tout le reste ressemble si fort aux expressions des prétendus hymnes orphiques et aux rêveries de Jamblique qu'il suffit d'y jeter un coup d'oeil pour reconnoitre la source ou tout cela a été puisé (76).

Mais il y a plus. Je crois pouvoir prouver qu'Orphée, bien loin d'avoir jamais songé à des allégories ou aux Phanès et Éricapée des Néo-Platoniciens, a professé absolument la même foi qu'Homère et Hésiode. Il seroit certainement bien étrange s'il en étoit autrement, et cela indiqueroit un mouvement rétrogade dans la marche de la civilisation religieuse et intellectuelle des Grecs dont on chercheroit en vain un exemple ailleurs : mais heureusement l'histoire du développement des facultés de l'esprit n'exige pas des efforts aussi surprenants de notre confiance dans ses dépositions, et elle démontre, par les faits, que l'étude de la nature et des rapports de ces facultés, qui nous donne les règles invariables d'après lesquelles on

(76) M. Tiedemann admet comme authentique au moins une partie du fragment rapporté par Damascius et Athénagoras (Griechenl. erste philosophen, p. 59 sq.), comme aussi la doctrine de l'oeuf, origine de l'univers, chez Plutarque (p. 55). Mais, pour apprécier à sa juste valeur l'opinion de cet écrivain d'ailleurs si judicieux, il suffit de fixer son attention sur les règles qu'il s'est prescrites, pour déterminer l'authenticité des opinions attribuées à Orphée (p. 47), et sur le passage où il avoue qu'il croit qu'Orphée a déjà inventé des allégories (p. 52), dont le fragment sur l'Océan (p. 47) et même le système rapporté par Damascius et Athénagoras sont allégués comme exemples (p. 86 sq.). Toutefois, lorsqu'on voit quel est le résultat des recherches de ce savant auteur (p. 98—100), on se résoudra facilement, je pense, à lui abandonner au besoin le dragon et l'oeuf, puisqu'il ne voit dans Orphée qu'un simple polythéiste et qu'il ne veut admettre dans son système ni panthéisme, ni doctrine d'émanation, ni théisme.

peut, pour ainsi dire, déterminer d'avance la marche de leur développement, tant chez les nations que chez les individus, est la meilleure introduction à l'histoire de la civilisation.

Cicéron rapporte que le Stoïcien Chrysippe, dans son ouvrage sur la nature des dieux, avoit tâché d'expliquer comme des allégories *les fables d'Orphée*, *de Musée*, *d'Hésiode et d'Homère*, »de sorte," ajoute-t-il, »qu'il a voulu changer en Stoïciens les poëtes les plus anciens qui n'ont jamais rien soupçonné de tout cela." D'abord nous voyons qu'Orphée et Musée sont mis ici sur le même rang qu'Homère et Hésiode, et qu'on leur attribue des fables, et aucunement des contemplations philosophiques (77). Diogène Laërce témoigne son indignation de ce qu'on a osé donner le titre de philosophe à Orphée, un homme qui attribue aux dieux des choses qui ne conviennent aucunement à leur majesté (78). Philostrate dépose qu'Homère a imité Orphée, dans la description des combats (79), et Tzetzès prétend que le même Orphée fut le prédécesseur et le modèle d'Hésiode, dans la théogonie (80).

(77) Cic. N. D. I. 15. Bode (Orpheus, p. 103) croit que Cicéron a voulu dire que Chrysippe avoit falsifié les poëmes d'Orphée, comme Onomacrite ceux de Musée. Je ne vois pas comment on puisse donner ce sens aux paroles de l'auteur. M. Bode déplore tout de bon le mal qu'on a fait à son Orphée.

(78) Diog. Laërt. prooem. p. 2. *B.*

(79) Philostr. Heroïc. cap. 2. § 19 fin.

(80) Tzetz. ad Lycophr. 399. Les poëtes représentent Orphée chantant une théogonie. Apoll. Rhod. I. 496 sq. Argon. Orph. 12 sq. 421 sq. M. Clavier (Hist. des prem. temps de la Grèce, T. I. p. 86 sq.) suppose qu'Orphée composa sa théogonie pour calmer les esprits irrités par les dissensions entre les partisans de la mythologie phénicienne et égyptienne, qui se faisoient une guerre acharnée: voir dans le livre de Clavier et dans les ouvrages de Fréret. On sait que plusieurs savants françois sont dans l'idée que la théogonie d'Hésiode n'est autre chose que l'histoire de différents systèmes religieux qui prévalurent successivement dans la Grèce, et

Eusèbe accuse Orphée, Linus et Musée d'avoir été les auteurs du polythéisme des Grecs (81). Celse dit qu'Orphée a été le premier qui ait représenté les dieux avec les vices et les défauts communs aux foibles mortels (82), et que son anthropomorphisme étoit bien pire encore que celui d'Homère (83). Athénagoras veut qu'Orphée ait été le premier inventeur de la mythologie adoptée dans la suite par Homère (84). Diodore enfin, bien qu'il attribue à Orphée des poëmes allégoriques (85), avoue cependant qu'il fut l'auteur de la fable de la dilacération de Bacchus, fils de Jupiter et de Proserpine (86).

Il me semble que ces témoignages, qui, quoique entremêlés de fables et de rapports absurdes (87), comme la plupart des connoissances qui nous viennent de ces siècles, sont unanimement d'accord dans cet argument principal qu'Orphée ne fut pas plus sage et non moins polythéiste qu'Homère, peuvent nous suffire pour nous convaincre que les anciens Grecs n'ont pas suivi, dans la ci-

des troubles auxquels ils donnèrent lieu. On sent aisément qu'une histoire puisée dans de semblables sources, ou disons plutôt, inventée d'après une semblable hypothèse, doit offrir des faits entièrement inconnus jusqu'ici.

(81) Euseb. Praep. Euang. X. 4. p. 470 B. κατῆρξαν αὐτοῖς (τοῖς Ἕλλησι) τῆς πολυθεȣ πλάνης. cf. p. 469 et I. 6. p. 17 fin. 18. in.

(82) Orig. c. Cels. T. I. p. 335.

(83) Orig. c. Cels. T. I. p. 733 B.

(84) Athenag. Legat. pro Christ. p. 18. ad calc. Just. Mart.

(85) Diod. Sic. T. I. p. 231 fin.

(86) Diod. Sic. T. I. p. 391. cf. Paus. IX. 30. 3. Apollod. I. 3. 2. Cette fable est d'origine bien plus récente que ne le croit Diodore, mais il ne s'agit ici que de l'opinion de cet auteur sur Orphée.

(87) C'est ainsi que les pères de l'église, qui aimoient les fables aussi bien que les logographes grecs, racontoient qu'Orphée, d'abord polythéiste, avoit inventé ou introduit le culte de 360 dieux, mais que dans la suite, ayant été converti, il auroit enseigné le théisme à son fils Musée, dans un livre qu'il appela son testament (διαθήκη). Just. Mart. Coh. ad Gr. p. 15. C. de monarch. Dei, p. 104. D. Theophyl. ad Autol. p. 117. C. (ad calc. Just. Mart.) cf. Theodor. cur. Gr. affect. T. IV. p. 491.

vilisation religieuse, une marche opposée à celle de tous les autres peuples (88).

Mérites d'Orphée par rapport à la civilisation morale de ses contemporains.

Mais, si, pour conclure cet examen, nous demandons enfin quelle a pu être l'influence qu'Orphée a exercée sur ses contemporains, le résultat que nous venons d'obtenir ne lui sera pas aussi défavorable qu'on pourroit le présumer d'abord. Orphée, comme les autres devins et prêtres de ces siècles reculés, a dû se servir sans doute de différents artifices pour maintenir et étendre l'autorité dont cette influence dépendoit entièrement; et, quoique ses qualités de prophète et de magicien ne nous semblent pas avoir pu être d'une grande utilité, il est cependant certain, et différents oracles nous le persuaderont dans la suite, que les prétendus prophètes de l'antiquité pouvoient contribuer pour beaucoup dans la direction des affaires et être utiles sous plusieurs rapports, en dissuadant, par leurs prédictions, des entreprises qu'on venoit de projeter, ou en les encourageant. Encore, s'il est vrai, comme nous le verrons bientôt, que la religion a pu avoir une influence salutaire sur les moeurs des anciens barbares qui habitoient la Grèce, l'honneur de cette heureuse révolution appartient, sans contredit, à celui qui, comme nous venons de le voir, fut un des premiers auteurs des institutions religieuses de ce peuple (89); et, si Orphée a

(88) Voyez, à ce sujet, Benjamin Constant, de la Relig. T. II. p. 339. not. 1. cf. Tiedemann, Griech. erste philos. p. 23, 24.

(89) Nous n'avons qu'a rappeler ici ce que nous avons dit plus haut des lustrations, instituées pour adoucir la violence des poursuites pour cause de meurtre même involontaire, et la suite nous fournira l'occasion de traiter ce sujet avec plus de détail et de signaler en même temps les abus auxquels ces cérémonies pouvoient donner lieu. Mais, en tout cas (et nous pouvons en avertir d'avance nos lecteurs), il ne faut pas se former une idée trop favorable de l'influence de ces cérémonies sur la véritable épuration des moeurs et

appris à ses compatriotes à invoquer les divinités qu'ils adoroient, il ne leur a été sans doute pas moins utile qu'en leur indiquant les remèdes nécessaires pour guérir leurs maladies. Enfin, si Homère a pu exercer une influence salutaire sur la moralité des Grecs par des poëmes qui, quoique remplis des erreurs du polythéisme, méritent l'admiration de tous les siècles, à cause de la beauté morale qui les distingue, nous n'avons pas besoin de craindre de plus funestes effets de la poësie d'Orphée, parcequ'il est prouvé qu'on a pu lui reprocher les mêmes fautes, que si elle se fût occupée de fades allégories ou de dragons ailés. C'est encore l'antiquité même qui confirme cette conclusion. Elle nous représente d'une voix unanime Orphée comme un homme qui non seulement purifia de leurs forfaits ses compatriotes, mais qui les empêcha aussi d'en commettre de nouveaux (90). La preuve d'amour conju-

sur la sanctification de la volonté. Nous en serons pleinement convaincus quand nous saurons ce qu'on entendoit encore du temps de Platon par expiation et réconciliation des dieux. Toutefois les lustrations contribuoient à rétablir l'ordre dans la société: c'est donc à Orphée que l'on fut redevable de cet avantage. Voyez, à ce sujet, Clavier, Hist. d. prem. temps de la Grèce, T. I. p. 99. On trouvera aussi plusieurs réflexions utiles dans Dupuis, Orig. de tous les cultes, T. IV. p. 241 sq., surtout sur les abus, dont je dois encore parler dans la suite, p. 368 sq.; mais il ne sera certainement pas nécessaire de réfuter la conclusion qu'en tire cet auteur, sur la fin de ce chapitre, contre la religion chrétienne. Il est impossible de lire cela sans la plus vive indignation et sans plaindre l'homme qui répond par des blasphèmes à l'effet le plus sublime de la grâce divine. Mais aussi Dupuis n'auroit jamais dû écrire sur la religion. Son sentiment pour elle est aussi peu développé que sa connoissance du génie de l'antiquité et sa critique sont défectueuses.

(90) Aristoph. Ran. 1064.

Ὀρφεὺς μὲν γὰρ τελετάς θ' ἡμῖν κατέδειξε, φόνων τ' ἀπέχεσθαι.

Horat. Art. poët. 39.

» Silvestres homines sacer interpresque Deorum
» Caedibus et victu foedo deterruit Orpheus."

L'application :

» Dictus ab hoc lenire tigres rabidosque leones" est une explication allégorique que nous laissons pour le compte du poëte et des

gal que les traditions attribuent à Orphée n'est peut-être pas un moindre miracle dans ce siècle barbare que le désir manifesté par les bêtes féroces d'entendre ses vers, et cette preuve le caractérise comme l'homme le plus propre à adoucir la férocité de ses contemporains ([91]).

Résultats de notre examen comparés aux vues de quelques savants modernes.

Nous avons tâché d'apprécier à sa juste valeur le mérite de ceux qui ont servi de guides aux anciens Grecs, tant dans la morale que dans la religion. Nous ne pouvons pas finir cet examen sans avoir comparé aux résultats que nous

autres auteurs qui l'ont approuvée. — Chez Euripide, Thésée reproche à son fils Hippolyte, que, bien qu'il s'abstint de nourriture animale, il ne faisoit pas grand honneur à sa philosophie, puisqu'il ne pouvoit pas contenir ses désirs immodérés (Hippol. 952 sq.); ce qui prouve qu'on croyoit que la philosophie d'Orphée pouvoit avoir une influence salutaire sur les moeurs. Cet endroit, comme celui de Sextus Empiricus (adv. Math. II. 31.), semble indiquer qu'on pensoit qu'Orphée avoit détourné ses compatriotes, sinon de la coutume barbare de manger de la chair humaine, au moins de l'usage des viandes crues, et que l'abstinence de nourriture animale qu'observoient dans la suite les sectateurs de cette école n'étoit qu'une exagération de cette ancienne ordonnance. Gesner (proleg. ad ed. Orph. p. XLVI) croit qu'Orphée défendit d'immoler soit des hommes soit des animaux, dans les sacrifices. cf. Schoell., Gesch. der Griech. Litt. p. 26.

([91]) Nous ne dirons rien du reproche absurde qu'on a fait à Orphée, comme à Thamyris. Quelques uns ont voulu expliquer ainsi la haine pour les femmes qu'on a reprochée au poëte, tandis que d'autres au contraire ont expliqué cette haine par son amour exclusif pour Eurydice. Mais nous n'irons pas soumettre à la critique des traditions aussi douteuses et aussi incertaines. Il n'est pas sans intérêt de comparer aux éloges donnés à Orphée par l'antiquité profane, les invectives des pères de l'église contre ce poëte. Clément d'Alexandrie, p. e. (Cohort. ad gent. T. 1. p. 3 fin. 4 in.), regarde Orphée et les autres poëtes comme des imposteurs qui faisoient servir leur talent pour corrompre le genre humain et pour le conduire à l'idolâtrie. Si ces poëtes en eussent su autant que Clément, ces reproches seroient très fondés. Mais ils enseignoient aux autres d'après les lumières qu'ils avoient reçues et, comme ils ne connoissoient rien eux-mêmes au delà de cette idolâtrie tant décriée, nous ne comprenons pas trop bien comment on peut leur attribuer l'intention de faire du mal, lorsque, par l'ignorance du bien, le choix leur étoit impossible.

avons obtenu les vues de quelques savants célèbres qui se sont occupés à déterminer le degré de connoissances et de lumières des anciens théologiens et poëtes des Grecs. Ces vues diffèrent à tel point des nôtres qu'il est absolument nécessaire de faire observer cette divergence d'opinions, et de justifier celle que nous avons cru devoir émettre. Il est d'autant plus nécessaire de le faire que le point de vue d'où l'on doit envisager la théologie même des Grecs, dont nous allons maintenant nous occuper, doit être entièrement différent d'après la manière dont on envisage la question que nous venons de traiter.

De nos jours le célèbre Heyne a été un des premiers à proposer l'idée d'une école de philosophes qui auroit existé en Grèce avant Homère. Selon lui ces philosophes avoient composé des cosmogonies et des théogonies, dans l'intention de communiquer ainsi leurs opinions sur l'origine des choses. Homère a pris ces allégories au pied de la lettre et s'en est servi pour amuser ses auditeurs (92).

Pour ne pas parler d'autres savants modernes moins connus, qui avoient proposé les mêmes idées avant Heyne, cette opinion, quoique rien moins que nouvelle, puisqu'elle n'est autre chose que l'interprétation allégorique des philosophes et des grammairiens grecs, cette même opinion a obtenu un succès étonnant parmi nos voisins d'Allemagne, et les disciples et admirateurs de M. Heyne n'ont pas manqué, comme on voit arriver souvent, d'outrer les opinions de leur maître ou prédécesseur à tel point qu'il n'est pas douteux que celui-ci eût préféré d'en revenir à la simple acception des anciennes fables que de prendre à sa charge toute l'étendue qu'on a donnée à son système.

Ce système, comme nous venons de le remarquer, n'est autre chose que l'interprétation allégorique. Mais on voit

(92) De orig. et causs. fab. Hom. Nov. Comm. Soc. Reg. Gött. T. VIII. p. 34 sq.

qu'il en coûte à M. Heyne de se déclarer pour cette manière de traiter la mythologie, qui en effet doit répugner à tout homme de jugement et de bon sens; et, bien qu'il dise, par exemple, qu'il est évident que la suspension de Junon, dans l'Iliade, doit avoir signifié quelque chose (ce dont, pour le dire en passant, je ne suis encore nullement persuadé), il n'approuve cependant point du tout l'allégomanie des Stoïciens, et se déclare ouvertement contre l'opinion que les mythes grecs seroient tous originaires de l'Inde, de la Perse, de l'Égypte etc. (93).

Le savant Hermann (94) est allé bien plus loin encore que Heyne. Selon lui on trouve, il est vrai, chez Homère et Hésiode la théorie, les philosophèmes (c'est son expression) des anciens sages de la Grèce, mais Homère et Hésiode les ont répétés sans les comprendre eux-mêmes (toutefois, selon Platon, c'est là ce qui caractérise le vrai poëte) (95): ce dont il résulte que celui qui, pour comprendre ces poëtes, n'a recours qu'aux ressources ordinaires dont on a coutume de se servir, pour comprendre un auteur ancien, savoir la grammaire, la critique et le bon sens, ne les comprend pas mieux qu'ils ne

(93) Voyez ses mémoires, de theogonia ab Hesiodo condita (Comm. Soc. Gött. T. II. p. 125 sq.) et Sermonis mythici seu symbolici interpretatio (ib. T. XVI. p. 285 sq.).

(94) C'est Godfried Hermann, dont je parle ici, l'éditeur des Orphica, de la doctrina metrica et de plusieurs autres ouvrages qui lui ont assuré un rang distingué parmi les littérateurs de l'Allemagne. Il ne faut pas le confondre avec Martin Godfried Hermann, qui a cependant aussi marché sur les traces du célèbre Heyne, en donnant un ouvrage sur la mythologie grecque (Handbuch der Mythologie), où il s'efforce d'appliquer la méthode de son maître aux différentes traditions des Grecs. L'illustre J. H. Voss a expliqué les défauts de cet ouvrage dans ses lettres mythologiques (Mythologische briefe). Ces lettres sont écrites avec peu de politesse, à la vérité, mais elles contiennent des réflexions très intéressantes.

(95) Si l'on désire voir comme M. Hermann démontre à Hésiode qu'il ne savoit pas ce qu'il disoit, on peut consulter Briefe über Homer und Hesiod, p. 18.

se sont compris eux-mêmes. Par exemple, lorsqu'Homère dit que l'ombre d'Hercule se trouve dans l'empire des morts et qu'il réside lui-même dans le ciel (expression qui s'explique très bien par les opinions d'un peuple encore simple et peu policé sur l'état de l'homme après la mort, comme nous le verrons dans la suite), M. Hermann nous apprend qu'Homère a répété ceci avec la meilleure foi du monde, mais sans en comprendre une syllabe, parcequ'il ne savoit pas que cet Hercule dans le ciel n'étoit autre chose que la Valeur. Le savant auteur s'est donné la peine de commenter ainsi la théogonie entière d'Hésiode, hormis quelques passages qu'il ne croit pas authentiques, et de nous apprendre la signification primitive et l'origine de tous les noms, non seulement d'objets et de phénomènes physiques mais aussi de dieux et de héros, qu'il a tous traduits en latin, pour donner plus de clarté à son explication. C'est ainsi que cette théogonie devient un système complet de philosophie ancienne proto-homérique, qu'Hésiode comprit encore beaucoup moins qu'Homère, puisqu'il étoit encore plus jeune (il faut se souvenir que, d'après les auteurs dont nous parlons ici, la civilisation des Grecs va à reculons), et que nous ne comprendrions pas plus que lui, s'il ne fut venu à M. Hermann l'heureuse idée de nous éclaircir sur cet objet. En effet, il ne fallut pas moins qu'une autorité aussi respectable pour nous engager à acquiescer dans des explications de mots grecs qui s'écartent entièrement de ce que nous avons appris dès notre entrée au collège (96).

(96) C'est ainsi que, selon M. Hermann, νύξ ne signifie plus *la nuit*, comme l'assurent tous les dictionnaires, mais *le mouvement* (*Nuta*). Hygin avoit traduit les mots ἔρεβος, νὺξ, ἡμέρα, αἴθηρ par *caligo*, *nox*, *dies*, *aether*. M. Hermann nous apprend que ce sont des innovations, qu'anciennement ces mots signifioient *Opertanus*, *Nuta*, *Serena*, *Claria*. On croiroit peut-être qu'un auteur qui cherche des explications de tous les noms propres qu'il rencontre, auroit raison d'être bien content lorsqu'il trouve de temps en temps

Un troisième admirateur de la philosophie avant Homère, et non moins célèbre par son érudition, est M. Creuzer, qui a amené les choses au point que, loin d'avoir besoin de nous en tenir à des théories de poëtes grecs, reconnoissables à la signification des noms propres, nous pouvons admettre sans scrupule une philosophie sacerdotale, symbolique, allégorique et *chimique*, proposée tant par des prêtres que par des poëtes grecs ([97]). Homère et Hésiode, il est vrai, lui semblent bien plus intelligents qu'à M. Hermann; Homère surtout, bien qu'il n'embrassât pas l'ensemble de cette philosophie sublime, en savoit cependant encore quelques chapitres, et, quoiqu'il se fût proposé de donner un poëme populaire, il n'a pas manqué cependant de le parsemer de quelques légères indications qui prouvent qu'il en savoit plus qu'il ne voulut faire croire, et qui donnent quelque chose de piquant (etwas pikantes)

des noms comme *Mnémosyné*, par exemple, et qu'il n'auroit rien de plus empressé que de passer légèrement sur un mot aussi connu. M. Hermann cependant, n'en veut pas être quitte à si bon marché. Non, *Μνημοσύνη* ne signifie pas *la Mémoire* mais *Moneta*, et son emploi est *quiescentia excitare et commovere*. Les Érinnyes ne sont pas des Furies, mais des forces physiques. Il en agit de même relativement aux noms de lieux. *Cythera* (*Κύθηρα*) est *Latebria*, parceque le désir du sexe reste *caché* jusqu'à l'âge de la puberté; et *Cyprus* est *Pronia*, ce qui a rapport à la première éruption de ce désir. On trouve tout ceci dans la Dissertatio de mythologia Graecorum antiquissima (Hermanni Opusc. T. III.). Il est assez curieux que M. Hermann, où il tâche de démontrer que tous les noms, jusqu'aux noms propres des personnes, signifient quelque chose, disant que, s'il n'en avoit pas été ainsi, on trouveroit au moins quelque personne avec un nom ordinaire (mit einem ehrlichen Bürgername), il cite justement les noms de *Hagedorn* et de *Klopstock*, comme exemples de noms ordinaires, comme si ces noms ne signifioient rien, et comme si des auteurs qui viendront quelques siècles après nous ne pourroient pas les expliquer absolument de la même manière dont M. Hermann explique ceux de Phémius et de Démodocus. Briefe über Homer und Hesiod. p. 13.

([97]) Voyez Briefe über Homer und Hesiod, p. 29. cf. Symb. und Myth. T. II. p. 442.

à ses productions (98) : mais, pour le reste, ce savant écrivain a poussé le système de M. Heyne aussi loin que possible. Ses raisonnements sur l'ancienne mythologie franchissent entièrement les bornes d'un examen historique. Ce n'est pas l'antiquité seule qui lui fournit les sources où il puise. Souvent c'est le sentiment, et bien un sentiment mystique, qui le conduit dans ses recherches. C'est ce sentiment qui détermine, selon lui, le *sens mythologique,* comme il l'appelle; et ce sens mythologique est le criterium de la véracité des auteurs qu'il consulte. Aussi n'hésite-t-il pas un moment à se servir des hymnes orphiques et des rêveries néo-platoniciennes, du livre de Génèse et de la doctrine du nouveau testament, tout aussi bien que d'Homère et d'Hésiode. C'est encore le même sens mythologique qui lui assure que la mythologie grecque est absolument de la même origine que celles des peuples de l'Orient, et que toutes ces mythologies sont basées sur le monothéisme (99).

Mais, lorsqu'il nous paroît déjà assez étonnant d'entendre assurer qu'il y eut longtemps avant Homère des poëtes, des philosophes ou des prêtres qui avoient inventé les fables que l'on trouve dans ses poëmes, pour désigner leurs théories ou philosophèmes ou ceux qu'ils avoient reçus des prêtres et des philosophes de l'Égypte et de l'Orient, que dirons nous si l'on nous apprend qu'il est extrêmement probable que cette philosophie allégorique fut si ancienne que même les poëtes les plus anciens dont nous venons de parler dans ce chapitre, Olen, Thamyris, Or-

(98) Briefe, p. 52. M. Hermann n'a pas pu saisir ces traits piquants des poëmes d'Homère, ib. p. 72.

(99) Pour se convaincre que les savants dont je parle ne semblent départir de leur sagacité et de leur savoir ordinaire que pour autant qu'ils s'occupent de leur théories de prédilection, on n'a qu'à lire la réfutation ingénieuse de ces idées de M. Creuzer, par M. Hermann, über das Wesen und die Behandl. der Mythol. p. 13—29, et dans plusieurs autres endroits de ce petit écrit.

phée, s'y sont entièrement perdus ([100]). En effet, c'est reprendre les choses de bien loin. En commençant ce chapitre, nous n'avons pu nous défendre de la pensée qu'on nous accuseroit peut-être de témérité, d'avoir vouloir entrer dans quelque détail à l'égard de personnes qui nous sont si inconnues et dont l'histoire est si obscure. M. Ouwaroff ne me fera pas, sans doute, un semblable reproche Selon lui, Orphée, ou plutôt les poëmes orphiques ne forment que l'époque intermédiaire entre la période où la sagesse de l'Orient a passée en Grèce et le siècle d'Homère ([101]). Les ouvrages des poëtes dont nous venons de parler sont une *poësie des Temples* (Tempel-poësie), mais ces ouvrages mêmes ne sont plus qu'une foible imitation *des types sublimes et significatifs de la poësie originale de l'Orient*, *une vaine tentative de regagner le Paradis perdu* ([102]).

Enfin, parmi les auteurs modernes il n'y a personne qui se montre si ouvertement partisan de l'opinion que la mythologie a été inventée par les précepteurs du peuple que M. Hug. Selon lui ces précepteurs ont inventé les mythes comme on inventa par la suite l'apologue, pour instruire la multitude ([103]). Il est assez singulier qu'il croit que l'anthropomorphisme fut employé pour atteindre à ce but, tandis que c'est justement cet anthropomorphisme qui a paru aux philosophes et aux pères de l'église offrir la meilleure occasion de réprouver l'ancienne mythologie des Grecs, comme étant nuisible à la morale et à la vraie religion.

([100]) C'est M. Ouwaroff, qui, par l'audace de ses hypothèses, surpasse tous les autres savants dont nous avons parlé jusqu'ici. Vorhom. Zeit-alter, p. 15. ([101]) Ib. p. 15, 16.

([102]) Grossartigen, vielsagenden Typen der Ur-poësie des Orients. — Eine periode des Strebens nach einem verlorenen Paradiese. ib. p. 29.

([103]) Ueber den Mythos der vornehmsten Völker der alten Welt, p. 10.

La suite de cet ouvrage nous fournira plus d'une occasion de faire connoître les opinions des auteurs dont nous venons de parler et de plusieurs autres; et, si nous en avons donné ici quelques indications, nous ne l'avons fait que parcequ'il étoit impossible de n'en pas faire quelque mention, en rapportant leurs idées sur cette prétendue philosophie, qui, suivant eux, se servoit de la mythologie comme d'un moyen d'instruire le peuple. Car d'ailleurs nous nous abstiendrons soigneusement de parler des explications récentes de la théologie des Grecs, avant d'avoir fait connoître cette théologie elle-même.

Quant aux hypothèses dont nous venons de rendre compte, il suffit de rappeler à nos lecteurs les résultats de nos recherches, pour les convaincre de leur absurdité (104).

Nous avons vu que ces réunions de prêtres qui auroient enseigné les anciens Grecs par des symboles (105) n'ont jamais existé (106). L'histoire ne nous a offert aucun indi-

(104) Il est en effet désagréable, dans de pareilles recherches, de se voir arrêté à chaque pas par des opinions erronées, qui, par leur absurdité, nous semblent inviter autant à les réfuter qu'elles nous en ôtent le courage par leur grand nombre. J'ai ici spécialement en vue l'ouvrage tant prôné de Benjamin Constant, sur la religion. Qu'on se donne p. e. la peine de lire le chapitre 5e du Livre Ve, sur la mythologie d'après la doctrine des prêtres, et qu'on nous dise ce qui mériteroit le plus de blâme ou les nombreuses erreurs dont ce chapitre fourmille, erreurs de tous les genres, opinions erronées, réfutées depuis longtemps par d'autres, de fades interprétations allégoriques, témoignages puisés à des sources qui ne méritent aucune confiance, ou le ton sur lequel tout cela est débité. On n'a qu'à voir la manière dont Benjamin Constant parle de Minerve: »Nul ne reconnoîtrait,'' dit-il, »dans la protectrice de Diomède et d'Ulysse l'une des forces ténébreuses qu'avaient personnifiées les prêtres de Tyr.'' Certainement nous ne l'y reconnoissons pas, et Benjamin Constant auroit dû nous indiquer comment on pourroit le faire. J'ai tâché de réfuter les erreurs de cet auteur par rapport à l'Iliade et l'Odyssée, mais la réfutation de ce traité de mythologie exigeroit un travail immense et assurément inutile à la plupart de mes lecteurs.

(105) C'est le fondement de tout le raisonnement de M. Creuzer, dans l'introduction à sa Symbolique.

(106) On consultera ici avec beaucoup de fruit K. O. Müller, Proleg. zu einer wissensch. Mythologie, § 4, surtout p. 111.

ce d'une transplantation de doctrines orientales en Grèce, fût-il même démontré que ces doctrines méritoient de fixer l'attention des anciens précepteurs des Grecs ([107]). Tout ce que nous avons appris de la simplicité et de l'ignorance tant de ces précepteurs que du peuple parmi lequel ils vécurent nous a prouvé qu'une mythologie allégorique, telle que leur attribuent les savants dont nous venons de parler, n'a pu leur venir dans l'idée, et que, bien loin qu'ils aient enseigné des systèmes cosmogoniques par le moyen d'images et de métaphores, il est plus que probable qu'ils n'ont jamais su eux-mêmes ce qu'étoit la cosmogonie, tandis qu'il est bien certain que, s'ils l'avoient su, ils n'auroient pu choisir un moyen plus sûr de se rendre inintelligibles pour des hommes, tels que nous connoissons maintenant les anciens Grecs, s'ils se fussent exprimés en comparaisons et en métaphores, pour faire comprendre des choses qu'on auroit à peine comprises, quand même elles auroient été exposées le plus simplement possible. Nous avons ensuite remarqué qu'il seroit absurde de croire que des poëtes d'une époque plus récente et bien plus civilisée eussent oublié à tel point toute la sagesse de leurs prédécesseurs qu'ils

([107]) Il suffira de renvoyer le lecteur au résultat de nos recherches sur l'Égypte. Ajoutons une remarque très judicieuse de M. Wood (Original-genie des Homer, trad. allem. p. 151—155). »Wenn Pythagoras," dit-il, »eine Hecatombe opferte, als er den 47ten Satz im ersten Buche des Euclides erfunden hatte, und Thales einen Stier, weil er heraus gebracht, wie man ein rechtseitiges Dreyeck in einem Zirkel machen müsse, nachdem beide in Egypten, der Mutter der Geometrie, Mathematik studirt hatten, was sollen wir dann von ihren Lehrern denken?" et, un peu plus loin, »dass Thales ihnen (den Egyptier) zeigen musste, wie sie die Höhe der Pyramiden nach ihrem Schatten messen müssten, ist Beweis genug, wie wenig sie die Trigonometrie verstanden." Cet auteur ingénieux nous fait remarquer en même temps que les auteurs Alexandrins, bien qu'ils eurent à leur disposition la plus grande bibliothèque du monde, dans la capitale de l'Égypte même, n'ont jamais fait aucune mention de poëtes ou d'écrivains égyptiens, tandis que Strabon, qui avoit la meilleure occasion de traverser toute l'Égypte, ne lâche jamais un seul mot qui pût nous faire soupçonner l'existence d'une littérature égyptienne.

auroient pris pour des personnes réelles et pour des évènements les allégories et les fables, par le moyen desquelles ces anciens sages auroient voulu *enseigner* leurs théories sur l'origine du monde et la lutte des éléments. En vérité, si jamais on a compris cette doctrine, il est absolument inconcevable comment Homère et Hésiode et tant d'autres poëtes l'auroient ignorée, et auroient composé des ouvrages entiers qui n'auroient été que des monuments de leur stupidité, tandis que cette même doctrine auroit été ressuscitée après eux par les philosophes et les grammairiens. Où donc cette sagesse a-t-elle été cachée pendant tout ce temps, et comment se seroit-il fait que les progrès des poëtes et des hommes illustrés par leur savoir et leurs talents auroient été en raison inverse de la marche de la civilisation du peuple. Mais, encore une fois, la suite de cet ouvrage nous démontrera à l'évidence que toute cette prétendue sagesse des docteurs avant Homère n'est autre chose que l'interprétation allégorique inventée longtemps après lui et dont nous tâcherons d'indiquer à nos lecteurs l'origine et le but, ce qui prouvera au besoin encore plus clairement combien elle est contraire au génie et à la nature de l'ancienne mythologie des Grecs. Et, cela fait, les tentatives des savants modernes pour remettre en vogue cette interprétation, et plus encore pour la faire passer pour de l'ancienne philosophie ne nous arrêteront pas plus longtemps que nous le jugerons nécessaire, soit pour admirer comment des hommes aussi savants et d'un jugement d'ailleurs aussi sain ont pu donner dans de telles erreurs, soit pour nous amuser à voir la peine qu'ils se donnent pour nous persuader que les fadeurs des scholiastes ou leurs propres inventions (108) sont l'essence de la mythologie grecque et de la philosophie sacerdotale plus ancienne qu'Homère.

(108) Un exemple suffira. Qu'on lise l'explication de l'histoire d'Io, dans le petit écrit de M. Hermann, de historiae Graecae primordiis (Opusc. T. III. p. 201 sq.) et qu'on me dise s'il est possi-

Il s'ensuit enfin de tout ceci (et cette réflexion a un rapport immédiat avec la mythologie, dont nous allons nous occuper maintenant), il s'ensuit de tout ceci que les mythes et les relations que nous trouvons chez les anciens poëtes, chez les mythographes et chez les historiens doivent être considérées comme des traditions populaires et aucunement comme des inventions de philosophes ou de poëtes. Il est vrai, les poëtes les ont souvent ornées et représentées d'une manière convenable au sujet qu'ils traitoient et au but qu'ils s'étoient proposé (109); il est vrai, quelques traditions ont pu subir des changements; les exégètes même des temples, qui les racontoient aux étrangers, ont pu les représenter plus ou moins à leur façon, en un mot, rien n'est plus difficile que de distinguer partout et toujours la tradition primitive de ses ornements et de ses additions: mais aussi ce n'est pas toujours nécessaire, car les inventeurs de ces changements étoient eux-mêmes des Grecs, et il existe des exemples que le peuple a pris pour des traditions anciennes des re-

ble de le lire sans éclater de rire. Toutefois l'auteur avoue lui-même que le public crut d'abord qu'il avoit écrit son traité sur l'ancienne mythologie des Grecs, dans l'intention d'amuser ses lecteurs (joco scripta). Et, quand je pense au savoir et au jugement de cet auteur célèbre, je serois tenté de partager ces soupçons, si M. Hermann lui même ne s'en défendoit pas avec tant de sérieux. Mais, comme il en est ainsi, j'aurois souhaité qu'il nous eût dit comment il est possible de croire que tous ces endroits dont les poëtes auroient inventé les noms n'en avoient pas encore avant eux, et encore quelle fureur possédoit ces poëtes lorsqu'ils tentèrent de transformer en métaphores une histoire alors très connue et encore assez récente, et de l'indiquer ou plutôt de la cacher par des noms inventés de personnes et de lieux. Quel a pu être le motif d'un jeu d'esprit aussi ridicule et aussi insipide? Quel plaisir cela a-t-il pu faire, soit aux inventeurs soit à ceux à qui ils le communiquèrent. Plût à Dieu que M. Hermann eut voulu badiner, j'aurois admiré son esprit, car, en vérité, je ris bien malgré moi des erreurs d'un homme tel que lui.

(109) Il faut encore distinguer les personnifications, inventées par les poëtes, telles que les Prières dans Homère. cf. Müller, Proleg. p. 110, 119.

lations qui avoient déjà subi plusieurs changements sous la main des poëtes, ce qui certainement n'auroit pu arriver si le poëte ne fût resté fidèle au génie et au caractère de la nation ([110]). Étudions donc ces traditions; employons y toute la prudence nécessaire dans des recherches aussi difficiles et aussi incertaines, mais étudions les sans préjugés, sans hypothèses. Nous savons maintenant combien les anciens Grecs et même les plus sages d'entr'eux furent simples et peu cultivés. Oublions, pour les comprendre et pour pénétrer dans leurs idées, la sagesse si vantée de notre siècle. Soyons un moment enfants comme eux, mais surtout ne confondons pas les niaiseries de leurs grammairiens avec les anciennes traditions populaires. Certainement elles n'y gagneroient pas, et nous aurions toujours le reproche à nous faire d'avoir péché contre le bon sens et contre le témoignage de l'histoire.

([110]) Je retrouve avec plaisir la même idée dans l'ouvrage de M. Müller, p. 112. » So sehen wir auch ein, dass der Streit, ob der Mythus von Einem oder Vielen, von dem Dichter oder dem Volke ausgehe, auch wo er sonst statt hat, nicht die Hauptsache trifft. Denn wenn der Eine, Erzählende, bei der Dichtung des Mythus nur den Antrieben gehorcht, welche auch auf die Gemüther der Andern, Hörenden, wirken, so ist er nur der Mund, durch den Alle reden, der gewandte Darsteller, der dem, was Alle aussprechen möchten, zuerst Gestalt und Ausdruck zu geben das Geschick hat.'' Qu'on lise encore sa conjecture non sur l'explication mais sur l'origine de la fable d'Apollon et de Marsyas, p. 113. S'il est désagréable d'avoir tant d'hypothèses à réfuter, c'est un vrai plaisir de trouver enfin un auteur qui a exprimé plusieurs de nos idées avant nous. Et cependant, M. Müller même n'est pas encore tout-à fait libre de cette manie d'allégoriser, voyez p. e. son explication de la fable de Persée et des Gorgones, p. 307 sq.

ERRATA.

p. 24. l. 7. , *des* lisez *et de.*
p. 35. not. 61. *πσλυδιψίον* l. *πολυδιψίον.*
p. 50. l. 12. *son* l. *leur.* l. 13. *dût* l. *durent.*
p. 121. l. 24. *régnassent* l. *régnât.*
p. 199. l. 5. *les grands-hommes de ces siècles* l. *les grands hommes.*
p. 215. l. 17. *des* l. *de.*
p. 229. l. 2. *travaillèrent à* l. *tachèrent de*
p. 252. not. 77. *βάσκανσι* l. *βάσκανοι.*
p. 253. l. 7. *de ces derniers* l. *des Telchines.*
p. 279. not. 9. *δ'ἄςυ μυντάων επο* l. *δ'ἄςυ μαντέων ὕπο.*
p. 318. not. *ὕναξ* l. *ἄναξ.*

L'on trouve chez W. van BOEKEREN du même Auteur:

I. Proeve over de zedelijke schoonheid der Poëzij van Pindarus . . . . *f* 0 — 90.

II. Proeve over de zedelijke schoonheid der Poëzij van Eschylus . . . . *f* 1 — 80.

III. Proeve over de zedelijke schoonheid der Poëzij van Sophocles . . . . *f* 2 — 00.

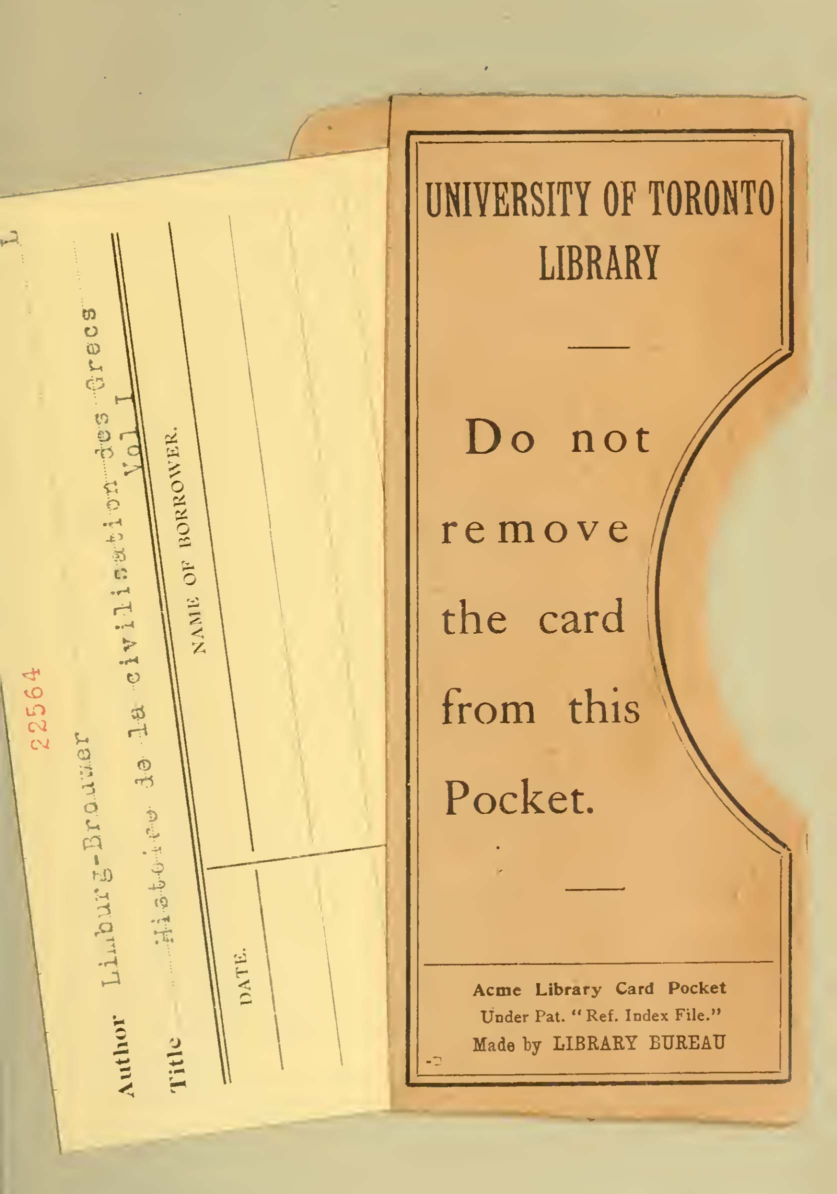
IV. Proeve over de zedelijke schoonheid der Poëzij van Euripides . . . . *f* 2 — 00.

V. Gedachten over het verband tusschen de godsdienstige en zedelijke beschaving der Egyptenaren . . . . : . . . . *f* 3 — 60.

VI. Iets over de nasporingen van Champollion den jongere, ten opzigte van de Egyptische Godenleer . . . . *f* 2 — 00.

VII. Charicles en Euphorion, een verhaal van Clearchus den Cypriër. Met een fraai vignet door Velijn, in carton . . . . *f* 3 — 90.

IMPRIMERIE DE C. M. VAN BOLHUIS HOITSEMA.


UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY
Do not remove the card from this Pocket.
Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File."
Made by LIBRARY BUREAU
22564
Author Limburg-Brouwer
Title Histoire de la civilisation des Grecs
Vol I
NAME OF BORROWER.
DATE.

